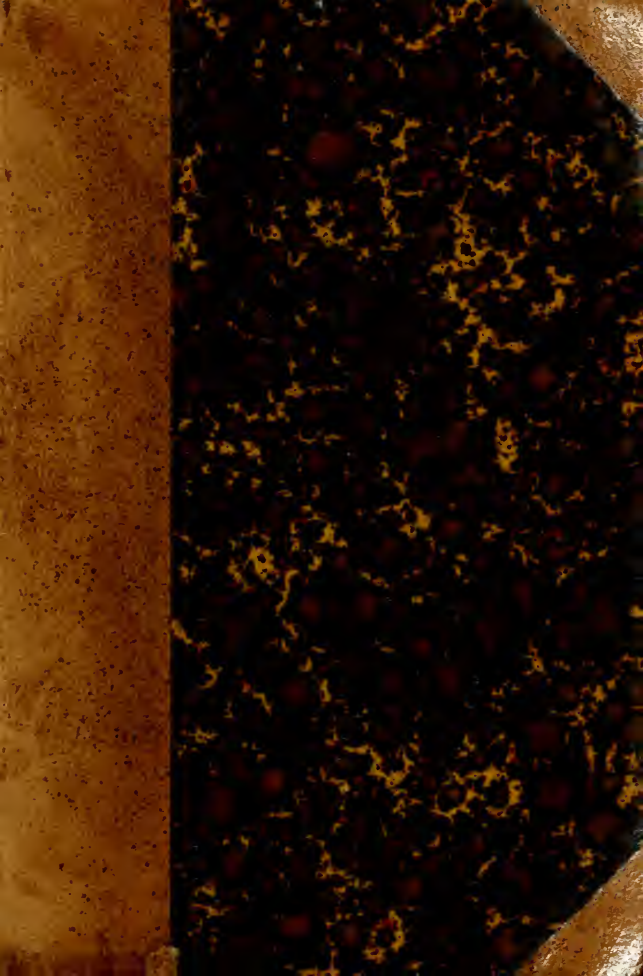
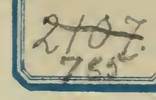


LE BOSSU.

Bruxelles. — Imp. de E. Guyot, succ. de Stapleaux,
rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.



LE BOSSU

AVENTURES DE CAPE ET D'ÉPÉE

PAR

PAUL FÉVAL.

1

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.



LEIPZIG,
ALPHONSE DÜRR, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1857



LES MAITRES EN FAIT D'ARMES.

I

— La vallée de Louron. —

Il y avait autrefois une ville en ce lieu, la cité de Lorre, avec des temples païens, des amphithéâtres et un capitole. Maintenant, c'est un val désert où la charrue paresseuse du cultivateur gascon semble avoir peur d'émousser son fer contre le marbre des colonnes enfouies.

La montagne est tout près. La haute chaîne des Pyrénées déchire juste en face de vous ses neigeux horizons, et montre le ciel bleu du pays espagnol à travers la coupure profonde qui sert de chemin aux contrebandiers de Vénasque.

A quelques lieues de là, Paris tousse, danse, ricane et rêve qu'il guérit son incurable bronchite aux sources de Bagnères-de-Luchon ; un peu plus loin, de l'autre côté, un autre Paris, Paris rhumatisant, croit laisser ses sciatiques au fond des sulfureuses piscines de Baréges-les-Bains.

Éternellement, la foi sauvera Paris, malgré le fer, la magnésie ou le soufre !

C'est la vallée de Louron, entre la vallée d'Aure et la vallée de Barousse, la moins connue peut-être des touristes effrénés qui viennent chaque année découvrir ces sauvages contrées ; c'est la vallée de Louron avec ses oasis fleuries, ses torrents prodigieux, ses roches fantastiques et sa rivière, la brune Clarabide, sombre cristal qui se meut entre deux rives escarpées, avec ses forêts étranges et son vieux château vaniteux, fanfaron, invraisemblable comme un poëme de chevalerie.

En descendant la montagne, à gauche de la coupure, sur le versant du petit pic Véjan, vous apercevez d'un coup d'œil tout le paysage. La vallée de Louron forme l'extrême pointe de la Gascogne. Elle s'étend en éventail entre la forêt d'Ens et ces beaux bois du Fréchet qui rejoignent, à travers le val de Barousse, les paradis

de Mauléon, de Nestes et de Campan. La terre est pauvre, mais l'aspect est riche. Le sol se meut presque partout violemment. Ce sont des gaves qui déchirent la pelouse, qui déchaussent profondément le pied des hêtres géants, qui mettent à nu la base du roc; ce sont des rampes verticales, fendues de haut en bas par la racine envahissante des pins. Quelque troglodyte a creusé sa demeure au pied, tandis qu'un guide ou un berger suspend la sienne au sommet de la falaise.

Vous diriez l'aire isolée et haute de l'aigle.

La forêt d'Ens suit le prolongement d'une colline qui s'arrête tout à coup au beau milieu de la vallée pour donner passage à la Clarabide. L'extrémité orientale de cette colline présente un escarpement abrupt où nul sentier ne fut jamais tracé. Le sens de sa formation est à l'inverse des chaînes environnantes. Elle tendrait à fermer la vallée comme une énorme barricade jetée d'une montagne à l'autre, si la rivière ne l'arrêtait court.

On appelle dans le pays cette section miraculeuse le *Hachaz* (le coup de hache). Il y a naturellement une légende, mais nous vous l'épargnerons.

C'était là que s'élevait le capitole de la ville

de Lorre, qui sans doute a donné son nom au val de Louron.

C'est là que se voient encore les ruines du château de Caylus-Tarrides.

De loin, ces ruines ont un grand aspect. Elles occupent un espace considérable, et, à plus de cent pas du Hachaz, on voit encore poindre parmi les arbres le sommet déchiqueté des vieilles tours.

De près, c'est comme un village fortifié. Les arbres ont poussé partout dans les décombres, et tel sapin a dû percer, pour croître, une voûte en pierres de taille. Mais la plupart de ces ruines appartiennent à d'humbles constructions, où le bois et la terre battue remplacent bien souvent le granit.

La tradition rapporte qu'un Caylus-Tarrides (c'était le nom de cette branche, importante surtout par ses immenses richesses) fit élever un rempart autour du petit hameau de Tarrides, pour protéger ses vassaux huguenots après l'abjuration d'Henri IV.

Il se nommait Gaston de Tarrides, et portait titre de baron. Si vous allez aux ruines de Caylus, on vous montrera l'arbre du baron.

C'est un chêne. Sa racine entre en terre au bord de l'ancienne douve qui défendait le châ-

teau vers l'occident. Une nuit, la foudre le frappa. C'était déjà un grand arbre ; il tomba au choc et se coucha en travers de la douve.

Depuis lors, il est resté là, végétant par l'écorce, qui seule est restée vive à l'endroit de la rupture. Mais le point curieux, c'est qu'une pousse s'est dégagée du tronc, à trente ou quarante pieds des bords de la douve. Cette pousse a grandi ; elle est devenue un chêne superbe, un chêne suspendu, un chêne miracle, sur lequel deux mille cinq cents touristes ont déjà gravé leur nom.

Ces Caylus-Tarrides se sont éteints vers le commencement du XVIII[e] siècle en la personne de François de Caylus, chevalier, marquis de Caylus, l'un des personnages de notre histoire.

En 1699, M. le marquis de Caylus était un homme de soixante ans. Il avait suivi la cour au commencement du règne de Louis XIV, mais sans beaucoup de succès, et s'était retiré mécontent.

Il vivait seul maintenant dans ses terres, avec la belle Aurore de Caylus, sa fille unique.

On l'avait surnommé dans le pays Caylus-Verrous. Voici pourquoi.

Aux abords de sa quarantième année, M. le marquis, veuf d'une première femme qui ne lui

avait point donné d'enfants, était devenu amoureux de la fille du comte de Soto-Mayor, gouverneur de Pampelune. Inès de Soto-Mayor avait alors dix-sept ans.

C'était une fille de Madrid, aux yeux de feu, au cœur plus ardent que ses yeux.

Le marquis passait pour n'avoir point donné beaucoup de bonheur à sa première femme, toujours renfermée dans le vieux château de Caylus, où elle était morte à vingt-cinq ans.

Inès déclara à son père qu'elle ne serait jamais la compagne de cet homme.

Mais c'était bien une affaire, vraiment, dans cette Espagne des drames et des comédies, que de forcer la volonté d'une jeune fille !

Les alcades, les duègnes, les valets coquins et la sainte inquisition n'étaient, au dire de tous les vaudevillistes, institués que pour cela !

Un beau soir, la triste Inès, cachée derrière sa jalousie, dut écouter pour la dernière fois la sérénade du fils cadet du corrégidor, lequel jouait fort bien de la guitare. Elle partait le lendemain pour la France avec M. le marquis.

Celui-ci prenait Inès sans dot, et offrait, en outre, à M. de Soto-Mayor je ne sais combien de milliers de pistoles.

L'Espagnol, plus noble que le roi et plus gueux

encore que noble, ne pouvait résister à de semblables façons.

Quand M. le marquis ramena au château de Caylus sa belle Madrilène long voilée, ce fut une fièvre générale parmi les jeunes gentilshommes de la vallée de Louron. Il n'y avait point alors de touristes, ces lovelaces ambulants qui s'en vont incendier les cœurs de province partout où le train de plaisir favorise les voyages au rabais; mais la guerre permanente avec l'Espagne entretenait de nombreuses troupes de partisans à la frontière, et M. le marquis n'avait qu'à se bien tenir.

Il se tint bien; il accepta bravement la gageure. Le galant qui eût voulu tenter la conquête de la belle Inès aurait dû d'abord se munir de canons de siége. Il ne s'agissait pas seulement d'un cœur : le cœur était à l'abri derrière les remparts d'une forteresse.

Les tendres billets n'y pouvaient rien, les douces œillades y perdaient leurs flammes et leurs langueurs, la guitare elle-même était impuissante. La belle Inès était inabordable.

Pas un galant, chasseur d'ours, hobereau ou capitaine, ne put se vanter seulement d'avoir vu le coin de sa prunelle.

C'était se bien tenir. Au bout de trois ou qua-

tre ans, la pauvre Inès repassa enfin le seuil de ce terrible manoir.

Ce fut pour aller au cimetière.

Elle était morte de solitude et d'ennui.

Elle laissait une fille.

La rancune des galants vaincus donna au marquis ce surnom de Verrous.

De Tarbes à Pampelune, d'Argelès à Saint-Gaudens, vous n'eussiez trouvé ni un homme, ni une femme, ni un enfant, qui appelât M. le marquis autrement que Caylus-Verrous.

Après la mort de sa seconde femme, il essaya encore de se remarier, car il avait cette bonne nature de Barbe-Bleue qui ne se décourage point; mais le gouverneur de Pampelune n'avait plus de filles, et sa réputation de geôlier était si parfaitement établie, que les plus intrépides parmi les demoiselles à marier reculèrent devant sa recherche.

Il resta veuf, attendant avec impatience l'âge où sa fille aurait besoin d'être cadenassée. Les gentilshommes du pays ne l'aimaient point, et, malgré son opulence, il manquait souvent de compagnie. L'ennui le chassa hors de ses donjons. Il prit l'habitude d'aller chaque année à Paris, où les jeunes courtisans lui empruntaient de l'argent et se moquaient de lui.

Pendant ces absences, Aurore restait à la garde de deux ou trois duègnes et d'un vieux chapelain.

Aurore était belle comme sa mère. C'était du sang espagnol qui coulait dans ses veines. Quand elle eut seize ans, les bonnes gens du hameau de Tarrides entendirent souvent, dans les nuits noires, les chiens de Caylus qui hurlaient.

Vers cette époque, Philippe de Lorraine, duc de Nevers, un des plus brillants seigneurs de la cour de France, vint habiter son château du Buch dans le Jurançon. Il atteignait à peine sa vingtième année, et, pour avoir usé trop tôt de la vie, il s'en allait mourant d'une maladie de langueur. L'air des montagnes lui fut bon; après quelques semaines de vert, on le vit mener ses équipages de chasse jusque dans la vallée de Louron.

La première fois que les chiens de Caylus hurlèrent la nuit, le jeune duc de Nevers, harassé de fatigue, avait demandé le couvert à un bûcheron de la forêt d'Ens.

Nevers resta un an à son château du Buch. Les bergers de Tarrides disaient que c'était un généreux seigneur.

Les bergers de Tarrides racontaient deux aventures nocturnes qui eurent lieu pendant son

séjour dans le pays. — Une fois, on vit, à l'heure de minuit, des lueurs à travers les vitraux de la vieille chapelle de Caylus.

Les chiens n'avaient pas hurlé; — mais une forme sombre, que les gens du hameau commençaient à connaître pour l'avoir aperçue souvent, s'était glissée dans les douves après la brume tombée.

Ces antiques châteaux sont tous pleins de fantômes.

Une autre fois, vers onze heures de nuit, dame Marthe, la moins âgée des duègnes de Caylus, sortit du manoir par la grand'porte, et courut à cette cabane de bûcheron où le jeune duc de Nevers avait naguère reçu l'hospitalité. Une chaise portée à bras traversa peu après le bois d'Ens. — Puis des cris de femme sortirent de la cabane du bûcheron.

Le lendemain, ce brave homme avait disparu. Sa cabane fut à qui voulut la prendre.

Dame Marthe quitta aussi, le même jour, le château de Caylus.

Il y avait quatre ans que ces choses s'étaient passées. On n'avait plus ouï parler jamais du bûcheron ni de dame Marthe.

Philippe de Nevers n'était plus à son manoir du Buch.

Mais un autre Philippe, non moins brillant, non moins grand seigneur, honorait la vallée de Louron de sa présence. C'était Philippe-Polyxène de Mantoue, prince de Gonzague, à qui M. le marquis de Caylus prétendait donner sa fille Aurore en mariage.

Gonzague était un homme de trente ans, un peu efféminé de visage, mais d'une beauté rare au demeurant. Impossible de trouver plus noble tournure que la sienne. Ses cheveux noirs, soyeux et brillants, s'enflaient autour de son front plus blanc qu'un front de femme, et formaient naturellement cette coiffure ample et un peu lourde que les courtisans de Louis XIV n'obtenaient guère qu'en ajoutant deux ou trois chevelures à celle qu'ils avaient apportée en naissant. Ses yeux noirs avaient le regard clair et orgueilleux des gens d'Italie. Il était grand, merveilleusement taillé ; sa démarche et ses gestes avaient une majesté théâtrale.

Nous ne disons rien de la maison d'où il sortait. Gonzague sonne aussi haut dans l'histoire que Bouillon, Este ou Montmorency.

Ses liaisons valaient sa noblesse. Il avait deux amis, deux frères, dont l'un était Lorraine, l'autre Bourbon. Le duc de Chartres, neveu propre de Louis XIV, depuis duc d'Orléans et

régent de France, le duc de Nevers et le prince de Gonzague étaient inséparables. La cour les nommait les trois Philippe. Leur tendresse mutuelle rappelait les beaux types de l'amitié antique.

Philippe de Gonzague était l'aîné; le futur régent n'avait que vingt-quatre ans, et Nevers comptait une année de moins.

On doit penser combien l'idée d'avoir un gendre semblable flattait la vanité de vieux Caylus. Le bruit public accordait à Gonzague des bien immenses en Italie; de plus, il était cousin germain et seul héritier de Nevers, que chacun regardait comme voué à une mort précoce. Or, Philippe de Nevers, unique héritier du nom, possédait un des plus beaux domaines de France.

Certes, personne ne pouvait soupçonner le prince de Gonzague de souhaiter la mort de son ami; mais il n'était pas en son pouvoir de l'empêcher, et le fait certain est que cette mort le faisait dix ou douze fois millionnaire.

Le beau-père et le gendre étaient à peu près d'accord. Quant à Aurore, on ne l'avait même pas consultée. Système Verrous.

C'était par une belle journée d'automne, en cette année 1699. Louis XIV se faisait vieux et se fatiguait de la guerre. La paix de Ryswyck venait d'être signée; mais les escarmouches entre

partisans continuaient aux frontières, et la vallée de Louron, entre autres; avait bon nombre de ces hôtes incommodes.

Dans la salle à manger du château de Caylus, une demi-douzaine de convives étaient assis autour de la table amplement servie. Le marquis pouvait avoir ses vices, mais du moins traitait-il comme il faut.

Outre le marquis, Gonzague et mademoiselle de Caylus, qui occupaient le haut bout de la table, les assistants étaient tous gens de moyen état et à gages. C'était d'abord dom Bernard, le chapelain de Caylus, qui avait charge d'âmes dans le petit hameau de Tarrides, et tenait en la sacristie de sa chapelle registre des décès, naissances et mariages ; c'était ensuite dame Isidore du Mas de Gabour, qui avait remplacé dame Marthe dans ses fonctions auprès d'Aurore; c'était, en troisième lieu, le sieur de Peyrolles, gentilhomme attaché à la personne du prince de Gonzague.

Nous devons faire connaître celui-ci, qui tiendra sa place dans notre récit.

M. de Peyrolles était un homme entre deux âges, à figure maigre et pâle, à cheveux rares, à stature haute et un peu voûtée. De nos jours, on se représenterait difficilement un personnage semblable sans lunettes; la mode n'y

était point. Ses traits étaient comme effacés, mais son regard myope avait de l'effronterie. Gonzague affirmait que M. de Peyrolles se servait fort bien de l'épée qui pendait gauchement à son flanc.

En somme, Gonzague le vantait beaucoup; il avait besoin de lui.

Les autres convives, officiers de Caylus, pouvaient passer pour de purs comparses.

Mademoiselle Aurore de Caylus faisait les honneurs avec une dignité froide et taciturne. Généralement, on peut dire que les femmes, voire les plus belles, sont ce que leur sentiment présent les fait. Telle peut être adorable auprès de ce qu'elle aime, et presque déplaisante ailleurs. Aurore était de ces femmes qui plaisent en dépit de leur vouloir, et qu'on admire malgré elles-mêmes.

Elle avait le costume espagnol. Trois rangs de dentelles tombaient parmi le jais ondulant de ses cheveux.

Bien qu'elle n'eût pas encore vingt ans, les lignes pures et fières de sa bouche parlaient déjà de tristesse; mais que de lumière devait faire naître le sourire autour de ces jeunes lèvres! et que de rayons dans ces yeux largement ombragés par la soie recourbée des longs cils!

Il y avait bien des jours qu'on n'avait vu un sourire autour des lèvres d'Aurore.

Son père disait :

— Tout cela changera quand elle sera madame la princesse.

Et il ne s'en inquiétait point autrement.

A la fin du second service, Aurore se leva et demanda la permission de se retirer. Dame Isidore jeta un long regard de regret sur les pâtisseries, confitures et conserves qu'on apportait. Son devoir l'obligeait de suivre sa jeune maîtresse.

Dès qu'Aurore fut partie, le marquis prit un air plus guilleret.

— Prince, dit-il, vous me devez ma revanche aux échecs... êtes-vous prêt ?

— Toujours à vos ordres, cher marquis, répondit Gonzague.

Sur l'ordre de Caylus, on apporta une table et l'échiquier. Depuis quinze jours que le prince était au château, c'était bien la cent cinquantième partie qui allait commencer.

A trente ans, avec le nom et la figure de Gonzague, cette passion d'échecs devait donner à penser.

De deux choses l'une : ou il était bien ardemment amoureux d'Aurore, ou il était bien désireux de mettre la dot dans ses coffres.

Tous les jours, après le dîner comme après le souper, on apportait l'échiquier. Le bonhomme Verrous était de quatorzième force. Tous les jours, Gonzague se laissait gagner une douzaine de parties, à la suite desquelles Verrous triomphant s'endormait dans son fauteuil, sans quitter le champ de bataille, et ronflait comme un juste.

C'était ainsi que Gonzague faisait sa cour à mademoiselle Aurore de Caylus.

— Monsieur le prince, dit le marquis en rangeant ses pièces, je vais vous montrer aujourd'hui une combinaison que j'ai trouvée dans le docte traité de Cessolis... Je ne joue pas aux échecs comme tout le monde, et je tâche de puiser aux bonnes sources. Le premier venu ne saurait point vous dire que les échecs furent inventés par Attalus, roi de Pergame, pour divertir les Grecs durant le long siége de Troie. Ce sont des ignorants ou des gens de mauvaise foi qui en attribuent l'honneur à Palamède... Voyons, attention à votre jeu, s'il vous plaît.

— Je ne saurais vous exprimer, monsieur le marquis, répliqua Gonzague, tout le plaisir que j'ai à faire votre partie.

Ils engagèrent. Les convives étaient encore autour d'eux.

Après la première partie perdue, Gonzague fit signe à Peyrolles, qui jeta sa serviette et sortit. Peu à peu le chapelain et les autres officiers l'imitèrent. Verrous et Gonzague restèrent seuls.

— Les Latins, reprenait le bonhomme, appelaient cela le jeu des *latrunculi* ou petits voleurs... Les Grecs le nommaient zatrikion. Sarrazin fait observer dans son excellent livre...

— Monsieur le marquis, interrompit Philippe de Gonzague, je vous demande pardon de ma distraction... me permettez-vous de relever cette pièce?

Par mégarde, il venait d'avancer un pion qui lui donnait partie gagnée.

Verrous se fit un peu tirer l'oreille, mais sa magnanimité l'emporta.

— Relevez, dit-il, monsieur le prince, mais n'y revenez point, je vous prie... Les échecs ne sont point un jeu d'enfant.

Gonzague poussa un profond soupir.

— Je sais, je sais, poursuivit le bonhomme d'un accent goguenard, nous sommes amoureux...

— A en perdre l'esprit! monsieur le marquis.

— Je connais cela, monsieur le prince... Attention au jeu!... je prends votre fou.

— Vous ne m'achevâtes point hier, dit Gonza-

gue en homme qui veut secouer de pénibles pensées, l'histoire de ce gentilhomme qui voulut s'introduire dans votre maison...

— Ah! rusé matois! s'écria Verrous, vous essayez de me distraire; mais je suis comme César, qui dictait cinq lettres à la fois... Vous savez qu'il jouait aux échecs?... Eh bien, le gentilhomme eut une demi-douzaine de coups d'épée, là-bas, dans le fossé. Pareille aventure a eu lieu plus d'une fois; aussi la médisance n'a jamais trouvé à mordre sur la conduite de mesdames de Caylus.

— Et ce que vous faisiez alors en qualité de mari, monsieur le marquis, demanda négligemment Gonzague, le feriez-vous aussi comme père?

— Parfaitement, repartit le bonhomme; je ne connais pas d'autre façon de garder les filles d'Ève... *Schah-Mato!* monsieur le prince, comme disent les Persans..., vous êtes encore battu.

Il s'étendit dans son fauteuil.

— De ces deux mots *schah-mato,* continua-t-il en s'arrangeant pour dormir sa sieste, qui signifient le roi est mort, nous avons fait *échec et mat,* suivant Ménage et suivant Fréret... Quant aux femmes, croyez-moi..., de bonnes ra-

pières autour de bonnes murailles..., voilà le plus clair de la vertu!...

Il ferma les yeux et s'endormit. Gonzague quitta précipitamment la salle à manger.

Il était à peu près deux heures après midi. M. de Peyrolles attendait son maître en rôdant dans les corridors.

— Nos coquins? fit Gonzague dès qu'il l'aperçut.

— Il y en a six d'arrivés, répondit Peyrolles.

— Où sont-ils?

— A l'auberge de la Pomme-d'Adam, de l'autre côté des douves.

— Qui sont les deux manquants?

— Maître Cocardasse junior, de Tarbes, et frère Passepoil, son prévôt.

— Deux bonnes lames! fit le prince; — et l'autre affaire?

— Dame Marthe est présentement chez mademoiselle de Caylus.

— Avec l'enfant?

— Avec l'enfant.

— Par où est-elle entrée?

— Par la fenêtre basse de l'étuve qui donne dans les fossés, sous le pont.

Gonzague réfléchit un instant, puis il reprit:

— As-tu interrogé dom Bernard?

— Il est muet, répondit Peyrolles.

— Combien as-tu offert ?

— Cinq cents pistoles.

— Cette dame Marthe doit savoir où est le registre... Il ne faut pas qu'elle sorte du château.

— C'est bien, dit Peyrolles.

Gonzague se promenait à grands pas.

— Je veux lui parler moi-même, murmura-t-il ; mais es-tu bien sûr que mon cousin de Nevers ait reçu le message d'Aurore ?

— C'est notre Allemand qui l'a porté.

— Et Nevers doit arriver ?

— Ce soir.

Ils étaient à la porte de l'appartement de Gonzague.

Au château de Caylus, trois corridors se coupaient à angle droit : un pour le corps de logis, deux pour les ailes en retour.

L'appartement du prince était situé dans l'aile occidentale, terminée par l'escalier qui menait aux étuves. Un bruit se fit dans la galerie centrale. C'était madame Marthe, qui sortait du logis de mademoiselle de Caylus. Peryolles et Gonzague entrèrent précipitamment chez ce dernier, laissant la porte entre-bâillée.

L'instant d'après, dame Marthe traversait le corridor d'un pas furtif et rapide.

Il faisait plein jour; mais c'était l'heure de la sieste, et la mode espagnole avait franchi les Pyrénées. Tout le monde dormait au château de Caylus. Dame Marthe avait tout sujet d'espérer qu'elle ne ferait point de fâcheuse rencontre.

Comme elle passait devant la porte de Gonzague, Peyrolles s'élança sur elle à l'improviste, et lui appuya fortement son mouchoir contre la bouche, étouffant ainsi son premier cri. Puis il la prit à bras-le-corps, et l'emporta demi-évanouie dans la chambre de son maître.

II

— Cocardasse et Passepoil. —

L'un enforchait un vieux cheval de labour à longs crins mal peignés, à jambes cagneuses et poilues; l'autre était assis sur un âne, à la manière des châtelaines voyageant au dos de leur palefroi.

Le premier se portait fièrement, malgré l'humilité de sa monture, dont la tête triste pendait entre les deux jambes. Il avait un pourpoint de buffle, lacé, à plastron taillé en cœur, des chausses de tiretaine piquées et de ces belles bottes en entonnoir si fort à la mode sous Louis XIII. I

avait, en outre, un feutre rodomont et une énorme rapière.

C'était maître Cocardasse junior, natif de Toulouse, ancien maître en fait d'armes de la ville de Paris, présentement établi à Tarbes, où il faisait maigre chère.

Le second était d'apparence timide et modeste. Son costume eût pu convenir à un clerc râpé : un long pourpoint noir, coupé droit comme une soutanelle, couvrait ses chausses noires que l'usage avait rendues luisantes. Il était coiffé d'un bonnet de laine soigneusement rabattu sur ses oreilles, et, pour chaussure, malgré la chaleur accablante, il avait de bons brodequins fourrés.

A la différence de maître Cocardasse junior, qui jouissait d'une riche chevelure crépue, noire comme une toison de nègre et largement ébouriffée, son compagnon collait à ses tempes quelques mèches d'un blond déteint. Même contraste entre les deux terribles crocs qui servaient de moustaches au maître d'armes et les trois poils blanchâtres hérissés sous le long nez du prévôt.

Car c'était un prévôt ce paisible voyageur, et nous vous certifions qu'à l'occasion, il maniait vigoureusement la grande vilaine épée qui battait les flancs de son âne.

Il se nommait Amable Passepoil. Sa patrie

était Villedieu, en basse Normandie, cité qui le dispute au fameux cru de Condé-sur-Noireau pour la production des bons drilles.

Ses amis l'appelaient volontiers frère Passepoil, soit à cause de sa tournure cléricale, soit parce qu'il avait été valet de barbier et rat d'officine chimique avant de ceindre l'épée.

Il était laid de toutes pièces, malgré l'éclair sentimental qui s'allumait dans ses petits yeux bleus clignotants quand une jupe de futaine rouge traversait le sentier. Au contraire, Cocardasse junior pouvait passer par tous pays pour un très-beau coquin.

Ils allaient tous deux cahin-caha sous le soleil du Midi. Chaque caillou de la route faisait broncher le bidet de Cocardasse, et tous les vingt-cinq pas le roussin de Passepoil avait des caprices.

— Eh donc! mon bon, dit Cocardasse avec un redoutable accent gascon, voilà deux heures que nous apercevons ce diable de château sur sa montagne maudite... Il me semble qu'il marche aussi vite que nous.

Passepoil répondit, chantant du nez selon la gamme normande :

— Patience! patience! nous arriverons toujours assez tôt pour ce que nous avons à faire là-bas...

— Capédébiou ! frère Passepoil, fit le Gascon avec un gros soupir, si nous avions eu un peu de conduite, avec nos talents, nous aurions pu choisir notre besogne...

— Tu as raison, ami Cocardasse, répliqua le Normand; mais nos passions nous ont perdus.

— Le jeu, caramba ! le vin...

— Et les femmes ! ajouta Passepoil en levant les yeux au ciel.

Ils longeaient en ce moment les rives de la Clarabide, au milieu du val de Louron. Le Hachaz, qui soutenait comme un immense piédestal les constructions massives du château de Caylus, se dressait en face d'eux.

Il n'y avait point de remparts de ce côté. On découvrait l'antique édifice, de la base au faite, et certes, pour les amateurs de grandioses aspects, c'eût été ici une halte obligée.

Le château de Caylus, en effet, couronnait dignement cette prodigieuse muraille, fille de quelque grande convulsion du sol dont le souvenir s'était perdu.

Sous les mousses et les broussailles qui couvraient ses assises, on pouvait reconnaître les traces de constructions païennes. La robuste main des soldats de Rome avait dû passer par là. Mais ce n'étaient que des vestiges, et tout ce qui

sortait de terre appartenait au style lombard des xe et xie siècles. Les deux tours principales, qui flanquaient le corps de logis au sud-est et au nord-est, étaient carrées et plutôt trapues que hautes. Les fenêtres, toujours placées au-dessus d'une meurtrière, étaient petites, sans ornement, et leurs cintres reposaient sur de simples pilastres dépourvus de moulures. Le seul luxe que se fût permis l'architecte consistait en une sorte de mosaïque. Les pierres, taillées et disposées avec symétrie, étaient séparées par des briques saillantes.

C'était le premier plan, et cette ordonnance austère restait en harmonie avec la nudité du Hachaz. Mais derrière la ligne droite de ce vieux corps de logis qui semblait bâti par Charlemagne, un fouillis de pignons et de tourelles suivait le plan ascendant de la colline et se montrait en amphithéâtre. Le donjon, haute tour octogone, terminée par une galerie byzantine à arcades tréflées, couronnait cette cohue de toitures, semblable à un géant debout parmi les nains.

Dans le pays, on disait que le château était bien plus ancien que les Caylus eux-mêmes.

A droite et à gauche des deux tours lombardes, deux tranchées se creusaient. C'étaient les deux extrémités des douves, qui étaient autrefois bou-

chées par des murailles, afin de contenir l'eau qui les emplissait.

Au delà des douves du nord, les dernières maisons du hameau de Tarrides se montraient parmi les hêtres. En dedans, on voyait la flèche de la chapelle, bâtie au commencement du XIIIe siècle, dans le style ogival, et qui montrait ses croisées jumelles avec les vitraux étincelants de leurs quintefeuilles de granit.

Le château de Caylus était la merveille des vallées pyrénéennes.

Mais Cocardasse junior et frère Passepoil n'avaient point le goût des beaux-arts. Ils continuèrent leur route, et le regard qu'ils jetèrent à la sombre citadelle ne fut que pour mesurer le restant de la route à parcourir.

Ils allaient au château de Caylus, et, bien que, à vol d'oiseau, une demi-lieue à peine les en séparât encore, la nécessité où ils étaient de tourner le Hachaz les menaçait d'une bonne heure de marche.

Ce Cocardasse devait être un joyeux compagnon quand sa bourse était ronde; frère Passepoil lui-même avait sur sa figure naïvement futée tous les indices d'une bonne humeur habituelle; mais, aujourd'hui, ils étaient tristes, et ils avaient leurs raisons pour cela.

Estomac vide, gousset plat, perspective d'une besogne probablement dangereuse.

On peut refuser semblable besogne quand on a du pain sur la planche; malheureusement pour Cocardasse et Passepoil, leurs passions avaient tout dévoré.

Aussi Cocardasse disait :

— Capédébiou ! je ne toucherai plus ni une carte ni un verre.

— Je renonce pour jamais à l'amour ! ajoutait le sensible Passepoil.

Et tous deux bâtissaient de beaux rêves bien vertueux sur leurs futures économies.

— J'achèterai un équipage complet ! s'écriait Cocardasse avec enthousiasme, et je me ferai soldat dans la compagnie de notre petit Parisien.

— Moi de même, appuyait Passepoil : soldat valet du major chirurgien.

— Ne ferai-je pas un beau chasseur du roi ?

— Le régiment où je prendrais du service serait sûr au moins d'être saigné proprement !

Et tous deux reprenaient :

— Nous verrions le petit Parisien....Nous lui épargnerions bien quelque horion de temps en temps.

— Il m'appellerait encore son vieux Cocardasse !

— Il se moquerait de frère Passepoil, comme autrefois...

— Tron de l'air! s'écria le Gascon en donnant un grand coup de poing à son bidet, qui n'en pouvait mais, nous sommes descendus bien bas pour des gens d'épée, mon bon; mais à tout péché miséricorde! Je sens qu'avec le petit Parisien je m'amenderais.

Passepoil secoua la tête tristement.

— Qui sait s'il voudra nous reconnaître? demanda-t-il en jetant un regard découragé sur son accoutrement.

— Eh! mon bon, fit Cocardasse, c'est un cœur que ce garçon-là!

— Quelle garde! soupira Passepoil, et quelle vitesse!

— Quelle tenue sous les armes! et quelle rondeur!

— Te souviens-tu de son coupé de revers en retraite?

— Te rappelles-tu ses trois coups droits annoncés dans l'assaut chez Dalapalme?

— Un cœur!

— Un vrai cœur! Heureux au jeu, toujours, capédébiou! et qui savait boire!

— Et qui tournait la tête des femmes!

A chaque réplique ils s'échauffaient. Ils s'ar-

rêtèrent d'un commun accord pour échanger une poignée de main.

Leur émotion était sincère et profonde.

— Morbioux ! fit Cocardasse, nous serons ses domestiques s'il veut, le petit Parisien, n'est-ce pas, mon bon ?

— Et nous ferons de lui un grand seigneur ! acheva Passepoil ; comme ça, l'argent du Peyrolles ne nous portera pas male-chance !

C'était donc M. de Peyrolles, l'homme de confiance de Philippe de Gonzague, qui faisait voyager ainsi maître Cocardasse et frère Passepoil.

Ils connaissaient bien ce Peyrolles, et mieux encore M. de Gonzague, son patron. Avant d'enseigner aux hobereaux de Tarbes ce noble et digne art de l'escrime italienne, ils avaient tenu salle d'armes à Paris, rue Croix-des-Petits-Champs, à deux pas du Louvre.

Et, sans le trouble que les *passions* apportaient dans leurs affaires, peut-être qu'ils eussent fait fortune, car la cour tout entière venait chez eux.

C'étaient deux bons diables, qui avaient fait sans doute, en un moment de presse, quelque terrible fredaine. Ils jouaient si bien de l'épée ! Soyons cléments, et ne cherchons pas trop pourquoi, mettant la clef sous la porte un beau jour,

ils avaient quitté Paris comme si le feu eût été à leurs chausses.

Il est certain qu'à Paris, en ce temps-là, les maîtres en fait d'armes se frottaient aux plus grands seigneurs. Ils savaient souvent le dessous des cartes mieux que les gens de cour eux-mêmes.

C'étaient de vivantes gazettes. Jugez si Passepoil, qui, en outre, avait été barbier, devait en connaître de belles !

En cette circonstance, ils comptaient bien tous deux tirer parti de leur science.

Passepoil avait dit en partant de Tarbes :

— C'est une affaire où il y a des millions... Nevers est la première lame du monde après le petit Parisien... S'il s'agit de Nevers, il faut qu'on soit généreux.

Et Cocardasse n'avait pu qu'approuver chaudement un discours si sage.

Il était deux heures après midi quand ils arrivèrent au hameau de Tarrides, et le premier paysan qu'ils rencontrèrent leur indiqua l'auberge de la Pomme-d'Adam.

A leur entrée, la petite salle basse de l'auberge était déjà presque pleine. Une jeune fille, ayant la jupe éclatante et le corsage lacé des paysannes de Foix, servait avec empressement,

apportant brocs, gobelets d'étain, feu pour les pipes dans un sabot, et tout ce que peuvent réclamer six vaillants hommes après une longue traite accomplie sous le soleil des vallées pyrénéennes.

A la muraille pendaient six fortes rapières avec leur attirail.

Il n'y avait pas là une seule tête qui ne portât le mot spadassin écrit en lisibles caractères.

C'étaient toutes figures bronzées, tous regards impudents, toutes effrontées moustaches. Un honnête bourgeois, entrant par hasard en ce lieu, serait tombé de son haut, rien qu'à voir ces profils de bravaches.

Ils étaient trois à la première table, auprès de la porte : trois Espagnols, on pouvait le juger à la mine. A la table suivante, il y avait un Italien balafré du front au menton, et, vis-à-vis de lui un coquin sinistre, dont l'accent dénonçait l'origine allemande.

Une troisième table était occupée par une manière de rustre à longue chevelure inculte qui grasseyait le patois de Bretagne.

Les trois Espagnols avaient nom Saldagne, Pinto et Pépé, dit el Matador, tous trois *escrimidores*, l'un de Murcie, l'autre de Séville, le troisième de Pampelune.

L'Italien était un bravo de Spolète ; il s'appelait Giuseppe Faënza.

L'Allemand se nommait Staupitz; le bas Breton, Joël de Jugan.

C'était M. de Peyrolles qui avait assemblé toutes ces lames : il s'y connaissait.

Quand maître Cocardasse et frère Passepoil franchirent le seuil du cabaret de la Pomme-d'Adam, après avoir mis leurs pauvres montures à l'étable, il firent tous deux un mouvement en arrière à la vue de cette respectable compagnie.

La salle basse n'était éclairée que par une seule fenêtre, et dans ce demi-jour la fumée des pipes mettait un nuage. Nos deux amis ne virent d'abord que les moustaches en croc saillant hors des maigres profils, et les rapières pendues à la muraille.

Mais six voix enrouées crièrent à la fois :

— Maître Cocardasse !

— Frère Passepoil !

Non sans accompagnement de jurons assortis : juron des États du saint-père, juron des bords du Rhin, juron de Quimper-Corentin, jurons de Murcie, de Navarre et d'Andalousie.

Cocardasse mit sa main en visière au-dessus de ses yeux.

— A pa pur ! s'écria-t-il, *todos camaradas* !...

— Tous des anciens ! traduisit Passepoil, qui avait la voix encore un peu tremblante.

Ce Passepoil était un poltron de naissance que le besoin avait fait brave. La chair de poule lui venait pour un rien, mais il se battait mieux qu'un diable.

Il y eut des poignées de main échangées, de bonnes poignées de main qui broient les phalanges ; il y eut grande dépense d'accolades : les pourpoints de buffle se frottèrent les uns contre les autres ; le vieux drap, le velours pelé entrèrent en communication. On eût trouvé de tout dans le costume de ces intrépides, excepté du linge blanc.

De nos jours, les maîtres d'armes, ou, pour parler leur langue, MM. les professeurs d'escrime sont de sages industriels, bons époux, bons pères, exerçant honnêtement leur état.

Au XVII[e] siècle, un virtuose d'estoc et de taille était une manière de Mondor, favori de la cour et de la ville, ou bien un pauvre diable obligé de faire pis que pendre pour boire son soûl de mauvais vin à la gargote. Il n'y avait pas de milieu.

Nos camarades du cabaret de la Pomme-d'Adam avaient eu peut-être leurs bons jours ; mais le soleil de la prospérité s'était éclipsé pour eux

tous. Ils étaient manifestement battus par le même orage.

Avant l'arrivée de Cocardasse et de Passepoil, les trois groupes, distincts, n'avaient point lié familiarité. Le Breton ne connaissait personne, l'Allemand ne frayait qu'avec le Spolétan, et les trois Espagnols se tenaient fièrement à leur écot. Mais Paris était déjà un centre pour les beaux-arts. Des gens comme Cocardasse junior et Amable Passepoil, qui avaient tenu table ouverte dans la rue Croix-des-Petits-Champs, au revers du Palais-Royal, devaient connaître tous les fendants de l'Europe.

Ils servirent de trait d'union entre les trois groupes, si bien faits pour s'apprécier et s'entendre. La glace fut rompue, les tables se rapprochèrent, les brocs se mêlèrent, et les présentations eurent lieu dans les formes.

On connut les titres de chacun. C'était à faire dresser les cheveux!

Ces six rapières accrochées à la muraille avaient taillé plus de chair chrétienne que les glaives réunis de tous les bourreaux de France et de Navarre.

Le Quimpérois, s'il eût été Huron, aurait porté deux ou trois douzaines de perruques à sa ceinture; le Spolétan pouvait voir vingt et quelques

spectres dans ses rêves; l'Allemand avait massacré deux gaugraves, trois margraves, cinq rhingraves et un landgrave : il cherchait un burgrave.

Et ce n'était rien auprès des trois Espagnols, qui se fussent noyés aisément dans le sang de leurs innombrables victimes.

Pépé le Tueur (el Matador) ne parlait jamais que d'embrocher trois hommes à la fois.

Nous ne saurions rien dire de plus flatteur à la louange de notre Gascon et de notre Normand : ils jouissaient de la considération générale dans ce conseil de tranche-montagnes.

Quand on eut bu la première tournée de brocs et que le brouhaha des vanteries se fut un peu apaisé, Cocardasse dit :

— Maintenant, mes mignons, causons de nos affaires.

On appela la fille d'auberge, tremblante au milieu de ces cannibales, et on lui demanda d'apporter d'autre vin.

C'était une grosse brune un peu louche , Passepoil avait déjà dirigé vers elle l'artillerie de ses regards amoureux; il voulut la suivre pour lui parler, sous prétexte d'avoir du vin plus frais; mais Cocardasse le saisit au collet.

— Tu as promis de maîtriser tes passions , mon bon, lui dit-il avec dignité.

Frère Passepoil se rassit en poussant un gros soupir.

Dès que le vin fut apporté, on renvoya la maritorne avec ordre de ne plus revenir.

— Mes mignons, repris Cocardasse junior, nous ne nous attendions pas, frère Passepoil et moi, à rencontrer ici une si chère compagnie... loin des villes, loin des centres populeux où généralement vous exercez vos talents...

— Oïmé! interrompit le spadassin de Spolète; connais-tu des villes où il y ait maintenant de la besogne, toi, Cocardasse, *caro mio*!

Et tous secouèrent la tête en hommes qui pensent que leur vertu n'est point suffisamment récompensée.

Puis Saldagne demanda :

— Ne sais-tu point pourquoi nous sommes en ce lieu?

Le Gascon ouvrait la bouche pour répondre, lorsque le pied de frère Passepoil s'appuya sur sa botte.

Cocardasse junior, bien que chef nominal de la communauté, avait l'habitude de suivre les conseils de son prévôt, qui était un Normand prudent et sage.

— Je sais, répliqua-t-il, qu'on nous a convoqués...

— C'est moi, interrompit Staupitz.

— Et que, pour les cas ordinaires, acheva le Gascon, frère Passepoil et moi, nous suffisons pour un coup de main.

— *Carajo!* s'écria le Tueur, quand je suis là, d'habitude, on n'en appelle pas d'autre!

Chacun varia ce thème suivant son éloquence ou son degré de vanité; puis Cocardasse conclut :

— Allons-nous donc avoir affaire à une armée?

— Nous allons avoir affaire, répondit Staupitz, à un seul cavalier.

Staupitz était attaché à la personne de M. de Peyrolles, l'homme de confiance du prince Philippe de Gonzague.

Un bruyant éclat de rire accueillit cette déclaration.

Cocardasse et Passepoil riaient plus haut que les autres; mais le pied du Normand était toujours sur la botte du Gascon.

Cela voulait dire : « Laisse-moi mener cela. »

Passepoil demanda candidement :

— Et quel est donc le nom de ce géant qui combattra contre huit hommes?

— Donc chacun, sandiéou! vaut une demi-douzaine de bons drilles, ajouta Cocardasse.

Staupitz répondit :

— C'est le duc Philippe de Nevers.

— Mais on le dit mourant! se récria Saldagne.

— Poussif! ajouta Pinto.

— Surmené, cassé, pulmonaire! achevèrent les autres.

Cocardasse et Passepoil ne disaient plus rien.

Celui-ci secoua la tête lentement, puis il repoussa son verre. Le Gascon l'imita.

Leur gravité soudaine ne put manquer d'exciter l'attention générale.

— Qu'avez-vous? qu'avez-vous donc? demanda-t-on de toutes parts.

On vit Cocardasse et son prévôt se regarder en silence.

— Ah çà! que diable signifie cela? s'écria Saldagne ébahi.

— On dirait, ajouta Faënza, que vous avez envie d'abandonner la partie?

— Mes mignons, répliqua gravement Cocardasse, on ne se tromperait pas beaucoup.

Un tonnerre de réclamations couvrit sa voix.

— Nous avons vu Philippe de Nevers à Paris, reprit doucement frère Passepoil, il venait à notre salle... c'est un mourant qui vous taillera des croupières!

— A nous! se récria le chœur.

Et toutes les épaules de se hausser avec dédain.

— Je vois, dit Cocardasse, dont le regard fit le tour du cercle, que vous n'avez jamais entendu parler de la botte de Nevers.

On ouvrit les yeux et les oreilles.

— La botte du vieux maître Dalapalme, ajouta Passepoil, qui mit bas sept prévôts entre le bourg du Roule et la porte Saint-Honoré.

— Fadaises que ces bottes secrètes ! s'écria le Tueur.

— Bon pied, bon œil, bonne garde, ajouta le Breton, je me moque des bottes secrètes comme du déluge !

— A pa pur ! fit Cocardasse junior avec fierté; je pense avoir bon pied, bon œil et bonne garde, mes mignons...

— Moi aussi, appuya Passepoil.

— Aussi bon pied, aussi bon œil, aussi bonne garde que pas un de vous.

— A preuve, glissa Passepoil avec sa douceur ordinaire, que nous sommes prêts à en faire l'essai, si voulez.

— Et cependant, reprit Cocardasse, la botte de Nevers ne me paraît pas une fadaise... J'ai été touché dans ma propre académie... Eh donc !

— Moi de même.

— Touché en plein front, entre les deux yeux, et trois fois de suite...

— Et trois fois, moi, entre les deux yeux, en plein front!

— Trois fois, sans pouvoir trouver l'épée à la parade!

Les six spadassins écoutaient maintenant attentifs.

Personne ne riait plus.

— Alors, dit Saldagne, qui se signa, ce n'est pas une botte secrète, c'est un charme.

Le bas Breton mit sa main dans sa poche, où il devait bien avoir un bout de chapelet.

— On a bien fait de nous convoquer tous, mes mignons, reprit Cocardasse avec plus de solennité. Vous parliez d'armée... j'aimerais mieux une armée... Il n'y a, croyez-moi, qu'un seul homme au monde capable de tenir tête à Philippe de Nevers, l'épée à la main.

— Et cet homme? firent six voix en même temps.

— C'est le petit Parisien, répondit Cocardasse.

— Ah! celui-là, s'écria Passepoil avec un enthousiasme soudain, c'est le diable!

— Le petit Parisien? répétait-on à la ronde.

— Un nom que vous connaissez tous, mes maîtres... Il s'appelle le chevalier de Lagardère!

Il paraîtrait que les estafiers connaissaient tous

ce nom, en effet, car il se fit parmi eux un grand silence.

— Je ne l'ai jamais rencontré, dit ensuite Saldagne.

— Tant mieux pour toi, mon bon, répliqua le Gascon ; il n'aime pas les gens de ta tournure.

— C'est lui qu'on appelle le beau Lagardère? demanda Pinto.

— C'est lui, ajouta Faënza en baissant la voix, qui tua les trois prévôts flamands sous les murs de Senlis ?

— C'est lui, voulut dire Joël de Jugan, qui...

Mais Cocardasse l'interrompit en prononçant avec emphase ces seuls mots :

— Il n'y a pas deux Lagardère !

III

— Les trois Philippe. —

L'unique fenêtre de la salle basse du cabaret de la Pomme-d'Adam donnait sur une sorte de glacis planté de hêtres, qui aboutissait aux douves de Caylus. Un chemin charretier traversait le bois et aboutissait à un pont de planches jeté sur les fossés, qui étaient très-profonds et très-larges.

Ils faisaient le tour du château de trois côtés, et s'ouvraient sur le vide au-dessus du Hachaz.

Depuis qu'on avait abattu les murs destinés à retenir l'eau, le desséchement s'étaient opéré de lui-même, et le sol des douves donnait par

année deux magnifiques récoltes de foin destiné aux écuries du maître.

La seconde récolte venait d'être coupée. De l'endroit où se tenaient nos huit estafiers, on pouvait voir les faneurs qui mettaient le foin en bottes sous le pont.

A part l'eau qui manquait, les douves étaient restées intactes. Leur bord intérieur se relevait en pente roide jusqu'au glacis.

Il n'y avait qu'une seule brèche, pratiquée pour donner passage aux charrettes de foin. Elle aboutissait à ce chemin qui passait devant la fenêtre du cabaret.

Du rez-de-chaussée du château au fond de la douve, le rempart était percé de nombreuses meurtrières; mais il n'y avait qu'une ouverture capable de donner passage à une créature humaine: c'était une fenêtre basse située juste sous le pont fixe qui avait remplacé depuis longtemps le pont-levis.

Cette fenêtre était fermée d'une grille et de forts contrevents. Elle donnait de l'air et du jour à l'étuve de Caylus, grande salle souterraine qui gardait des restes de magnificence.

On sait que le moyen âge, dans le Midi principalement, avait poussé très-loin le luxe des bains.

Trois heures venaient de sonner à l'horloge du donjon.

Ce terrible matamore qu'on appelait le beau Lagardère n'était pas là en définitive, et ce n'était pas lui qu'on attendait ; aussi, nos maîtres en fait d'armes, après le premier saisissement passé, reprirent bien vite leur forfanterie.

— Eh bien, s'écria Saldagne, je vais te dire une chose, ami Cocardasse. Je donnerais dix pistoles pour le voir, ton chevalier de Lagardère.

— L'épée à la main? demanda le Gascon après avoir bu un large trait et fait claquer sa langue. Eh bien, ce jour-là, mon bon, ajouta-t-il gravement, sois en état de grâce, et mets-toi à la garde de Dieu !

Saldagne posa son feutre de travers. On ne s'était encore distribué aucun horion : c'était merveille. La danse allait peut-être commencer, lorsque Staupitz, qui était à la fenêtre, s'écria :

— La paix, enfants ! voici M. de Peyrolles, le factotum du prince de Gonzague.

Celui-ci arriva, en effet, par le glacis ; il était à cheval.

— Nous avons trop parlé, dit précipitamment Passepoil, et nous n'avons rien dit... Nevers et sa botte secrète valent de l'or, mes compagnons, voilà ce qu'il faut que vous sachiez.. Avez-

vous envie de faire d'un coup votre fortune ?

Pas n'est besoin de dire la réponse des compagons de Passepoil.

Celui-ci poursuivit :

— Si vous voulez cela, laissez agir maître Cocardasse et moi... Quoi que nous disions à ce Peyrolles, appuyez-nous.

— C'est entendu ! s'écria-t-on en chœur.

— Au moins, acheva frère Passepoil en se rasseyant, ceux qui n'auront pas ce soir le cuir troué par l'épée de Nevers pourront faire dire des messes à l'intention des défunts.

Peyrolles entrait.

Passepoil ôta le premier son bonnet de laine bien révérencieusement. Les autres saluèrent à l'avenant.

Peyrolles avait un gros sac d'argent sous le bras.

Il le jeta bruyamment sur la table en disant :

— Tenez, mes braves, voici votre pâture !

Puis, les comptant de l'œil :

— A la bonne heure, reprit-il, nous voilà tous au grand complet !... Je vais vous dire en peu de mots ce que vous avez à faire.

— Nous écoutons, mon bon monsieur de Peyrolles, repartit Cocardasse en mettant ses deux coudes sur la table ; eh donc !

Les autres répétèrent :

— Nous écoutons.

Peyrolles prit une pose d'orateur.

— Ce soir, dit-il, vers huit heures, un homme viendra par ce chemin que vous voyez ici, juste sous la fenêtre. Il sera à cheval, il attachera sa monture aux piliers du pont, après avoir franchi la lèvre du fossé... Regardez, là, sous le pont, apercevez-vous une croisée basse, fermée par des contrevents de chêne ?...

— Parfaitement, mon bon monsieur de Peyrolles, répondit Cocardasse ; a pas pur !... nous ne sommes pas des aveugles !

— L'homme s'approchera de la fenêtre...

— Et à ce moment-là nous l'accosterons ?...

— Poliment ! interrompit Peyrolles avec un sourire sinistre ; et votre argent sera gagné.

— Capédébiou ! s'écria Cocardasse, ce bon M. de Peyrolles, il a toujours le mot pour rire !

— Est-ce entendu ?

— Assurément ; mais vous ne nous quittez pas encore, je suppose ?

— Mes bons amis, je suis pressé, dit Peyrolles en faisant déjà un mouvement de retraite.

— Comment ! s'écria le Gascon, sans nous dire le nom de celui que nous devons... accoster ?

— Ce nom ne vous regarde pas.

Cocardasse cligna de l'œil; tout aussitôt un murmure mécontent s'éleva du groupe des estafiers. Passepoil surtout se déclara formalisé.

— Sans même nous avoir appris, poursuivit Cocardasse, quel est l'honnête seigneur pour qui nous allons travailler ?

Peyrolles s'arrêta pour le regarder. Son long visage eut une expression d'inquiétude.

— Que vous importe ? dit-il, essayant de prendre un ton de hauteur.

— Cela nous importe beaucoup, mon bon monsieur de Peyrolles.

— Puisque vous êtes bien payés ?...

— Peut-être que nous ne nous trouvons pas assez bien payés, mon bon monsieur de Peyrolles.

— Qu'est-ce à dire, l'ami ?...

Cocardasse se leva; tous les autres l'imitèrent.

— Capédébiou ! mon mignon, dit-il en changeant de ton brusquement, parlons franc... Nous sommes tous ici prévôts d'armes et, par conséquent, gentilshommes... Nos rapières.

Et il frappa sur la sienne qu'il n'avait point quittée.

— Nos rapières veulent savoir ce qu'elles font !

— Voilà ! ponctua frère Passepoil, qui offrit

courtoisement une escabelle au confident de Philippe de Gonzague.

Les estafiers approuvèrent chaudement du bonnet.

Peyrolles parut hésiter un instant.

— Mes braves, dit-il, puisque vous avez si bonne envie de savoir, vous auriez bien pu deviner... A qui appartient ce château ?

— A M. le marquis de Caylus, sandiéou ! un bon seigneur chez qui les femmes ne vieillissent pas... à Caylus-Verrous, le château... Après?

— Parbleu ! la belle finesse ! fit bonnement Peyrolles; vous travaillez pour M. le marquis de Caylus.

— Croyez-vous cela, vous autres ? demanda Cocardasse d'un ton insolent.

— Non, répondit frère Passepoil.

— Non, répéta aussitôt la troupe docile.

Un peu de sang vint aux joues creuses de Peyrolles.

— Comment, coquins!... s'écria-t-il.

— Tout beau! interrompit le Gascon : mes nobles amis murmurent... prenez garde!... Discutons plutôt avec calme et comme des gens de bonne compagnie... Si je vous comprends bien, voici le fait : M. le marquis de Caylus a appris qu'un gentilhomme beau et bien fait pénétrait de

temps en temps, la nuit, dans son château, par une fenêtre basse... Est-ce cela ?...

— Oui, fit Peyrolles.

— Il sait que mademoiselle Aurore de Caylus, sa fille, aime ce gentilhomme...

— C'est rigoureusement vrai, dit encore le factotum.

— Selon vous, monsieur de Peyrolles !... Vous expliquez ainsi notre réunion à l'auberge de la Pomme-d'Adam... D'autres pourraient trouver l'explication plausible ; mais, moi, j'ai mes raisons pour la trouver mauvaise... Vous n'avez pas dit la vérité, monsieur de Peyrolles.

— Par le diable ! s'écria celui-ci, c'est trop d'impudence !

Sa voix fut étouffée par celle des estafiers, qui disaient :

— Parle, Cocardasse ! parle, parle !

Le Gascon ne se fit point prier.

— D'abord, dit-il, mes amis savent comme moi que ce visiteur de nuit, recommandé à nos épées, n'est pas moins qu'un prince...

— Un prince ! fit Peyrolles en haussant les épaules.

Cocardasse continua :

— Le prince Philippe de Lorraine, duc de Nevers.

— Vous en savez plus long que moi, voilà tout ! dit Peyrolles.

— Non pas, capédébiou !... ce n'est pas tout !... Il y a encore autre chose... et cette autre chose-là, mes nobles amis ne la savent peut-être point... Aurore de Caylus n'est pas la maîtresse de M. de Nevers.

— Ah ! ah !... se récria le factotum.

— Elle est sa femme ! acheva le Gascon résolûment.

Peyrolles pâlit et balbutia :

— Comment sais-tu cela, toi ?...

— Je le sais, voilà qui est certain... Comment je le sais, peu vous importe... Tout à l'heure, je vais vous montrer que j'en sais bien d'autres... Un mariage secret a été célébré, il y a tantôt quatre ans, à la chapelle de Caylus, et, si je suis bien informé, vous et votre noble maître...

Il s'interrompit pour ôter son feutre d'un air moqueur et acheva :

— Vous étiez témoins, monsieur de Peyrolles !

Celui-ci ne niait plus.

— Où en voulez-vous venir avec tous ces commérages ? demanda-t-il seulement.

— A découvrir, répondit le Gascon, le nom de l'illustre patron que nous servons cette nuit.

— Nevers a épousé la fille malgré le père, dit

Peyrolles; M. de Caylus se venge... Quoi de plus simple?

— Rien de plus simple, si le bonhomme Verrous savait... mais vous avez été discrets... M. de Caylus ignore tout... Capédébiou! le vieux matois se garderait bien de faire dépêcher ainsi le plus riche parti de France! Tout serait arrangé dès longtemps si M. de Nevers avait dit au bonhomme : « Le roi Louis veut me faire épouser mademoiselle de Savoie, sa nièce; moi, je ne veux pas; moi, je suis secrètement le mari de votre fille... » Mais la réputation de Caylus-Verrous l'a effrayé, le pauvre prince... Il a craint pour sa femme, qu'il adore...

— La conclusion? interrompit Peyrolles.

— La conclusion, c'est que nous ne travaillons pas pour M. de Caylus.

— C'est clair! dit Passepoil.

— Comme le jour! gronda le chœur.

— Et pour qui pensez-vous travailler?

— Pour qui? Ah! ah! sandiéou! pour qui!... Savez-vous l'histoire des trois Philippe? Non? Je vais vous la dire en deux mots. Ce sont trois seigneurs de bonne maison, capédébiou! L'un est Philippe de Mantoue, prince de Gonzague, votre maître, monsieur de Peyrolles, une altesse ruinée, traquée, qui se vendrait au diable à bien bon mar-

ché ; le second est Philippe de Nevers, que nous attendons ; le troisième est Philippe de France, duc de Chartres… Tous trois beaux, ma foi ! tous trois jeunes et brillants. Or, tâchez de concevoir l'amitié la plus robuste, la plus héroïque, la plus impossible, vous n'aurez qu'une faible idée de la mutuelle tendresse que se portent les trois Philippe. Voilà ce qu'on dit partout à Paris. Nous laisserons de côté, s'ils vous plaît, pour cause, le neveu du roi. Nous ne nous occuperons que de Nevers et de Gonzague, que de Pythias et que de Damon.

— Eh ! morbleu ! s'écria ici Peyrolles, allez-vous accuser Damon de vouloir assassiner Pythias ?

— Eh donc ! fit le Gascon, le vrai Damon était à son aise ; le Damon du temps de Denys, tyran de Syracuse… et le vrai Pythias n'avait pas six cent mille écus de revenu.

— Que notre Pythias, à nous, possède, interrompit Passepoil, et dont notre Damon est l'héritier présomptif.

— Vous sentez, mon bon monsieur de Peyrolles, poursuivit Cocardasse, que cela change bien la thèse; j'ajoute que le vrai Pythias n'avait point une aimable maîtresse comme Aurore de Caylus, et que le vrai Damon n'était

pas amoureux de la belle, ou plutôt de sa dot.

— Voilà ! conclut pour la seconde fois frère Passepoil.

Cocardasse prit son verre et l'emplit.

— Messieurs, reprit-il, à la santé de Damon... je veux dire de Gonzague, qui aurait demain six cent mille écus de revenu, mademoiselle de Caylus et sa dot, si Pythias... je veux dire Nevers, s'en allait de vie à trépas cette nuit !

— A la santé du prince Damon de Gonzague ! s'écrièrent tous les spadassins, frère Passepoil en tête.

— Eh donc ! que dites-vous de cela, monsieur de Peyrolles ? ajouta Cocardasse triomphant.

— Rêveries ! gronda l'homme de confiance, mensonges !

— Le mot est dur... Mes vaillants amis seront juges entre nous... je les prends à témoin.

— Tu as dit vrai, Gascon ; tu as dit vrai ! fit-on autour de la table.

— Le prince Philippe de Gonzague, déclama Peyrolles, qui essaya de faire de la dignité, est est trop au-dessus de pareilles infamies pour qu'on ait besoin de le disculper sérieusement...

Cocardasse l'interrompit.

— Alors, asseyez-vous, mon bon monsieur de Peyrolles, dit-il.

Et, comme le confident résistait, il le colla de force sur une escabelle en reprenant :

— Nous allons arriver à de plus grosses infamies. — Passepoil !

— Cocardasse ! répondit le Normand.

— Puisque M. de Peyrolles ne se rend pas, à ton tour de prêcher, mon bon !

Le Normand rougit jusqu'aux oreilles et baissa les yeux.

— C'est que, balbutia-t-il, je ne sais pas parler en public.

— Veux tu marcher ! commanda maître Cocardasse en relevant sa moustache ; a pa pur ! ces messieurs excuseront ton inexpérience et ta jeunesse.

— Je compte sur leur indulgence, murmura le timide Passepoil.

Et, d'une voix de jeune fille interrogée au catéchisme, le digne prévôt commença :

— M. de Peyrolles a bien raison de tenir son maître pour un parfait gentilhomme. Voici le détail qui est parvenu à ma connaissance ; moi, je n'y vois point de malice, mais de méchans esprits pourraient en juger autrement. Tandis que les trois Philippe menaient joyeuse vie à Paris, si joyeuse vie, que le roi Louis menaça d'envoyer son neveu dans ses terres... je vous parle

de deux ou trois ans ; j'étais au service d'un docteur italien, élève du savant Exili, nommé Pierre Garba.

— Pietro Garba de Gaëte ! interrompit Faenza; je l'ai connu... c'était un noir coquin !

Frère Passepoil eut un doux sourire.

— C'était un homme rangé, reprit-il, de mœurs tranquilles... affectant de la religion... instruit comme les gros livres... et qui avait pour métier de composer des breuvages bienfaisants qu'il appelait la liqueur de longue vie.

Les spadassins éclatèrent de rire tous à la fois.

— A pas pur ! fit Cocardasse, tu racontes comme un dieu !... marche... !

M. de Peyrolles essuya son front, où il y avait de la sueur.

— Le prince Philippe de Gonzague, reprit Passepoil, venait voir très-souvent le bon Pierre Garba.

— Plus bas ! interrompit le confident comme malgré lui.

— Plus haut ! s'écrièrent les braves.

Tout cela les divertissait infiniment, d'autant mieux qu'ils voyaient au bout une augmentation de salaire.

— Parle, Passepoil ! parle, parle ! firent-ils en resserrant leur cercle.

Et Cocardasse, caressant la nuque de son prévôt, dit d'un accent tout paternel :

— Lou coquin a dousouccès, capédébiou !

— Je suis fâché, poursuivit frère Passepoil, de répéter une chose qui paraît déplaire à M. de Peyrolles, mais le fait est que le prince de Gonzague venait très-souvent chez Garba... sans doute pour s'instruire. En ce temps-là, le jeune duc de Nevers fut pris d'une maladie de langueur...

— Calomnie ! fit Peyrolles, odieuse calomnie !

Passepoil demanda candidement.

— Qui donc ai-je accusé, mon maître ?

Et, comme le confident se mordit la lèvre jusqu'au sang, Cocardasse ajouta :

— Ce bon M. de Peyrolles n'a plus le verbe si haut, non.

Celui-ci se leva brusquement.

— Vous me laisserez me retirer, je pense? dit-il avec une rage concentrée.

— Certes, fit le Gascon, qui riait de bon cœur ; et, de plus, nous vous ferons escorte jusqu'au château... Le bonhomme Verrous doit avoir fini sa sieste : nous irons nous expliquer avec lui.

Peyrolles retomba sur son siége. Sa face prenait des tons verdâtres.

Cocardasse, impitoyable, lui tendit un verre.

— Buvez pour vous remettre, dit-il, car vous n'avez pas l'air à votre aise... Buvez un coup... Non?... Alors, tenez-vous en repos et laissez parler lou petit couquin de Normand, qui prêche mieux qu'un avocat en la grand'-chambre.

Frère Passepoil salua son chef de file avec reconnaissance, et reprit :

— On commençait à dire partout : « Voici ce pauvre jeune duc de Nevers qui s'en va... » La cour et la ville s'inquiétaient... C'est une si noble maison que ces Lorraine!... Le roi s'informa de ses nouvelles... Mais Philippe, duc de Chartres, était inconsolable.

— Un homme plus inconsolable encore, interrompit Peyrolles, qui réussit à prendre un accent pénétré, c'était Philippe, prince de Gonzague!

— Dieu me garde de vous contredire! fit Passepoil, dont l'aménité inaltérable devrait servir d'exemple à tous les gens qui discutent. Je crois bien que le prince Philippe de Gonzague avait beaucoup de chagrin... la preuve, c'est qu'il venait tous les soirs chez maître Garba... tous les soirs, déguisé en homme de livrée... et qu'il lui répétait toujours d'un air

découragé : « C'est bien long, docteur, c'est bien long! »

Il n'y avait pas, dans la salle basse du cabaret de la Pomme-d'Adam, un homme qui ne fût un meurtrier, et pourtant chacun tressaillit. Toutes les veines eurent froid.

Le gros poing de Cocardasse frappa la table.

Peyrolles courba la tête et resta muet.

— Un soir, poursuivit frère Passepoil en baissant la voix comme malgré lui, un soir, Philippe de Gonzague vint de meilleure heure... Garba lui tâta le pouls; il avait la fièvre.

» — Vous avez gagné beaucoup d'argent au jeu, lui dit Garba, qui le connaissait bien...

» Gonzague se prit à rire et répondit :

» — J'ai perdu deux mille pistoles...

» Mais il ajouta tout de suite après :

» — Nevers a voulu faire assaut aujourd'hui à l'académie; il n'est plus assez fort pour tenir l'épée.

» — Alors, murmura le docteur Pierre Garba, c'est la fin... Peut-être que demain...

» Mais, se hâta d'ajouter Passepoil d'un ton presque joyeux, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le lendemain, précisément, Philippe, duc de Chartres, prit Nevers dans son carrosse, et fouette cocher pour la Touraine!

Son Altesse emmenait Nevers dans ses apanages! Comme maître Garba n'y était point, Nevers y fut bien. De là, cherchant le soleil, la chaleur, la vie, il passa la Méditerranée et gagna le royaume de Naples. Philippe de Gonzague vint trouver mon bon maître, et le chargea d'aller faire un tour de ce côté. J'étais à préparer ses bagages lorsque, malheureusement, une nuit, son alambic éclata. Il mourut du coup, le pauvre docteur Pierre Garba, pour avoir respiré la vapeur de son élixir de longue vie!

— Ah! l'honnête Italien! s'écria-t-on à la ronde.

— Oui, dit frère Passepoil avec simplicité, je l'ai bien regretté, pour ma part; mais voici la fin de l'histoire. Nevers fut dix-huit mois hors de France. Quand il revint à la cour, ce ne fut qu'un cri : Nevers avait rajeuni de dix ans! Nevers était fort, alerte, infatigable!... Bref, vous savez tous qu'après le beau Lagardère, Nevers est aujourd'hui la première épée du monde entier!

Frère Passepoil se tut, après avoir pris une attitude modeste, et Cocardasse conclut :

— Si bien que M. de Gonzague s'est cru obligé de prendre huit prévôts d'armes pour avoir raison de lui seul... A pa pur!

Il y eut un silence. Ce fut M. de Peyrolles qui le rompit.

— Où tend ce bavardage? demanda-t-il. A une augmentation de salaire?

— Considérable... D'abord, répliqua le Gascon, en bonne conscience, on ne peut prendre le même prix pour un père qui venge l'honneur de sa fille et pour Damon qui veut hériter trop tôt de Pythias.

— Que demandez-vous?

— Qu'on triple la somme.

— Soit! répondit Peyrolles sans hésiter.

— En second lieu, que nous fassions tous partie de la maison de Gonzague après l'affaire.

— Soit! dit encore le factotum.

— En troisième lieu...

— Si vous demandez trop, commença Peyrolles.

— Pécaïre! s'écria Cocardasse en s'adressant à Passepoil; il trouve que nous demandons trop!

— Soyons juste! dit le conciliant prévôt. Il se pourrait que le neveu du roi voulût venger son ami et alors...

— En ce cas, répliqua Peyrolles, nous passons la frontière... Gonzague rachète ses biens d'Italie... Nous sommes tous en sûreté là-bas.

Cocardasse consulta du regard frère Passepoil d'abord, puis ses autres acolytes.

— Marché conclu, dit-il.

Peyrolles lui tendit la main.

Le Gascon ne la prit pas. Il frappa sur son épée et ajouta :

— Voici le tabellion qui me répond de vous, mon bon monsieur de Peyrolles... A pa pur! vous n'essayerez jamais de nous tromper, vous!

Peyrolles, libre désormais, gagna la porte.

— Si vous le manquez, dit-il sur le seuil, rien de fait!

— Cela va sans dire; dormez sur vos deux oreilles, mon bon monsieur de Peyrolles!...

Un large éclat de rire suivit le départ du confident; puis toutes les voix joyeuses s'unirent pour crier :

— A boire! à boire!

IV

— Le petit Parisien. —

Il était à peine quatre heures de relevée. Nos estafiers avaient du temps devant eux. Sauf Passepoil, qui avait trop regardé la maritorne louche et qui soupirait fort, tout le monde était joyeux.

On buvait dans la salle basse du cabaret de la Pomme-d'Adam, on criait, on chantait.

Au fond des douves de Caylus, les faneurs, après la chaleur passée, activaient leur travail, et liaient en bottes la belle récolte de foin.

Tout à coup, un bruit de chevaux se fit sur la

lisière de la forêt d'Ens, et, l'instant d'après, on entendit des cris dans la douve.

C'étaient les faneurs qui fuyaient en hurlant les coups de plat d'épée d'une troupe de partisans.

Ceux-ci venaient au fourrage, et certes ils ne pouvaient trouver ailleurs de plus noble fenaison.

Nos braves s'étaient mis à la fenêtre de l'auberge pour mieux voir.

— Les drôles sont hardis! dit Cocardasse junior.

— Venir ainsi jusque sous les fenêtres du marquis! ajouta Passepoil.

— Combien sont-ils?... Trois... quatre... six... huit...

— Juste autant que nous?

Pendant cela, les fourrageurs faisaient leur provision tranquillement, riant et prodiguant les gorges chaudes; ils savaient bien que les vieux fauconneaux de Caylus étaient muets depuis longtemps.

C'étaient encore des justaucorps de buffle, des feutres belliqueux et de longues rapières : de beaux jeunes gens pour la plupart, parmi lesquels deux ou trois paires de moustaches grises; seulement, ils avaient de plus que nos

prévôts des pistolets à l'arçon de leurs selles.

Leur accoutrement n'était, du reste, point pareil. On reconnaissait dans ce petit escadron les uniformes délabrés de divers corps réguliers ; il y avait deux chasseurs de Brancas, un canonnier de Flandres, un miquelet d'au delà des monts, un vieil arbalétrier qui avait dû voir la Fronde. Le surplus avait perdu son cachet, comme sont les médailles frustes.

Le tout pouvait être pris pour une belle et bonne bande de voleurs de grand chemin.

Et de fait, ces aventuriers, qui se décoraient du nom de volontaires royaux, ne valaient guère mieux que des bandits.

Quand ils eurent achevé leur besogne et chargé leurs chevaux, ils remontèrent le chemin charretier. Leur chef, qui était un des deux chasseurs de Brancas, portant les galons de brigadier, regarda tout autour de lui et dit :

— Par ici, messieurs, voici justement notre affaire.

Il montrait du doigt le cabaret de la Pomme-d'Adam.

— Bravo ! crièrent les fourrageurs.

— Mes maîtres, murmura Cocardasse junior, je vous conseille de décrocher vos épées.

En un clin d'œil, tous les ceinturons furent

rebouclés, et les prévôts d'armes, quittant la fenêtre, se remirent autour des tables.

Cela sentait la bagarre d'une lieue. Frère Passepoil souriait paisiblement sous ses trois poils de moustache.

— Nous disions donc, commença Cocardasse afin de faire bonne contenance, que le meilleur moyen de tenir la garde à un prévôt gaucher, ce qui est toujours fort dangereux...

— Holà ! fit en ce moment le chef des maraudeurs, dont le visage barbu se montra à la porte; l'auberge est pleine, enfants !

— Il faut la vider, répondirent ceux qui le suivaient.

C'était simple, c'était logique. Le chef, qui se nommait Carrigue, n'eut point d'objection à faire.

Ils descendirent tous de cheval et attachèrent effrontément leurs montures chargées de foin aux anneaux qui étaient au mur du cabaret. Jusque-là, nos prévôts n'avaient pas bougé.

— Çà ! dit Carrigue en entrant le premier, qu'on déguerpisse, et vite !... Il n'y a place ici que pour les volontaires du roi.

On ne répondit point.

Cocardasse se tourna seulement vers les siens et murmura :

— De la tenue, enfants! Ne nous emportons pas, et faisons danser en mesure MM. les volontaires du roi.

Les gens de Carrigue encombraient déjà la porte.

— Eh bien, fit celui-ci, que vous a-t-on dit?

Les maîtres d'armes se levèrent et saluèrent poliment.

— Priez-les, dit le canonnier de Flandre, de passer par la fenêtre.

En même temps, il prit le verre plein de Cocardasse, et le porta à ses lèvres.

Carrigue disait cependant :

— Ne voyez-vous pas, mes rustres, que nous avons besoin de vos brocs, de vos tables et de vos escabelles ?

— A pa pur! fit Cocardasse junior, nous allons vous donner tout cela, mes mignons!

Il écrasa le broc sur la tête du canonnier, tandis que frère Passepoil envoyait sa lourde escabelle dans la poitrine de Carrigue.

Les seize flamberges furent au vent au même instant. C'étaient tous gens d'armes solides, braves et batailleurs par goût. Ils y allèrent avec ensemble et de bon cœur.

On entendait le ténor Cocardasse dominer le tumulte par son juron favori.

— Capédébiou ! servez-les ! servez-les ! disait-il.

A quoi Carrigue et les siens répondirent en chargeant tête baissée.

— En avant ! Lagardère ! Lagardère !

Ce fut un coup de théâtre. Cocardasse et Passepoil, qui étaient au premier rang, reculèrent, et mirent la table massive entre les deux armées.

— A pa pur ! s'écria le Gascon ; bas les armes partout !

Il y avait déjà trois ou quatre volontaires fort maltraités. L'assaut ne leur avait point réussi, et ils ne voyaient que trop désormais à qui ils avaient affaire.

— Qu'avez-vous dit là ? reprit frère Passepoil, dont la voix tremblait d'émotion ; qu'avez-vous dit là ?

Les autres prévôts murmuraient et disaient :

— Nous allions les manger comme des mauviettes !

— La paix ! fit Cocardasse avec autorité.

Et, s'adressant aux volontaires en désarroi :

— Répondez franc, dit-il; pourquoi avez-vous crié Lagardère ?

— Parce que Lagardère est notre chef, répondit Carrigue.

— Le chevalier Henri de Lagardère ?

— Oui.

— Notre petit Parisien !... notre bijou ! roucoula frère Passepoil, qui avait déjà l'œil humide.

— Un instant, fit Cocardasse ; pas de méprise ! Nous avons laissé Lagardère à Paris, chevau-léger du corps.

— Eh bien, riposta Carrigue, Lagardère s'est ennuyé de cela... Il n'a conservé que son uniforme, et commande une compagnie de volontaires royaux, ici, dans la vallée.

— Alors, dit le Gascon, halte-là ! les épées au fourreau !... Vivadiou ! les amis du petit Parisien sont les nôtres, et nous allons boire ensemble à la première lame de l'univers.

— Bien cela ! fit Carrigue, qui sentait que sa troupe l'échappait belle.

MM. les volontaires royaux rengainèrent avec empressement.

— N'aurons-nous pas au moins des excuses ? demanda Pépé le Tueur, fier comme un Castillan.

— Tu auras, mon vieux compagnon, répondit Cocardasse, la satisfaction de te battre avec moi si le cœur t'en dit ; mais, quant à ces messieurs, ils sont sous ma protection. A table ! du

vin!... Je ne me sens pas de joie. Eh donc!

Il tendit son verre à Carrigue.

— J'ai l'honneur, reprit-il, de vous présenter mon prévôt Passepoil, qui, soit dit sans vous offenser, allait vous enseigner une courante dont vous n'avez pas la plus légère idée. Il est comme moi l'ami dévoué de Lagardère.

— Et il s'en vante! interrompit frère Passepoil.

— Quant à ces messieurs, poursuivit le Gascon, vous pardonnerez à leur mauvaise humeur. Ils vous tenaient, mes braves. Je leur ai ôté le morceau de la bouche... toujours sans vous offenser... Trinquons!

On trinqua. Les derniers mots, adroitement jetés par Cocardasse, avaient donné satisfaction aux prévôts, et MM. les volontaires ne semblaient point juger à propos de les relever.

Ils avaient vu de trop près l'étrille.

Pendant que la maritorne, presque oubliée par Passepoil, allait chercher du vin frais à la cave, on transporta escabelles et tables sur la pelouse, car la salle basse du cabaret de la Pomme-d'Adam n'était réellement plus assez grande pour contenir cette vaillante compagnie.

Bientôt tout le monde fût à l'aise et commodément attablé sur le glacis.

— Parlons de Lagardère ! s'écria Cocardasse ; c'est pourtant moi qui lui ai donné sa première leçon d'armes ! Il n'avait pas seize ans, mais quelles promesses d'avenir !

— Il en a à peine dix-huit aujourd'hui, dit Carrigue, et Dieu sait qu'il tient parole !

Malgré eux, les prévôts prenaient intérêt à cette manière de héros dont on leur rebattait les oreilles depuis le matin. Ils écoutaient, et personne parmi eux ne souhaitait plus se trouver en face de lui ailleurs qu'à table.

— Oui, n'est-ce pas, continua Cocardasse en s'animant, il a tenu parole?... Pécaïre ! il est toujours beau, toujours brave comme un lion ?

— Toujours heureux auprès du beau sexe ? murmura Passepoil en rougissant jusqu'au bout de ses longues oreilles.

— Toujours évaporé, poursuivit le Gascon, toujours mauvaise tête ?

— Bourreau des crânes, et si doux avec les faibles !

— Casseur de vitres, tueur de maris !

Ils alternaient, nos deux prévôts, comme les bergers de Virgile. *Arcades ambo !*

— Beau joueur !

— Jetant l'or par les fenêtres !

— Tous les vices, capédébiou!

— Toutes les vertus!

— Pas de cervelle...

— Un cœur!... un cœur d'or!

Ce fut Passepoil qui eut le dernier mot. Cocardasse l'embrassa avec effusion.

— A la santé du petit Parisien! à la santé de Lagardère! s'écrièrent-ils ensemble.

Carrigue et ses hommes levèrent leurs tasses avec enthousiasme. On but debout. Les prévôts n'en purent point donner le démenti.

— Mais, par le diable! reprit Joël de Jugan, le bas Breton, en posant son verre, apprenez-nous donc au moins ce que c'est que votre Lagardère!

— Les oreilles nous en tintent, ajouta Saldagne. Qui est-il? d'où vient-il? que fait-il?

— Mon bon, répondit Cocardasse, il est gentilhomme aussi bien que le roi; il vient de la rue Croix-des-Petits-Champs; il fait des siennes. Êtes-vous fixés?... Si vous en voulez plus long, versez à boire.

Passepoil lui emplit son verre, et le Gascon reprit, après s'être un instant recueilli :

— Ce n'est pas une bien merveilleuse histoire, ou plutôt cela ne se raconte pas. Il faut le voir à l'œuvre. Quant à sa naissance, j'ai dit

qu'il était plus noble que le roi, et je n'en démordrai pas; mais, en somme, on n'a jamais connu ni son père ni sa mère. Quand je l'ai rencontré, il avait douze ans; c'était dans la cour des Fontaines, devant le Palais-Royal. Il était en train de se faire assommer par une demi-douzaine de vagabonds plus grands que lui. Pourquoi? Parce que ces jeunes bandits avaient voulu dévaliser la petite vieille qui vendait des talmouses sous la voûte de l'hôtel Montesquieu. Je demandai son nom.

» — Le petit Lagardère.

» — Et ses parents?

» — Il n'a pas de parents.

» — Qui a soin de lui?

» — Personne.

» — Où loge-t-il?

» — Dans le pignon ruiné de l'ancien hôtel de Lagardère, au coin de la rue Saint-Honoré.

» — A-t-il un métier?

» — Deux plutôt qu'un: il plonge au pont Neuf, et il se désosse dans la cour des Fontaines.

» — A pas pur! voilà de beaux métiers!

» Vous autres, étrangers, s'interrompit ici Cocardasse, vous ne savez pas quelle profession c'est que de plonger au pont Neuf. Paris est la ville des badauds. Les badauds de Paris lancent

du parapet du pont Neuf des pièces d'argent dans la rivière, et il y a des enfants intrépides qui vont chercher ces pièces d'argent au péril de leur vie. Cela divertit les badauds. Vivediou ! entre toutes les voluptés, la meilleure est de bâtonner un de ces bagasses !... Et ça ne coûte pas cher.

» Quant au métier de désossé, on en voit partout. Lou petit couquin de Lagardère faisait tout ce qu'il voulait de son corps. Il se grandissait, il se rapetissait ; ses jambes étaient des bras, ses bras étaient des jambes, et il me semble encore le voir, sandiéou ! quand il singeait le vieux bedeau de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui était bossu par devant et par derrière.

» Va bien ! eh donc ! Je le trouvais gentil, moi, ce petit homme, avec ses cheveux blonds et ses joues roses. Je le tirai des mains de ses ennemis, et je lui dis :

» — Couquin ! veux-tu venir avec moi?

» Il me répondit :

» — Non, parce que je veille la mère Bernard.

» La mère Bernard était une pauvre mendiante qui s'était arrangé un trou dans le pignon en ruine. Le petit Lagardère lui apportait chaque soir le produit de ses plongeons et de ses contorsions.

» Alors, je lui fis un tableau complet des délices d'une salle d'armes. Ses beaux grands yeux flambaient. Il me dit avec un gros soupir :

» — Quand la mère Bernard sera morte, j'irai chez vous.

» Et il s'en alla. Ma foi ! je n'y songeai plus.

» Trois ans après, Passepoil et moi, nous vîmes arriver à notre salle un grand chérubin timide et tout embarrassé.

» — Je suis le petit Lagardère, nous dit-il ; la mère Bernard est morte.

» Quelques gentilshommes qui étaient là eurent envie de rire. Le grand chérubin rougit, baissa les yeux, se fâcha, et les fit rouler sur le plancher.

» Un vrai Parisien, quoi ! mince, souple, gracieux comme une femme, dur comme du fer.

» Au bout de six mois, il eut querelle avec un de nos prévôts, qui lui avait méchamment rappelé ses talents de plongeur et de désossé. Sandiéou ! le prévôt ne pesa pas une once.

» Au bout d'un an, il jouait avec moi comme je jouerais avec un de MM. les volontaires du roi... soit dit sans les offenser.

» Alors, il se fit soldat. Il tua son capitaine ; il déserta. Puis, il s'engagea dans les enfants perdus de Saint-Luc pour la campagne d'Allemagne.

Il prit la maîtresse de Saint-Luc; il déserta. M. de Villars le fit entrer dans Fribourg-en-Brisgau; il en sortit tout seul, sans ordre, et ramena quatre grands diables de soldats allemands liés ensemble comme des moutons. Villars le fit cornette; il tua son colonel; il fut cassé... Pécaïre! quel enfant!

» Mais M. de Villars l'aimait. Et qui ne l'aimerait? M. de Villars le chargea de porter au roi la nouvelle de la défaite du duc de Bade. Le duc d'Anjou le vit et le voulut pour page. Quand il fut page, en voici bien d'une autre! les dames de la Dauphine se battirent pour l'amour de lui, le matin et le soir. On le congédia.

» Enfin, la fortune lui sourit; le voilà chevau-léger du corps! Capédébiou! je ne sais pas si c'est pour un homme ou pour une femme qu'il a quitté la cour; mais, si c'est une femme, tant mieux pour elle; si c'est un homme, *de profundis!* »

Cocardasse se tut et lampa un grand verre. Il l'avait bien mérité. Passepoil lui serra la main en manière de félicitation.

Le soleil s'en allait descendant derrière les arbres de la forêt. Carrigue et ses gens parlaient déjà de se retirer, et l'on allait boire une dernière fois au bon hasard de la rencontre, lorsque

Saldagne aperçut un enfant qui se glissait dans les douves et tâchait évidemment de n'être point découvert.

C'était un petit garçon de treize à quatorze ans, à l'air craintif et tout effaré. Il portait le costume de page, mais sans couleurs, et une ceinture de courrier lui ceignait les reins.

Saldagne montra l'enfant à ses compagnons.

— Parbleu ! s'écria Carrigue, voilà un gibier que nous avons déjà couru. Il a éreinté nos chevaux tantôt. Le gouverneur de Vénasque a des espions ainsi faits, et nous allons nous emparer de celui-ci.

— D'accord, répliqua le Gascon ; mais je ne crois pas que ce jeune drôle appartienne au gouverneur de Vénasque. Il y a d'autres anguilles sous roche de ce côté-ci, monsieur le volontaire, et ce gibier-là est pour nous, soit dit sans vous offenser.

Chaque fois que le Gascon prononçait cette formule impertinente, il regagnait un point auprès de ses amis les prévôts.

On arrivait de deux manières au fond du fossé : par la route charretière et par un escalier à pic pratiqué à la tête du pont. Nos gens se partagèrent en deux troupes et descendirent par les deux chemins à la fois. Quand le pauvre enfant

se vit ainsi cerné, il n'essaya point de fuir, et les larmes lui vinrent aux yeux.

Sa main se plongea furtivement sous le revers de son justaucorps.

— Mes bons seigneurs ! s'écria-t-il, ne me tuez pas... Je n'ai rien ! je n'ai rien !

Il prenait nos gens pour de purs et simples brigands. Ils en avaient bien l'air.

— Ne mens pas ! dit Carrigue, tu as passé les monts, ce matin ?

— Moi ?... fit le page ; les monts ?

— Au diable ! interrompit Saldagne ; il vient d'Argelès en ligne directe ; n'est-ce pas, petit ?

— D'Argelès ? répéta l'enfant.

Son regard, en même temps, se dirigeait vers la fenêtre basse qui se montrait sous le pont.

— A pa pur ! lui dit Cocardasse, nous ne voulons pas t'écorcher, jeune homme... à qui portes-tu cette lettre d'amour ?

— Une lettre d'amour ? répéta encore le page.

Passepoil s'écria :

— Tu es né en Normandie, ma poule !

Et l'enfant de répéter :

— En Normandie, moi ?

— Il n'y a qu'à le fouiller, opina Carrigue.

— Oh ! non ! non ! s'écria le petit page en tombant à genoux, ne me fouillez pas, mes bons seigneurs !

C'était souffler sur le feu pour l'éteindre. Passepoil se ravisa et dit :

— Il n'est pas du pays ; il ne sait pas mentir !

— Comment t'appelles-tu ? interrogea Cocardasse.

— Berrichon, répondit l'enfant sans hésiter.

— Qui sers-tu ?

Le page resta muet.

Estafiers et volontaires, qui l'entouraient, commençaient à perdre patience. Saldagne le saisit au collet, tandis que tout le monde répétait :

— Voyons, réponds ! qui sers-tu ?

— Penses-tu, petit bagasse, reprit le Gascon, que nous ayons le temps de jouer avec toi ?... Fouillez-le, mes mignons, et finissons-en !

On vit alors un singulier spectacle : le page, tout à l'heure si craintif, se dégagea brusquement des mains de Saldagne, et tira de son sein, d'un air résolu, une petite dague qui ressemblait bien un peu à un jouet. D'un bond, il passa,

entre Faënza et Staupitz, prenant sa course vers la partie orientale des fossés.

Mais frère Passepoil avait gagné maintes fois le prix de la course aux foires de Villedieu. Le jeune Hippomène, qui conquit en courant la main d'Atalante, ne détalait pas mieux que lui. En quelques enjambées, il eut rejoint le pauvre Berrichon.

Celui-ci se défendit vaillamment. Il égratigna Saldagne avec son petit poignard; il mordit Carrigue, et lança de furieux coups de pied dans les jambes de Staupitz. Mais la partie était trop inégale, Berrichon, terrassé, sentait déjà près de sa poitrine la grosse main des estafiers, lorsque la foudre tomba au beau milieu de ses persécuteurs.

La foudre!

Carrigue s'en alla rouler à trois ou quatre pas, les jambes en l'air; Saldagne pirouetta sur lui-même et cogna le mur du rempart; Staupitz mugit et s'affaissa comme un bœuf assommé; Cocardasse lui-même, Cocardasse junior fit la culbute et embrassa rudement le sol.

— Eh donc!

C'était un seul homme qui avait produit tout ce ravage en un clin d'œil, et, pour ainsi dire, du même coup.

Un large cercle se fit autour du nouveau venu et de l'enfant.

Pas une épée ne sortit du fourreau. Tous les regards se baissèrent.

— Lou couquin ! grommela Cocardasse, qui se relevait en frottant ses côtes.

Il était furieux, mais un sourire naissait malgré lui sous sa moustache.

— Le petit Parisien ! fit Passepoil tremblant d'émotion ou de frayeur.

Les gens de Carrigue, sans s'occuper de celui-ci, qui gisait étourdi sur le sol, touchèrent leurs feutres avec respect, et dirent :

— Le capitaine Lagardère.

V

— La botte de Nevers. —

C'était Lagardère, le beau Lagardère, le casseur de têtes, le bourreau des cœurs.

Il y avait là seize épées de prévôts d'armes qui n'osaient pas seulement sortir du fourreau, seize spadassins contre un jeune homme de dix-huit ans qui souriait, les bras croisés sur sa poitrine.

Mais c'était Lagardère!

Cocardasse avait raison, Passepoil aussi; tous deux restaient au-dessous du vrai. Ils avaient eu beau vanter leur idole, il n'en avaient pas assez dit.

C'était la jeunesse radieuse, forte, gaie, franche, communicative, vaillante, la jeunesse qui attire et qui séduit, la jeunesse que regrettent les victorieux, la jeunesse que ne peuvent racheter ni la fortune conquise, ni le génie planant sur le vulgaire agenouillé, la jeunesse en sa fière et divine fleur, avec l'or de sa chevelure bouclée, avec le sourire épanoui de ses lèvres, avec l'éclair vainqueur de ses yeux !

On dit souvent : « Tout le monde est jeune une fois en sa vie. A quoi bon chanter si haut cette gloire qui ne manque à personne? »

En avez-vous vu des jeunes hommes? Et si vous en avez vu, combien? Moi, je connais des enfants de vingt ans et des vieillards de dix-huit.

Les jeunes hommes, je les cherche.

J'entends ceux-là qui *savent* en même temps qu'ils *peuvent*, faisant mentir le plus vrai de tous les proverbes, ceux-là qui portent, comme les orangers bénis des pays du soleil, le fruit à côté de la fleur !

Ceux-là qui ont tout à foison, l'honneur, le cœur, la séve, la folie, et qui s'en vont, brillants et chauds comme un rayon, épandant à pleines mains l'inépuisable trésor de leur vie !

Il n'ont qu'un jour, hélas ! souvent, car le

contact de la foule est comme l'eau qui éteint toute flamme.

Bien souvent aussi toute cette splendide richesse se prodigue en vain, et ce front, que Dieu avait marqué au signe héroïque, ne ceint que la couronne de l'orgie.

Bien souvent ! c'est la loi. L'humanité a sur son grand-livre, comme l'usurier du coin, sa colonne des profits et pertes.

Henri de Lagardère était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Ce n'était pas un hercule; mais ses membres avaient cette vigueur souple et gracieuse du type parisien, aussi éloigné de la lourde musculation du Nord que de la maigreur pointue de ces adolescents de nos places publiques, immortalisés par le vaudeville banal.

Il avait les cheveux blonds, légèrement bouclés, plantés haut et découvrant un front qui respirait l'intelligence et la noblesse. Ses sourcils étaient noirs, ainsi que sa fine moustache, retroussée au-dessus de la lèvre.

Rien de plus cavalier que cette opposition, surtout quand des yeux bruns et rieurs éclairent la pâleur un peu trop mate de ces visages.

La coupe de sa figure, régulière mais allongée, la ligne aquiline des sourcils, le dessin

ferme du nez et de la bouche, donnaient de la noblesse à ces joyeusetés de l'expression générale. Le sourire du gai vivant n'effaçait point la fierte du porteur d'épée.

Mais ce qui ne se peut peindre à la plume, c'est l'attrait, la grâce, la juvénile gaillardise de cet ensemble; c'est aussi la mobilité de cette physionomie fine et changeante, qui pouvait languir aux heures d'amour, comme un doux visage de femme; qui pouvait, aux heures de combat, suer la terreur comme la tête de Méduse.

Ceux-là seuls l'avaient bien vu qu'il avait tués; celles-là seules qu'il avait aimées.

Il portait l'élégant costume des chevau-légers du roi, un peu débraillé, un peu fané, mais relevé par un riche manteau de velours, jeté négligemment sur son épaule. Une écharpe de soie rouge à franges d'or indiquait le rang qu'il occupait parmi les aventuriers.

C'est à peine si la rude exécution qu'il venait de faire avait amené un peu de sang à ses joues.

— Vous n'avez pas de honte ! dit-il avec mépris : maltraiter un enfant !

— Capitaine ! voulut répliquer Carrigue en se remettant sur ses jambes.

— Tais-toi .. Qui sont ces bravaches?

Cocardasse et Passepoil étaient auprès de lui, le chapeau à la main.

— Eh! fit-il en se déridant, mes deux protecteurs! Que diable faites-vous si loin de la rue Croix-des-Petits-Champs?

Il leur tendit la main, mais d'un air de prince qui donne le revers de ses doigts à baiser.

Maître Cocardasse et frère Passepoil touchèrent cette main avec dévotion. Il faut dire que cette main s'était bien souvent ouverte pour eux pleine de pièces d'or.

Les protecteurs n'avaient point à se plaindre du protégé.

— Et les autres? reprit Henri; j'ai vu cela quelque part; où donc, toi?

Il s'adressait à Staupitz.

— A Cologne, répliqua l'Allemand tout confus.

— C'est juste, tu me touchas une fois.

— Sur douze! murmura l'Allemand avec humilité.

— Ah! ah! continua Lagardère en regardant Saldagne et Pinto, mes deux champions de Madrid... bonnes gardes!

— Ah! Excellence! firent à la fois les deux Espagnols, c'était une gageure... Nous n'avons point coutume de nous mettre deux contre un...

— Comment ! comment ! deux contre un? s'écria le Gascon.

— Ils disaient, ajouta Passepoil, qu'ils ne vous connaissaient pas.

— Et celui-ci, reprit Cocardasse montrant Pépé le Tueur, faisait des vœux pour se trouver en face de vous.

Pépé fit ce qu'il put pour soutenir le regard de Lagardère.

Lagardère répéta seulement.

— Celui-ci ?

Et Pépé baissa la tête en grondant.

— Quant à ces deux braves, reprit Lagardère en désignant Pinto et Saldagne, je ne portais en Espagne que mon nom d'Henri...

— Messieurs, s'interrompit-il faisant du doigt le geste de porter une botte, je vois que nous nous sommes déjà rencontrés plus ou moins, car voici un honnête gaillard à qui j'ai fêlé le crâne une fois avec l'arme de son pays.

Joël de Jugan se frotta la tempe.

— La marque y est, murmura-t-il; vous maniez le bâton comme un dieu , c'est certain.

— Vous n'avez eu de bonheur avec moi ni les uns ni les autres, mes camarades, reprit Lagardère ; mais vous étiez occupés ici à une besogne plus facile... Approche ici, enfant!

Berrichon obéit.

Cocardasse et Carrigue prirent à la fois la parole, afin d'expliquer pourquoi ils voulaient fouiller le page.

Lagardère leur imposa silence.

— Que viens-tu faire ici? demanda-t-il à l'enfant.

— Vous êtes bon, vous, et je ne vous mentirai pas, répondit Berrichon. Je viens porter une lettre.

— A qui?

Berrichon hésita, et son regard glissa encore vers la fenêtre basse.

— A vous, répondit-il pourtant.

— Donne.

L'enfant lui tendit un pli qu'il tira de son sein. Puis, se haussant vivement jusqu'à son oreille :

— J'ai une autre lettre à porter.

— A qui?

— A une dame.

Lagardère lui jeta sa bourse.

— Va, petit! dit-il, personne ne t'inquiétera.

L'enfant partit en courant, et disparut bientôt derrière le coude de la douve.

Dès que le page eut disparu, Lagardère ouvrit sa lettre.

— Au large! commanda-t-il en se voyant entouré de trop près par les volontaires et les prévôts; j'aime dépouiller seul ma correspondance.

Tout le monde s'écarta vivement.

— Bravo! s'écria Lagardère après avoir lu les premières lignes; voilà ce que j'appelle un heureux message! C'est justement ce que je venais chercher ici. Par le ciel! ce Nevers est un galant seigneur!

— Nevers! répétèrent les estafiers étonnés.

— Qu'est-ce donc? demandèrent Cocardasse et Passepoil.

Lagardère se dirigea vers la table.

— A boire d'abord! dit-il; j'ai le cœur content. Je veux vous raconter l'histoire. Assieds-toi là, maître Cocardasse... Ici, frère Passepoil... vous autres où vous voudrez.

Le Gascon et le Normand, fiers d'une distinction pareille, prirent place aux côtés de leur héros.

Henri de Lagardère but une rasade, et reprit :

— Il faut vous dire que je suis exilé : je quitte la France...

— Exilé, vous? interrompit Cocardasse.

— Nous le verrons pendu! soupira Passepoil.

— Et pourquoi exilé?

Par bonheur, cette dernière question couvrit l'expression tendre mais irrévérencieuse d'Amable Passepoil.

Lagardère ne souffrait point ces familiarités.

— Connaissez-vous ce grand diable de Bélissen? demanda-t-il.

— Le baron de Bélissen?

— Bélissen le bretteur?

— Bélissen le défunt, rectifia le jeune chevau-léger.

— Il est mort? demandèrent plusieurs voix.

— Je l'ai tué... Le roi m'avait fait noble, vous savez, pour que je pusse entrer dans sa compagnie... J'avais promis de me comporter prudemment; pendant six mois, j'ai été sage comme une image. On m'avait presque oublié; mais, un soir, ce Bélissen voulut jouer au croquemitaine avec un pauvre petit cadet de province qui n'avait pas seulement un poil de barbe au menton.

— Toujours la même histoire, dit Passepoil : un vrai chevalier errant !

— La paix, mon bon ! ordonna Cocardasse.

— Je m'approchai de Bélissen, poursuivit Lagardère, et, comme j'avais promis à Sa Majesté, quand elle daigna me créer chevalier, de ne plus lancer de paroles injurieuses à personne, je me bornai à tirer les oreilles du baron comme on

fait aux enfants méchants dans les écoles. Cela ne lui plut point.

— Je crois bien! fit-on à la ronde.

— Il me le dit trop haut, poursuivit Lagardère, et je lui donnai, derrière l'Arsenal, ce qu'il avait mérité depuis longtemps... un coup droit sur dégagement... à fond!

— Ah! petit! s'écria Passepoil oubliant que les temps étaient changés, comme tu allonges bien ce damné coup-là!

Lagardère se mit à rire. Puis il frappa la table violemment de son gobelet d'étain.

Passepoil se crut perdu.

— Voilà la justice! s'écria le chevau-léger, qui ne songeait déjà plus à lui; on me devait la prime, puisque j'avais abattu une tête de loup... Eh bien, non... on m'exile!

Toute l'honorable assistance convint à l'unanimité que c'était là un abus.

Cocardasse jura capédébiou que les arts n'étaient point suffisamment protégés. Lagardère reprit :

— En fin de compte, j'obéis aux ordres de la cour. Je pars... L'univers est grand, et je fais serment de trouver quelque part à bien vivre... Mais, avant de passer la frontière, j'ai une fantaisie à satisfaire... deux fantaisies : un duel et

une escapade galante. C'est ainsi que je veux faire mes adieux au beau pays de France !

On se rapprocha curieusement.

— Contez-nous cela, monsieur le chevalier, dit Cocardasse.

— Dites-moi, mes vaillants, demanda Lagardère au lieu de répondre, avez-vous ouï parler, par hasard, de la botte secrète de M. de Nevers ?

— Parbleu ! fit-on autour de la table.

— Elle était sur le tapis encore tout à l'heure, ajouta Passepoil.

— Et qu'en disiez-vous, s'il vous plaît ?

— Les avis étaient partagés... Les uns disaient : « Fadaise !... » les autres prétendaient que le vieux maître Delapalme avait vendu au duc un coup... ou une série de coups... au moyen desquels le duc était parfaitement sûr de toucher un homme, n'importe lequel, au milieu du front, entre les deux yeux.

Lagardère était pensif. Il demanda encore :

— Que pensez-vous des bottes secrètes en général, vous qui êtes tous experts et prévôts d'armes ?

L'avis unanime fut que les bottes secrètes étaient des attrape-nigaud, et que tout coup à fond pouvait être évité à l'aide des parades connues.

— C'était mon opinion, dit Lagardère, avant d'avoir eu l'honneur de faire la partie de M. de Nevers.

— Et maintenant?... interrogea-t-on de toutes parts, car chacun était fortement intéressé : dans quelques heures, cette fameuse botte de Nevers allait peut être coucher deux ou trois morts sur le carreau.

— Maintenant, repartit Henri de Lagardère, c'est différent. Figurez-vous que cette botte maudite a été longtemps ma bête noire. Sur ma parole, elle m'empêchait de dormir ! Convenez que ce Nevers fait aussi par trop parler de lui... A toute heure, partout, depuis son retour d'Italie, j'entendais radoter autour de moi « Nevers, Nevers, Nevers ! Nevers est le plus beau ! Nevers est le plus brave ! »

— Après un autre que nous connaissons bien, interrompit frère Passepoil.

Cette fois, il eût l'approbation pleine et entière de Cocardasse junior.

— Nevers par-ci, Nevers par-là! continua Lagardère. Les chevaux de Nevers, les armes de Nevers, les domaines de Nevers!... ses bons mots, son bonheur au jeu, la liste de ses maîtresses.. et sa botte secrète par-dessus le marché!... diable d'enfer! cela me rompait la tête...

Un soir, mon hôtesse me servit des côtelettes à la Nevers... je lançai le plat par la fenêtre et je me sauvai sans souper... Sur la porte, je me heurtai contre mon cordonnier, qui m'apportait des bottes à la dernière mode, des bottes à la Nevers... je rossai mon bottier; cela me coûta dix louis que je lui jetai au visage... Le drôle me dit: « M. de Nevers me battit une fois, mais il me donna cent pistoles!... »

— C'était trop! prononça gravement Cocardasse.

Passepoil suait à grosses gouttes, tant il ressentait vivement les contrariétés de son cher petit Parisien.

— Voyez-vous, continua Lagardère, je sentis que la folie me prenait... Il fallait mettre un terme à cela!... Je montai à cheval et je m'en allai attendre Nevers à la sortie du Louvre... Quand il passa, je l'appelai par son nom.

« — Qu'est-ce? me demanda-t-il.

« — Monsieur le duc, répondis-je, j'ai grande confiance en votre courtoisie... Je viens vous demander de m'enseigner votre botte secrète, au clair de la lune.

« Il me regarda. Je pense qu'il me prit pour un échappé des Petites-Maisons.

« — Qui êtes-vous? me demanda-t-il pourtant.

« — Le chevalier Henri de Lagardère, répondis-je, par la munificence du roi... chevau-léger du corps... ancien cornette de la Ferté, ancien enseigne de Conti, ancien capitaine au régiment de Navarre... toujours cassé pour cause de cervelle absente...

« — Ah! m'interrompit-il en descendant de cheval, vous êtes le beau Lagardère? On me parle souvent de vous, et cela m'ennuie.

« Nous allions côte à côte vers l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

« — Si vous ne me trouviez point trop petit gentilhomme, commençai-je, pour vous mesurer avec moi...

« Il fut charmant, charmant! Je dois lui rendre cette justice.

« Au lieu de me répondre, il me planta sa rapière entre les deux sourcils, si roide et si net, que je serais encore là-bas, sans un saut de trois toises que fort à propos je fis.

« — Voilà ma botte, me dit-il.

« Ma foi! je le remerciai de bon cœur; c'était bien le moins.

« — Encore une petite leçon, demandai-je, si ce n'est pas abuser.

« — A votre service.

« Malepeste! cette fois, il me fit une piqûre au

front. J'étais touché, moi... moi, Lagardère!

Les maîtres d'armes échangèrent des œillades inquiètes. La botte de Nevers prenait en vérité d'effrayantes proportions.

— Vous n'y aviez vu que du feu? insinua timidement Cocardasse.

— J'avais vu la feinte, pardieu! s'écria Lagardère, mais je n'étais pas arrivé à la parade. Cet homme est vite comme la foudre.

— Et la fin de l'aventure?

— Est-ce que le guet peut jamais laisser en repos les gens paisibles?... Le guet arriva... Nous nous séparâmes bons amis avec promesse de revanche.

— Mais sandiéou! dit Cocardasse, qui suivait sa piste, il vous tiendra toujours par cette botte.

— Allons donc! fit Lagardère.

— Vous avez le secret?

— Parbleu!... je l'ai étudié dans le silence du cabinet.

— Eh bien?

— C'est un enfantillage!

Les prévôts respirèrent. Cocardasse se leva.

— Monsieur le chevalier, dit-il, si vous avez quelque bon souvenir des pauvres leçons que je vous ai données avec tant de plaisir, vous ne repousserez pas ma requête... Eh donc!

Instinctivement, Lagardère mit la main au gousset.

Frère Passepoil eut un geste plein de dignité.

— Ce n'est pas cela que maître Cocardasse vous demande, dit-il.

— Parle, fit Lagardère; je me souviens. Que veux-tu?

— Je veux, répliqua Cocardasse, que vous m'enseigniez la botte de Nevers.

Lagardère se leva aussitôt.

— C'est trop juste, dit-il, mon vieux Cocardasse. Cela concerne ton état.

Ils se mirent en garde. Les volontaires et les prévôts firent cercle. Ces derniers surtout ne regardaient pas à demi.

— Tubleu! fit Lagardère en tâtant le fer du prévôt, comme tu es devenu mou!... Voyons, engage en tierce... coup droit retenu! pare... coup droit, remets à fond... pare prime et riposte... marche... prime encore sur ma riposte... passe sous l'épée, et aux yeux!

Il joignit le geste à la parole.

— Tron de l'air! fit Cocardasse en sautant de côté; j'ai vu un million de chandelles! Et la parade? reprit-il en se mettant en garde de nouveau.

— Oui, oui, la parade? firent les spadassins avidement.

— Simple comme bonjour ! repartit Lagardère. Y es-tu?... Tierce... à temps, sur la remise... prime deux fois... évite... arrête dans les armes, le tour est fait !

Il rengaîna. Ce fut frère Passepoil qui remercia avec effusion.

— Avez-vous saisi, vous autres? fit Cocardasse en s'essuyant le front. Capédébiou ! quel enfant !

Les prévôts firent un signe de tête affirmatif, et Cocardasse revint s'asseoir en disant :

— Ça pourra servir !

— Ça va servir tout de suite, répliqua Lagardère en se versant à boire.

Tous relevèrent les yeux sur lui.

Il but son verre à petites gorgées, puis il déplia lentement la lettre que le page lui avait remise.

— Ne vous ai-je pas dit, reprit-il, que M. de Nevers m'avait promis ma revanche?

— Oui; mais...

— Il fallait bien terminer cette aventure avant de partir pour l'exil... J'ai écrit à M. de Nevers, que je savais à son château du Béarn... Cette lettre est la réponse de M. de Nevers.

Un murmure d'étonnement s'éleva du groupe des estafiers.

— Il est toujours charmant, poursuivit Lagardère, charmant! Quand je me serai battu mon content avec ce parfait gentilhomme, je suis capable de l'aimer comme un frère. Il accepte tout ce que je lui propose: l'heure du rendez-vous, le lieu.

— Et quelle est l'heure? demanda Cocardasse avec trouble.

— La tombée de la nuit.

— Ce soir?

— Ce soir.

— Et le lieu?

— Les fossés du château de Caylus.

Il y eut un silence. Passepoil avait mis un doigt sur sa bouche. Les estafiers tâchaient de garder bonne contenance.

— Pourquoi choisir ce lieu? fit cependant Cocardasse.

— Autre histoire! dit Lagardère en riant, seconde fantaisie!... Je me suis laissé dire, depuis que j'ai l'honneur de commander ces braves, pour tuer un peu le temps avant mon départ, je me suis laissé dire que le vieux marquis de Caylus était le plus fin geôlier de l'univers!... Il faut bien qu'il ait quelques talents pour avoir mérité ce beau nom de Caylus-Verrous!... Or, le mois passé, aux fêtes de Tarbes, j'ai entrevu

sa fille Aurore... Sur ma parole, elle est adorablement belle !... Après avoir causé avec M. de Nevers, je veux consoler un peu cette charmante recluse.

— Avez-vous donc la clef de la prison, capitaine? demanda Carrigue en montrant le château.

— J'ai pris d'assaut bien d'autres forteresses! repartit le Parisien. J'entrerai par la porte, par la fenêtre, par la cheminée... enfin, je ne sais pas... mais j'entrerai !

Il y avait déjà du temps que le soleil avait disparu derrière les futaies d'Ens. La nuit venait. Deux ou trois lueurs se montrèrent aux fenêtres intérieures du château.

Une forme glissa rapidement dans l'ombre des douves. C'était Berrichon, le petit page, qui sans doute avait fait sa commission. En prenant à toute course le sentier qui conduisait à la forêt, il envoya de loin un grand merci à Lagardère, son sauveur.

— Eh bien, s'écria celui-ci, pourquoi ne riez-vous plus, mes drôles ? Ne trouvez-vous point l'aventure gaillarde ?

— Si fait, répondit frère Passepoil, trop gaillarde !

— Je voudrais savoir, dit Cocardasse grave-

ment, si vous avez parlé de mademoiselle de Caylus dans votre lettre à Nevers.

— Parbleu! je lui explique mon affaire en grand. Il fallait bien donner un prétexte à ce lointain rendez-vous.

Les estafiers échangèrent un regard.

— Ah çà! qu'avez-vous donc? demanda brusquement le Parisien.

— Nous réfléchissons répondit Passepoil; nous sommes heureux de nous trouver là pour vous rendre service.

— C'est la vérité, capédébiou! ajouta Cocardasse, nous allons vous donner un bon coup d'épaule.

Lagardère éclata de rire, tant l'idée lui sembla bouffonne.

— Vous ne rirez plus, monsieur le chevalier, prononça le Gascon avec emphase, quand je vous aurai appris certaine nouvelle...

— Voyons ta nouvelle?

— Nevers ne viendra pas seul au rendez-vous.

— Fi donc! pourquoi cela?

— Parce que, après ce que vous lui avez écrit, il ne s'agit plus entre vous d'une partie de plaisir... l'un de vous deux doit mourir ce soir... Nevers est l'époux de mademoiselle de Caylus.

Cocardasse junior se trompait en pensant que Lagardère ne rirait plus. Le fou se tint les côtes.

— Bravo ! s'écria-t-il, un mariage secret ! un roman espagnol ! Pardieu ! voilà qui me comble, et je n'espérais pas si bien pour ma dernière aventure !

VI

— La fenêtre basse. —

— Et dire qu'on exile des hommes pareils ! prononça frère Passepoil d'un ton profondément pénétré.

La nuit s'annonçait noire. Les masses sombres du château de Caylus se détachaient confusément sur le ciel.

— Voyons, chevalier, dit le Gascon au moment où Lagardère se levait et resserrait le ceinturon de son épée, pas de fausse honte, vivadiou!... acceptez nos services pour ce combat, qui doit être inégal !

Lagardère haussa les épaules.

Passepoil lui toucha le bras par derrière.

— Si je pouvais vous être utile, murmura-t-il en rougissant outre mesure, pour la galante équipée...

La morale en action affirme, sur la foi d'un philosophe grec, que le rouge est la couleur de la vertu. Amable Passepoil avait au plus haut degré la couleur, mais il manquait absolument de vertu.

— Palsambleu ! mes camarades, s'écria Lagardère, j'ai coutume de faire mes affaires tout seul; et vous le savez bien... La brune vient... une dernière rasade, et décampez! voilà le service que je réclame.

Les aventuriers allèrent à leurs chevaux. Les maîtres d'armes ne bougèrent pas.

Le Gascon prit Largardère à part.

— Je me ferais tuer pour vous comme un chien sandiéou! chevalier, dit-il avec embarras... mais....

— Mais quoi ?

— Chacun son métier, vous savez... Nous ne pouvons pas quitter ce lieu.

— Ah! ah!... Et pourquoi cela?

— Parce que nous attendons aussi quelqu'un.

— Vraiment ! Qui est ce quelqu'un ?

— Ne vous fâchez pas... Ce quelqu'un est Philippe de Nevers.

Le Parisien tressaillit.

— Ah! ah! fit-il encore; et pourquoi attendez-vous M. de Nevers ?

— Pour le compte d'un digne gentilhomme...

Il n'acheva pas. Les doigts de Lagardère lui serraient le poignet comme un étau.

— Un guet-apens! s'écria ce dernier, et c'est à moi que tu viens dire cela!

— Je vous fais observer..., commença frère Passepoil.

— La paix mes drôles!... Je vous défends,— vous m'entendez bien, n'est-ce pas? —je vous défends de toucher un cheveu de Nevers, sous peine d'avoir affaire à moi!... Nevers m'appartient... s'il doit mourir, ce sera de ma main, en loyal combat... mais de la vôtre, non pas!... diable d'enfer! non pas, tant que je serai vivant!

Il s'était dressé de toute sa hauteur. Il était de ceux dont la voix, dans la colère, ne tremble pas, mais vibre plus sonore.

Les spadassins l'entouraient irrésolus.

— Ah! c'est pour cela, reprit-il, que vous vous êtes fait enseigner la botte de Nevers! et c'est moi... Carrigue! s'interrompit-il.

Celui-ci vint à l'ordre, avec ses gens qui te-

naient par la bride leurs chevaux chargés de fourrage.

— C'est une honte, reprit le Parisien, une honte que de tels gens nous aient fait partager leur vin!

— Voilà un mot bien dur! soupira Passepoil, dont les yeux se mouillèrent.

Cocardasse junior blasphémait en lui-même tous les savants jurons que put jamais produire cette fertile terre de Gascogne.

— En selle, et au galop! poursuivit Lagardère. Je n'ai besoin de personne pour faire justice de ces drôles.

Carrigue et ses gens, qui avaient tâté des rapières de prévôt, ne demandaient pas mieux que d'aller un peu plus loin jouir de la fraîcheur de la nuit.

— Quant à vous, continua le jeune chevau-léger, vous allez déguerpir, et vite! ou, par la mordieu! je vais vous donner une seconde leçon d'armes... à fond!

Il dégaîna. Cocardasse et Passepoil firent reculer les estafiers, qui, forts de leur nombre, avaient des velléités de révolte.

— Qu'avons-nous à nous plaindre, insinua Passepoil, s'il veut absolument faire notre besogne?

Pour la logique, vous ne trouverez pas beaucoup de Normands plus ferrés que frère Passepoil.

— Allons-nous-en ! tel fut l'avis général.

Il est vrai que l'épée de Lagardère sifflait et fouettait le vent.

— Capédébiou ! fit observer Cocardasse en ouvrant la retraite, le bon sens dit que nous n'avons pas peur ; chevalier, nous vous cédons la place.

— Pour vous faire plaisir, ajouta Passepoil ; adieu !

— Au diable ! répliqua le Parisien en tournant le dos.

Les fourrageurs partirent au galop, les estafiers disparurent derrière l'enclos du cabaret. Ils oublièrent de payer ; mais Passepoil ravit en passant un doux baiser à la maritorne, qui demandait son argent.

Ce fut Lagardère qui solda tous les écots.

— La fille ! dit-il, ferme tes volets et mets tes barres... Quoi que tu entendes, là, dans la douve, cette nuit, que chacun, dans ta maison, dorme sur les deux oreilles. Ce sont affaires qui ne vous regardent point !

La maritorne ferma ses volets et mit ses barres.

La nuit était presque complète, une nuit sans lune et sans étoiles.

Un lumignon fumeux, placé à la tête du pont de planches, sous la niche d'une sainte Vierge, brillait faiblement, mais n'éclairait point au delà d'un cercle de dix ou douze pas. Sa lumière d'ailleurs ne pouvait descendre dans les douves, à cause du pont qui la masquait.

Lagardère était seul. Le galop des chevaux s'était étouffé au lointain. La vallée de Louron se plongeait déjà dans une obscurité profonde où luisaient çà et là quelques lueurs rougeâtres marquant la cabane d'un laboureur ou la loge d'un berger.

Le son plaintif des clochettes attachées au cou des chèvres montait, quand le vent donnait, avec les murmures sourds du gave d'Arau, qui verse ses eaux dans la Clarabide, au pied du Hachaz.

— Huit contre un, les misérables ! se disait le jeune Parisien en prenant le chemin charretier pour descendre au fond de la douve : un assassinat ! Quels bandits !... C'est à dégoûter de l'épée !

Il donna contre les tas de foin, ravagés par Carrigue et sa troupe.

— Par le ciel ! reprit-il en secouant son manteau, voici une crainte qui me pousse. Le page

va prévenir Nevers qu'il y a ici une bande d'égorgeurs. Et Nevers ne viendra pas. Et ce sera une partie manquée; la plus belle partie du monde. Diable d'enfer! s'il en est ainsi, demain il y aura huit coquins d'assommés.

Il arrivait sous le pont. Ses yeux s'habituaient à l'obscurité.

Les fourrageurs avaient fait une large place nette, juste à l'endroit où Lagardère était en ce moment, devant la fenêtre basse.

Il regarda cela d'un air content, et pensa qu'on serait bien en ce lieu pour jouer de la flamberge.

Mais il pensait encore à autre chose. L'idée de pénétrer dans cet inabordable château le tenait au collet. Ce sont de vrais diables que ces héros qui ne tournent point vers le bien la force exceptionnelle dont ils sont doués.

Murailles, verrous, gardiens, le beau Lagardère se riait de tout cela.

Il n'eût point voulu d'une aventure où quelqu'un de ces obstacles eût manqué.

— Faisons connaissance avec le terrain, se disait-il, rendu déjà à l'espiègle gaieté de sa nature. Morbleu! M. le duc va nous arriver bien en colère, et nous n'avons qu'à nous tenir!... Quelle nuit! il faudra ferrailler au jugé... Du

diable si on pourra voir la pointe des épées !

Il était au pied des grands murs. Le château dressait à pic au-dessus de sa tête sa masse énorme, et le pont traçait un arc noir sur le ciel. Escalader ce mur à l'aide du poignard, c'était l'affaire de toute une nuit. En tâtonnant, la main de Lagardère rencontra la fenêtre basse.

– Bon, cela ! s'écria-t-il. Çà ! que vais-je lui dire, à cette fière beauté? Je vois d'ici l'éclair méchant de ses yeux noirs, ses sourcils d'aigle froncés par l'indignation.

Il se frotta les mains de tout cœur.

— Délicieux ! délicieux !... Je lui dirai... Il faut quelque chose de bien tourné... je lui dirai... Palsambleu ! Épargnons nos frais d'éloquence... Mais qu'est cela ? s'interrompit-il tout à coup. Ce Nevers est charmant !... toujours charmant !

Il s'arrêta pour écouter. Un bruit avait frappé son oreille.

Des pas sonnaient, en effet, au bord de la douve, des pas de gentilhomme ; car on entendait le tintement argentin des éperons.

— Oh ! oh ! pensa Lagardère, maître Cocardasse aurait-il dit vrai? M. le duc se serait-il fait accompagner !

Le bruit de pas cessa. Le lumignon placé à la

tête du pont éclaira deux hommes enveloppés de longs manteaux, et immobiles.

On voyait bien que leurs regards cherchaient à percer l'obscurité de la douve.

— Je ne vois personne, dit l'un d'eux à voix basse.

— Si fait, répondit l'autre, là-bas, près de la fenêtre.

Et il appela avec précaution.

— Cocardasse !...

Lagardère resta immobile.

— Faënza ! appela encore le second interlocuteur : c'est moi... M. de Peyrolles !

— Il me semble que je connais ce nom de coquin ! pensa Lagardère.

Peyrolles appela pour la troisième fois :

— Passepoil !... Staupitz !

— Si ce n'était pas un des nôtres ? murmura son compagnon.

— C'est impossible, répliqua Peyrolles, j'ai ordonné qu'on laissât ici une sentinelle... C'est Saldagne, je le reconnais... Saldagne !

— Présent ! répondit Lagardère, qui prit à tout hasard l'accent espagnol.

— Voyez-vous ! s'écria M. de Peyrolles, j'en étais sûr !... Descendons par l'escalier... ici., voilà la première marche...

Lagardère pensait :

— Du diable si je ne joue pas un rôle dans cette comédie !

Les deux hommes descendaient. — Le compagnon de Peyrolles était, sous son manteau, de belle taille et de riche prestance. Lagardère avait cru reconnaître dans son accent, quand il avait parlé, un léger ressouvenir de la gamme italienne.

— Parlons bas, s'il vous plaît, dit-il en descendant avec précaution l'escalier étroit et roide.

— Inutile, monseigneur, répondit Peyrolles.

— Bon ! fit Lagardère, c'est un monseigneur.

— Inutile ! poursuivit le factotum ; les drôles savent parfaitement le nom de celui qui les paye.

— Moi, je n'en sais rien, pensa le jeune chevau-léger, et je voudrais bien le savoir.

— J'ai eu beau faire, reprit M. de Peyrolles, ils n'ont pas voulu croire que c'était M. le marquis de Caylus.

— C'est déjà précieux à savoir, se dit Lagardère; il est évident que j'ai affaire ici à deux parfaits coquins !

— Tu viens de la chapelle? demanda celui qui semblait être le maître.

— Je suis arrivé trop tard, répondit Peyrolles d'un air contrit.

Le maître frappa du pied avec colère.

— Maladroit? s'écria-t-il.

— J'ai fait ce que j'ai pu, monseigneur. J'ai bien trouvé le registre où dom Bernard avait inscrit le mariage de mademoiselle de Caylus avec M. de Nevers, ainsi que la naissance de leur fille...

— Eh bien?

— Les pages contenant ces inscriptions ont été arrachées.

Lagardère était tout oreilles.

— On nous a prévenus! dit le maître avec dépit, mais qui? Aurore?... Oui, ce doit être Aurore... Elle pense voir Nevers cette nuit, elle veut lui remettre avec l'enfant les titres qui établissent sa naissance... Dame Marthe n'a pu me dire cela, puisqu'elle l'ignorait elle-même, mais je le devine.

— Eh bien, qu'importe? fit Peyrolles. Nous sommes à la parade!... Une fois Nevers mort...

— Une fois Nevers mort, repartit le maître, l'héritage va tout droit à l'enfant.

Il y eut un silence. Lagardère retenait son souffle.

— L'enfant..., commença très-bas Peyrolles.

— L'enfant disparaîtra, interrompit celui qu'on appelait monseigneur; j'aurais voulu évi-

ter cette extrémité, mais elle ne m'arrêtera pas... Quel homme est ce Saldagne?

— Un déterminé coquin.

— Peut-on se fier à lui?

— Pourvu qu'on le paye bien..., oui.

Le maître réfléchissait.

— J'aurais voulu, dit-il, n'avoir d'autre confident que nous-mêmes... mais ni toi ni moi n'avons la tournure de Nevers...

— Vous êtes trop grand, répliqua Peyrolles, je suis trop maigre.

— Il fait noir comme dans un four, reprit le maître, et ce Saldagne est à peu près de la taille du duc... Appelle-le!

— Saldagne! fit Peyrolles.

— Présent! répondit encore le Parisien.

— Avance ici!

Lagardère s'avança. Il avait relevé le col de son manteau, et les bords de son feutre lui cachaient le visage.

— Veux-tu gagner cinquante pistoles outre ta part? lui demanda le maître.

— Cinquante pistoles! répondit le Parisien; que faut-il faire?

Tout en parlant, il faisait ce qu'il pouvait pour distinguer les traits de l'inconnu, mais ce dernier était aussi bien caché que lui.

— Devines-tu? demanda le maître à Peyrolles.

— Oui, répliqua celui-ci.

— Approuves-tu?

— J'approuve. Mais notre homme a un mot de passe.

— Dame Marthe me l'a donné. C'est la devise de Nevers.

— *Adsum?* demanda Peyrolles.

— Il a coutume de le dire en français : *J'y suis!*

— J'y suis! répéta involontairement Lagardère.

— Tu prononceras cela tout bas sous la fenêtre, dit l'inconnu, qui se pencha vers lui. Les volets s'ouvriront, puis la grille qui est à charnière... Une femme paraîtra ; elle te parlera, tu ne sonneras mot, mais tu mettras un doigt sur ta bouche. Comprends-tu?

— Pour faire croire que nous sommes épiés? Oui, je comprends.

— Il est intelligent, ee garçon-là, murmura le maître.

Puis, reprenant :

— La femme te remettra un fardeau... tu le prendras en silence... tu me l'apporteras...

— Et vous me compterez cinquante pistoles?

— C'est cela!

— Je suis votre homme...

— Chut!... fit M. de Peyrolles.

Ils se prirent tous trois à écouter. On entendait un bruit lointain dans la campagne.

— Séparons-nous, dit le maître ; où sont tes compagnons ?

Lagardère montra sans hésiter la partie des douves qui tournait au delà du pont vers le Hachaz.

— Ici, répliqua-t-il, en embuscade dans le foin.

— C'est bien ; tu te souviens du mot de passe?

— *J'y suis!*

— Bonne chance, et à bientôt.

— A bientôt !

Peyrolles et son compagnon remontèrent l'escalier. Lagardère les suivait des yeux.

Il essuya son front, que la sueur trempait.

— Dieu me tiendra compte à mes derniers moments, se dit-il, de l'effort que j'ai fait pour ne pas mettre mon épée dans le ventre de ces misérables !... Mais il faut aller jusqu'au bout... Désormais, je veux savoir !

Il mit sa tête entre ses mains, car ses pensées bouillaient dans son cerveau.

Nous pouvons affirmer qu'il ne songeait plus guère à son duel ni à son escalade d'amour.

— Que faire? se dit-il ; enlever la petite fille? car ce fardeau, ce doit être l'enfant... mais à qui la confier?... je ne connais dans ce pays que Carrigue et ses bandouliers... mauvaises gouvernantes pour une jeune demoiselle!... Et pourtant il faut que je l'aie!... il le faut!... Si je ne la tire pas de là, les infâmes tueront l'enfant comme ils comptent tuer le père... Par la mordieu! ce n'était cependant point pour tout cela que j'étais venu!

Il se promenait à grands pas entre les meules de foin. Son agitation était extrême.

A tout instant, il regardait cette fameuse fenêtre basse, pour voir si les contrevents ne roulaient point sur leurs gros gonds rouillés.

Il ne vit rien, mais il entendit bientôt un bruit faible à l'intérieur. C'était la grille qui s'ouvrait derrière les volets.

— *Adsum!* dit une voix de femme qui tremblait.

Lagardère enjamba d'un saut les bottes de foin qui le séparaient du rempart, et répondit sous la croisée :

— *J'y suis!*

— Dieu soit loué! fit la voix de femme.

Et les contrevents s'ouvrirent à leur tour.

La nuit était bien obscure, mais les yeux du

Parisien étaient faits depuis longtemps aux ténèbres. Dans la femme qui se pencha en dehors de la fenêtre, il reconnut parfaitement Aurore de Caylus, toujours belle, mais pâle et brisée par l'épouvante.

Si vous eussiez dit en ce moment à Lagardère qu'il avait fait dessein d'entrer dans la chambre de cette femme par surprise, il vous eût donné un démenti.

Cela, de la meilleure foi du monde.

Ne fût-ce que pour quelques minutes, sa fièvre folle faisait trêve. Il était sage en restant hardi comme un lion.

Peut-être qu'à cette heure un autre homme naissait en lui.

Aurore regarda au-devant d'elle.

— Je ne vois rien, dit-elle. Philippe, ou êtes-vous?

Lagardère lui tendit sa main, qu'elle pressa contre son cœur.

Lagardère chancela. Il se sentit venir des larmes.

— Philippe, Philippe, reprit la pauvre jeune femme, êtes-vous bien sûr de n'avoir pas été suivi? Nous sommes vendus, nous sommes trahis!...

— Ayez courage, madame, balbutia le Parisien.

— Est-ce toi qui as parlé? s'écria-t-elle. Tiens! c'est certain... je deviens folle! je ne reconnais plus ta voix.

L'une de ses mains tenait le fardeau dont M. de Peyrolles et son compagnon avaient parlé; de l'autre, elle se pressa le front, comme pour fixer ses pensées en révolte.

— J'ai tant de choses à te dire! reprit-elle. Par où commencerai-je?

— Nous n'avons pas le temps, murmura Lagardère, qui avait pudeur de surprendre certains secrets; hâtons-nous, madame.

— Pourquoi ce ton glacé?... pourquoi ne m'appelles-tu pas Aurore? Est-ce que tu es fâché contre moi?

— Hâtons-nous, Aurore! hâtons-nous!

— Je t'obéis, mon Philippe bien-aimé... je t'obéirai toujours!... Voici notre petite chérie... prends-la... elle n'est plus en sûreté avec moi... Ma lettre a dû t'instruire... Il se trame autour de nous quelque infamie...

Elle tendit l'enfant, qui dormait, enveloppée dans une pelisse de soie.

Lagardère la reçut sans dire une parole.

— Que je l'embrasse encore! s'écria la pauvre mère, dont la poitrine éclatait en sanglots; rends-la moi, Philippe... Ah! je croyais mon cœur

plus fort!... Qui sait quand je reverrai ma fille!

Les larmes noyèrent sa voix.

Lagardère sentit qu'elle lui tendait un objet blanc, et demanda :

— Qu'est-ce que ceci?

— Tu sais bien... Mais tu es aussi troublé que moi, mon pauvre Philippe... Ce sont les pages arrachées au registre de la chapelle, tout l'avenir de notre enfant!

Lagardère prit les papiers en silence. Il craignait de parler.

Les papiers étaient dans une enveloppe au sceau de la chapelle paroissiale de Caylus.

Au moment où il les recevait, un son de cornet à bouquin, plaintif et prolongé, se fit entendre dans la vallée.

— Ce doit être un signal, s'écria mademoiselle de Caylus; sauve-toi, Philippe, sauve-toi!

— Adieu, dit Lagardère jouant son rôle jusqu'au bout pour ne pas briser le cœur de la pauvre jeune mère; ne crains rien, Aurore : ton enfant est en sûreté.

Elle attira sa main jusqu'à ses lèvres et la baisa ardemment.

— Je t'aime! fit-elle seulement à travers ses larmes.

Puis elle ferma les contrevents et disparut.

VII

— Deux contre vingt. —

C'était, en effet, un signal.

Trois hommes, portant des cornets de berger, étaient apostés sur la route d'Argelès, que devait suivre M. le duc de Nevers pour se rendre au château de Caylus, où l'appelaient à la fois une lettre suppliante de sa jeune femme et l'insolente missive du chevalier de Lagardère.

Le premier de ces hommes devait envoyer un son au moment où Nevers passerait la Clarabide, le second quand il entrerait en forêt, le

troisième quand il arriverait aux premières maisons du hameau de Tarrides.

Il y avait tout le long de ce chemin de bons endroits pour commettre un meurtre. Mais Philippe de Gonzague n'avait point l'habitude d'attaquer en face. Il voulait colorer son crime. L'assassinat devait s'appeler vengeance et passer bon gré mal gré sur le compte de Caylus-Verrous.

Voici donc notre beau Lagardère, notre incorrigible batailleur, notre triple fou, voici donc la première lame de France et de Navarre avec une petite fille de deux ans sur les bras.

Il était, veuillez en être convaincus, fort embarrassé de sa personne; il portait l'enfant gauchement, comme un notaire fait l'exercice; il la berçait dans ses mains maladroites à ce métier nouveau. Il n'avait plus qu'une préoccupation en cet univers : c'était de ne point éveiller la petite fille!...

— Dodo! l'enfant do! disait-il, les yeux humides, mais ne pouvant s'empêcher de rire.

Vous l'eussiez donné en mille à tous les chevau-légers du corps, ses anciens camarades : aucun n'aurait deviné ce que le terrible bretteur faisait en ce moment sur la route de l'exil.

Il était tout entier à sa besogne de bonne d'enfant; il regardait à ses pieds pour ne point don-

ner de secousses à la dormeuse, il eût voulu avoir un coussin d'ouate dans chaque main.

Un second signal plus rapproché envoya sa note plaintive dans le silence de la nuit.

— Que diable est cela ? se dit Lagardère.

Mais il regardait la petite Aurore.

Il n'osait pas l'embrasser.

C'était un joli petit être, blanc et rose ; ses paupières fermées montraient déjà les longs cils de soie qu'elle héritait de sa mère.

Un ange ! un bel ange de Dieu endormi !

Lagardère écoutait son souffle si doux et si pur : Lagardère admirait ce calme profond, ce repos qui était un long sourire.

— Et ce calme, ce repos, se disait-il, au moment où sa mère pleure, au moment où son père... Ah ! ah ! s'interrompit-il, ceci va changer bien des choses. On a confié un enfant à cet écervelé de Lagardère... c'est bon ; pour défendre l'enfant, la cervelle va lui venir.

Puis il reprenait :

— Comme cela dort !... A quoi peuvent penser ces petits fronts couronnés de leurs boucles angéliques ? C'est une âme qui est là dedans. Cela deviendra une femme capable de charmer, d'aimer, hélas ! et de souffrir.

Puis encore :

— Comme il doit être bon de gagner peu à peu, à force de soins, à force de tendresse, tout l'amour de ces chères petites créatures, de guetter le premier sourire, d'attendre la première caresse, et qu'il doit être facile de se dévouer tout entier à leur bonheur!

Et mille autres folies que la plupart des hommes de bon sens n'auraient point trouvées.

Et mille naïvetés tendres qui feraient sourire les messieurs, mais qui eussent mis des larmes dans les yeux de toutes les mères.

Et enfin ce mot, ce dernier mot, parti du fond de son cœur comme un acte de contrition :

— Ah! je n'avais jamais tenu un enfant dans mes bras!

A ce moment, le troisième signal partit derrière les cabanes du hameau de Tarrides.

Lagardère tressaillit et s'éveilla. Il avait rêvé qu'il était père.

Un pas vif et sonore se fit entendre au revers du cabaret de la Pomme-d'Adam. Cela ne se pouvait confondre avec la marche de ces soudards qui étaient là tout à l'heure. Au premier son, Lagardère se dit :

— C'est lui!

Nevers avait dû laisser son cheval à la lisière de la forêt.

Au bout d'une minute à peine, Lagardère, qui devinait bien maintenant que ces cris du cornet à bouquin dans la vallée, sous bois et sur la montagne, étaient pour Nevers, le vit passer devant le lumignon qui éclairait l'image de la Vierge à la tête du pont.

La belle tête de Philippe de Nevers, pensive quoique toute jeune, fut illuminée vivement durant une seconde; puis on ne vit plus que la noire silhouette d'un homme à la taille fière et haute; puis encore l'homme disparut.

Nevers descendait les degrés du petit escalier collé au rebord des douves.

Quand il toucha le sol du fossé, le Parisien l'entendit qui mettait l'épée à la main et qui murmurait entre ses dents :

— Deux porteurs de torches ne feraient pas mal ici.

Il s'avança en tâtonnant. Les bottes de foin jetées çà et là le faisaient trébucher.

— Est-ce que ce diable de chevalier me veut faire jouer à colin-maillard! dit-il avec un commencement d'impatience.

Puis, s'arrêtant :

— Holà! n'y a-t-il personne ici?

— Il y a moi, répondit le Parisien, et plût à Dieu qu'il n'y eût que moi!

Nevers n'entendit point la seconde moitié de cette réponse. Il se dirigea vivement vers l'endroit d'où la voix était partie.

— A la besogne, chevalier ! s'écria-t-il ; livrez-moi seulement le fer, pour que je sache bien où vous êtes. Je n'ai pas beaucoup de temps à vous donner.

Le Parisien berçait toujours la petite fille, qui dormait de mieux en mieux.

— Il faut d'abord que vous m'écoutiez, monsieur le duc, commença-t-il.

— Je vous défie de me persuader cela, interrompit Nevers, après le message que j'ai reçu de vous ce matin. Voici que je vous aperçois ; chevalier, en garde !

Lagardère n'avait pas seulement songé à dégaîner.

Son épée, qui d'ordinaire sautait toute seule hors du fourreau, semblait sommeiller comme le beau petit ange qu'il tenait dans ses bras.

— Quand je vous ai envoyé mon message de ce matin, dit-il, j'ignorais ce que je sais ce soir.

— Oh ! oh ! fit le jeune duc d'un accent railleur, nous n'aimons pas à ferrailler à tâtons, je vois cela.

Il fit un pas, l'épée haute, Lagardère rompit, et dégaîna en disant :

— Écoutez-moi seulement!

— Pour que vous insultiez encore mademoiselle de Caylus, n'est-ce pas?

La voix du jeune duc tremblait de colère.

— Non, sur ma foi! non... je veux vous dire... Diable d'homme! s'interrompit-il en parant la première attaque de Nevers; prenez donc garde!

Nevers, furieux, crut qu'on se moquait de lui.

Il fondit de tout son élan sur son adversaire et lui porta bottes sur bottes avec la prodigieuse vivacité qui le faisait si terrible sur le terrain.

Le Parisien para d'abord de pied ferme et sans riposter. Ensuite, il se mit à rompre en parant toujours, et, à chaque fois qu'il rejetait à droite ou à gauche l'épée de Nevers, il répétait :

— Écoutez-moi! écoutez-moi! écoutez-moi!

— Non, non, non, répondait Nevers accompagnant chaque négation d'une solide estocade.

A force de rompre, le Parisien se sentit acculé tout contre le rempart. Le sang lui montait rudement aux oreilles.

Résister si longtemps à l'envie de rendre un honnête horion, voilà de l'héroïsme!

— Écoutez-moi! dit-il une dernière fois.

— Non! répondit encore Nevers.

— Vous voyez bien que je ne puis plus recu-

ler ! fit Lagardère avec un accent de détresse qui avait son côté comique.

— Tant mieux ! riposta Nevers.

— Diable d'enfer ! s'écria Lagardère à bout de parades et de patience, faudra-t-il vous fendre le crâne pour vous empêcher de tuer votre enfant ?

Ce fut comme un coup de foudre. L'épée tomba des mains de Nevers.

— Mon enfant ! répéta-t-il ; ma fille dans vos bras !...

Lagardère avait enveloppé de son manteau sa charge précieuse. Dans les ténèbres, Nevers avait cru jusqu'alors que le Parisien se servait de son manteau roulé autour du bras gauche comme d'un bouclier. C'était la coutume.

Son sang se figeait dans ses veines quand il pensait aux bottes furieuses qu'il avait poussées au hasard. Son épée aurait pu...

— Chevalier, dit-il, vous êtes un fou, comme moi et tant d'autres... mais fou d'honneur, fou de vaillance... On viendrait me dire que vous vous êtes vendu au marquis de Caylus, sur ma parole, je ne le croirais pas !

— Bien obligé, fit le Parisien, qui soufflait comme un cheval vainqueur après la course ; quelle grêle de coups !... Vous êtes un moulin à estocades, monsieur le duc !

— Rendez-moi ma fille !...

Nevers, disant cela, voulut soulever le manteau.

Mais le Parisien lui rabattit la main d'un petit coup sec.

— Doucement ! fit-il, vous allez me la réveiller, vous !

— M'apprendrez-vous du moins... ?

— Diable d'homme ! il ne voulait pas me laisser parler. Le voilà maintenant qui prétend me forcer à lui conter des histoires. Embrassez-moi cela, père... voyons, légèrement, bien légèrement.

Nevers fit comme on lui disait, machinalement.

— Avez-vous vu quelquefois en salle un tour d'armes pareil ? demanda Lagardère avec un naïf orgueil : soutenir une attaque à fond, l'attaque de Nevers, de Nevers en colère, sans riposter une seule fois, avec un enfant endormi dans les bras, un enfant qui ne s'éveille point ?

— Au nom du Ciel ! supplia le jeune duc.

— Dites au moins que c'est un beau travail !... Tête-bleu ! je suis en nage. Vous voudriez bien savoir... ? s'interrompit-il. Assez d'embrassades, papa ! Laissez-nous, maintenant. Nous sommes déjà de vieux amis tous deux, la minette

et moi. Je gage cent pistoles, et du diable si je les ai ! qu'elle va me sourire en s'éveillant.

Il la recouvrit du pan de son manteau avec un soin et des précautions que n'ont certes pas toujours les bonnes nourrices.

Puis il la déposa dans le foin, sous le pont, contre le rempart.

— Monsieur le duc, ajouta-t-il en reprenant tout d'un coup son accent sérieux et mâle, je réponds de votre fille sur ma vie, quoi qu'il arrive. Ce faisant, j'expie autant qu'il est en moi le tort d'avoir parlé légèrement de sa mère, qui est une belle, une noble, une sainte femme !

— Vous me ferez mourir !... gronda Nevers, qui était à la torture ; vous avez donc vu Aurore ?

— Je l'ai vue.

— Où cela ?

— Ici, à cette fenêtre.

— Et c'est elle qui vous a donné l'enfant ?

— C'est elle qui a cru mettre sa fille sous la protection de son époux.

— Je m'y perds !...

— Ah ! monsieur le duc, il se passe ici d'étranges choses ! Puisque vous êtes en humeur de bataille, vous en aurez, Dieu merci, tout à l'heure à cœur joie !

— Une attaque? fit Nevers.

Le Parisien se baissa tout à coup et mit son oreille contre terre.

— J'ai cru qu'ils venaient, murmura-t-il en se relevant.

— De qui parlez-vous?

— Des braves qui sont chargés de vous assassiner.

Il raconta en peu de mots la conversation qu'il avait surprise, son entrevue nocturne avec M. de Peyrolles et un inconnu, l'arrivée d'Aurore, et ce qui s'en était suivi.

Nevers l'écoutait stupéfait.

— De sorte que, acheva Lagardère, j'ai gagné ce soir mes cinquante pistoles sans aucunement me déranger.

— Ce Peyrolles, disait M. de Nevers en se parlant à lui-même, est l'homme de confiance de Philippe de Gonzague, mon meilleur ami, un frère, qui est présentement dans ce château pour me servir.

— Je n'ai jamais eu l'honneur de me rencontrer avec M. le prince de Gonzague, répondit Lagardère; je ne sais pas si c'était lui.

— Lui!... se récria Nevers; c'est impossible! Ce Peyrolles a une figure de scélérat; il se sera fait acheter par le vieux Caylus.

Lagardère fourbissait paisiblement son épée avec le pan de sa jaquette.

— Ce n'était pas M. de Caylus, dit-il, c'était un jeune homme. Mais ne nous perdons pas en suppositions, monsieur le duc; quel que soit le nom de ce misérable, c'est un gaillard habile. Ses mesures étaient prises admirablement : il savait jusqu'à votre mot de passe. C'est à l'aide de ce mot que j'ai pu tromper Aurore de Caylus. Ah ! celle-là vous aime, entendez-vous ! et j'aurais voulu baiser la terre à ses pieds pour faire pénitence de mes fatuités folles. Voyons! s'interrompit-il, n'ai-je plus rien à vous dire? Rien, sinon qu'il y a un paquet scellé sous la pelisse de l'enfant : son acte de naissance et votre acte de mariage. Ah ! ah ! ma belle ! fit-il en admirant son épée fourbie, qui semblait attirer tous les pâles rayons épars dans la nuit, et qui les renvoyait en une gerbe de fugitives étincelles, voici notre toilette achevée... Nous avons fait assez de fredaines ! Nous allons nous mettre en branle pour une bonne cause, mademoiselle... et tenez-vous bien !

Le jeune duc serra sa main dans les deux siennes.

— Lagardère, dit-il d'une voix profondément émue, je ne vous connaissais pas... Vous êtes un noble cœur !

— Moi, répliqua le Parisien en riant, je n'ai plus qu'une idée, c'est de me marier le plus tôt possible, afin d'avoir un ange blond à caresser. Mais chut !...

Il tomba vivement sur ses genoux.

— Oh ! cette fois, je ne me trompe pas, reprit-il.

Nevers se pencha aussi pour écouter.

— Je n'entends rien, dit-il.

— C'est que vous êtes un duc, répliqua le Parisien.

Puis il ajouta en se relevant :

— On rampe là-bas, du côté du Hachaz, et ici, vers l'ouest.

— Si je pouvais faire savoir à Gonzague en quel état je suis, pensa tout haut Nevers, nous aurions une bonne épée de plus.

Lagardère secoua la tête.

— J'aimerais mieux Carrigue et mes gens avec leurs carabines, répliqua-t-il.

Il s'interrompit tout à coup pour demander :

— Etes-vous venu seul ?

— Avec un enfant : Berrichon, mon page.

— Je le connais ; il est leste et adroit. S'il était possible de le faire venir.

Nevers mit ses doigts entre ses lèvres, et donna un coup de sifflet retentissant.

Un coup de sifflet pareil lui répondit derrière le cabaret de la Pomme-d'Adam.

— La question est de savoir, murmura Lagardère, s'il pourra parvenir jusqu'à nous.

— Il passerait par un trou d'aiguille ! dit Nevers.

L'instant d'après, en effet, on vit paraître le page au haut de la berge.

— C'est un brave enfant ! s'écria le Parisien, qui s'avança vers lui.

— Saute ! commanda-t-il.

Le page obéit aussitôt, et Lagardère le reçut dans ses bras.

— Faites vite, dit le petit homme ; ils avancent là-haut... Dans une minute, il n'y aura plus de passage.

— Je les croyais en bas, repartit Lagardère étonné.

— Il y en a partout !

— Mais ils ne sont que huit !

— Ils sont vingt pour le moins... Quand ils ont vu que vous étiez deux, ils ont pris les contrebandiers du Mialhat...

— Bah ! fit Lagardère, vingt ou huit, qu'importe ? Tu vas monter à cheval, mon garçon ; mes gens sont là-bas au hameau de Gau... Une demi-heure pour aller et revenir... Marche !

Il le saisit par les jambes et l'enleva. L'enfant se roidit et put saisir le rebord du fossé. Quelques secondes s'écoulèrent, puis un coup de sifflet annonça son entrée en forêt.

— Que diable! dit Lagardère, nous tiendrons bien une demi-heure s'ils nous laissent élever nos fortifications.

— Voyez! fit le jeune duc en montrant du doigt un objet qui brillait faiblement de l'autre côté du pont.

— C'est l'épée de frère Passepoil, un coquin soigneux, qui ne laisse jamais de rouille à sa lame... Cocardasse doit être avec lui... Ceux-là n'attaqueront pas... Un coup de main, s'il vous plaît, monsieur le duc, pendant que nous avons le temps.

Il y avait au fond du fossé, outre les bottes de foin éparses ou accumulées, des débris de toute sorte, des planches, des madriers, des branches mortes. Il y avait, de plus, une charrette à demi chargée que les faneurs avaient laissée lors de la descente de Carrigue et de ses gens.

Lagardère et Nevers, prenant la charrette pour point d'appui et l'endroit où dormait l'enfant pour centre, improvisèrent lestement un système de barricades afin de rompre au moins le front d'attaque des assaillants.

Le Parisien dirigeait les travaux. Ce fut une citadelle bien pauvre et bien élémentaire ; mais elle eut du moins ce mérite d'être bâtie en une minute.

Lagardère avait amassé des matériaux çà et là ; Nevers entassait les bottes de foin servant de fascines. On laissait partout des passages pour les sorties.

Vauban eût envié cet impromptu de forteresse.

Une demi-heure ! il s'agissait de tenir une demi-heure !

Tout en travaillant, Nevers disait :

— Ah çà ! bien décidément, vous allez donc vous battre pour moi, chevalier ?

— Et comme il faut, monsieur le duc ; vous allez voir !... Pour vous un peu... énormément pour la petite fille !

Les fortifications étaient achevées. Ce n'était rien ; mais dans ces ténèbres cela pouvait embarrasser gravement l'attaque. Nos deux assiégés comptaient là-dessus.

Ils comptaient encore plus sur leurs bonnes épées.

— Chevalier, dit Nevers, je n'oublierai pas cela... C'est désormais entre nous à la vie, à la mort !...

Lagardère lui tendit la main ; le duc l'attira contre sa poitrine et lui donna l'accolade.

— Frère, reprit-il, si je vis, tout sera commun entre nous... si je meurs...

— Vous ne mourrez pas ! interrompit le Parisien.

— Si je meurs..., répéta Nevers.

— Eh bien, sur ma part du paradis, s'écria Lagardère avec émotion, je serai son père !

Ils se tinrent un instant embrassés, et jamais deux plus vaillants cœurs ne battirent l'un sur l'autre.

Puis Lagardère se dégagea.

— A nos épées ! dit-il, les voici !

Des bruits sourds s'entendirent dans la nuit.

Lagardère et Nevers avaient l'épée nue dans la main droite, leurs mains gauches restaient unies.

Tout à coup, les ténèbres semblèrent s'animer, et un grand cri les enveloppa. Les assassins fondaient sur eux de tous les côtés à la fois.

VIII

— Bataille. —

Ils étaient vingt pour le moins : le page n'avait point menti. Il y avait là, non-seulement des contrebandiers du Mialhat, mais une demi-douzaine de bandouliers, récoltés dans la vallée.

C'était pour cela que l'attaque venait si tard.

M. de Peyrolles avait rencontré les estafiers en embuscade. A la vue de Saldagne, il s'était grandement étonné.

— Pourquoi n'es-tu pas à ton poste? lui demanda-t-il.

— A quel poste?

— Ne t'ai-je pas parlé tout à l'heure dans le fossé?

— A moi ?

— Ne t'ai-je pas promis cinquante pistoles?

On s'expliqua.

Quand Peyrolles sut qu'il avait fait un pas de clerc, quand il connut le nom de l'homme à qui il s'était livré, il fut pris d'une grande frayeur.

Les braves eurent beau lui dire que Lagardère était là pour attaquer lui-même, et qu'entre Nevers et lui, c'était guerre à mort, Peyrolles ne fut point rassuré. Il comprit d'instinct l'effet qu'avait dû produire sur une âme loyale et toute jeune la soudaine découverte d'une trahison.

A cette heure, Lagardère devait être un allié du duc.

A cette heure, Aurore de Caylus devait être prévenue.

Car ce que Peyrolles ne devina point, ce fut la conduite du Parisien. Peyrolles ne put concevoir cette témérité de se charger d'un enfant à l'heure du combat.

Staupitz, Pinto, le Matador et Saldagne furent dépêchés en recrutenrs. Peyrolles, lui, se

chargea d'avertir son maître et de surveiller Aurore de Caylus.

En ce temps, surtout vers les frontières, on trouvait toujours suffisante quantité de rapières à vendre. Nos quatre prévôts revinrent bien accompagnés.

Mais qui pourrait dire l'embarras profond, les peines de conscience, les douleurs en un mot de maître Cocardasse junior et de son *alter ego* frère Passepoil !

C'étaient deux coquins, nous accordons cela volontiers; ils tuaient pour un prix; leur rapière ne valait pas mieux qu'un stylet de bravo ou qu'un couteau de bandit; mais les pauvres diables n'y mettaient point de malice.

Il gagnaient leur vie à cela. C'était la faute du temps et des mœurs, bien plus encore que leur faute à eux.

En ce siècle si grand qu'illuminait tant de gloire, il n'y avait guère de brillant qu'une certaine couche superficielle, au-dessous de laquelle était le chaos.

Encore cette couche du dessus avait-elle bien des taches parmi ses paillettes et sur son brocart !

La guerre avait tout démoralisé, depuis le haut jusqu'au bas.

La guerre était mercenaire au premier chef. On peut bien le dire, pour la plupart des généraux comme pour les derniers soldats, l'épée était purement un outil.

Et la vaillance un gagne-pain.

Cocardasse et Passepoil aimaient leur petit Parisien, qui les dépassait de la tête. Quand l'affection naît dans ces cœurs pervertis, elle est tenace et forte.

Cocardasse et Passepoil, d'ailleurs, et à part cette affection dont nous savons l'origine, n'étaient nullement incapables de bien faire. Il y avait de bons germes en eux, et l'affaire du petit orphelin de l'hôtel ruiné de Lagardère n'était pas la seule bonne action qu'ils eussent faite en leur vie au hasard et par mégarde.

Mais leur tendresse pour Henri était leur meilleur sentiment, et, quoiqu'il s'y mêlât bien quelque peu d'égoïsme, puisqu'ils se miraient tous deux dans leur glorieux élève, on peut dire que leur amitié n'avait point l'intérêt pour mobile. Cocardasse et Passepoil auraient volontiers exposé leur vie pour l'amour de Lagardère.

Et voilà que, ce soir, la fatalité les mettait en face de lui! Pas moyen de se dédire! Leurs lames étaient à Peyrolles, qui les avait payées.

Fuir ou s'abstenir, c'était manquer hautement au point d'honneur, rigoureusement respecté par leurs pareils.

Ils avaient été une heure entière sans s'adresser la parole. Durant toute cette soirée, Cocardasse ne jura pas une seule fois « capédébiou ! »

Ils poussaient tous deux de gros soupirs, à l'unisson. De temps en temps, ils se regardaient d'un air piteux. Ce fut tout.

Quand on se mit en branle pour l'assaut, ils se serrèrent la main tristement.

Passepoil dit :

— Que veux-tu ! nous ferons de notre mieux.

Et Cocardasse soupira.

— Ça ne se peut pas, frère Passepoil, ça ne se peut pas. Fais comme moi.

Il prit dans la poche de ses chausses le bouton d'acier qui lui servait en salle, et l'adapta au bout de son épée. Passepoil l'imita.

Tous deux respirèrent alors : ils avaient le cœur plus libre.

Les estafiers et leurs nouveaux alliés s'étaient divisés en trois troupes. La première avait tourné les douves pour arriver du côté de l'ouest ; la seconde gardait sa position au delà du pont ; la troisième, composée principalement de bandouliers et de contrebandiers conduits

par Saldagne, devait attaquer de face, en arrivant par le petit escalier.

Lagardère et Nevers les voyaient distinctement depuis quelques secondes. Ils auraient pu compter ceux qui se glissaient le long de l'escalier.

— Attention ! avait dit Lagardère ; dos à dos... toujours l'appui au rempart... L'enfant n'a rien à craindre, il est protégé par le poteau du pont... Jouez serré, monsieur le duc ! Je vous préviens qu'ils sont capables de vous enseigner à vous-même votre propre botte, si, par cas, vous l'avez oubliée... C'est encore moi, s'interrompit-il avec dépit, c'est encore moi qui ai fait cette sottise-là ! mais tenez-vous ferme. Quant à moi, j'ai la peau trop dure pour ces épées de malotrus.

Sans les précautions qu'ils avaient prises à la hâte, ce premier choc des estafiers eût été terrible. Ils s'élancèrent, en effet, tous à la fois et tête baissée en criant :

— A Nevers ! à Nevers !

Et, par-dessus ce cri général, on entendait les deux voix amies du Gascon et du Normand, qui éprouvaient une certaine consolation à constater ainsi qu'ils ne s'adressaient point à leur ancien élève.

Les estafiers n'avaient aucune idée des obstacles accumulés sur leur passage. Ces remparts qui ont pu sembler au lecteur une pauvre et puérile ressource, firent d'abord merveille.

Tous ces hommes à lourds accoutrements et à longues rapières vinrent donner dans les poutres et s'embarrasser parmi le foin. Bien peu arrivèrent jusqu'à nos deux champions, et ceux-là en portèrent la marque.

Il y eut du bruit, de la confusion ; en somme, un seul bandoulier resta par terre.

Mais la retraite ne ressembla pas à l'attaque.

Dès que le gros des assassins commença à plier, Nevers et son ami prirent à leur tour l'offensive.

— J'y suis ! j'y suis ! crièrent-ils en même temps.

Et tous deux s'élancèrent en avant.

Le Parisien perça du premier coup un bandoulier d'outre en outre ; ramenant l'épée et coupant à revers, il trancha le bras d'un contrebandier ; puis, ne pouvant arrêter son élan, et arrivant sur le troisième de trop court, il lui écrasa le crâne d'un coup de pommeau.

Ce troisième était l'Allemand Staupitz, qui tomba lourdement à la renverse.

— J'y suis ! j'y suis !

Nevers taillait aussi de son mieux. Outre un partisan qu'il avait jeté sous les roues de la charrette, le Matador et Joël étaient grièvement blessés de sa main.

Mais, comme il allait achever ce dernier, il vit deux ombres qui se glissaient le long du mur dans la direction du pont.

— A moi, chevalier! cria-t-il en retournant précipitamment sur ses pas.

Lagardère ne prit que le temps d'allonger un vertueux fendant à Pinto, qui, tout le restant de sa vie, ne put montrer qu'une seule oreille.

— Vive Dieu! dit-il en rejoignant Nevers, j'avais presque oublié l'ange blond, mes amours!

Les deux ombres avaient pris le large.

Un silence profond régnait dans les douves. Il y avait un quart d'heure de passé.

— Reprenez haleine vivement, monsieur le duc, dit Lagardère : les drôles ne nous laisseront pas longtemps en repos... Êtes-vous blessé?

— Une égratignure.

— Où cela?

— Au front.

Le Parisien ferma les poings et ne parla plus. C'étaient les suites de sa leçon d'escrime.

Deux ou trois minutes se passèrent ainsi,

puis l'assaut recommença, mais, cette fois, sérieusement et avec ensemble.

Les assaillants arrivaient sur deux lignes et prenaient soin d'écarter les obstacles avant de passer outre.

— C'est l'heure de battre fort et ferme ! dit Lagardère à demi voix ; surtout, ne vous occupez que de vous, monsieur le duc... Je couvre l'enfant.

C'était un cercle silencieux et sombre, qui allait se rétrécissant autour d'eux.

— A Nevers ! dit une voix.

Dix lames s'allongèrent.

— J'y suis ! fit le Parisien, qui bondit en avant encore une fois.

Le Tueur poussa un cri et tomba sur le corps de deux bandouliers foudroyés.

Les estafiers reculèrent, mais de quelques semelles seulement.

Ceux qui venaient les derniers criaient toujours :

— A Nevers ! à Nevers !

Et Nevers répondait, car il s'échauffait au jeu :

— J'y suis, mes compagnons. Voici de mes nouvelles... Encore !... encore !

Et, chaque fois, sa lame sortait humide et rouge.

Ah ! c'étaient deux fiers lutteurs !

— A toi, seigneur Saldagne ! criait le Parisien ; c'est le coup que je t'enseignai à Ségorbe ! A toi, Faënza !... Mais approchez donc ; il faudrait, pour vous atteindre, des hallebardes de cathédrale !

Et il piquait ! et il fauchait ! Il ne se trouvait déjà plus un seul des bandouliers qu'on avait mis en avant.

Derrière les contrevents de la fenêtre basse, il y avait quelqu'un. Ce n'était plus Aurore de Caylus.

Il y avait deux hommes qui écoutaient, le frisson dans les veines et la sueur glacée au front.

C'étaient M. de Peyrolles et son maître.

— Les misérables ! dit le maître, ils ne sont pas assez de dix contre un !... Faudra-t-il que je me mette de la partie ?

— Prenez garde, monseigneur !

— Le danger est qu'il en reste un de vivant ! dit le maître.

Au dehors :

— J'y suis ! j'y suis !

En vérité, le cercle s'élargissait ; les coquins pliaient. Et il ne restait plus que quelques minutes pour parfaire la demi-heure.

Lagardère n'avait pas une écorchure. Nevers n'avait que sa piqûre au front.

Et tous deux auraient pu ferrailler encore pendant une heure du même train.

Aussi la fièvre du triomphe commençait à les emporter. Sans le savoir, et surtout sans le vouloir, ils s'éloignaient parfois de leur poste pour aborder le front des spadassins. Le cercle de cadavres et de blessés qui était autour d'eux ne prouvait-il pas assez clairement leur supériorité? Cette vue les exaltait. La prudence s'enfuit quand l'ivresse va naître. C'était l'heure du véritable danger.

Ils ne voyaient point que tous ces cadavres et ces gens hors de combat étaient des auxiliaires mis en avant pour les lasser. Les maîtres d'armes restaient debout, sauf un seul, Staupitz, qui n'était qu'évanoui.

Les maîtres d'armes se tenaient à distance; ils attendaient leur belle. Ils s'étaient dit:

— Séparons-les seulement, et, s'ils sont de chair et d'os, nous les aurons.

Toute leur manœuvre, depuis quelques instants, tendait à attirer en avant un des deux champions, tandis qn'on maintiendrait l'autre acculé à la muraille.

Joël de Jugan, blessé deux fois, Faënza, Co-

cardasse et Passepoil furent chargés de Lagardère ; les trois Espagnols allèrent contre Nevers.

La première bande devait lâcher pied à un moment donné ; l'autre, au contraire, devait tenir quand même. Elles s'étaient partagé le restant des auxiliaires.

Dès le premier choc, Cocardasse et Passepoil se mirent en arrière. Joël et l'Italien, sujet de notre saint-père, reçurent chacun un horion bien appliqué. En même temps, Lagardère, se retournant, balafra le visage du Tueur, qui serrait de trop près M. de Nevers.

Un cri de sauve qui peut se fit entendre.

— En avant ! dit le Parisien bouillant.

— En avant ! répéta le jeune duc.

Et tous deux :

— J'y suis ! j'y suis !

Tout plia devant Lagardère, qui, en un clin d'œil, fut à l'autre bout du fossé.

Mais le duc trouva devant lui un mur de fer. Tout au plus son élan gagna-t-il quelques pas.

Il n'était pas homme à crier au secours. Il tenait bon, et Dieu sait que les trois Espagnols avaient de la besogne ! Pinto et Saldagne étaient déjà blessés tous les deux.

A ce moment, la grille de fer qui fermait la fenêtre basse tourna sur ses gonds.

Nevers était à trois toises environ de la fenêtre.

Les contrevents s'ouvrirent. Il n'entendit pas, environné qu'il était de mouvement et de bruit.

Deux hommes descendirent l'un après l'autre dans la douve. Nevers ne les vit point.

Ils avaient tous deux à la main leurs épées nues. Le plus grand avait un masque sur le visage.

— Victoire! cria le Parisien, qui avait fait place nette autour de lui.

Nevers lui répondit par un cri d'agonie.

Un des deux hommes descendus par la fenêtre basse, le plus grand, celui qui avait un masque sur le visage, venait de lui passer son épée au travers du corps par derrière.

Nevers tomba. — Le coup avait été porté, comme on disait alors, *à l'italienne,* c'est-à-dire savamment, et comme on fait une opération de chirurgie.

Les lâches estocades qui vinrent après étaient inutiles.

En tombant, Nevers put se retourner. Son regard mourant se fixa sur l'homme au masque.

Une expression d'amère douleur décomposa ses traits.

La lune, à son dernier quartier, se levait

tardivement derrière les tourelles du château.

On ne la voyait point encore, mais sa lumière diffuse éclairait vaguement les ténèbres.

— Toi! c'est toi! murmura Nevers expirant; toi, Gonzague! toi, mon ami, pour qui j'aurais donné cent fois ma vie!

— Je ne la prends qu'une fois, répondit froidement l'homme au masque.

La tête du jeune duc se renversa livide.

— Il est mort, dit Gonzague; à l'autre.

Il n'était pas besoin d'aller à l'autre, l'autre venait.

Quand Lagardère entendit le râle du jeune duc, ce ne fut pas un cri qui sortit de sa poitrine, ce fut un rugissement. Les maîtres d'armes s'étaient reformés derrière lui. Arrêtez donc un lion qui bondit! Deux estafiers roulèrent sur l'herbe; il passa.

Comme il arrivait, Nevers se souleva, et, d'une voix éteinte :

— Frère, souviens-toi et venge-moi!

— Sur Dieu, je le jure! s'écria le Parisien; tous ceux qui sont là mourront de ma main!

L'enfant rendit une plainte sous le pont, comme s'il se fût éveillé au dernier râle de son père.

Ce faible bruit passa inaperçu.

— Sus ! sus ! cria l'homme masqué.

— Il n'y a que toi que je ne connaisse pas, dit Lagardère en se redressant, seul désormais contre tous. J'ai fait un serment... il faut pourtant que je puisse te retrouver quand l'heure sera venue.

— Sus ! répéta le maître.

Entre lui et le Parisien se massaient cinq prévôts d'armes et M. de Peyrolles.

Ce ne furent pas les estafiers qui chargèrent.

Le Parisien saisit une botte de foin, dont il se fit un bouclier, et troua comme un boulet le gros des spadassins. Son élan le porta au centre, il ne restait plus que Saldagne et Peyrolles au-devant de l'homme masqué, qui se mit en garde.

L'épée de Lagardère, coupant entre Peyrolles et Gonzague, fit à la main du maître une large entaille.

— Tu es marqué ! s'écria-t-il en faisant retraite.

Il avait entendu, lui seul, le premier cri de l'enfant éveillé.

En trois bonds, il fut sous le pont. La lune passait par-dessus les tourelles. Tous virent qu'il prenait à terre un fardeau.

— Sus ! sus ! râla le maître suffoqué par la

rage. C'est la fille de Nevers ! la fille de Nevers à tout prix !

Lagardère avait déjà l'enfant dans ses bras.

Les estafiers semblaient des chiens battus. Ils n'allaient plus de bon cœur à la besogne.

Cocardasse, augmentant à dessein leur découragement, grommelait :

— Lou couquin va nous achever ici !

Pour gagner le petit escalier, Lagardère n'eût qu'à brandir sa lame, qui flamboyait maintenant aux rayons de la lune, et à dire :

— Place, mes drôles !

Tous s'écartèrent d'instinct.

Il monta les marches de l'escalier.

Dans la campagne, on entendait le galop d'une troupe de cavaliers.

Lagardère, au haut des degrés, montrant son beau visage en pleine lumière, leva l'enfant, qui, à sa vue, s'était prise à sourire.

— Oui, s'écria-t-il, voici la fille de Nevers !... Viens donc la chercher derrière mon épée, assassin ! toi qui as commandé le meurtre, toi qui l'as achevé lâchement par derrière !... Qui que tu sois, ta main gardera ma marque. Je te reconnaîtrai. Et, quand il sera temps, si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi !

L'HOTEL DE NEVERS.

I

— La maison d'or. —

Louis XIV était mort depuis deux ans, après avoir vu s'éteindre deux générations d'héritiers, le Dauphin et le duc de Bourgogne. Le trône échut à son arrière-petit-fils, Louis XV, enfant.

Le grand roi s'en était allé tout entier. Ce qui ne manque à personne après la mort lui avait manqué. Moins heureux que le dernier de ses sujets, il n'avait pu donner force à sa volonté suprême.

Il est vrai que la prétention pouvait sembler

exorbitante : disposer par acte olographe de vingt ou trente millions de sujets !

Mais combien Louis XIV vivant aurait pu oser davantage !

Le testament de Louis XIV mort n'était, à ce qu'il paraît, qu'un chiffon sans valeur. On le déchira bel et bien. Personne ne s'en émut, sinon ses fils légitimes.

Pendant le règne de son oncle, Philippe d'Orléans avait joué au bouffon, comme Brutus. Ce n'était pas dans le même but. A peine eut-on crié à la porte de la chambre funèbre « : Le roi est mort : vive le roi ! » Philippe d'Orléans jeta le masque.

Le conseil de régence institué par Louis XIV roula dans les limbes. Il y eut un régent, qui fut d'Orléans lui-même.

Les princes jetèrent les hauts cris, le duc du Maine s'agita, la duchesse sa femme clabauda ; la nation, qui ne s'intéressait guère à tous ces bâtards savonnés, demeura en paix. Sauf la conspiration de Cellamare, que Philippe d'Orléans étouffa en grand politique, la régence fut une époque tranquille.

Ce fut une étrange époque. Je ne sais si on peut dire qu'elle ait été calomniée. Quelques écrivains protestent çà et là contre le mépris où

généralement on la tient; mais la majorité des porte-plumes cria haro! avec un ensemble étourdissant. Histoire et mémoires, sont d'accord. En aucun autre temps, l'homme, fait d'un peu de boue, ne se souvint mieux de son origine.

L'orgie régna, l'or fut Dieu.

En lisant les folles débauches de la spéculation, acharnée aux petits papiers de Law, on croit en vérité assister aux goguettes financières de notre âge. Seulement, le Mississipi était l'appât unique. La civilisation n'avait pas dit son dernier mot. Ce fut l'art enfant, mais un enfant sublime!

Nous sommes au mois de septembre de l'année 1717. Dix-neuf ans se sont écoulés depuis les événemens que nous avons racontés aux premières pages de ce récit.

Cet inventeur qui créa la banque de la Louisiane, le fils de l'orfévre Jean Law de Lauriston, était alors dans tout l'éclat de son succès et de sa puissance. La création de ses billets d'État, sa banque générale, et enfin sa *Compagnie d'Occident*, bientôt transformée en Compagnie des Indes, faisaient de lui le véritable ministre des finances du royaume, bien que M. d'Argenson eût le portefeuille.

Le régent, dont la belle intelligence était pro-

fondément gâtée par l'éducation d'abord, ensuite par les excès de tout genre, le régent se laissa prendre, dit-on, de bonne foi, aux splendides mirages de ce poëme financier.

Law prétendait se passer d'or et changer tout en or.

Par le fait, un moment arriva où chaque spéculateur, petit Midas, put manquer de pain avec des millions en papier dans ses coffres.

Mais notre histoire ne va pas jusqu'à la culbute de l'audacieux Écossais, qui, du reste, n'est point un de nos personnages.

Nous ne verrons que les débuts éblouissants de sa mécanique.

Au mois de septembre 1717, les actions nouvelles de la Compagnie des Indes, qu'on appelait des *filles*, par opposition aux *mères* qui étaient les anciennes, se vendaient à cinq cents pour cent de prime.

Les *petites filles,* créées quelques jours plus tard, devaient avoir une vogue pareille.

Nos aïeux achetaient pour cinq mille livres tournois, en beaux écus sonnants, une bande de papier gris sur lequel était gravée promesse de payer mille livres à vue.

Au bout de trois ans, ces orgueilleux chiffons valurent quinze sous le cent. On en faisait des

papillottes, et telle petite-maîtresse frisée à la bichon pouvait avoir cinq ou six cent mille livres sous sa cornette de nuit.

Philippe d'Orléans avait pour Law les complaisances les plus exagérées. Les mémoires du temps affirment que ces complaisances n'étaient point gratuites.

A chaque création nouvelle, Law faisait la part du feu, c'est-à-dire de la cour. Les grands seigneurs se disputaient cette curée avec une repoussante avidité.

L'abbé Dubois, car il ne fut archevêque de Cambrai qu'en 1720, cardinal et académicien qu'en 1722, l'abbé Guillaume Dubois venait d'être nommé ambassadeur d'Angleterre. Il aimait les actions, qu'elles fussent mères, filles ou petites-filles, d'une affection sincère et imperturbable.

Nous n'avons rien à dire des mœurs du temps, qui ont été peintes à satiété. La cour et la ville prenaient follement leur revanche du rigorisme apparent des dernières années de Louis XIV.

Paris était un grand cabaret avec tripot et le reste.

Si une grande nation pouvait être déshonorée, la régence serait comme une tache indélébile à l'honneur de la France.

Mais sous combien de gloires magnifiques le siècle à venir devait cacher cette imperceptible souillure !

C'était une matinée d'automne, sombre et froide. Des ouvriers charpentiers, menuisiers et maçons montaient par groupes la rue Saint-Denis, portant leurs outils sur l'épaule. Ils arrivaient du quartier Saint-Jacques, où se trouvaient, pour la plupart, les logis des manœuvres, et tournaient tous ou presque tous le coin de la petite rue Saint-Magloire.

Vers le milieu de cette rue, presque en face de l'église du même nom, qui existait encore au centre de son cimetière paroissial, un portail de noble apparence s'ouvrait, flanqué de deux murs à créneaux aboutissant à des pignons chargés de sculptures.

Les ouvriers passaient la porte cochère et entraient dans une grande cour pavée qu'entouraient de trois côtés de nobles et riches constructions.

C'était l'ancien hôtel de Lorraine, habité sous la Ligue par M. le duc de Mercœur. Depuis Louis XIII, il portait le nom d'hôtel de Nevers. On l'appelait maintenant l'hôtel de Gonzague.

Philippe de Mantoue, prince de Gonzague, l'habitait.

C'était sans contredit, après le régent et Law, l'homme le plus riche et le plus important de France. Il jouissait des biens de Nevers à deux titres différents : d'abord comme parent et présomptif héritier, ensuite comme mari de la veuve du dernier duc, mademoiselle Aurore de Caylus.

Ce mariage lui donnait, en outre, l'immense fortune de Caylus-Verrous, qui s'en était allé dans l'autre monde rejoindre ses deux femmes.

Si le lecteur s'étonne de ce mariage, nous lui rappellerons que le château de Caylus était isolé, loin de toute ville, et que deux jeunes femmes y étaient mortes captives.

Il est des choses qui se peuvent expliquer seulement par la violence physique ou morale.

Le bonhomme Verrous n'y allait pas par quatre chemins, et nous devons être fixés suffisamment sur la délicatesse de M. le prince de Gonzague.

Il y avait dix-huit ans que la veuve de Nevers portait ce nom. Elle n'avait pas quitté le deuil un seul jour, pas même pour aller à l'autel.

Le soir des noces, quand Gonzague vint à son chevet, elle lui montra d'une main la porte; son autre main appuyait un poignard contre son propre sein.

— Je vis pour la fille de Nevers, lui dit-elle,

mais le sacrifice humain a des bornes. Faites un pas et je vais attendre ma fille à côté de son père.

Gonzague avait besoin de sa femme pour toucher les revenus de Caylus. Il salua profondément et s'éloigna.

Depuis ce soir, jamais une parole n'était tombée de la bouche de la princesse en présence de son mari. Celui-ci était courtois, prévenant, affectueux. Elle restait froide et muette.

Chaque jour, à l'heure des repas, Gonzague envoyait le maître d'hôtel prévenir madame la princesse. Il ne se serait point assis avant d'avoir accompli cette formalité. C'était un grand seigneur.

Chaque jour, la première femme de madame la princesse répondait que sa maîtresse, souffrante, priait M. le prince de la dispenser de se mettre à table.

Cela, trois cent soixante-cinq fois par an pendant dix-huit années.

Du reste, Gonzague parlait très-souvent de sa femme, et en termes tout affectueux. Il avait des phrases toutes faites qui commençaient ainsi : « Madame la princesse me disait... » ou bien : « Je disais à madame la princesse... » et il plaçait ces phrases volontiers.

Le monde n'était point dupe, tant s'en fallait, mais il faisait semblant de l'être, ce qui est tout un pour certains esprits forts.

Gonzague était un esprit très-fort, incontestablement habile, plein de sang-froid et de hardiesse. Il avait dans les manières la dignité un peu théâtrale des gens de son pays; il mentait avec une effronterie voisine de l'héroïsme, et, bien que ce fût au fond le plus déhonté libertin de la cour, en public chacune de ses paroles était marquée au sceau de la plus rigoureuse décence. Le régent l'appelait son meilleur ami.

Chacun lui savait très-bon gré des efforts qu'il faisait pour retrouver la fille du malheureux Nevers, le troisième Philippe, l'autre ami d'enfance du régent.

Elle était introuvable, mais, comme il avait été jusqu'alors impossible de constater son décès, Gonzague restait le tuteur naturel, à plus d'un titre, de cette enfant qui sans doute n'existait plus.

Et c'était en cette qualité qu'il touchait les revenus de Nevers.

La mort constatée de cet enfant l'aurait rendu héritier du duc Philippe.

Car la veuve de ce dernier, tout en cédant à la pression paternelle en ce qui concernait le

mariage, s'était montrée inflexible pour tout ce qui regardait les intérêts de sa fille. Elle s'était mariée en prenant publiquement qualité de veuve du prince Philippe de Nevers ; elle avait, en outre, constaté la naissance de sa fille dans son contrat de mariage.

Gonzague avait probablement ses raisons pour accepter tout cela.

Il cherchait, depuis dix-huit ans; la princesse aussi. Leurs démarches également infatigables, bien qu'elles fussent suscitées par des motifs bien différents, étaient restées sans résultat.

Vers la fin de cet été, Gonzague avait parlé pour la première fois de régulariser cette position, et de convoquer un tribunal de famille qui pût régler les questions d'intérêt pendantes.

Mais il avait tant à faire, et il était si riche !

Un exemple. Tous ces ouvriers que nous venons de voir entrer à l'ancien hôtel de Nevers étaient à lui : tous, les charpentiers, les menuisiers, les maçons, les terrassiers, les serruriers. Ils avaient tout bonnement mission de mettre l'hôtel sens dessus dessous.

Une superbe demeure pourtant, et que Nevers après Mercœur, Gonzague lui-même après Nevers, s'étaient plu à embellir. Trois corps de logis, ornés d'arcades pyramidales figurées sur

toute la longueur du rez-de-chaussée, avec une galerie régnante au premier étage, une galerie formée d'entrelacs sarrasins qui faisaient honte aux guirlandes légères de l'hôtel de Cluny, qui laissaient bien loin derrière eux les basses frises de l'hôtel de la Tremouille.

Les trois grandes portes, taillées en cintre surbaissé dans le plein de l'ogive pyramidale, laissaient voir des péristyles restaurés par Gonzague dans le style florentin, de belles colonnes de marbre rouge, coiffées de chapitaux fleuris, debout sur leurs socles larges et carrés, chargés de quatre lions accroupis aux angles.

Au-dessus de la galerie, le corps de logis faisant face au portail avait deux étages de fenêtres carrées ; les deux ailes, de même hauteur pourtant, ne portaient qu'un étage aux croisées hautes et doubles, terminées, au-dessus du toit, par des pignons à quatre pans en facon de mansardes.

A l'angle rentrant formé par le corps de logis et l'aile orientale, une merveilleuse tourelle se collait, supportée par trois sirènes dont les queues s'entortillaient autour du cul-de-lampe. C'était un petit chef-d'œuvre de l'art gothique, un bijou de pierre sculptée.

L'intérieur, restauré savamment, offrait une

longue série de magnificences : Gonzague était orgueilleux et artiste à la fois.

La façade qui donnait sur le jardin datait de cinquante ans à peine. C'était une ordonnance de hautes colonnes italiennes supportant les arcades d'un cloître régnant. Le jardin immense, ombreux et peuplé de statues, allait rejoindre à l'est, au sud et à l'ouest les rues Quincampoix, Aubry-le-Boucher et Saint-Denis.

Paris n'avait pas de palais plus princier. Il fallait donc que Gonzague, prince, artiste et orgueilleux, eût un bien grave motif pour bouleverser tout cela.

Voici le motif qu'avait Gonzague.

Le régent, au sortir d'un souper, avait accordé à M. le prince de Carignan le droit d'établir en son hôtel un colossal office d'agent de change. La rue Quincampoix chancela un instant sur la base vermoulue de ses bicoques. On disait que M. de Carignan avait le droit d'empêcher tout transport d'action signé ailleurs que chez lui.

Gonzague fut jaloux.

Pour le consoler, au sortir d'un autre souper, le régent lui accorda, pour l'hôtel de Gonzague, le monopole des échanges d'actions contre marchandises.

C'était un cadeau étourdissant. Il y avait là dedans des montagnes d'or.

Ce qu'il fallait d'abord, c'était faire de la place pour tout le monde, puisque tout le monde devait payer et même très-cher. — Le lendemain du jour où la concession fut octroyée, l'armée des démolisseurs arriva. On s'en prit d'abord au jardin.

Les statues prenaient de la place et ne payaient point : on enleva les statues; les arbres ne payaient point et prenaient de la place : on abattit les arbres.

Par une fenêtre du premier étage, tendue de hautes tapisseries, une femme en deuil vint et regarda d'un œil triste l'œuvre de dévastation.

Elle était belle, mais si pâle, que les ouvriers la comparaient à un fantôme.

Ils se disaient entre eux que c'était la veuve du feu duc de Nevers, la femme du prince Philippe de Gonzague.

Elle regarda longtemps ; il y avait en face de sa croisée un orme plus que séculaire, où les oiseaux chantaient chaque matin, saluant le renouveau du jour, l'hiver comme l'été.

Quand le vieil orme tomba sous la hache, la femme en deuil ferma les draperies sombres de sa croisée. On ne la revit plus.

Elles tombèrent toutes ces grandes allées ombreuses au bout desquelles se voyaient les corbeilles de rosiers avec l'énorme vase antique trônant sur son piédestal. Les corbeilles furent foulées, les rosiers arrachés, les vases jetés dans un coin du garde-meuble.

Tout cela tenait de la place, toute cette place valait de l'argent.

Beaucoup d'argent, Dieu merci! Savait-on jusqu'où la fièvre de l'agio pousserait chacune de ces loges que Gonzague allait faire construire? On ne pouvait désormais jouer que là, et tout le monde voulait jouer. Telle baraque devait se louer assurément aussi cher qu'un hôtel.

A ceux qui s'étonnaient ou qui se moquaient de ces ravages, Gonzague répondait :

— Dans cinq ans, j'aurai deux ou trois milliards... J'achèterai le château des Tuileries à Sa Majesté Louis quinzième, qui sera roi et qui sera ruiné.

Ce matin où nous entrons pour la première fois à l'hôtel, l'œuvre de dévastation était à peu près achevée.

Un triple étage de cages en planches s'élevait tout autour de la cour d'honneur. Les vestibules étaient transformés en bureaux, et les maçons terminaient les baraques du jardin.

La cour était littéralement encombrée de loueurs et d'acheteurs.

C'était aujourd'hui même qu'on devait entrer en jouissance; c'était aujourd'hui qu'on devait ouvrir les comptoirs de la *maison d'or*, comme déjà on l'appelait.

Chacun entrait comme il voulait ou à peu près dans l'intérieur de l'hôtel. Tout le rez-de-chaussée, tout le premier étage, sauf l'appartement privé de madame la princesse, étaient aménagés pour recevoir marchands et marchandises.

L'âcre odeur du sapin raboté vous saisissait partout à la gorge; partout vos oreilles étaient offensées par le bruit redoublé du marteau.

Les valets ne savaient auquel entendre. Les préposés à la vente perdaient la tête.

Sur le perron principal, au milieu d'un état-major de marchands, on voyait un gentilhomme chargé de velours, de soie, de dentelles, avec des bagues à tous les doigts, et une superbe chaîne en orfévrerie joyautée autour du cou.

C'était M. de Peyrolles, confident, conseiller intime et factotum du maître de céans.

Il n'avait pas vieilli beaucoup. C'était toujours le même personnage maigre, jaune, voûté, dont les gros yeux effrayés appelaient la mode des lunettes.

Il avait ses flatteurs et le méritait bien, car Gonzague le payait cher.

Vers neuf heures, au moment où l'encombrement diminuait un peu, par suite de cette gênante sujétion de l'appétit à laquelle obéissent même les spéculateurs, deux hommes qui n'avaient pas précisément tournures de financiers passèrent le seuil de la grande porte, à quelques pas l'un de l'autre.

Bien que l'entrée fût libre, ces deux gaillards n'avaient pas l'air bien pénétrés de leur droit.

Le premier dissimulait très-mal son inquiétude sous un grand air d'impertinence ; le second, au contraire, se faisait aussi humble qu'il le pouvait.

Tous deux portaient l'épée, de ces longues épées qui vous sentaient leur estafier à trois lieues à la ronde.

Il faut bien l'avouer, ce genre était un peu démodé. La régence avait extirpé le spadassin. On ne se tuait plus guère, même en haut lieu, qu'à coups de friponneries.

Progrès patent et qui prouvait en faveur de la mansuétude des mœurs nouvelles.

Nos deux braves cependant s'engagèrent dans la foule, le premier jouant des coudes sans façon, l'autre se glissant avec une adresse de chat

au travers des groupes, trop occupés pour prendre souci de lui.

Cet insolent qui s'en allait frottant ses coudes troués contre tant de pourpoints neufs, portait de mémorables moustaches à la crâne, un feutre défoncé qui se rabattait sur ses yeux, une cotte de buffle, et des chausses dont la couleur première était un problème. Sa rapière en verrouil relevait le pan déchiré du propre manteau de don César de Bazan.

Notre homme venait de Madrid.

L'autre — l'estafier humble et timide — avait trois poils blondâtres hérissés sous son nez crochu. Son feutre, privé de bords, le coiffait comme l'éteignoir coiffe la chandelle. Un vieux pourpoint, rattaché à l'aide de lanières de cuir, des chausses rapiécées, des bottes béantes, complétaient ce costume, qui eût demandé pour accompagnement une écritoire luisante bien mieux qu'une flamberge.

Il en avait une pourtant, une flamberge, mais qui, modeste autant que lui, battait humblement ses chevilles.

Après avoir traversé la cour, nos deux braves arrivèrent à peu près en même temps à la porte du grand vestibule, et tous deux, s'examinant du coin de l'œil, eurent la même pensée.

— Voici, se dirent-ils chacun de son côté, voici un triste sire qui ne vient pas pour acheter la maison d'or !

II

— Deux revenants. —

Ils avaient raison tous les deux. Robert Macaire et Bertrand, déguisés en traîneurs de brettes du temps de Louis XIV, en spadassins affamés et râpés, n'auraient point eu d'autres tournures.

Macaire, cependant, prenait en pitié son collègue, dont il apercevait seulement le profil perdu derrière le collet de son pourpoint, relevé pour cacher la trahison de la chemise absente.

— On n'est pas misérable comme cela ! se disait-il.

Et Bertrand, pour qui le visage de son confrère disparaissait derrière les masses ébouriffées d'une chevelure de nègre, pensait dans la bonté de son cœur :

— Le pauvre diable marche sur sa chrétienté. Il est pénible de voir un homme d'épée dans ce piteux état. Au moins, moi, je garde de l'apparence.

Il jeta un coup d'œil satisfait sur les ruines de son accoutrement.

Macaire, se rendant un témoignage pareil, ajoutait à part lui :

— Moi, du moins, je ne fais pas compassion aux gens!

Et il se redressait, morbleu! plus fier qu'Artaban, les jours où ce galant homme avait un habit neuf.

Un valet à mine haute et impertinente se présenta au seuil du vestibule. Tous deux pensèrent à la fois :

— Le malheureux n'entrera pas!

Macaire arriva le premier.

— Que voulez-vous? demanda le valet.

— Je viens pour acheter, drôle, répliqua Macaire, droit comme un i et la main à la garde de sa brette.

— Acheter quoi?

— Ce qui me plaira, coquin... Regarde-moi bien!... Je suis ami de ton maître et un homme d'argent, vivadiou!

Il prit le valet par l'oreille, le fit tourner et passa en ajoutant :

— Cela se voit, que diable!

Le valet pirouetta et se trouva en face de Bertrand, qui lui tira son éteignoir avec politesse.

— Mon ami, lui dit Bertrand d'un ton confidentiel, je suis un ami de M. le prince... Je viens pour affaires... de finances.

Le valet, encore tout étourdi, le laissa passer.

Macaire était déjà dans la première salle, et, jetant à droite et à gauche des regards dédaigneux :

— Ce n'est pas mal, fit-il ; on logerait ici à la rigueur!

Bertrand, derrière lui :

— M. de Gonzague me paraît assez bien établi!

Ils étaient chacun à un bout de la salle. — Macaire aperçut Bertrand.

— Par exemple!... s'écria-t-il, voilà qui est impayable!... On a laissé entrer ce bon garçon!... Ah! capédébiou! quelle tournure?

Il se mit à rire de tout son cœur.

— Ma parole, pensa Bertrand, il se moque de moi!... Croirait-on cela?

Il se détourna pour se tenir les côtes, et ajouta :

— Il est magnifique !

Macaire cependant, le voyant rire, se ravisa et pensa :

— Après tout, c'est ici la foire. Ce grotesque a peut-être assassiné quelque traitant au coin d'une rue... S'il avait les poches pleines !... J'ai envie d'entamer l'entretien, sandiéou !

— Qui sait, réfléchissait en même temps Bertrand, on doit en voir ici de toutes les couleurs... L'habit ne fait pas le moine... Ce croquemitaine a peut-être fait quelque coup hier au soir... S'il y avait de bons écus dans ces vilaines poches... Fantaisie me prend de faire un peu connaissance.

Macaire s'avançait.

— Mon gentilhomme !... dit-il en saluant avec roideur.

— Mon gentilhomme !... faisait au même instant Bertrand, courbé jusqu'à terre.

Ils se redressèrent comme deux ressorts et d'un commun mouvement.

L'accent de Macaire avait frappé Bertrand; la mélopée nasale de Bertrand avait fait tressaillir Macaire.

— A pas pur ! s'écria ce dernier ; je crois que c'est c'ta couquin de Passepoil !

— Cocardasse! Cocardasse junior! repartit le Normand, dont les yeux habitués aux larmes s'inondaient déjà; est-ce bien toi que je revois?

— En chair et en os, mon bon, capédébiou!... Embrasse-moi, ma caillou!

Il ouvrit ses bras. Passepoil se précipita sur son sein.

A eux deux, ils faisaient un véritable tas de loques.

Ils restèrent longtemps embrassés. Leur émotion était sincère et profonde.

— Assez! dit enfin le Gascon. Parle un peu voir, que j'entende ta voix.

— Dix-neuf ans de séparation! murmura Passepoil en essuyant ses yeux avec sa manche.

— Tron de l'air! se récria le Gascon, tu n'as donc pas de mouchoir, névou?

— On me l'aura volé dans cette cohue, répliqua doucement l'ancien prévôt.

Cocardasse fouilla dans sa poche avec vivacité. Bien entendu qu'il n'y trouva rien.

— Bagasse! fit-il d'un air indigné; le monde est plein de filous! Ah! ma caillou! reprit-il, dix-neuf ans! Nous étions jeunes tous deux!

— L'âge des folles amours!... Hélas! mon cœur n'a pas vieilli!

— Moi, je bois aussi honnêtement qu'autrefois !

Ils se regardèrent dans le blanc des yeux.

— Dites donc, maître Cocardasse, prononça Passepoil avec regret, ça ne vous a pas embelli, les années !

— Franchement, mon vieux Passepoil, riposta le Gascon, je suis fâché de t'avouer cela, mais tu es encore plus laid qu'autrefois. Eh donc !

Frère Passepoil eut un sourire d'orgueilleuse modestie et murmura :

— Ce n'est pas l'avis de ces dames ! —Mais, reprit-il, en vieillissant, tu as gardé tes belles allures : toujours la jambe bien tendue, la poitrine en avant , les épaules effacées, et tout à l'heure, en t'apercevant, je me disais à part moi : « Jarnibleu ! voilà un gentilhomme de grande mine... »

— Comme moi, comme moi, ma caillou ! interrompit Cocardasse. Aussitôt que je t'ai vu, j'ai pensé : « Oïmé ! que voilà un cavalier qui a une galante tournure ! »

— Que veux-tu ! fit le Normand en minaudant, la fréquentation du beau sexe, ça ne se perd jamais tout à fait.

— Ah çà ! que diable es-tu devenu, mon bon, depuis l'affaire ?

— L'affaire des fossés de Caylus? acheva Passepoil, qui baissa la voix malgré lui. Ne m'en parle pas! j'ai toujours devant les yeux le regard flamboyant du petit Parisien...

— Il avait beau faire nuit, capédébiou! on voyait les éclairs de sa prunelle!

— Comme il les menait!

— Huit morts dans la douve!

— Sans compter les blessés.

— Ah! sandiéou! quelle grêle de horions! C'était beau à voir. Et quand je pense que, si nous avions pris franchement notre parti, comme des hommes, si nous avions jeté l'argent reçu à la tête de ce Peyrolles pour nous mettre derrière Lagardère, Nevers ne serait pas mort! C'est pour le coup que notre fortune était faite!

— Oui, dit Passepoil avec un gros soupir, nous aurions dû faire cela!

— Ce n'était pas assez que de mettre des boutons à nos lames... il fallait défendre Lagardère... notre élève chéri...

— Notre maître! fit Passepoil en se découvrant d'un geste involontaire.

Le Gascon lui serra la main, et tous deux restèrent un instant pensifs.

— Ce qui est fait est fait, dit enfin Cocardasse. Je ne sais pas ce qui t'est arrivé depuis;

mais, moi, ça ne m'a pas porté bonheur... Quand les coquins de Carrigue nous chargèrent avec leurs carabines, je rentrai au château... Tu avais disparu... Au lieu de tenir ses promesses, le Peyrolles nous licencia le lendemain, sous prétexte que notre présence dans le pays confirmerait des soupçons déjà éveillés. C'était juste. On nous paya tant bien que mal. Nous partîmes. Je passai la frontière, demandant partout de tes nouvelles, chemin faisant. Rien!... Je m'établis d'abord à Pampelune, puis à Burgos, puis à Salamanque. Je descendis sur Madrid...

— Bon pays pourtant!...

— Le stylet y fait tort à l'épée; c'est comme l'Italie, qui, sans cela, serait un vrai paradis... De Madrid, je passai à Tolède, de Tolède à Ciudad-Réal; puis, las de la Castille, où je m'étais fait malgré moi de mauvaises affaires avec les alcades, j'entrai dans le royaume de Valence... Capédébiou! j'ai bu du bon vin de Majorque à Ségorbe... mais il coûte cher!... Je m'en allai de là pour avoir servi un vieux licencié qui voulait se défaire d'un sien cousin... La Catalogne vaut aussi son prix... Il y a des gentilshommes tout le long des routes entre Tortose, Tarragone et Barcelone... mais bourses vides et longues rapières... Enfin, j'ai repassé

les monts... Je n'avais plus un maravédis. J'ai senti que la voix de la patrie me rappelait... Voilà mon histoire.

— Alors, mon pauvre Cocardasse, tu n'as pas fait fortune?

Le Gascon retourna ses poches.

— Et toi, demanda-t-il, pécaïre ?

— Moi, répondit le Normand, je fus poursuivi par les chevaux de Carrigue jusqu'à Bagnères-de-Luchon, ou à peu près. L'idée me vint aussi de passer en Espagne ; mais je trouvai un bon bénédictin qui, sur mon air décent, me prit à son service. Il allait à Kehl, sur le Rhin, faire un héritage au nom de sa communauté. Je crois que je lui emportai sa malle et sa valise, et peut-être aussi son argent.

— Couquinasse! fit le Gascon.

— J'entrai en Allemagne. Voilà un brigand de pays! Tu parles de stylet? C'est au moins de l'acier. Là-bas, ils ne se battent qu'à coups de pots de bière... La femme d'un aubergiste de Mayence me débarrassa des ducats du bénédictin. Elle était gentille et elle m'aimait! — Ah! s'interrompit-il, Cocardasse, mon brave compagnon, pourquoi ai-je le malheur de plaire ainsi aux femmes !... Sans les femmes, j'aurais pu acheter une maison de campagne où passer mes

vieux jours : un petit jardin, une prairie parsemée de pâquerettes rosées, un ruisseau avec un moulin.

— Et, dans le moulin, une meunière, interrompit le Gascon.

Passepoil se frappa la poitrine.

— Les passions ! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel ; les passions font le tourment de la vie et empêchent un jeune homme de mettre de côté !

Ayant ainsi formulé la saine morale de sa philosophie, frère Passepoil reprit :

— J'ai fait comme toi, j'ai couru de ville en ville... pays plat, gros, bête et ennuyeux... des étudiants maigres et couleur de safran... des nigauds de poëtes qui bayent au clair de lune... des bourgmestres obèses qui n'ont jamais le plus petit neveu à mettre en terre... des églises où on ne chante pas la messe... des femmes... mais je ne saurais médire de ce sexe dont les enchantements ont embelli et brisé ma carrière !... enfin, de la viande crue et de la bière au lieu de vin !

— A pas pur ! prononça résolûment Cocardasse, je n'irai jamais dans ce pays-là !

— J'ai vu Cologne, Francfort, Vienne, Berlin, Munich et un tas d'autres villes noires où l'on

rencontre des troupes de grands nigauds qui chantent l'air du diable qu'on porte en terre... J'ai fait comme toi, j'ai pris le mal du pays. J'ai traversé les Flandres, et me voilà !

— La France ! s'écria Cocardasse, il n'y a que la France !

— Noble pays !

— Patrie du vin !

— Mère des amours !

— Mon cher maître, se reprit frère Passepoil après ce duo où ils avaient lutté de lyrique élan, est-ce seulement le manque absolu de maravédis, joint à l'amour de la patrie, qui t'a fait repasser la frontière ?

— Et toi..., est-ce uniquement le mal du pays ?

Frère Passepoil secoua la tête; Cocardasse baissa ses terribles yeux.

— Il y a bien encore autre chose, fit-il. Un soir, au détour d'une rue, je me suis trouvé face à face avec... devine qui ?...

— Je devine, repartit Passepoil. Pareille rencontre m'a fait quitter Bruxelles au pas de course.

— A cet aspect, mon bon, je sentis que l'air de la Catalogne ne me valait plus rien... Ce n'est pas une honte que de céder le pas à Lagardère. Eh donc !

— Je ne sais pas si c'est honte, mais c'est assurément prudence. Tu connais l'histoire de nos compagnons dans l'affaire des douves de Caylus?

Passepoil baissa la voix pour demander cela.

— Oui, oui, fit le Gascon, je sais l'histoire. Lou couquin l'avait dit : « Vous mourrez tous de ma main ! »

— L'ouvrage avance... Nous étions neuf épées à l'attaque, en comptant le capitaine Lorrain, chef des bandouliers... Je ne parle même pas de ses gens.

— Neuf bonnes lames ! dit Cocardasse d'un air pensif.

— Sur les neuf, Staupitz et le capitaine Lorrain sont partis les premiers. Staupitz était de famille, bien qu'il eût l'air d'un rustaud. Le capitaine Lorrain était bon homme de guerre, et le roi d'Espagne lui avait donné un régiment. Staupitz mourut sous les murs de son propre manoir, auprès de Nuremberg... il mourut d'un coup de pointe... là... entre les deux yeux !

Passepoil posa son doigt à l'endroit indiqué.

D'instinct, Cocardasse fit de même en disant :

— Le capitaine Lorrain mourut à Naples d'un coup de pointe entre les deux yeux, là ! Pour

ceux qui savent et qui se souviennent, c'est comme le cachet du vengeur !

— Les autres avaient fait leur chemin, reprit Passepoil, car M. de Gonzague n'a oublié que nous dans ses largesses. Pinto avait épousé une madonna de Turin ; le Matador tenait une académie en Écosse ; Joël de Jugan avait acheté une gentilhommière au fond de la basse Bretagne.

— Oui, oui, fit encore Cocardasse ; ils étaient tranquilles et à leur aise. Mais Pinto fut tué à Turin, le Matador fut tué à Glasgow.

— Joël de Jugan fut tué à Morlaix, continua frère Passepoil ; tous du même coup !

— La botte de Nevers !

— La terrible botte de Nevers !

Ils gardèrent un instant le silence. Cocardasse releva le bord affaissé de son feutre pour essuyer son front en sueur.

— Il reste encore Faënza, dit-il ensuite.

— Et Saldagne, ajouta frère Passepoil.

— Gonzague a fait beaucoup pour ces deux-là... Faënza est chevalier.

— Et Saldagne est baron... Leur tour viendra !

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, murmura, le Gascon, le nôtre aussi !

— Le nôtre aussi ! répéta Passepoil en frissonnant.

Cocardasse se redressa.

— Eh donc! s'écria-t-il en homme qui prend son parti, sais-tu, mon bon?... quand il m'aura couché sur le pavé ou sur l'herbe, avec ce trou entre les deux sourcils, car je sais bien qu'on ne lui résiste pas, je lui dirai comme autrefois : « Hé! lou petit couquin! tends-moi seulement la main, et, pour que je meure content, pardonne au vieux Cocardasse! » Capédébiou! voilà tout ce qu'il en sera.

Passepoil ne put retenir une grimace.

— Je tâcherais qu'il me pardonnât aussi, dit-il, mais pas si tard.

— Au petit bonheur, ma caillou!... En attendant, il est exilé de France... A Paris, du moins, on est sûr de ne point le rencontrer...

— Sûr?... répéta le Normand d'un air peu convaincu.

— Enfin, c'est, en cet univers, l'endroit où l'on a le plus de chance de l'éviter... J'y suis venu pour cela.

— Moi de même.

— Et aussi pour me recommander au bon souvenir de M. de Gonzague.

— Il nous doit bien quelque chose, celui-là!

— Saldagne et Faënza nous protégeront.

— Jusqu'à ce que nous soyons grands seigneurs comme eux!

— Sandiéou! ferons-nous une belle paire de galants, mon bon!

Le Gascon fit une pirouette, et le Normand répondit sérieusement :

— Je porte très-bien la toilette!

— Quand j'ai demandé Faënza, reprit Cocardasse, on m'a répondu : « M. le chevalier n'est pas visible... » M. le chevalier! répéta-t-il en haussant les épaules, pas visible!... J'ai vu le temps où je le faisais tourner comme une toupie!

— Quand je me suis présenté à la porte de Saldagne, repartit Passepoil, une grand laquais m'a toisé fort malhonnêtement et m'a dit : « M. le baron ne reçoit pas. »

— Hein! s'écria Cocardasse, quand nous aurons, nous aussi, de grands laquais! Morbiou! je veux que le mien soit insolent comme un valet de bourreau!

— Ah! soupira Passepoil, si j'avais seulement une gouvernante!

— A pas pur! mon bon, cela viendra! Si je comprends bien, tu n'as pas encore vu M. de Peyrolles.

— Non; je veux m'adresser au prince lui-même.

— On dit qu'il est maintenant riche à millions!

— A milliards!... C'est ici la maison d'or, comme on l'appelle. Moi, je ne suis pas fier, je me ferai financier, si on veut.

— Fi donc!... homme d'argent!... mon prévôt!...

Tel fut le premier cri qui s'échappa du noble cœur de Cocardasse junior. Mais il se ravisa et ajouta :

— Triste chute! Cependant... s'il est vrai qu'on fasse fortune là dedans...

— Si c'est vrai! s'écria Passepoil avec enthousiasme; mais tu ne sais donc pas?...

— J'ai entendu parler de bien des choses... mais je ne crois pas aux prodiges, moi!

— Il te faudra bien y croire... Les merveilles abondent... As-tu ouï parler du bossu de la rue Quincampoix?

— Celui qui prête sa bosse aux endosseurs d'actions?

— Il ne la prête pas... il la loue... et depuis deux ans il a gagné, dit-on, quinze cent mille livres.

— Pas possible! s'écria le Gascon en éclatant de rire.

— Tellement possible, qu'il va épouser une comtesse!

— Quinze cent mille livres ! répétait Cocardasse ; une simple bosse !

— Ah ! mon ami, fit Passepoil avec effusion, nous avons perdu là-bas de bien belles années... mais, enfin, nous arrivons au bon moment... Figure-toi qu'il n'y a qu'à se baisser pour prendre... C'est la pêche miraculeuse ! Demain, les louis d'or ne vaudront plus que six blancs... En venant ici, j'ai vu des marmots qui jouaient au bouchon avec des écus de six livres !

Cocardasse passa sa langue sur ses lèvres.

— Ah çà ! dit-il, par ce temps de cocagne, combien peut valoir un coup de pointe allongé proprement et savamment... à fond... la, dans toutes les règles de l'art ?

Il effaça sa poitrine, fit un appel bruyant du pied droit et se fendit.

Passepoil cligna de l'œil.

— Pas tant de bruit ! fit-il ; voici des gens qui viennent.

Puis, se rapprochant et baissant la voix :

— Mon opinion, dit-il à l'oreille de son ancien patron, est que ça doit valoir encore un bon prix. Avant qu'il soit une heure, j'espère bien savoir cela au juste de la bouche même de M. de Gonzague.

III

— Les enchères. —

La salle où notre Normand et notre Gascon s'entretenaient ainsi paisiblement était située au centre du bâtiment principal. Les fenêtres, tendues de lourdes tapisseries de Flandre, donnaient sur une étroite bande de gazon fermée par un treillage et qui devait s'appeler pompeusement désormais « le jardin réservé de madame la princesse. »

A la différence des autres appartements du rez-de-chaussée et du premier étage, déjà envahis

par les ouvriers de toute sorte, rien ici n'avait encore été changé.

C'était bien le grand salon d'apparat d'un palais princier, avec son ameublement opulent mais sévère. C'était un salon qui n'avait pas dû servir seulement aux divertissements et aux fêtes ; car, vis-à-vis de l'immense cheminée de marbre noir, une estrade s'élevait, recouverte d'un tapis de Turquie, et donnait à la pièce tout entière je ne sais quelle physionomie de tribunal.

Là, en effet, s'étaient réunis plus d'une fois les illustres membres de la maison de Lorraine, Chevreuse, Joyeuse, Aumale, Elbeuf, Nevers, Mercœur, Mayenne et les Guises, au temps où les hauts barons faisaient encore la destinée du royaume.

Il fallait toute la confusion qui régnait aujourd'hui à l'hôtel de Gonzague pour qu'on eût laissé pénétrer nos deux braves dans un lieu pareil.

Une fois entrés, par exemple, ils y devaient être plus en repos que partout ailleurs.

Le grand salon gardait pour un jour encore son inviolabilité. Une solennelle réunion de famille y devait avoir lieu dans la journée, et, le lendemain seulement, les menuisiers, faiseurs de cases, devaient en prendre possession.

— Un mot encore sur Lagardère, — dit Cocardasse dès que le bruit de pas qui avait interrompu leur entretien se fut éloigné, — quand tu le rencontras en la ville de Bruxelles, était-il seul?

— Non, répondit frère Passepoil. Et toi, quand tu le trouvas sur ton chemin à Barcelone ?

— Il n'était pas seul non plus.

— Avec qui était-il?

— Avec une jeune fille.

— Belle?

— Très-belle.

— C'est singulier : il était aussi avec une jeune fille belle, très-belle, quand je le vis, là-bas, en Flandre. Te souviens-tu de sa tournure, de son visage, de son costume?

Cocardasse répondit :

— Le costume, la tournure, le visage d'une charmante gitana d'Espagne. Et la tienne?...

— La tournure modeste, le visage d'un ange, le costume d'une fille noble.

— C'est singulier ! dit à son tour Cocardasse ; et quel âge à peu près?

— L'âge qu'aurait l'enfant.

— L'autre aussi... Tout n'est pas dit là-dessus, ma caillou... Et dans ceux qui attendent leur tour, après nous deux, après M. le chevalier de

Faënza et M. le baron de Saldagne, nous n'avons compté ni M. de Peyrolles, ni le prince Philippe de Gonzague.

La porte s'ouvrait. Passepoil n'eut que le temps de répondre.

— Qui vivra verra !

Un domestique en grande livrée entra, suivi de deux ouvriers toiseurs.

Il ne regarda même pas, tant il était affairé, du côté de nos gens, qui se glissèrent inaperçus dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Eh vite ! fit le valet, tracez la besogne de demain... Quatre pieds carrés partout.

Les deux ouvriers se mirent aussitôt au travail. Pendant que l'un d'eux toisait, l'autre marquait à la craie chaque division de quatre pieds, et y attachait un numéro d'ordre.

Le premier numéro attaché fut 927. Puis l'on suivit.

— Que diable font-ils là, mon bon? demanda le Gascon en se penchant hors de son abri.

— Tu ne sais donc rien ? repartit Passepoil ; chacune de ces lignes indique la place d'une cloison, et le nº 927 prouve qu'il y a déjà près de mille cases dans la maison de M. de Gonzague.

— Et à quoi servent ces cases?

— A faire de l'or.

Cocardasse ouvrit de grands yeux. Frère Passepoil entreprit de lui expliquer le cadeau grandiose que Philippe d'Orléans venait de faire à son ami de cœur.

— Comment! s'écria le Gascon, chacune de ces boîtes vaudra autant qu'une ferme en Beauce ou en Brie ! Ah ! mon bon, mon bon, attachons-nous solidement à ce digne M. de Gonzague!

On toisait, on marquait. Le valet disait :

— Numéro 935, 936, 937, vous faites trop bonne mesure, l'homme! Songez que chaque pouce vaut de l'or !

— Bénédiction! fit Cocardasse; c'est donc bien bon, ces petits papiers?

— C'est si bon, répliqua Passepoil, que l'or et l'argent sont sur le point d'être dégommés.

— Vils métaux! prononça gravement le Gascon; ils l'ont bien mérité. A pas pur! s'interrompit-il, je ne sais pas si c'est une vieille habitude, mais je conserve un faible pour les pistoles!

— Numéro 941, fit le valet.

Il reste deux pieds et demi, dit le toiseur, fausse coupe !

— Oïmé! fit observer Cocardasse; ce sera pour un homme maigre.

Le valet fut de son avis, car on mit un dernier numéro. Puis il dit :

— Vous enverrez les menuisiers tout de suite après l'assemblée.

— Oh ! oh ! dit Passepoil, nous allons avoir une assemblée !

— Assemblée de quoi ?

— Tâchons de le savoir... Quand on est au fait de ce qui se passe dans une maison, la besogne est bien avancée !

Cocardasse lui caressa le menton, comme un père tendre qui sourit à la naissante intelligence de son fils préféré.

Le valet et les toiseurs étaient partis.

Il se fit tout à coup un grand bruit du côté du vestibule. On entendit un concert de voix qui criaient :

— A moi !... à moi !... j'ai mon inscription. Pas de passe-droit, s'il vous plaît !

— A d'autres, fit le Gascon ; nous allons voir du nouveau !

— La paix, pour Dieu ! la paix ! ordonna une voix impérieuse au seuil même de la salle.

— M. de Peyrolles ! dit frère Passepoil ; ne nous montrons pas !

Ils s'enfoncèrent davantage dans l'embrasure et tirèrent la draperie.

M. de Peyrolles, à ce moment, franchissait le seuil, suivi ou plutôt pressé par une foule compacte de solliciteurs.

Solliciteurs d'espèce rare et précieuse, qui demandaient à donner beaucoup d'argent pour un peu de fumée.

M. de Peyrolles avait un costume d'une richesse extrême. Au milieu du flot de dentelles qui couvrait ses mains sèches, on voyait les diamants étinceler.

— Voyons, voyons, messieurs, dit-il en entrant et en s'éventant avec son mouchoir garni de point d'Alençon, tenez-vous à distance; vous perdez en vérité le respect.

— Ah! lou couquin, est il superbe! soupira Cocardasse.

— Il a le fil! déclara frère Passepoil.

C'était vrai. Ce Peyrolles avait le fil.

Il se servait, ma foi! de la canne qu'il tenait à la main pour écarter cette cohue d'écus animés.

A sa droite et à sa gauche marchaient deux secrétaires, armés d'énormes carnets.

— Gardez au moins votre dignité! reprit-il en secouant quelques grains de tabac d'Espagne qui étaient sur la malines de son jabot; se peut-il que la passion du gain...?

Il fit un geste si beau, que nos deux prévôts, placés là comme des dilettanti en loge grillée, eurent envie d'applaudir.

Mais les marchands qui étaient là ne se payaient point de cette monnaie.

— A moi ! criait-on, moi le premier !... J'ai mon tour !

Peyrolles se posa et dit :

— Messieurs !

Aussitôt le silence se fit.

— Je vous ai demandé un peu plus de calme, continua Peyrolles. Je représente ici directement la personne de M. le prince de Gonzague... Je suis son intendant... Je vois çà et là des têtes couvertes...

Tous les feutres tombèrent.

— A la bonne heure, reprit Peyrolles. Voici, messieurs, ce que j'ai à vous dire.

— Chut ! chut ! écoutons, fit la masse.

— Les comptoirs de cette galerie seront construits et livrés demain.

— Bravo !

— C'est la seule salle qui nous reste. Ce sont les dernières places. Tout le surplus est arrêté, sauf les appartements privés de monseigneur... et ceux de madame la princesse.

Il salua.

Le chœur reprit :

— A moi ! je suis inscrit... Palsambleu ! je ne me laisserai pas prendre mon tour !

— Ne poussez pas, vous !

— Allez-vous maltraiter une femme ?

Car il y avait des femmes, les aïeules de ces dames laides qui, de nos jours, effrayent les passants, vers deux heures de relevée, aux abords de la Bourse.

— Maladroit !

— Malappris !

— Malotru !

Puis des jurons et des glapissements de femmes d'affaires. Le moment était venu de se prendre aux cheveux. Cocardasse et Passepoil avançaient la tête pour mieux voir la bagarre, lorsque la porte du fond, située derrière l'estrade, s'ouvrit à deux battants.

— Gonzague ! murmura le Gascon.

— Un homme d'un milliard ! ajouta le Normand.

D'instinct, ils se découvrirent tous deux.

Gonzague apparut, en effet, au haut de l'estrade, accompagné de deux jeunes seigneurs.

Il était toujours beau, bien qu'il approchât de la cinquantaine. Sa haute taille gardait toute sa riche souplesse. Il n'avait pas une ride au front, et sa chevelure admirable, lourde d'essence, tombait en anneaux brillants comme le jais sur son frac de velours noir tout simple.

Son luxe ne ressemblait point au luxe de Peyrolles. Son jabot valait cinquante mille livres, et il avait pour un million de diamants à son collier de l'ordre, dont un petit coin se montrait seulement sous sa veste de satin blanc.

Les deux jeunes seigneurs qui le suivaient, Chaverny, le roué, son cousin par les Nevers, et le cadet de Navailles, portaient tous deux poudre et mouches.

C'étaient deux charmants jeunes gens, un peu efféminés, un peu fatigués, mais égayés déjà, malgré l'heure matinale, par une petite pointe de champagne et portant leur soie, leur dentelle et leur velours avec une adorable insolence.

Le cadet de Navailles avait bien vingt-cinq ans; le marquis de Chaverny allait sur sa vingtième année.

Ils s'arrêtèrent tous deux pour lorgner la cohue, et partirent d'un franc éclat de rire.

— Messieurs, messieurs, fit Peyrolles en se découvrant, un peu de respect, au moins, pour M. le prince!

La foule, toute prête à en venir aux mains, se calma comme par enchantement; tous les candidats à la possession des cases s'inclinèrent d'un commun mouvement; toutes ces dames firent la révérence.

Gonzague salua légèrement de la main et passa en disant :

— Dépêchez, Peyrolles, j'ai besoin de cette salle.

— Oh ! les bonnes figures ! disait le petit Chaverny en lorgnant à bout portant.

Navailles riait aux larmes et répétait :

— Oh ! les bonnes figures !

Peyrolles s'était approché de son maître.

— Ils sont chauffés à blanc, murmura-t-il ; ils payeront ce qu'on voudra.

— Mettez aux enchères, s'écria Chaverny ; ça va nous amuser !

— Chut ! fit Gonzague, nous ne sommes pas ici à table, maître fou !

Mais l'idée lui sembla bonne et il ajouta :

— Soit ! aux enchères... Combien de mise à prix?

— Cinq cents livres par mois pour quatre pieds carrés, répondit Navailles, qui pensait surfaire.

— Mille livres pour une semaine ! dit Chaverny.

— Mettons quinze cents livres, dit Gonzague. Allez, Peyrolles.

— Messieurs, reprit celui-ci en s'adressant aux postulants, comme ce sont les dernières pla-

ces et les meilleures..., on les donnera au plus offrant. Numéro 927, quinze cents livres !

Il y eut un murmure, et pas une voix ne s'éleva.

— Palsambleu ! cousin, dit Chaverny, je vais vous donner un coup d'épaule.

Et, s'approchant :

— Deux mille livres ! s'écria-t-il.

Les prétendants se regardèrent avec détresse.

— Deux mille cinq cents ! fit le cadet de Navailles, qui se piqua d'honneur.

Les candidats sérieux étaient dans la consternation.

— Trois mille ! cria d'une voix étranglée un gros marchand de laine.

— Adjugé ! fit Peyrolles avec empressement.

Gonzague lui lança un regard terrible. Ce Peyrolles était un esprit étroit. Il craignait de trouver le bout de la folie humaine !

— Ça va bien ! dit Cocardasse.

Passepoil avait les mains jointes. Il écoutait, il regardait.

— N° 928..., reprit l'intendant.

— Quatre mille livres ! prononça négligemment Gonzague.

— Mais, objecta une revendeuse à la toilette dont la nièce venait d'épouser un comte, au prix

de vingt mille louis, qu'elle avait gagnés rue Quincampoix, c'est le pareil !

— Je le prends ! s'écria un apothicaire.

— J'en donne quatre mille cinq cents ! surfit un quincaillier.

— Cinq mille !

— Six mille !

— Adjugé ! fit Peyrolles... N° 929...

Sur un regard de Gonzague, il ajouta :

— A dix mille livres !

— Quatre pieds carrés ! fit Passepoil éperdu.

Cocardasse ajouta gravement :

— Les deux tiers d'une tombe !

Cependant, l'enchère était lancée. Le vertige venait. On se disputa le n° 929 comme une fortune, et, quand Gonzague mit le suivant à quinze mille livres, personne ne s'étonna.

Notez qu'on payait comptant, en belles espèces sonnantes ou en billets d'État.

L'un des secrétaires de Peyrolles recevait l'argent, l'autre notait sur son carnet le nom des acheteurs.

Chaverny et Navailles ne riaient plus ; ils admiraient.

— Incroyable folie ! disait le marquis.

— Il faut voir pour croire, ripostait Navailles.

Et Gonzague ajoutait, gardant son sourire railleur :

— Ah ! messieurs, la France est un beau pays.

— Finissons-en, s'interrompit-il ; tout le reste à vingt mille livres !

— C'est pour rien ! s'écria le petit Chaverny.

— A moi ! à moi ! à moi ! fit-on dans la cohue.

Les hommes se battaient, les femmes tombaient étouffées ou écrasées.

Mais elles criaient aussi du fond de leur détresse :

— A moi ! à moi ! à moi !

Puis des enchères encore, des cris de joie et des cris de rage.

L'or ruisselait à flots sur les degrés de l'estrade qui servaient de comptoir. C'était plaisir et stupeur que de voir avec quelle allégresse toutes ces poches gonflées se vidaient.

Ceux qui avaient obtenu quittances les brandissaient au-dessus de leurs têtes. Ils s'en allaient, ivres et fous, essayer leurs places et se carrer dedans.

Les vaincus s'arrachaient les cheveux.

— A moi ! à moi ! à moi !

Peyrolles et ses acolytes ne savaient plus auquel entendre. La frénésie venait. Aux dernières cases, le sang coula sur le parquet.

Enfin, le numéro 942, celui qui n'avait que deux pieds et demi, la fausse coupe, fut adjugé à vingt huit mille livres.

Et Peyrolles, refermant bruyamment son carnet, dit :

— Messieurs, l'enchère est close.

Il y eut un moment de grand silence. Les heureux possesseurs des cases se regardèrent tout abasourdis.

— Messieurs, leur dit gravement le marquis de Chaverny, ce n'est pas vendu, c'est donné !

Gonzague appela Peyrolles.

— Il va falloir faire place nette ! dit-il.

Mais, à ce moment, une autre foule se montra à la porte du vestibule, foule de courtisans, traitants, gentilshommes, qui venaient rendre leurs devoirs à M. le prince de Gonzague. Ils s'arrêtèrent à la vue de la place occupée.

— Entrez, entrez, messieurs, leur dit Gonzague ; nous allons renvoyer tout ce monde.

— Entrez, ajouta Chaverny ; ces bonnes gens vous revendront leurs emplettes, si vous voulez, à cent pour cent de bénéfice.

— Ils auraient tort ! décida Navailles. Bonjour, gros Oriol !

— C'est ici le Pactole ! fit celui-ci en saluant profondément Gonzague.

Cet Oriol était un jeune traitant de beaucoup d'espérance.

Parmi les autres, on remarquait Albret et Taranne, deux financiers aussi, le baron de Batz, bon Allemand qui était venu à Paris pour tâcher de se pervertir; le vicomte de la Fare, Montaubert, Nocé, Gironne, tous roués, tous parents éloignés de Nevers ou chargés de procurations, tous convoqués par Gonzague pour une solennité à laquelle nous assisterons bientôt.

L'assemblée dont avait parlé M. de Peyrolles.

— Et cette vente ? demanda Oriol.

— Mal faite, répondit froidement Gonzague.

— Entends-tu ? fit Cocardasse dans son coin.

Passepoil, qui suait à grosses gouttes, répondit :

— Il a raison. Ces poules lui auraient donné le restant de leurs plumes !

— Vous, monsieur de Gonzague ! se récria Oriol, une maladresse en affaires !... Impossible !

— Jugez-en ! j'ai livré mes dernières cases à vingt-trois mille livres, l'une dans l'autre.

— Pour un an ?

— Pour huit jours !

Les nouveaux venus regardèrent alors les cases et les acheteurs.

— Vingt-trois mille livres ! répétèrent-ils dans leur ébahissement profond.

— Il eût fallu commencer par ce chiffre, dit Gonzague; j'avais en main près de mille numéros. C'était une matinée de vingt-trois millions, clair et net.

— Mais c'est donc une rage ?

— Une frénésie ! Et nous en verrons bien d'autres ! J'ai loué la cour d'abord, puis le jardin, puis le vestibule, les escaliers, les écuries, les communs, les remises. J'en suis aux appartements, et, morbleu ! j'ai envie d'aller vivre à l'auberge.

— Cousin, interrompit Chaverny, je te loue ma chambre à coucher au cours du jour.

— A mesure que l'espace manque, continuait Gonzague au milieu de ses hôtes nouveaux, la fièvre chaude augmente... Il ne me reste rien...

— Cherche bien, cousin !... donnons à ces messieurs le plaisir d'une petite enchère.

A ce mot enchère, ceux qui n'avaient pu louer se rapprochèrent vivement.

— Rien, répéta Gonzague.

Puis, se ravisant :

— Ah ! si fait !

— Quoi donc ? s'écria-t-on de toutes parts.

— La loge de mon chien !

On éclata de rire dans le groupe des gens de

cour; mais les bonnes gens, les marchands ne riaient pas. Ils réfléchissaient.

— Vous croyez que je raille, messieurs, s'écria Gonzague; je parie que, si je veux, on m'en donne dix mille écus, séance tenante.

— Trente mille livres ! s'écria-t-on, la loge d'un chien !

Et les rires de redoubler.

Mais tout à coup apparut une étrange figure entre Navailles et Chaverny, qui riaient plus fort que tous les autres.

Un visage de bossu aux cheveux drôlement ébouriffés.

Une voix grêle et cassée en même temps s'éleva. Le petit bossu disait :

— Je prends la loge du chien pour trente mille livres !

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

LE BOSSU.

Bruxelles. — Imp. de E. Guyot, succ. de Stapleaux,
rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

LE BOSSU

AVENTURES DE CAPE ET D'ÉPÉE

PAR

PAUL FÉVAL.

2

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.



LEIPZIG,
ALPHONSE DÜRR, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1857

L'HOTEL DE NEVERS.

(SUITE.)

IV

— Largesses. —

Ce devait être un bossu de beaucoup d'esprit, malgré l'extravagance qu'il commettait en ce moment. Il avait l'œil vif et le nez aquilin. Son front se dessinait bien sous sa perruque grotesquement révoltée, et le sourire fin qui raillait autour de ses lèvres annonçait une malice d'enfer.

Un vrai bossu !

Quant à la bosse elle-même, elle était riche, bien plantée au milieu du dos, et se relevant pour caresser la nuque.

Par devant, le menton touchait la poitrine. Les jambes étaient bizarrement contournées; mais n'avaient point cette maigreur proverbiale qui est l'accompagnement obligé de la bosse.

Cette singulière créature portait un costume noir complet, de la plus rigoureuse décence, manchettes et jabot de mousseline plissée d'une éclatante blancheur.

Tous les regards étaient fixés sur lui, et cela ne semblait point l'incommoder.

— Bravo, sage Ésope! s'écria Chaverny; tu me parais un spéculateur hardi et adroit!

— Hardi..., répéta Ésope en le regardant fixement, assez; adroit... nous verrons bien!

Sa petite voix grinçait comme une crécelle d'enfant.

Tout le monde répéta :

— Bravo, Ésope! bravo!

Cocardasse et Passepoil ne pouvaient plus s'étonner de rien. Leurs bras étaient tombés depuis longtemps; mais le Gascon demanda tout bas :

— N'avons-nous jamais connu de bossu, mon bon?

— Pas que je me souvienne.

— Vivadiou! il me semble que j'ai vu ces yeux-là quelque part.

Gonzague aussi regardait le petit homme avec une remarquable attention.

— L'ami, dit-il, on paye comptant, vous savez?

— Je sais, répondit Ésope; car, à dater de moment, il n'eut plus d'autre nom.

Chaverny était son parrain.

Ésope tira un portefeuille de sa poche et mit aux mains de Peyrolles soixante billets d'État de cinq cents livres.

On s'attendait presque à voir ces papiers se changer en feuilles sèches, tant l'apparition du petit homme avait été fantastique.

Mais c'étaient de belles et bonnes cédules de la Banque.

— Mon reçu? dit-il.

Peyrolles lui donna son reçu.

Ésope le plia et le mit dans son portefeuille, à la place des billets. Puis, frappant sur le carnet :

— Bonne affaire! dit-il. A vous revoir, messieurs!

Il salua bien poliment Gonzague et la compagnie.

Tout le monde s'écarta pour le laisser passer.

On riait encore, mais je ne sais quel froid courait dans toutes les veines. Gonzague était pensif.

Peyrolles et ses gens commençaient à faire sortir les acheteurs, qui déjà eussent voulu être au lendemain. Les amis du prince regardaient encore et machinalement la porte par où le petit homme noir venait de disparaître.

— Messieurs, dit Gonzague, pendant qu'on va disposer la salle, je vous prie de me suivre dans mes appartements.

— Allons! fit Cocardasse derrière la draperie, c'est le moment ou jamais... marchons!

— J'ai peur, fit le timide Passepoil.

— Eh donc! je passerai le premier.

Il prit Passepoil par la main et s'avança vers Gonzague, chapeau bas.

— Parbleu! s'écria Chaverny en les apercevant, mon cousin a voulu nous donner la comédie!... c'est la journée des mascarades... Le bossu n'était pas mal; mais voici bien la plus belle paire de coupe-jarrets que j'aie vue de ma vie!

Cocardasse junior le regarda de travers. Navailles, Oriol et consorts se mirent à tourner autour de nos deux amis en les considérant curieusement.

— Sois prudent! murmura Passepoil à l'oreille du Gascon.

— Capédébiou! fit ce dernier, ceux-ci n'ont-ils

jamais vu deux gentilshommes, qu'ils nous dévisagent ainsi?

— Le grand est de toute beauté! dit Navailles.

— Moi, repartit Oriol, j'aime mieux le petit!

— Il n'y a plus de niche à louer; que viennent-ils faire?

Heureusement qu'ils arrivaient auprès de Gonzague, qui les aperçut et tressaillit.

— Ah! fit-il, que veulent ces braves?

Cocardasse salua avec cette grâce noble qui accompagnait chacune de ses actions. Passepoil s'inclina plus modestement, mais en homme cependant qui a vu le monde.

Puis Cocardasse junior, d'une voix haute et claire, parcourant de l'œil cette foule pailletée qui venait de le railler, prononça ces paroles :

— Ce gentilhomme et moi, vieilles connaissances de monseigneur, nous venons lui présenter nos hommages.

— Ah!... fit encore Gonzague.

— Si monseigneur est occupé d'affaires trop importantes, reprit le Gascon, qui s'inclina de nouveau, nous reviendrons à l'heure qu'il voudra bien nous indiquer.

— C'est cela, balbutia Passepoil; nous aurons l'honneur de revenir.

Troisième salut, puis ils se redressèrent tous deux, la main à la poignée de la brette.

— Peyrolles ! appela Gonzague.

L'intendant venait de faire sortir le dernier adjudicataire.

— Reconnais-tu ces beaux garçons? lui demanda Gonzague ; mène-les à l'office... qu'ils mangent, qu'ils boivent... Donne-leur à chacun un habit neuf... et qu'ils attendent mes ordres !

— Ah ! monseigneur !... s'écria Cocardasse.

— Généreux prince !... fit Passepoil.

— Allez ! ordonna Gonzague.

Ils s'éloignèrent à reculons, saluant à toute outrance et balayant la terre avec la vieille plume de leurs feutres.

Quand ils arrivèrent en face des rieurs, Cocardasse le premier planta son feutre sur l'oreille et releva du bout de sa rapière le bord frangé de son manteau. Frère Passepoil l'imita de son mieux.

Tous deux, hautains, superbes, le nez au vent, le poing sur la hanche, foudroyant les railleurs de leurs regards terribles, ils traversèrent la salle sur les pas de Peyrolles, et gagnèrent l'office, où leur coup de fourchette étonna tous les serviteurs du prince.

En mangeant, Cocardasse junior disait :

— Mon bon, notre fortune est faite !

— Dieu le veuille ! répondait, la bouche pleine, frère Passepoil toujours moins fougueux.

— Ah çà ! cousin, dit Chaverny au prince quand ils furent partis, depuis quand te sers-tu de semblables outils ?

Gonzague promena autour de lui un regard rêveur et ne répondit point.

Ces messieurs cependant, parlant assez haut pour que le prince pût les entendre, chantaient un dithyrambe à sa louange et faisaient honnêtement leur cour.

C'étaient tous nobles un peu ruinés, financiers un peu tarés. Aucun d'eux n'avait encore commis d'action absolument punissable selon la loi; mais aucun d'eux n'avait gardé la blancheur de la robe nuptiale.

Tous, depuis le premier jusqu'au dernier, ils avaient besoin de Gonzague, l'un pour une chose, l'autre pour une autre. Gonzague était au milieu d'eux seigneur et roi comme certains patriciens de l'ancienne Rome parmi la foule famélique de leurs clients.

Gonzague les tenait par l'ambition, par l'intérêt, par leurs besoins et par leurs vices.

Le seul qui eût gardé une portion de son indé-

pendance était le jeune marquis de Chaverny, trop fou pour spéculer, trop insoucieux pour se vendre.

La suite de ce récit montrera ce que Gonzague voulait faire d'eux; car, au premier aspect, placé comme il l'était à l'apogée de la richesse, de la puissance et de la faveur, Gonzague semblait n'avoir besoin de personne.

— Et l'on parle des mines du Pérou ! disait le gros Oriol pendant que le maître se tenait à l'écart. L'hôtel de M. le prince vaut à lui seul le Pérou et toutes ses mines !

Il était rond comme une boule, ce traitant; il était haut en couleur, joufflu, essoufflé. Ces demoiselles de l'Opéra consentaient à se moquer de lui amicalement, pourvu qu'il fût en fonds et d'humeur donnante.

— Ma foi, répliqua Taranne, financier maigre et plat, c'est ici l'Eldorado !

— La maison d'or ! ajouta M. de Montaubert, ou plutôt la maison de diamant !

— *Ya !* traduisit le baron de Batz, *té tiamant plitôt.*

— Plus d'un grand seigneur, reprit Gironne, vivrait toute une année avec une semaine du revenu du prince de Gonzague.

— C'est que, dit Oriol, le prince de Gonzague est le roi des grands seigneurs !

— Gonzague, mon cousin, s'écria Chaverny d'un air plaisamment piteux, par grâce, demande quartier, ou cet ennuyeux hosannah durera jusqu'à demain.

Le prince sembla s'éveiller.

— Messieurs, dit-il sans répondre au petit marquis, car il n'aimait point la raillerie, prenez la peine de me suivre dans mon appartement; il faut que cette salle soit libre.

Quand on fut dans le cabinet de Gonzague:

— Vous savez pourquoi je vous ai convoqués, messieurs? reprit-il.

— J'ai entendu parler d'un conseil de famille, répondit Navailles.

— Mieux que cela, messieurs... une assemblée solennelle... un tribunal de famille où Son Altesse Royale le régent sera représenté par trois des premiers dignitaires de l'État: le président de Lamoignon, le maréchal de Villeroy et le vice-chancelier d'Argenson.

— Peste! fit Chaverny. S'agit-il donc de la succession à la couronne?

— Marquis, prononça sèchement le prince, nous allons parler de choses sérieuses... épargnez-nous.

— N'auriez-vous point, cousin, demanda Chaverny en bâillant par avance, quelque livre

d'estampes pour me distraire pendant que vous serez sérieux ?

Gonzague sourit afin de le faire taire.

— Et de quoi s'agit-il, prince? demanda M. de Montaubert.

— Il s'agit de me prouver votre dévouement, messieurs, répondit Gonzague.

Ce ne fut qu'un cri :

— Nous sommes prêts !

Le prince salua et sourit.

— Je vous ai fait convoquer spécialement, vous, Navailles, Gironne, Chaverny, Nocé, Montaubert, Choisy, Lavallade, etc., en votre qualité de parents de Nevers; vous, Oriol, comme chargé d'affaires de notre cousin de Châtillon; vous, Taranne et Albret, comme mandataires des deux Chastellux...

— Si ce n'est la succession de Bourbon, interrompit Chaverny, ce sera donc la succession de Nevers qui sera mise sur le tapis?

— On décidera, répondit Gonzague, l'affaire des biens de Nevers... et d'autres affaires encore.

— Et que diable avez-vous besoin des biens de Nevers, vous, mon cousin, qui gagnez un million par heure?

Gonzague fut un instant avant de répondre.

— Suis-je seul? demanda-t-il ensuite d'un accent pénétré. N'ai-je pas votre fortune à faire?

Il y eut un vif mouvement de reconnaissance dans l'assemblée. Tous les visages étaient plus ou moins attendris.

— Vous savez, prince, dit Navailles, si vous pouvez compter sur moi!

— Et sur moi! s'écria Gironne.

— Et sur moi!... et sur moi!

— Sur moi aussi, pardieu! fit Chaverny après tous les autres. Je voudrais seulement savoir...

Gonzague l'interrompit pour dire avec une hauteur sévère :

— Toi, tu es trop curieux, petit cousin! cela te perdra... Ceux qui sont avec moi, comprends bien ceci, doivent entrer résolûment dans mon chemin, bon ou mauvais, droit ou tortueux...

— Cependant...

— C'est ma volonté!... Chacun est libre de me suivre ou de rester en arrière, mais quiconque s'arrête a rompu volontairement le pacte; je ne le connais plus... Ceux qui sont avec moi doivent voir par mes yeux, entendre par mes oreilles, penser avec mon intelli-

gence... La responsabilité n'est pas pour eux qui sont les bras, mais pour moi qui suis la tête... Tu m'entends bien, marquis? je ne veux pas d'amis faits autrement que cela!

— Et nous ne demandons qu'une chose, ajouta Navailles, c'est que notre illustre parent nous montre la route.

— Puissant cousin, dit Chaverny, m'est-il permis de vous adresser humblement et modestement une question? Qu'aurai-je à faire?

— A garder le silence et à me donner ta voix dans le conseil.

— Dussé-je blesser le touchant dévouement de nos amis, je vous dirai, cousin, que je tiens à ma voix à peu près autant qu'à un verre de champagne vide ; mais...

— Point de maïs! interrompit Gonzague.

Et tous avec enthousiasme:

— Point de mais!

— Nous nous serrerons autour de monseigneur, ajouta lourdement Oriol.

—Monseigneur, ajouta Taranne, le financier d'épée, sait si bien se souvenir de ceux qui le servent!

L'invite pouvait n'être pas adroite, mais elle était au moins directe.

Chacun prit un air froid, pour n'avoir point l'air d'être complice.

Chaverny adressait à Gonzague un sourire triomphant et moqueur. Gonzague le menaça du doigt comme on fait à un enfant méchant. Sa colère était passée.

— C'est le dévouement de Taranne que j'aime le mieux, dit-il avec une légère nuance de mépris dans la voix. Taranne, mon ami, vous avez la ferme d'Épernay.

— Ah ! prince !... fit le traitant.

— Point de remercîments, interrompit Gonzague ; mais je vous prie, Montaubert, ouvrez la fenêtre... je me sens mal.

Chacun se précipita vers les croisées. Gonzague était fort pâle, et des gouttelettes de sueur perlaient de ses cheveux. Il trempa son mouchoir dans le verre d'eau que lui présentait Gironne, et se l'appliqua sur le front.

Chaverny s'était rapproché avec un véritable empressement.

— Ce ne sera rien, dit le prince ; la fatigue... j'avais passé la nuit, et j'ai été obligé d'assister au petit lever du roi.

— Et que diable avez-vous besoin de vous tuer ainsi, cousin ? s'écria Chaverny ; que peut pour vous le roi ? je dirais presque, que peut pour vous le bon Dieu ?

A l'égard du bon Dieu, il n'y avait rien à

reprocher à Gonzague. S'il se levait trop matin, ce n'était certes point pour faire ses dévotions.

Il serra la main de Chaverny. Nous pouvons bien dire qu'il eût payé volontiers un bon prix la question que Chaverny venait de lui faire.

— Ingrat! murmura-t-il, est-ce pour moi que je sollicite?

Les courtisans de Gonzague furent sur le point de s'agenouiller.

Chaverny eut bouche close.

— Ah! messieurs! reprit le prince, que notre jeune roi est un enfant charmant!... Il sait vos noms, et me demande toujours des nouvelles de mes bons amis.

— En vérité! fit le chœur.

— Quand M. le régent, qui était dans la ruelle avec madame Palatine, a ouvert les rideaux, le jeune Louis a soulevé ses belles paupières, toutes chargées de sommeil, et il nous a semblé que l'aurore se levait.

— L'Aurore aux doigts de roses! fit l'incorrigible Chaverny.

Personne n'était sans avoir un peu envie de le lapider.

— Notre jeune roi, poursuivit Gonzague, a

tendu la main à Son Altesse Royale; puis, m'apercevant : « Eh! bonjour, prince ; je vous ai rencontré l'autre soir au Cours-la-Reine, entouré de votre cour... Il faudra que vous me donniez M. de Gironne, qui est un superbe cavalier. »

Gironne mit la main sur son cœur. Les autres se pincèrent les lèvres.

— « M. de Nocé me plaît aussi, continua Gonzague, rapportant les paroles authentiques de Sa Majesté. Et ce M. de Saldagne, tudieu! ce doit être un foudre de guerre. »

— A quoi bon ceci? lui glissa Chaverny à l'oreille, Saldagne est absent.

On n'avait vu, en effet, depuis la veille au soir, ni M. le baron de Saldagne ni M. le chevalier de Faënza.

Gonzague poursuivit sans prendre garde à l'interruption :

— Sa Majesté m'a parlé de vous, Montaubert; de vous aussi, Choisy, et d'autres encore.

— Et Sa Majesté, interrompit le petit marquis, a-t-elle daigné remarquer un peu la galante et noble tournure de M. de Peyrolles?

— Sa Majesté, répliqua sèchement Gonzague, n'a oublié personne, excepté vous.

— C'est bien fait pour moi! dit Chaverny; cela m'apprendra!

— On sait déjà votre affaire des mines, à la cour, Albret, poursuivit Gonzague. « Et votre Oriol, m'a dit le roi en riant, savez-vous qu'on me l'a donné comme étant bientôt plus riche que moi ! »

— Que d'esprit ! Quel maître nous aurons là !

Ce fut un cri d'admiration générale.

— Mais, reprit Gonzague avec un fin et bon sourire, ce ne sont là que des paroles ; nous avons eu mieux, Dieu merci ! Je vous annonce, ami Albret, que votre concession va être signée.

— Qui ne serait à vous, prince? s'écria Albret.

— Oriol, ajouta le prince, vous avez votre charge noble ; vous pouvez voir d'Hozier pour votre écusson.

Le gros petit traitant s'enfla comme une boule et faillit crever du coup.

— Oriol, s'écria Chaverny, te voilà cousin du roi, toi qui es déjà cousin de toute la rue Saint-Denis... Ton écusson est tout fait : *d'or, aux trois bas de chausses d'azur, deux et un, et en cœur un bonnet de nuit flamboyant*, avec cette devise : *Utile dulci!...*

On rit un peu, sauf Oriol et Gonzague.

Oriol avait reçu le jour au coin de la rue Mauconseil, dans une boutique de bonneterie. Si Chaverny eût gardé ce mot pour le souper, il aurait eu un succès fou.

— Vous avez votre pension, Navailles, reprit cependant M. de Gonzague, cette vivante providence; Montaubert, vous avez votre brevet.

Montaubert et Navailles se repentirent d'avoir ri.

— Nocé, continua le prince, vous monterez demain dans les carrosses. Vous, Gironne, je vous dirai, quand nous serons seuls tous deux, ce que j'ai obtenu pour vous.

Nocé fut content. Gironne le fut davantage.

Gonzague, poursuivant le cours de ses largesses, qui ne lui coûtaient rien, nomma chacun par son nom. Personne ne fut oublié.

— Viens çà, marquis, dit-il enfin.

— Moi ! fit Chaverny.

— Viens çà, enfant gâté !

— Cousin, je connais mon sort, s'écria plaisamment le marquis ; tous nos jeunes condisciples qui ont été sages ont eu des *satisfecit*... Moi, le moins que je risque, c'est d'être au pain et à l'eau. Ah ! ajouta-t-il en se frappant la poitrine, je sens que je l'ai bien mérité !

— M. de Fleury, gouverneur du roi, était au petit lever, dit Gonzague.

— Naturellement, repartit le marquis, c'est sa charge.

— M. de Fleury est sévère.

— C'est son métier.

— M. de Fleury a su ton histoire aux Feuillantines avec mademoiselle de Clermont.

— Aïe ! fit Navailles.

— Aïe ! aïe, répétèrent Oriol et consorts.

— Et tu m'as empêché d'être exilé, cousin? dit Chaverny : grand merci !

— Il ne s'agissait pas d'exil, marquis.

— De quoi donc s'agissait-il, cousin?

— Il s'agissait de la Bastille.

— Et tu m'as épargné la Bastille ! Deux fois grand merci !

— J'ai fait mieux, marquis.

— Mieux encore, cousin? Il faudra donc que je me prosterne?

— Ta terre de Chaneilles fut confisquée sous le feu roi.

— Lors de l'édit de Nantes, oui.

— Elle était d'un beau revenu, cette terre de Chaneilles?

— Vingt mille écus, cousin... pour moitié moins, je me donnerais au diable.

— Ta terre de Chaneilles t'est rendue.

— En vérité! s'écria le petit marquis.

Puis, tendant la main à Gonzague et d'un grand sérieux :

— Alors, c'est dit, je me donne au diable!

Gonzague fronça le sourcil. Le cénacle entier n'attendait qu'un signe pour crier au scandale. Charverny promena tout autour de lui son regard dédaigneux.

— Cousin, prononça-t-il lentement et à voix basse, je ne vous souhaite que du bonheur. Mais, si les mauvais jours venaient, la foule s'éclaircirait autour de vous. Je n'insulte personne : c'est la règle... Dussé-je rester seul, alors, cousin, moi, je resterai!



V

— Où est expliquée l'absence de Faënza et de Saldagne. —

La distribution était faite. Nocé combinait son costume pour monter le lendemain dans les carrosses du roi. Oriol, gentilhomme depuis cinq minutes, cherchait déjà quels ancêtres il avait bien pu avoir au temps de saint Louis. Tout le monde était content.

M. de Gonzague n'avait certes point perdu sa peine au petit lever de Sa Majesté.

— Cousin, dit pourtant le petit marquis, je ne te tiens pas quitte, malgré le magnifique cadeau que tu viens de me faire.

— Que te faut-il encore ?

— Je ne sais si c'est à cause des Feuillantines et de mademoiselle de Clermont, mais Bois-Rosé m'a refusé obstinément une invitation pour la fête de ce soir au Palais-Royal. Il m'a dit que toutes les cédules étaient distribuées.

— Je crois bien ! s'écria Oriol, elles faisaient dix louis rue Quincampoix ce matin. Bois-Rosé a dû gagner là-dessus cinq ou six cent mille livres.

— Dont moitié pour ce bon abbé Dubois, son maître !

— J'en ai vu vendre une cinquante louis, ajouta Albret.

— On n'a pas voulu m'en donner à soixante ! enchérit Taranne.

— On se les arrache.

— A l'heure qu'il est, elles n'ont plus de prix !

— C'est que la fête sera splendide, messieurs, dit Gonzague : tous ceux qui seront là auront leur brevet de fortune ou de noblesse... Je ne pense pas qu'il soit entré dans la pensée de M. le régent de livrer ces cédules à la spéculation. Mais ceci est le petit malheur des temps... et, sur ma foi ! je ne vois point de mal à ce que Bois-Rosé ou l'abbé fassent leurs affaires avec cela.

— Dussent les salons du régent, fit observer Chaverny, s'emplir cette nuit de courtiers et de trafiquants !

— C'est la noblesse de demain, répliqua Gonzague ; le mouvement est là !

Chaverny frappa sur l'épaule d'Oriol.

— Toi qui est d'aujourd'hui, dit-il, comme tu les regarderas par-dessus l'épaule, ces gens de demain !

Il nous faut bien dire un mot de cette fête.

C'était l'Écossais Law qui en avait eu l'idée, et c'était aussi l'Écossais Law qui en faisait les frais énormes.

Ce devait être le triomphe symbolique du *système,* comme on disait alors, la constatation officielle et bruyante de la victoire du crédit sur les espèces monnayées.

Pour que cette ovation eût plus de solennité, Law avait obtenu que Philippe d'Orléans lui prêtât les salons et les jardins du Palais-Royal.

Bien plus, les invitations étaient faites au nom du régent, et, pour ce seul fait, le triomphe du dieu Papier devenait une fête nationale.

Law avait mis, dit-on, des sommes folles à la disposition de la maison du régent, pour que rien ne manquât au prestige de ces réjouissances. Tout ce que la prodigalité la plus large peut

produire en fait de merveilles devait éblouir les yeux des invités.

On parlait surtout du feu d'artifice et du ballet.

Le feu d'artifice, commandé au cavalier Gioja, devait représenter le palais gigantesque bâti en projet par Law sur les bords du Mississipi. Le monde, on le savait bien, ne devait plus avoir qu'une merveille : c'était ce palais de marbre, orné de tout l'or inutile que le crédit vainqueur jetait hors de la circulation.

Un palais grand comme une ville où seraient prodiguées toutes les richesses métalliques du globe !

L'argent et l'or n'étaient plus bons qu'à cela.

Le ballet, œuvre allégorique dans le goût du temps, devait encore représenter le crédit personnifiant le bon ange de la France et la plaçant à la tête des nations.

Plus de famines, plus de misère, plus de guerres !

Le crédit, cet autre messie envoyé par Dieu clément, allait étendre au globe entier les délices reconquises du paradis terrestre.

Après la fête de cette nuit, le crédit déifié n'avait plus besoin que d'un temple.

Les pontifes existaient d'avance.

M. le régent avait fixé à trois mille le nombre des entrées. Dubois tierça sous main le compte; Bois-Rosé, maître des cérémonies, le doubla en tapinois.

A ces époques où règne la contagion de l'agio, l'agio se fourre partout, rien n'échappe à son envahissante influence.

De même que vous voyez, dans les bas quartiers du négoce, les petits enfants marchant à peine trafiquer déjà de leurs jouets, et *faire l'article* en bégayant, sur un pain d'épice entamé, sur un cerf-volant en lambeaux, sur une demi-douzaine de billes; de même, quand la fièvre de spéculer prend un peuple, les grands enfants se mettent à survendre tout ce qu'on recherche, tout ce qui a vogue : les cartes du restaurant à la mode, les stalles du théâtre heureux, les chaises de l'Église encombrée.

Si le pain est rare, on fait les miches à prime; si c'est le vin, on fait monter le campèche.

Et ces choses ont lieu tout uniment, sans que personne s'en formalise.

Ceux qui pourraient se plaindre ont en général la voix trop faible et parlent de trop bas.

Ceux qui ont une tribune ne peuvent crier tant ils ont la bouche pleine.

Mon Dieu, M. de Gonzague pensait comme

tout le monde en disant : « Il n'y a point de mal à ce que Bois-Rosé gagne cinq ou six cent mille livres avec cela ! »

— Il me semble avoir entendu dire à Peyrolles, reprit-il en atteignant son portefeuille, qu'on lui a offert deux ou trois mille louis du paquet de cédules que Son Altesse a bien voulu m'envoyer... mais fi donc !... je les ai gardées pour mes amis.

Il y eut un long bravo. Plusieurs de ces messieurs avaient déjà des cartes dans leurs poches ; mais abondance de cartes ne nuit pas, quand elles valent cent pistoles la pièce.

On n'était vraiment pas plus aimable que ce M. de Gonzague ce matin !

Il ouvrit son portefeuille, et jeta sur la table un gros paquet de lettres roses, ornées de ravissantes vignettes qui toutes représentaient, parmi des Amours entrelacés et des fouillis de fleurs, le Crédit, le grand Crédit, tenant à la main une corne d'abondance.

On fit le partage. Chacun en prit pour soi et ses amis, sauf le petit marquis, qui était encore un peu gentilhomme, et ne revendait point ce qu'on lui donnait.

Le noble Oriol avait, à ce qu'il paraît, un nombre considérable d'amis, car il emplit ses poches.

Gonzague les regardait faire.

Son œil rencontra celui de Chaverny, et tous deux se prirent à rire.

Si quelqu'un de ces messieurs croyait prendre Gonzague pour dupe, celui-là se trompait; Gonzague avait son idée : il était plus fort dans son petit doigt qu'une douzaine d'Oriol multipliées par un demi-cent de Gironne ou de Montaubert.

— Veuillez, messieurs, dit-il, laisser deux de ces cartes pour Faënza et pour Saldagne... Je m'étonne, en vérité, de ne les point voir ici.

Il était sans exemple que Faënza et Saldagne eussent manqué à l'appel.

— Je suis heureux, reprit Gonzague, pendant qu'avait lieu la curée d'invitations cotées rue Quincampoix, je suis heureux d'avoir pu faire encore pour vous cette bagatelle... Souvenez-vous bien de ceci... Partout où je passerai, vous passerez. Vous êtes autour de moi un bataillon sacré : votre intérêt est de me suivre, mon intérêt est de vous tenir toujours la tête au-dessus de la foule.

Il n'y avait plus sur la table que les deux lettres de Saldagne et de Faënza. On se remit à écouter le maître attentivement et respectueusement.

— Je n'ai plus qu'une chose à vous dire,

acheva Gonzague : des événements vont avoir lieu sous peu qui seront pour vous des énigmes. Ne cherchez jamais, — je ne demande point ceci, je l'exige, — ne cherchez jamais les raisons de ma conduite ; prenez seulement le mot d'ordre, et faites... Si la route est longue et difficile, peu vous importe, puisque je vous affirme sur mon honneur que la fortune est au bout.

— Nous vous suivrons ! s'écria Navailles.

— Tous, tant que nous sommes ! ajouta Gironne.

Et Oriol, rond comme un ballon, conclut avec un geste chevaleresque :

— Fût-ce en enfer !

— La peste ! cousin, fit Chaverny entre haut et bas, les chauds amis que nous avons là !... Je voudrais gager que...

Un cri de surprise et d'admiration l'interrompit.

Lui-même resta bouche béante à regarder une jeune fille d'une admirable beauté qui venait de se montrer étourdiment au seuil de la chambre à coucher de Gonzague.

Évidemment, elle n'avait point cru trouver là si nombreuse compagnie.

Comme elle franchissait le seuil, son visage tout jeune, tout brillant d'espiègle gaieté, avait

un petillant sourire. A la vue des compagnons de Gonzague, elle s'arrêta, rabattit vivement son voile de dentelle, épaissi par la broderie, et resta immobile comme une charmante statue.

Chaverny la dévorait des yeux. Les autres avaient toutes les peines du monde à réprimer leurs regards curieux.

Gonzague, qui d'abord avait fait un mouvement, se remit aussitôt et alla droit à la nouvelle venue.

Il prit sa main, qu'il porta vers ses lèvres avec plus de respect encore que de galanterie.

La jeune fille resta muette.

— C'est la belle recluse ! murmura Chaverny.

— L'Espagnole !... ajouta Navailles.

— Celle pour qui M. le prince tient close sa petite maison derrière Saint-Magloire !

Et ils admiraient, en connaisseurs qu'ils étaient, cette taille souple, amoureuse et noble à la fois, ce bas de jambe adorable, attaché à un pied de fée, cette splendide couronne de cheveux abondants, soyeux et plus noirs que le jais.

C'était tout ce qu'ils pouvaient voir.

L'inconnue portait une toilette de ville dont la richesse simple sentait la grande dame. Elle la portait bien.

— Messieurs, dit le prince, vous deviez voir

aujourd'hui même cette jeune et chère enfant, car elle m'est chère à plus d'un titre; et je le proclame, je ne comptais point que ce serait sitôt. Je ne me donne point l'honneur de vous présenter à elle en ce moment; il n'est pas temps. Attendez-moi ici, je vous prie. Tout à l'heure, nous aurons besoin de vous.

Il prit la main de la jeune fille, après l'avoir baisée de nouveau, et la fit entrer dans son appartement, dont la porte se renferma sur eux.

Vous eussiez vu aussitôt tous les visages changer, sauf celui du petit marquis de Chaverny, qui resta impertinent comme devant.

Le maître n'était plus là; tous ces écoliers barbus avaient vacances.

— A la bonne heure! s'écria Gironne.

— Ne nous gênons pas! fit Montaubert.

— Messieurs, reprit Nocé, le feu roi fit une sortie semblable de madame de Montespan, devant toute la cour assemblée... Choisy, c'est ton vénérable oncle qui raconte cela dans ses mémoires. Monseigneur de Paris était présent, le chancelier, les princes, trois cardinaux et deux abbesses, sans compter le père Letellier. Le roi et sa comtesse devaient échanger solennement leurs adieux pour rentrer, chacun de son côté, dans le giron de la vertu. Mais pas du tout:

madame de Montespan pleura ; Louis le Grand larmoya, puis tous deux tirèrent leur révérence à l'austère assemblée, et de cette aventure naquit mademoiselle de Blois, qui est mainteuant madame la duchesse d'Orléans.

— Qu'elle est belle ! dit Chaverny tout rêveur.

— Ah çà ! fit Oriol, savez-vous une idée qui me vient? Cette assemblée de famille... si c'était pour un divorce !

On se récria d'abord, puis chacun convint que la chose n'était pas impossible.

Personne n'ignorait la profonde séparation qui existait entre le prince de Gonzague et sa femme.

— Ce diable d'homme est fin comme l'ambre, reprit Taranne, il est capable de laisser la femme et de garder la dot !

— Et c'est là-dessus, ajouta Gironne, que nous allons donner nos votes.

— Qu'en dis-tu, toi, Chaverny? demanda le gros Oriol.

— Je dis, répliqua le petit marquis, que vous seriez des infâmes, si vous n'étiez des sots...

— De par Dieu ! petit cousin, s'écria Nocé, tu es à l'âge où l'on corrige les mauvaises habitudes ; j'ai envie...

— La la ! s'interposa le paisible Oriol.

Chaverny n'avait même pas regardé Nocé.

— Qu'elle est belle ! fit-il une seconde fois.

— Chaverny est amoureux ! s'écria-t-on de toutes parts.

— C'est pourquoi je lui pardonne, ajouta Nocé.

— Mais, en somme, demanda Gironne, que sait-on sur cette jeune fille ?

— Rien, répondit Navailles, sinon que M. de Gonzague la cache soigneusement, et que Peyrolles est l'eunuque chargé d'obéir aux caprices de cette belle personne.

— Peyrolles n'a pas parlé ?

— Peyrolles ne parle jamais.

— C'est pour cela qu'on le garde.

— Elle doit être à Paris, reprit Nocé, depuis une ou deux semaines tout au plus ; car, le mois passé, la Nivelle était reine et maîtresse dans la petite maison de M. le prince.

— Depuis lors, ajouta Oriol, nous n'avons pas soupé une seule fois à la petite maison.

— Il y a une manière de corps de garde dans le jardin, dit Montaubert ; les chefs de poste sont tantôt Faënza, tantôt Saldagne.

— Mystère ! mystère !

— Prenons patience... Nous allons savoir cela aujourd'hui... Holà ! Chaverny !

Le petit marquis tressaillit comme si on l'eût éveillé en sursaut.

— Chaverny, tu rêves !...

— Chaverny, tu es muet !

— Chaverny, parle ! parle, quand même ce serait pour nous dire des injures !

Le petit marquis appuya son menton contre sa main blanchette.

— Messieurs, dit-il, vous vous damnez tous les jours trois ou quatre fois pour quelques chiffons de banque... Moi, pour cette belle fille-là, je me damnerai une fois, voilà tout.

En quittant Cocardasse junior et Amable Passepoil, installés commodément à l'office devant un copieux repas, M. de Peyrolles était sorti de l'hôtel par la porte du jardin. Il prit la rue Saint-Denis, et, passant derrière l'église Saint-Magloire, il s'arrêta devant la porte d'un autre jardin dont les murs disparaissaient presque sous les branches énormes et pendantes d'une allée de vieux ormes.

M. de Peyrolles avait dans la poche de son beau pourpoint la clef de cette porte.

Il entra. Le jardin était solitaire. On voyait, au bout d'une allée en berceau, ombreuse jusqu'au mystère, un pavillon tout neuf, bâti dans le style grec, et dont le péristyle s'entourait de statues.

Un bijou que ce pavillon ! la dernière œuvre de l'architecte Oppenort !

M. de Peyrolles s'engagea dans la sombre allée et gagna le pavillon.

Dans le vestibule étaient plusieurs valets en livrée.

— Où est Saldagne? demanda Peyrolles.

On n'avait point vu M. le baron de Saldagne depuis la veille.

— Et Faënza?

Même réponse que pour Saldagne.

La maigre figure de l'intendant prit une expression d'inquiétude.

— Que veut dire ceci? pensa-t-il.

Sans interroger autrement les valets, il demanda si mademoiselle était visible.

Il y eut un va et vient de domestiques. On entendit la voix de la première camériste. Mademoiselle attendait M. de Peyrolles dans son boudoir.

— Je n'ai pas dormi ! s'écria-t-elle dès qu'elle l'aperçut, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit !... Je ne veux plus demeurer dans cette maison !... La ruelle qui est de l'autre côté du mur est un coupe-gorge.

C'était la jeune fille admirablement belle que nous avons vue entrer tout à l'heure chez M. de

Gonzague. Sans faire tort à sa toilette, elle était plus charmante encore, s'il est possible, dans son déshabillé du matin. Son peignoir blanc flottant laissait deviner les perfections de sa taille, légère et robuste à la fois ; ses beaux grands cheveux noirs dénoués tombaient à flots abondants sur ses épaules, et ses petits pieds nus jouaient dans des mules de satin.

Pour approcher de si près et sans danger pareille enchanteresse, il fallait être de marbre.

M. de Peyrolles avait toutes les qualités de l'emploi de confiance qu'il remplissait auprès de son maître.

Il eût disputé le prix de l'impassibilité à Mesrour, chef des eunuques noirs du calife Haroun-el-Reschild.

Au lieu d'admirer les charmes de sa belle compagne, il lui dit :

— Dona Cruz, M. le prince désire vous voir à son hôtel ce matin.

— Miracle ! s'écria la jeune fille; moi sortir de ma prison ! moi traverser la rue ! moi, moi ! Êtes-vous bien sûr de ne pas rêver debout, monsieur de Peyrolles ?

Elle le regarda en face, puis elle éclata de rire, en exécutant très-remarquablement une pirouette double.

L'intendant ajouta sans sourciller :

— Pour vous rendre à l'hôtel ; M. le prince désire que vous fassiez toilette.

— Moi ! se récria encore la jeune fille, faire toilette ! santa Virgen ! je ne crois pas un mot de ce que vous me dites !

— Je parle pourtant très-sérieusement, dona Cruz ; dans une heure, il faut que vous soyez prête.

Dona Cruz se regarda dans une glace et se rit au nez.

Puis, pétulante comme la poudre :

— Angélique ! Justine ! madame Langlois ! Sont-elles lentes, ces Françaises ! fit-elle en colère de ne les point voir arriver avant d'avoir été appelées. Madame Langlois, Justine, Angélique !

— Il faut le temps..., voulut dire le flegmatique factotum.

— Vous, allez-vous-en ! s'écria dona Cruz ; vous avez fait votre commission... J'irai.

— C'est moi qui vous conduirai, rectifia Peyrolles.

— Oh ! l'ennui ! santa Maria ! soupira dona Cruz ; si vous saviez comme je voudrais voir une autre figure que la vôtre, mon bon monsieur de Peyrolles !

Madame Langlois, Angélique et Justine, trois chambrières parisiennes, entrèrent ensemble à ce moment. Dona Cruz ne songeait déjà plus à elles.

— Je ne veux pas, dit-elle, que ces deux hommes restent la nuit dans ma maison, ils me font peur.

Il s'agissait de Faënza et de Saldagne.

— C'est la volonté de monseigneur, répliqua l'intendant.

— Suis-je esclave? s'écria la pétulante enfant, déjà rouge de colère; ai-je demandé à venir ici? Si je suis prisonnière, c'est bien le moins que je puisse choisir mes geôliers! Dites-moi que je ne reverrai plus ces deux hommes ou je n'irai pas à l'hôtel...

Madame Langlois, première camériste de dona Cruz, s'approcha de M. de Peyrolles et lui dit quelques mots à l'oreille. Le visage de l'intendant, qui était naturellement très-pâle, devint livide.

— Avez-vous vu cela? demanda-t-il d'une voix qui tremblait.

— Je l'ai vu, répondit la camériste.

— Quand donc?

— Tout à l'heure. On vient de les trouver tous deux.

— Où cela?

— En dehors de la poterne qui donne sur la ruelle.

— Je n'aime pas qu'on parle à voix basse en ma présence, dit dona Cruz avec hauteur.

— Pardon, madame, repartit humblement l'intendant; qu'il vous suffise de savoir que ces deux hommes qui vous déplaisent..., vous ne les reverrez plus.

— Alors, qu'on m'habille, ordonna la belle fille.

— Ils ont soupé hier soir en bas tous les deux, racontait cependant madame Langlois en reconduisant Peyrolles sur l'escalier. Saldagne, qui était de garde, a voulu reconduire M. de Faënza. Nous avons entendu dans la ruelle un cliquetis d'épées.

— Dona Cruz m'a parlé de cela, interrompit Peyrolles.

— Le bruit n'a pas duré longtemps, reprit la camériste; tout à l'heure un valet sortant par la ruelle s'est heurté contre deux cadavres.

— Langlois! Langlois! appela en ce moment la belle recluse.

— Allez! ajouta la camériste remontant les degrés précipitamment; ils sont là, au bout du jardin.

Dans le boudoir, les trois chambrières commencèrent l'œuvre facile et charmante de la toilette d'une jolie fille. Dona Cruz se livra bientôt tout entière au bonheur de se voir si belle. Son miroir lui souriait.

Santa Virgen! elle n'avait jamais été si heureuse depuis son arrivée dans cette grande ville de Paris, dont elle n'avait vu que les rues longues et noires par une sombre nuit d'automne.

— Enfin! se disait-elle, mon beau prince va tenir sa promesse... Je vais voir, être vue!... Paris, qu'on m'a tant vanté, va être pour moi autre chose qu'un pavillon isolé dans un froid jardin entouré de murs!

Et, toute joyeuse, elle échappait aux mains de ses caméristes pour danser en rond autour de la chambre, comme une folle enfant qu'elle était...

M. de Peyrolles, lui, avait gagné tout d'un temps le bout du jardin. Au fond d'une charmille sombre, sur un tas de feuilles sèches, il y avait deux manteaux étendus.

Sous les manteaux on devinait la forme de deux corps humains.

Peyrolles souleva en frisonnant le premier manteau, puis l'autre.

Sous le premier était Faënza, sous le second Saldagne.

Tous deux avaient au front une blessure pareille.

Les dents de Peyrolles s'entre-choquèrent avec bruit. Il laissa retomber les manteaux.

VI

— Dona Cruz. —

Il y a une fatale histoire que tous les romanciers ont racontée au moins une fois en leur vie : c'est l'histoire de la pauvre enfant enlevée à sa mère, — qui était duchesse, — par les gypsies d'Écosse, par les brigands de la Calabre ou du Rhin, par les brigands de Hongrie ou par les gitanos d'Espagne.

Nous ne savons absolument pas et nous prenons l'engagement de ne point l'apprendre, si notre belle dona Cruz était une duchesse volée ou une véritable fille de gitana.

La chose certaine, c'est qu'elle avait passé sa vie entière parmi les gitanos, allant comme eux de ville en ville, de hameaux en bourgades en dansant sur la place publique, tant qu'on voulait pour un maravédis.

C'est elle-même qui nous dira comment elle avait quitté ce métier libre, mais peu lucratif, pour venir habiter à Paris la petite maison de M. de Gonzague.

Une demi-heure après sa toilette achevée, nous la retrouvons dans la chambre à coucher de ce dernier, émue malgré sa hardiesse, et toute confuse de la belle entrée qu'elle venait de faire.

— Pourquoi Peyrolles ne vous a-t-il pas accompagnée? lui demanda Gonzague.

— Votre Peyrolles, répondit la jeune fille, — a perdu la parole et le sens pendant que je faisais ma toilette... Il ne m'a quittée qu'un instant pour se promener au jardin...; quand il est revenu, il ressemblait à un homme frappé de la foudre. Mais, s'interrompit-t-elle d'une voix caressante, ce n'est pas pour parler de votre Peyrolles que vous m'avez fait venir, n'est-ce pas, monseigneur?

— Non, répondit Gonzague en riant, — ce n'est pas pour parler de mon Peyrolles.

— Dites vite! s'écria dona Cruz; — que

voulez-vous de moi?... Je brûle de le savoir, vous voyez bien! Dites vite!

Gonzague la regardait attentivement.

Il pensait :

— J'ai cherché longtemps, mais pouvais-je trouver mieux?... Elle lui ressemble, sur ma foi! ce n'est pas une illusion que je me fais...

— Eh bien, reprit dona Cruz, dites donc!

— Asseyez vous, chère enfant, repartit Gonzague.

— Retournerai-je dans ma prison?

— Pas pour longtemps...

— Ah!... fit la jeune fille avec regret, — j'y retournerai?... Pour la première fois aujourd'hui, j'ai vu un coin de la ville au soleil... C'est beau!.. ma solitude me semblera plus triste.

— Nous ne sommes pas à Madrid, objecta Gonzague, et il faut des précautions.

— Pourquoi des précautions? fais-je du mal pour que l'on me cache?

— Non, assurément, dona Cruz; mais...

— Ah! tenez, monseigneur, l'interrompit-elle avec feu, — il faut que je vous parle : j'ai le cœur trop plein... Vous n'avez pas besoin de me le rappeler, allez! Je vois bien que nous ne sommes plus à Madrid... mon pauvre beau Madrid, où j'étais pauvre, c'est vrai, orpheline, abandonnée..,

mais où j'étais libre... libre comme l'air du ciel!...

Elle s'interrompit, et ses sourcils noirs se froncèrent légèrement.

— Savez-vous, monseigneur, dit-elle, que vous m'aviez promis bien des choses?

— Je tiendrai plus que je n'ai promis, repartit Gonzague.

— Ceci est encore une promesse... et je commence à ne plus croire.

Ses sourcils se détendirent et un voile de rêverie vint adoucir l'éclair aigu de son regard.

— Ils me connaissaient tous, dit-elle, — les gens du peuple et les seigneurs... ils m'aimaient, et, quand j'arrivais on criait : « Venez, venez voir la gitanita, la gitanita qui va danser le bamboleo de Xerès ! » et si je tardais à venir, il y avait toujours du monde... beaucoup de monde à m'attendre sur le plaza Santa, derrière l'Alcazar... Quand je rêve la nuit, je revois ces grands orangers du palais qui embaumaient l'air du soir et ces maisons à tourelles brodées, où s'ouvrait à demi la jalousie, vers la brune... Ah ! ah ! j'ai prêté ma mandoline à plus d'un grand d'Espagne ! Beau pays ! se reprit-elle les larmes aux yeux, — pays des parfums et des sérénades ! Ici, l'ombre de vos arbres est froide et fait frissonner.

Sa tête se pencha sur sa main. Gonzague la laissait dire et semblait songer.

— Vous souvenez-vous? dit-elle tout à coup; — c'était un soir... J'avais dansé plus tard que de coutume... Au détour de la rue sombre qui monte à l'Assomption, je vous vis soudain près de moi... j'eus peur et j'eus espoir. Quand vous parlâtes, votre voix grave et douce me serra le cœur; mais je ne songeai point à m'enfuir... Vous me dites en vous plaçant devant moi pour me barrer le passage :

« — Comment vous appelez-vous, enfant?

» —Santa-Cruz, répondis-je; on m'appelait Flor quand j'étais avec mes frères les gitanos de Grenade; mais les prêtres m'avaient donné avec le baptême le nom de Marie de la Sainte-Croix.

» — Ah! me dîtes-vous, — vous êtes chrétienne?... » Peut-être ne vous souvenez-vous plus déjà de tout cela, monseigneur?

— Si fait, dit Gonzague avec distraction; — je n'ai rien oublié.

— Moi, reprit dona Cruz, dont la voix eut un tremblement, — je me souviendrai de cette heure-là toute ma vie... Je vous aimais déjà... Comment? Je ne sais. . Par votre âge, vous pourriez être mon père... et où trouverais-je un amant plus beau, plus noble, plus brillant que vous?

Elle dit cela sans rougir. — Elle ne savait pas ce que c'était que notre pudeur.

Ce fut un baiser de père que Gonzague déposa sur son front.

Dona Cruz laissa échapper un gros soupir.

— Vous me dites, reprit-elle : « Tu es trop belle, ma fille, pour danser ainsi sur la place publique avec un tambour de basque et une ceinture de faux sequins... Viens avec moi. »

Je me mis à vous suivre. Je n'avais déjà plus de volonté.

En entrant dans votre demeure, je reconnus bien que c'était le propre palais d'Alberoni. On me dit que vous étiez l'ambassadeur secret du régent de France auprès de la cour de Madrid. Que m'importait cela? — Nous partîmes le lendemain. — Vous ne me donnâtes point place dans votre chaise.

Oh ! je ne vous ai jamais dit cela, monseigneur, car c'est à peine si je vous entrevois à de rares intervalles. Je suis seule, je suis triste, je suis abandonnée !

Je fis cette longue route de Madrid à Paris, cette route sans fin, dans un carrosse à rideaux épais et toujours fermés, je la fis en pleurant, je la fis avec des regrets plein le cœur !... Je sentais bien déjà que j'étais une exilée.

Et combien de fois, combien de fois, sainte Vierge! durant ces heures silencieuses, n'ai-je pas regretté mes libres soirées, ma danse folle et mon rire perdu!...

Gonzague ne l'écoutait plus : sa pensée était ailleurs.

— Paris! Paris! s'écria-t-elle avec une pétulance qui le fit tressaillir; vous souvenez-vous quel tableau vous m'aviez fait de Paris?... Paris, le paradis des belles filles!... le rêve enchanté, la richesse inépuisable, le luxe éblouissant... un bonheur qui ne rassasie pas! une fête de toute la vie... Vous souvenez-vous comme vous m'aviez enivrée?...

Elle prit la main de Gonzague et la tint entre les siennes.

— Monseigneur, monseigneur, fit-elle plaintivement, j'ai vu de nos belles fleurs d'Espagne dans votre jardin... elles sont bien faibles, bien tristes... elles vont mourir... Voulez-vous donc me tuer, monseigneur?...

Et, se redressant soudain pour rejeter en arrière l'opulente parure de ses cheveux, elle alluma un rapide éclair dans sa prunelle.

— Écoutez, monseigneur, s'écria-t-elle, — je ne suis pas votre esclave; j'aime la foule, moi, la solitude m'effraye... j'aime le bruit; le silence

me glace... il me faut la lumière, le mouvement, le plaisir surtout, le plaisir qui fait vivre... La gaieté m'attire, le rire m'enivre, les chansons me charment... L'or du vin de Rotta met des diamants dans mes yeux, et quand je ris je sens bien que je suis plus belle !

— Charmante folle, murmura Gonzague avec une caresse tout paternelle.

Dona Cruz retira ses mains :

— Vous n'étiez pas ainsi à Madrid !.. fit-elle.

Puis avec colère :

— Vous avez raison, je suis folle... mais je veux devenir sage... je m'en irai...

— Dona Cruz !... fit le prince.

Elle pleurait. — Il prit son mouchoir brodé pour essuyer doucement ses larmes.

Sous ces larmes, qui n'avaient pas eu le temps de sécher, vint un fin sourire.

— D'autres m'aimeront ! dit-elle avec menace.

Ce paradis, reprit-elle avec amertume. — C'était une prison !... vous m'avez trompée, prince... Un merveilleux boudoir m'attendait dans un pavillon qui semble détaché d'un palais de fée... du marbre, des peintures délicieuses, des draperies de velours brodé d'or... de l'or aussi aux lambris, et des sculptures, des cristeaux aux voûtes...

Mais à l'entour, poursuivit-elle, des ombrages sombres et mouillés... des pelouses noires, où tombent une à une les pauvres feuilles, mortes de ce froid qui me glace...

Des caméristes muettes, des valets discrets, des gards du corps farouches... et pour majordôme, cet eunuque livide, ce Peyrolles...

— Avez-vous à vous plaindre de M. de Peyvolles ? demanda Gonzague.

— Non... il est l'esclave de mes moindres désirs... il me parle avec douceur... avec respect même, et, chaque fois qu'il m'aborde, la plume de son feutre balaye la terre.

— Eh bien?...

—Vous raillez, monseigneur!... ne savez-vous pas qu'il rive les verrous à ma porte, et qu'il joue près de moi le rôle d'un gardien de sérail?...

— Vous exagérez tout, dona Cruz !...

—Monseigneur, l'oiseau captif ne regarde même pas les dorures de sa cage... je me déplais chez vous... j'y suis prisonnière... ma patience est à bout... je vous somme de me rendre ma liberté !

Gonzague se prit à sourire.

— Pourquoi me cacher ainsi à tous les yeux? reprit-elle ; — répondez, je le veux !

Sa tête charmante se dressait impérieuse.

Gonzague souriait toujours.

— Vous ne m'aimez pas? poursuivit-elle en rougissant, non point de honte, mais de dépit; — puisque vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez être jaloux de moi!...

Gonzague lui prit la main et la porta à ses lèvres.

Elle rougit davantage.

— J'ai cru..., murmura-t-elle en baissant les yeux, — vous m'avez dit une fois que vous n'étiez pas marié... A toutes mes questions sur ce sujet, ceux qui m'entourent répondent par le silence... J'ai cru... quand j'ai vu que vous me donniez des maîtres de toutes sortes... quand j'ai vu que vous me faisiez enseigner tout ce qui fait le charme des dames françaises... pourquoi ne le dirai-je pas?... je me suis crue aimée!

Elle s'arrêta pour glisser à la dérobée un regard vers Gonzague, dont les yeux exprimaient le plaisir et l'admiration.

— Et je travaillais, continua-t-elle, — pour me rendre plus digne et meilleure... je travaillais avec courage, avec ardeur... rien ne me coûtait... Il me semblait qu'il n'y avait point d'obstacle assez fort pour entraver ma volonté...

Vous souriez! s'écria-t-elle avec un véritable mouvement de fureur; — santa Vir-

gen ! ne souriez pas ainsi, prince, ou vous me rendriez folle !

Elle se plaça devant lui, et, d'un ton qui n'admettait plus de faux fuyants :

— Si vous ne n'aimez pas, que voulez-vous de moi ?

— Je veux vous faire heureuse, dona Cruz, répondit Gonzague doucement, — je veux vous faire heureuse et puissante...

— Faites-moi libre d'abord ! s'écria la belle captive en pleine révolte.

Et, comme Gonzague cherchait à la calmer :

— Faites-moi libre ! répéta-t-elle, libre ! libre !... cela me suffit... je ne veux que cela !

Puis, donnant cours à sa turbulente fantaisie :

— Je veux Paris !... je veux le Paris de vos promesses !... ce Paris bruyant et brillant que je devine à travers les murs de ma prison... Je veux sortir... je veux me montrer partout. A quoi me servent mes parures entre quatre murailles ? Regardez-moi !... Pensiez-vous que j'allais m'éteindre dans mes larmes.

Elle eut un retentissant éclat de rire.

— Regardez-moi, prince ; me voilà consolée... je ne pleurerai plus jamais, je rirai toujours, pourvu qu'on me montre l'Opéra, dont je ne sais que le nom, les fêtes, les danses...

— Ce soir, dona Cruz, interrompit Gonzague froidement, — vous mettrez votre plus riche parure.

Elle releva sur lui son regard défiant et curieux.

— Et je vous conduirai, poursuivit Gonzague, au bal de M. le régent.

Dona Cruz demeura comme abasourdie.

Son visage, mobile et charmant, changea deux ou trois fois de couleur.

— Est-ce vrai, cela? demanda-t-elle enfin; car elle doutait encore.

— C'est vrai, répondit Gonzague.

— Vous ferez cela, vous? s'écria-t-elle; — oh! je vous pardonne tout, prince... vous êtes bon!... vous êtes mon ami!...

Elle se jeta à son cou, — puis, le quittant, elle se mit à gambader comme une folle.

Tout en dansant, elle disait :

— Le bal du régent!... nous irons au bal du régent!... Les clôtures ont beau être épaisses, le jardin froid et désert, les fenêtres closes!.. j'ai entendu parler du bal du régent!... je sais qu'on y verra des merveilles... et moi, je serai là!...

Oh! merci! merci, prince! s'interrompit-elle; — si vous saviez comme vous êtes beau

quand vous êtes bon!... C'est au Palais-Royal, n'est-ce pas?... moi qui mourais d'envie de voir le Palais-Royal...

Elle était tout au bout de la chambre. D'un bond, elle fut auprès de Gonzague et s'agenouilla sur un coussin à ses pieds.

Et, toute sérieuse, elle demanda en croisant ses deux belles mains sur le genou du prince et en le regardant fixement :

— Quelle toilette ferai-je?

Gonzague secoua la tête gravement.

— Aux bals de la cour de France, dona Cruz, répondit-il, — il y a quelque chose qui rehausse et pare un beau visage encore plus que la toilette la plus recherchée.

Dona Cruz essaya de deviner.

— C'est le sourire? dit-elle, comme un enfant à qui l'on propose une naïve énigme.

— Non, répliqua Gonzague.

— C'est la grâce?...

— Non... vous avez la grâce et le sourire, dona Cruz... la chose dont je vous parle...

— Je ne l'ai pas... n'est-ce pas?

Et, comme Gonzague tardait à répondre, elle ajouta, impatiente déjà :

— Me la donnerez-vous?

— Je vous la donnerai, dona Cruz.

— Mais qu'est-ce donc que je n'ai pas? interrogea la coquette, qui, en même temps, jeta son triomphant regard vers le miroir.

Certes, le miroir ne pouvait suppléer à la réponse de Gonzague.

Gonzague répondit :

— Un nom !

Et voilà dona Cruz précipitée du sommet de sa joie.

Un nom ! Elle n'avait pas de nom !... Le Palais Royal, ce n'était pas la plaza Santa, derrière l'Alcazar. — Il ne s'agissait plus ici de danse au son d'un tambour de basque avec une ceinture de faux sequins autour des hanches.

Oh ! la pauvre dona Cruz ! — Gonzague venait bien de lui faire une promesse...

Mais la promesse de Gonzague !

Et d'ailleurs, un nom, cela se donne-t-il ?

Le prince sembla marcher de lui-même audevant de cette objection.

— Si vous n'aviez pas de nom, chère enfant, dit-il, toute ma tendre affection serait impuissante... mais votre nom n'est qu'égaré ; c'est moi qui le retrouve... Vous avez un nom illustre parmi les plus illustres noms de France.

— Que dites-vous !... s'écria la fillette éblouie.

— Vous avez une famille, poursuivit Gonzague, dont le ton était solennel ; une famille puissante et alliée à nos rois... Votre père était duc.

— Mon père ! répéta dona Cruz ; il était duc, dites-vous ?... Il est donc mort ?

Gonzague courba la tête.

— Et ma mère ?...

La voix de la pauvre enfant tremblait.

— Votre mère, repartit Gonzague, — est princesse.

— Elle vit ! s'écria dona Cruz, dont le cœur bondit ; — vous avez dit : « Elle est princesse !... » Elle vit ! ma mère vit !... je vous en prie, je vous en prie, parlez-moi de ma mère !

Gonzague mit un doigt sur sa bouche.

— Pas à présent, murmura-t-il.

Mais dona Cruz n'était pas faite pour se laisser prendre à ces airs de mystère.

Elle saisit les deux mains de Gonzague.

Vous allez me parler de ma mère, dit-elle, et tout de suite ! — Mon Dieu ! comme je vais l'aimer... Elle est bien bonne, n'est-ce pas ?... et bien belle ?

C'est une chose singulière ! s'interrompit-elle avec gravité ; — j'ai toujours rêvé cela... Une voix en moi me disait que j'étais la fille d'une princesse.

Gonzague eut grand' peine à garder son sérieux.

— Elles sont toutes les mêmes ! pensa-t-il.

— Oui, continua dona Cruz, — quand je m'endormais, le soir, je la voyais, ma mère... toujours... toujours penchée à mon chevet. . de grands beaux cheveux noirs... un collier de perles... de fiers sourcils... des pendants d'oreilles en diamants... et un regard si doux !... Comment s'appelle ma mère ?

— Vous ne pouvez le savoir encore, dona Cruz.

— Pourquoi cela ?

— Un grand danger !...

— Je comprends ! je comprends ! interrompit-elle, prise tout à coup par quelque romanesque souvenir... J'ai vu au théâtre de Madrid des comédies... C'était ainsi... On ne disait jamais du premier coup aux jeunes filles le nom de leur mère.

— Jamais, approuva Gonzague.

— Un grand danger..., reprit dona Cruz ; et cependant... j'ai de la discrétion, allez !... j'aurais gardé mon secret jusqu'à la mort !

Elle se campa, belle et fière comme Chimène.

— Je n'en doute pas, repartit Gonzague ; — mais vous n'attendrez pas longtemps, chère en-

fant... Dans quelques heures, le secret de votre naissance vous sera révélé... En ce moment, vous ne devez savoir qu'une seule chose : c'est que vous ne vous appelez pas Maria de la Santa-Cruz.

— Mon vrai nom était Flor?

— Pas davantage.

— Comment donc m'appelais-je?

— Vous reçûtes au berceau le nom de votre mère, qui était Espagnole... vous vous nommez Aurore.

Dona Cruz tressaillit et répéta :

— Aurore!...

Puis elle ajouta en frappant ses mains l'une contre l'autre :

— Voilà une chose singulière!

Gonzague la regardait attentivement. Il attendait qu'elle parlât.

— Pourquoi cette surprise ?

— Parce que ce nom est rare, repartit la jeune fille devenue rêveuse, — et me rappelle...

— Et vous rappelle? interrogea Gonzague avec anxiété.

— Pauvre petite Aurore! murmura dona Cruz, les yeux humides, — comme elle était bonne... et jolie ! et comme je l'aimais !

Gonzague faisait évidemment effort pour cacher sa fiévreuse curiosité. Heureusement que dona Cruz était tout entière à ses souvenirs.

— Vous avez connu, dit le prince en affectant une froide indifférence, — une jeune fille qui s'appellait Aurore?

— Oui...

— Quel âge avait-elle ?

— Mon âge... nous étions deux enfants... et nous nous aimions tendrement, bien qu'elle fût heureuse, et moi bien pauvre...

— Y a-t-il longtemps de cela?

— Des années...

Elle regarda Gonzague en face et ajouta:

— Mais cela vous intéresse donc, monsieur le prince?

Gonzague était un de ces hommes qu'on ne trouve jamais hors de garde.

Il prit la main de dona Cruz et répondit avec bonté:

— Je m'intéresse à tout ce que vous aimez, ma fille... Parlez-moi de cette jeune Aurore qui fut votre amie autrefois.

VII

— Le prince de Gonzague. —

La chambre à coucher de Gonzague, riche et de plus beau luxe, comme tout le reste de l'hôtel, s'ouvrait, d'un côté, sur un entre-deux servant de boudoir, qui donnait dans le petit salon où nous avons laissé nos traitants et nos gentilshommes ; de l'autre côté, elle communiquait avec la bibliothèque, riche et nombreuse collection qui n'avait pas de rivale à Paris.

Gonzague était un homme très-lettré, savant latiniste, familier avec les grands littérateurs d'Athènes et de Rome, théologien subtil à l'occa-

sion et profondément versé dans les études philosophiques.

S'il eût été seulement honnête homme avec cela, rien ne lui eût résisté.

Mais le sens de la droiture lui manquait. — Plus on est fort quand on n'a point de règle, plus on s'écarte de la vraie voie.

Il était comme ce prince des contes de l'enfance qui naît dans un berceau d'or entouré de fées amies. Les fées lui donnent tout, à cet heureux petit prince, tout ce qui peut faire la gloire et le bonheur d'un homme. — Mais on a oublié une fée; celle-ci se fâche; elle arrive en colère et dit: « Tu garderas tout ce que nos sœurs t'ont donné, mais... »

Ce mais suffit pour rendre le petit prince malheureux entre les plus misérables.

Gonzague était beau, Gonzague était puissamment riche, Gonzague était de race souveraine; il avait de la bravoure, ses preuves étaient faites; il avait de la science et de l'intelligence; peu d'hommes maniaient la parole avec autant d'autorité que lui; sa valeur diplomatique était connue et cotée fort haut; à la cour, tout le monde subissait son charme; mais...

Mais il n'avait ni foi ni loi et son passé tyrannisait déjà son présent.

Il n'était plus le maître de s'arrêter sur la pente où il avait mis le pied dès ses plus jeunes années; fatalement, il était entraîné à mal faire pour couvrir et cacher ses anciens méfaits.

C'eût été une riche organisation pour le bien; c'était pour le mal une machine vigoureuse. Rien ne lui coûtait. Après vingt-cinq ans, il ne sentait point encore de fatigues.

Quant au remords, Gonzague n'y croyait pas plus qu'à Dieu.

Nous n'avons pas besoin d'apprendre au lecteur que dona Cruz était pour lui un instrument, instrument fort habilement choisi et qui, selon toute apparence, devait fonctionner à merveille.

Gonzague n'avait point pris cette jeune fille au hasard. Il avait hésité longtemps avant de fixer son choix. Dona Cruz réunissait toutes les qualités qu'il avait rêvées, y compris certaine ressemblance assez vague assurément, mais suffisante pour que les indifférents pussent prononcer ce mot si précieux : « Il y a un *air de famille.* »

Cela vous donne tout de suite à l'imposture une terrible vraisemblance.

Mais une circonstance se présentait tout à coup, sur laquelle Gonzague n'avait point compté.

En ce moment, malgré l'étrange révélation

que dona Cruz venait de recevoir, ce n'était pas elle qui était la plus émue.

Gonzague avait besoin de toute sa diplomatie pour cacher son trouble.

Et, malgré toute sa diplomatie, la jeune fille découvrit le trouble et s'en étonna.

La dernière parole de Gonzague, tout adroite qu'elle était, laissa un doute dans l'esprit de dona Cruz. Le soupçon s'éveilla en elle. Les femmes n'ont pas besoin de comprendre pour se défier.

Mais qu'y avait-il donc pour émouvoir ainsi un homme, fort surtout par son sang-froid ? Un nom prononcé !

Qu'est-ce qu'un nom ?

D'abord, comme l'a dit notre belle recluse, le nom était rare. — Ensuite, il y a des pressentiments.

Les athées croient à tout, sauf à Dieu. Gonzague était d'Italie et très-dévôt aux pressentiments.

Ce nom l'avait violemment frappé. — C'était l'appréciation même de la violence du choc qui troublait maintenant Gonzague superstitieux.

Il se disait :

— C'est un avertissement !

Avertissement de qui ?

Gonzague croyait aux étoiles, ou du moins à

son étoile. Les étoiles ont une voix. Son étoile avait parlé.

Si c'était une découverte, ce nom, tombé par hasard, les conséquences de cette découverte étaient si graves, que l'étonnement et le trouble du prince ne doivent plus être un sujet de surprise.

Il y avait dix-huit ans qu'il cherchait !

Il se leva, prenant pour prétexte un grand bruit qui montait des jardins, mais en réalité pour calmer son agitation et composer son visage.

Sa chambre était située à l'angle rentrant formé par l'aile droite de la façade de l'hôtel donnant sur le jardin et le principal corps de logis. En face de ses fenêtres étaient celles de l'appartement occupé par madame la princesse de Gonzague.

Là, d'épais rideaux retombaient sur les vitres de toutes les croisées closes.

Dona Cruz, voyant le mouvement de Gonzague se leva aussi et voulut aller à la fenêtre. Ce n'était chez elle que curiosité d'enfant.

— Restez, lui dit Gonzague ; — il ne faut pas encore qu'on vous voie.

Au-dessous de la fenêtre et dans toute l'étendue du jardin dévasté, une foule compacte s'agitait.

Le prince ne donna pas même un coup d'œil à cela.

Son regard s'attacha, pensif et sombre, aux croisées de sa femme.

— Viendra-t-elle ! se dit-il.

Dona Cruz avait repris sa place d'un air boudeur.

— Quand même !... se dit encore Gonzague ; la bataille serait au moins décisive !

Puis, prenant son parti :

— A tout prix, il faut que je sache...

Au moment où il allait revenir vers sa jeune compagne, il crut reconnaître dans la foule cet étrange petit personnage dont l'excentrique fantaisie avait fait sensation ce matin dans le salon d'apparat, — le bossu, adjudicataire de la niche de Médor.

Le bossu tenait un livre d'heures à la main et regardait, lui aussi, les fenêtres de madame de Gonzague.

En toute autre circonstance, Gonzague eût peut-être donné quelque attention à ce fait, car il ne négligeait rien d'ordinaire. — Mais il voulait savoir.

S'il fût resté une minute de plus à la croisée, voici ce qu'il aurait vu. Une femme descendit le perron de l'aile gauche, une camériste de la princesse ; elle s'approcha du bossu, qui lui dit

rapidement quelques mots et lui remit le livre d'heures.

Puis la caméristе rentra chez madame la princesse et le bossu disparut.

— Ce bruit venait d'une dispûte entre mes nouveaux locataires, dit Gonzague en reprenant sa place auprès de dona Cruz. — Où en étions-nous, chère enfant?

— Au nom que je dois porter désormais.

— Au nom qui est le vôtre... Aurore... Mais quelque chose est venu à la traverse... Qu'est-ce donc?

— Avez-vous oublié déjà ?... fit dona Cruz avec un malicieux sourire.

Gonzague fit semblant de chercher.

— Ah ! s'écria-t-il ; — nous y sommes... une jeune fille que vous aimiez et qui portait aussi le nom d'Aurore...

— Une belle jeune fille... orpheline comme moi...

— Vraiment !... Et c'est à Madrid...

— A Madrid.

— Elle était Espagnole?

— Non... elle était Française.

— Française ? répéta Gonzague, qui jouait admirablement l'indifférence.

Il étouffa même un léger bâillement.

Vous eussiez dit qu'il poursuivait ce sujet d'entretien par simple complaisance.

Seulement, toute son adresse était en pure perte. L'espiègle sourire de dona Cruz aurait dû l'en avertir.

— Et qui prenait soin d'elle ? demanda-t-il d'un air distrait.

— Une vieille femme...

— Et qui payait la duègne ?

— Un gentilhomme.

— Français aussi ?

— Oui..., Français.

— Jeune ou vieux ?

— Jeune... et très-beau.

Elle le regardait en face. — Gonzague feignit de réprimer un second bâillement.

— Mais pourquoi me parlez-vous de ces choses qui vous ennuient, monseigneur ? s'écria dona Cruz en riant ; — vous ne connaissez pas la jeune fille... vous ne connaissez pas le gentilhomme... je ne vous aurais jamais cru si curieux que cela.

Gonzague vit bien qu'il fallait prendre la peine de jouer plus serré.

— Je ne suis pas curieux, mon enfant, répondit-il en changeant de ton ; — vous ne me connaissez pas encore... Il est certain que je ne

m'intéresse personnellement ni à cette jeune fille ni à ce gentilhomme... quoique je connaisse beaucoup de monde à Madrid... Mais quand j'interroge, j'ai mes raisons pour cela... Voulez-vous me dire le nom de ce gentilhomme?

Cette fois, les beaux yeux de dona Cruz exprimèrent une véritable défiance.

— Je l'ai oublié, répondit-elle sèchement.

— Je crois que si vous le vouliez bien..., insista Gonzague en souriant.

— Je vous répète que je l'ai oublié!...

— Voyons... en rassemblant vos souvenirs... Cherchons tous deux...

— Mais que vous importe le nom de ce gentilhomme?

— Cherchons, vous dis-je, — vous allez voir ce que j'en veux faire... Ne serait-ce point...?

— M. le prince, interrompit la jeune fille, j'aurais beau chercher, je ne trouverais point.

Cela fut dit si résolûment que toute insistance devenait impossible.

— N'en parlons plus, fit Gonzague; c'est fâcheux, voilà tout... et je vais vous dire pourquoi cela est fâcheux... Un gentilhomme français établi en Espagne ne peut être qu'un exilé... il y en a malheureusement beaucoup... Vous n'avez point de compagne de votre âge ici, ma

chère enfant ; et l'amitié ne s'improvise pas... Je me disais : « J'ai du crédit... Je ferai gracier le gentilhomme, qui ramènera la jeune fille... et ma chère petite dona Cruz ne sera plus seule. »

Il y avait dans ces paroles un tel accent de simplicité vraie, que la pauvre fillette en fut touchée jusqu'au fond du cœur.

— Ah ! fit-elle, — vous êtes bon !

— Je n'ai pas de rancune, dit Gonzague en souriant ; — il est temps encore.

— Ce que vous me proposez là, dit dona Cruz, — je n'osais pas vous le demander, mais j'en mourais d'envie !... ma pauvre belle Aurore !... mais vous n'avez pas besoin de savoir le nom du gentilhomme... vous n'avez pas besoin d'écrire en Espagne... j'ai revu mon amie.

— Depuis peu ?

— Tout récemment.

— Où donc?

— A Paris.

— Ici ? fit Gonzague.

Dona Cruz ne se défiait plus. — Gonzague gardait son sourire, mais il était pâle.

— Mon Dieu ! reprit la fillette sans être interrogée, — ce fut le jour de notre arrivée... Depuis que nous avions passé la porte Sainte-Honoré, je me disputais avec M. de Peyrolles

pour ouvrir les rideaux, qu'il tenait obstinément fermés... il m'empêcha ainsi de voir le Palais-Royal, et je ne le lui pardonnerai jamais... Au détour d'une petite rue, non loin de là, le carrosse frôlait les maisons... j'entendis qu'on chantait dans une salle basse... M. de Peyrolles avait la main sur le rideau, mais sa main se retira, parce que j'avais brisé dessus mon éventail !... J'avais reconnu la voix; je soulevai le rideau... Ma petite Aurore, toujours la même, mais bien plus belle, était à la fenêtre de la salle basse.

Gonzague tira ses tablettes de sa poche.

— Je poussai un cri, poursuivit dona Cruz ; — le carrosse avait repris le grand trot; — je voulus descendre... je fis le diable... ah ! si j'avais été assez forte pour étrangler votre Peyrolles !...

— C'était, dites-vous, interrompit Gonzague, une rue aux environs du Palais-Royal?

— Tout auprès?

— La reconnaîtriez-vous?

— Oh ! fit dona Cruz, — je sais comment on l'appelle!... mon premier soin fut de le demander à M. de Peyrolles.

— Et comment l'appelle-t-on?

— La rue du Chantre... Mais qu'écrivez-vous donc là, monseigneur?

Gonzague traçait en effet, quelques mots sur ses tablettes. Il répondit :

— Ce qu'il faut pour que vous puissiez revoir votre amie.

Dona Cruz se leva, le rouge du plaisir au front, la joie dans les yeux.

— Vous êtes bon ! répéta-t-elle, vous êtes donc véritablement bon !

Gonzague ferma ses tablettes et les serra !

— Chère enfant, vous en pourrez juger bientôt... répondit-il. Maintenant, il faut nous séparer pour quelques instants... vous allez assister à une cérémonie solennelle... ne craignez point d'y montrer votre embarras ou votre trouble... c'est naturel... on vous en saura gré.

Il se leva et prit la main de dona Cruz.

— Dans une demi-heure, tout au plus, reprit-il, vous allez voir votre mère.

Dona Cruz mit la main sur son cœur.

— Que dirai-je?... fit-elle.

— Vous n'avez rien à cacher des misères de votre enfance... rien, entendez-vous... vous n'avez rien à dire, sinon la vérité... la vérité tout entière.

Il souleva une daperie derrière laquelle était un boudoir.

— Entrez ici, dit-il.

— Oui, murmura la jeune fille ; — et je vais prier Dieu… pour ma mère !

— Priez, dona Cruz, priez… cette heure est solennelle dans votre vie.

Elle entra dans le boudoir. La draperie retomba sur elle après que Gonzague lui eut baisé la main.

— Mon rêve !… pensait-elle tout haut : — ma mère est princesse !

Gonzague, resté seul, s'assit devant son bureau, la tête entre ses deux mains. C'est lui qui avait besoin de se recueillir : un monde de pensées s'agitait dans son cerveau.

— Rue du Chantre !… murmura-t-il. — Est-elle seule ?… l'a-t-il suivie ?… Ce serait audacieux !… mais est-ce bien elle ?

Il resta un instant les yeux fixés dans le vide.

Puis il s'écria :

— C'est ce dont il faut s'assurer tout d'abord.

Il sonna ; personne ne répondit.

Il appela Peyrolles par son nom. — Nouveau silence.

Gonzague se leva et passa vivement dans la bibliothèque, où d'ordinaire le factotum attendait ses ordres : la bibliothèque était déserte.

Sur la table, seulement, il y avait un pli à l'adresse de Gonzague. Celui-ci l'ouvrit.

Le billet contenait ces mots :

« Je suis venu; j'avais beaucoup à vous dire. Il s'est passé d'étranges choses au pavillon. »

Puis, en forme de *post-scriptum :*

« M. le cardinal de Lorraine est chez la princesse. Je veille. »

Gonzague froissa le billet.

— Ils vont tous lui dire, murmura-t-il : — « Assistez au conseil... pour vous-même... pour votre enfant, s'il existe... » Elle se roidira... elle ne viendra pas!... c'est une femme morte... Et qui l'a tuée?... s'interrompit-il, le front plus pâle et l'œil baissé.

Il pensait tout haut, malgré lui.

— Fière créature autrefois... belle au-dessus des plus belles!... douce comme les anges... vaillante autant qu'un chevalier!... c'est la seule femme que j'eusse aimée, si j'avais pu aimer une seule femme!

Il se redressa, et le sourire sceptique revint à ses lèvres.

— Chacun pour soi ici-bas! fit-il; — suis-je cause, moi, que la loi humaine soit faite ainsi? est-ce ma faute si, pour s'élever au-dessus de certain niveau, il faut mettre le pied sur des marches qui sont des têtes ou des cœurs?

Comme il rentrait dans sa chambre, son regard

tomba sur les draperies du boudoir où dona Cruz était renfermée.

— Celle-là prie, dit-il en riant; — eh bien, j'aurais presque envie de croire maintenant à cette billevesée qu'on nomme la voix du sang... Elle a été émue, mais pas trop... pas comme une vraie fille à qui on eût dit les mêmes paroles: « Tu vas voir ta mère. » Bah!... une petite bohémienne!... elle a songé aux diamants... aux fêtes... on ne peut pas apprivoiser les loups!

Il alla mettre son oreille à la porte du boudoir.

— C'est qu'elle prie, s'écria-t-il, tout de bon!... C'est une chose singulière! tous ces enfants du hasard ont, dans un coin de leur extravagante cervelle, une idée qui naît avec leur première dent et qui ne meurt qu'avec leur dernier soupir : l'idée que leur mère est princesse... Tous!... ils cherchent, la hotte sur le dos, le roi leur père... Celle-ci est charmante! se reprit-il, — un vrai bijou!... comme elle va me servir naïvement et sans le savoir!... Si une bonne paysanne, sa vraie mère, venait aujourd'hui lui tendre les bras, palsambleu! elle se fâcherait tout rouge!... Nous allons avoir des larmes au récit de son enfance... La comédie se glisse partout!

Sur son bureau, il y avait un flacon de cristal plein de vin d'Espagne et un verre. Il se versa rasade et but.

— Allons, Philippe! dit-il en s'asseyant devant ses papiers épars, — ceci est le grand coup de dé!... nous allons jeter un voile sur le passé aujourd'hui ou jamais!... Belle partie! bel enjeu! les millions de la banque de Law peuvent faire comme les sequins de *Mille et une Nuits* et se changer en feuilles sèches... mais les immenses domaines de Nevers... voilà le solide!

Il mit en ordre ses notes préparées longtemps à l'avance.

Peu à peu, son front se rembrunissait comme si une pensée terrifiante se fût emparée de lui.

— Il n'y a pas à se faire illusion, dit-il en cessant de travailler pour réfléchir encore: — la vengeance du régent serait implacable... il est léger, il est oublieux, mais il se souvient de Philippe de Nevers, qu'il aimait plus qu'un frère... j'ai vu des larmes dans ses yeux quand il regardait ma femme en deuil... la veuve de Nevers! — Mais quelle apparence!... s'interrompit-il. Il y a dix-neuf ans... Et pas une voix ne s'est élevée contre moi!...

Il passa le revers de la main sur son front

comme pour chasser cette obsédante pensée.

— C'est égal! conclut-il, — j'aviserai à cela... je trouverai un coupable... et, le coupable puni, tout sera dit : je dormirai tranquille!

Parmi les papiers étalés devant lui et presque tous écrits en chiffres, il y en avait un qui portait :

« Savoir si madame de Gonzague croit sa fille morte ou vivante. »

Et au-dessous :

« Savoir si l'acte de naissance est en son pouvoir. »

— Pour cela, il faudrait qu'elle vînt, pensa Gonzague; je donnerais cent mille livres pour savoir seulement si elle a l'acte de naissance... ou même si l'acte de naissance existe; car, s'il existait je l'aurais. — Et qui sait? reprit-il emporté par ses espoirs renaissants, — qui sait!... Les mères sont un peu comme ces bâtards dont, je parlais tout à l'heure et qui voient partout leurs parents... Les mères voient partout leurs enfants... je ne crois pas le moins du monde à l'infaillibilité des mères... Qui sait? trompée elle-même la première, elle va peut-être ouvrir les bras à ma petite gitana. — Ah! par l'exemple, s'interrompit-il, — victoire! victoire en ce cas-là!... des fêtes, des

cantiques d'actions de grâces, des banquets... salut à l'héritière de Nevers!...

Il riait. — Quand son rire cessa, il poursuivit :

— Puis, dans quelques semaines, — tout doucement, — sans bruit, — mort d'une jeune et belle princesse... il en meurt tant de ces jeunes filles !... deuil général... oraison funèbre par un archevêque... — Sur ma foi! s'écria-t-il, — les uns meurent pour que les autres vivent!... La jeune et belle princesse me laissera héritier d'une fortune énorme... et que j'aurai bien gagnée!

Deux heures de relevée sonnèrent à l'horloge de Saint-Magloire. C'était le moment fixé pour l'ouverture du tribunal de famille.

VIII

— La veuve de Nevers. —

Certes, on ne peut pas dire que ce noble hôtel de Lorraine fût prédestiné à devenir un tripot d'agioteurs ; cependant, il faut bien avouer qu'il était admirablement situé et disposé pour cela. Les trois faces du jardin, longeant les rues Quincampoix, Saint-Denis et Aubry-le-Boucher, fournissaient trois entrées précieuses. La première surtout valait en or le pesant des pierres de taille de son portail tout neuf.

Ce champ de foire n'était-il pas bien plus commode que la rue Quincampoix elle-même,

toujours boueuse et bordée d'affreux bouges où l'on assassinait volontiers les traitants?

Les jardins de Gonzague étaient évidemment destinés à détrôner la rue Quincampoix. Tout le monde prédisait cela et, par hasard, tout le monde avait raison.

On avait parlé du défunt bossu, Ésope Ier, pendant vingt-quatre heures. Un ancien soldat aux gardes, nommé Gruel, et surnommé la Baleine, avait essayé de prendre sa place. Mais la Baleine avait dix pieds entre tête et queue : c'était gênant.

La Baleine avait beau se baisser, son dos était toujours trop haut pour faire un pupitre commode.

Seulement, la Baleine avait annoncé franchement qu'elle dévorerait tout Jonas qui lui ferait concurrence. Cette menace arrêtait tous les bossus de la capitale.

La Baleine était de taille et de vigueur à les avaler tous les uns après les autres.

Ce n'était pas un garçon méchant que ce la Baleine, mais il buvait six ou huit pots de vin par jour, et le vin était cher en cette année 1717.

Quand notre bossu, adjudicataire de la niche, vint prendre possession de son domaine, on rit

beaucoup dans les jardins de Nevers. Toute la rue Quincampoix vint le voir. On le baptisa du premier coup Ésope II, et son dos à gibbosité parfaitement confortable, eut un succès fou.

Mais la Baleine gronda ; Médor aussi.

La Baleine vit tout de suite dans Esope II un rival vainqueur. Comme Médor était aussi maltraité que lui, ces deux grandes rancunes s'unirent entre elles ! La Baleine devint le protecteur de Médor, dont les longues dents se montraient de haut en bas, chaque fois qu'il voyait le nouveau possesseur de sa niche.

Tout ceci était gros d'événements tragiques. On ne douta pas un seul instant que le bossu ne fût destiné à devenir la pâture de la Baleine.

En conséquence, pour se conformer aux traditions bibliques, on lui donna le second sobriquet de Jonas.

Personne ne savait son vrai nom. C'était Ésope II, dit Jonas.

Bien des gens, droits sur leur échine, n'ont pas une si longue étiquette.

Il n'y avait pourtant rien de trop. Ésope était bossu ; le cétacé mangea Jonas : Ésope II, dit Jonas, exprimait d'une façon élégante et précise l'idée d'un bossu digéré par une baleine. C'était toute une biographie.

Ésope II ne semblait point s'inquiéter beaucoup du sort affreux qui l'attendait. Il avait pris possession de sa niche et l'avait meublée fort proprement d'un petit banc et d'un coffre. A tout prendre, Diogène, dans son tonneau, qui était une amphore, n'était pas encore si bien logé.

Et Diogène avait cinq pieds six pouces, au dire de tous les historiens.

Ésope II ceignit ses reins d'une corde à laquelle pendait un bon sac de grosse toile. Il acheta une planche, une écritoire et des plumes. Son fonds était monté.

Quand il voyait un marché près de se conclure, il s'approchait discrètement, — tout à fait comme Ésope Ier, son regrettable prédécesseur. Il mouillait d'encre sa plume et attendait.

Le marché conclu, il présentait la planche et l'écritoire ornée de plumes.

On mettait la planche sur sa bosse, les titres sur la planche, et on signait aussi commodément que dans l'échoppe d'un écrivain public.

Cela fait, Ésope II reprenait son écritoire d'une main, sa planche de l'autre. — La planche servait de sébile et recevait l'offrande, qui, finalement, s'en allait dans le sac de grosse toile.

Il n'y avait point de tarif. Ésope II, à l'exemple de son modèle, recevait tout, excepté la monnaie de cuivre. — Mais connaissait-on le cuivre, rue Quincampoix?

Le cuivre, en ce temps bien heureux, ne servait plus qu'à faire du vert-de-gris pour empoisonner les oncles riches.

Ésope II était là depuis dix heures du matin. Vers une heure après midi, il appela un des nombreux marchands de viande froide qui allaient et venaient dans cette foire au papier. Il acheta un bon pain à la croûte dorée, une poularde qui faisait plaisir à voir et une bouteille de chambertin.

Que voulez-vous! Il voyait que le métier marchait. — Son devancier n'aurait pas fait cela.

Ésope II s'assit sur son petit banc, étala ses vivres sur son coffre et dîna magistralement à la face des spectateurs qui attendaient son bon plaisir.

Les pupitres vivants ont ce désavantage : c'est qu'ils dînent.

Mais voyez l'engouement! On fit queue à la porte de la niche et personne ne s'avisa d'emprunter le grand dos de la Baleine. Le géant, obligé de boire à crédit, buvait double. Il poussait des rugissements, et Médor, son affidé, grinçait des dents avec rage.

— Holà ! Jonas ! criait-on de toutes parts ; — as-tu bientôt fini de dîner ?

Jonas était bon prince ; il renvoyait à la Baleine. Mais on voulait Jonas.

C'était plaisir que de signer sur sa bosse. On eût signé pour signer, tant Jonas y mettait de bonne grâce.

Et puis, il n'avait pas la langue dans sa poche. Ces bossus, vous savez, ont tant d'esprit ! On citait déjà ses bons mots.

Aussi, la Baleine le guettait.

Quand il eut fini de dîner, il cria de sa petite voix aigrelette :

— Soldat, mon ami, veux-tu de mon poulet ?

La Baleine avait faim, mais la jalousie le tenait.

— Petit maraud, s'écria-t-il, tandis que Médor poussait des hurlements, — me prends-tu pour un mangeur de restes ?

— Alors envoie ton chien, soldat, repartit paisiblement Ésope II, et ne me dis pas d'injures.

— Ah ! tu veux mon chien ! rugit la Baleine, tu vas l'avoir ! tu vas l'avoir !

Il siffla et dit :

— Pille ! Médor ! pille !

Il y avait déjà cinq ou six jours que la Ba-

leine exerçait dans les jardins de Nevers. D'ailleurs, il est de ces sympathies qui naissent à première vue. Médor et la Baleine s'entendaient.

Médor poussa un hurlement rauque et s'élança.

— Gare-toi, bossu! crièrent les agioteurs.

Ésope II attendit le chien de pied ferme. Au moment où Médor allait rentrer dans son ancienne niche comme en pays conquis, Ésope II, saisissant son poulet par les deux pattes, lui en appliqua un maître coup sur le mufle.

O prodige! Médor, au lieu de se fâcher, se mit à se lécher les babines. Sa langue allait de ci de là, cherchant les bribes de volaille qui restaient attachées à son poil.

Un large éclat de rire accueillit ce beau stratagème de guerre.

Cent voix crièrent à la fois :

— Bravo! bossu, bravo!

— Médor! gredin! pille! pille! faisait de son côté le géant.

Mais le lâche Médor trahissait définitivement. Ésope II venait de l'acheter au prix d'une cuisse de son poulet, offerte à la volée.

Ce que voyant, le géant ne mit plus de bornes à sa fureur. Il se rua à son tour vers la niche.

— Ah! Jonas! pauvre Jonas! cria le chœur de marchands.

Jonas sortit de sa niche et se mit en face de la Baleine qu'il regarda en riant.

La Baleine le prit par la nuque et l'enleva de terre. Jonas riait toujours.

Au moment où la Baleine allait le rejeter à terre, on vit Jonas se roidir, poser la pointe du pied sur le genou du colosse et rebondir comme un chat.

Personne n'aurait trop su dire comment cela se fit, tant le mouvement fut rapide. La chose certaine, c'est que Jonas était à califourchon sur le gros dos de la Baleine, — et qu'il riait encore.

Il y eut dans la foule un long murmure de satisfaction.

Ésope II dit tranquillement :

— Soldat, demande grâce ou je vais t'étrangler !

Le géant rugissant, écumant, ruant, faisait des efforts insensés pour dégager son cou. Ésope II, voyant qu'on ne lui demandait point grâce, serra les genoux. Le géant tira la langue. On le vit devenir écarlate, puis bleuir : il paraît que ce bossu avait de vigoureux muscles.

Au bout de quelques secondes, la Baleine vomit un dernier blasphème et cria grâce d'une voix étranglée. — La foule trépigna.

Jonas lâcha prise aussitôt, sauta à terre lestement, jeta une pièce d'or sur les genoux du vaincu et courut chercher sa planche, ses plumes, son écritoire en disant gaiement :

— Allons, pratiques ! à la besogne !

Aurore de Caylus, veuve du duc de Nevers, femme du prince de Gonzague, était assise dans un haut fauteuil à dossier droit, en bois d'ébène comme l'ameublement entier de son oratoire. Elle portait le deuil sur elle et autour d'elle.

Son costume, simple jusqu'à l'austérité, allait bien à l'austère simplicité de sa retraite.

C'était une chambre à voûte carrée, dont les quatre pans encadraient un médaillon central, peint par Eustache Lesueur dans cette manière ascétique qui marque la deuxième époque de la vie.

Les boiseries de chêne noir, sans dorures, avaient au centre de leurs panneaux de belles tapisseries représentant des sujets de piété.

Entre les deux croisées, un autel était dressé. — L'autel était en deuil, comme si le dernier office qu'on y avait célébré eût été la messe des morts.

Vis-à-vis de l'autel, était un portrait en pied du duc Philippe de Nevers à l'âge de vingt ans. Le portrait était signé Mignard. Le duc y avait

son costume de colonel de hussards-Carignan.
Autour du cadre se drapait un crêpe noir.

C'était un peu la retraite d'une veuve païenne, malgré les pieux emblèmes qui s'y montraient de toutes parts. Artémise, baptisée, eût rendu un culte moins éclatant au souvenir du roi Mausole. Le christianisme veut dans la douleur plus de résignation et moins d'emphase.

Mais il est si rare qu'on soit obligé d'adresser pareil reproche aux veuves! — D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vue la position particulière de la princesse qui avait cédé à la force en épousant M. de Gonzague. Ce deuil était comme un drapeau de séparation et de résistance.

Il y avait dix-huit ans qu'Aurore de Caylus était la femme de Gonzague. On peut dire qu'elle ne le connaissait pas. Elle n'avait jamais voulu ni le voir ni l'entendre.

Gonzague avait fait tout au monde pour obtenir un rapprochement. Il est certain que Gonzague l'avait aimée : peut-être l'aimait-il encore, à sa manière. Il avait grande opinion de lui-même et avec raison. Il pensait, tant il était sûr de son éloquence, que si une fois la princesse consentait à l'écouter, il sortirait vainqueur de l'épreuve.

Mais la princesse, inflexible dans son désespoir, ne voulait point être consolée.

Elle était seule dans la vie. Elle se complaisait en cet abandon. Elle n'avait pas un ami, ni une confidente, — et le directeur de sa conscience lui-même n'avait que le secret de ses péchés.

C'était une femme fière et endurcie à souffrir. Un seul sentiment restait vivant dans ce cœur engourdi : l'amour maternel.

Elle aimait uniquement, passionnément le souvenir de sa fille.

La mémoire de Nevers était pour elle comme une religion. — La pensée de sa fille la ressuscitait et lui rendait de vagues rêves d'avenir.

Personne n'ignore l'influence profonde exercée sur notre être par les objets matériels. La princesse de Gonzague, toujours seule avec ses femmes qui avaient défense de lui parler, toujours entourée de tableaux muets et lugubres, était amoindrie dans son intelligence et dans sa sensibilité.

Elle disait parfois au prêtre qui la confessait :

— Je suis une morte.

C'était vrai ! La pauvre femme restait dans la vie comme un fantôme. Son existence ressemblait à un douloureux sommeil.

Le matin, quand elle se levait, ses femmes silencieuses procédaient à sa lugubre toilette,— puis sa lectrice ouvrait un livre de piété.

A neuf heures, le chapelain venait dire la messe des morts.

Tout le reste de la journée, elle restait assise, immobile, froide, seule !

Elle n'était pas sortie de l'hôtel une seule fois depuis son mariage.

Le monde l'avait crue folle. Peu s'en était fallu que la cour ne dressât un autel à Gonzague pour son dévouement conjugal. — Jamais, en effet, une plainte n'était tombée de la bouche de Gonzague.

Une fois la princesse dit à son confesseur qui lui voyait les yeux rougis par les larmes :

— J'ai rêvé que je revoyais ma fille... Elle n'était plus digne de s'appeler mademoiselle de Nevers.

— Et qu'avez-vous fait dans votre rêve ? demanda le prêtre.

Le princesse, plus pâle qu'une morte et oppressée, répondit :

— J'ai fait ce que je ferais en réalité... Je l'ai chassée !

Elle fut plus triste et plus morne depuis ce moment, cette idée la poursuivait sans cesse.

Elle n'avait jamais cessé, cependant, de faire les plus actives recherches en France et à l'étranger. Gonzague avait toujours caisse ouverte pour les désirs de sa femme. Seulement, il s'arrangeait de manière que tout le monde fût dans le secret de ses générosités.

Au commencement, la princesse avait cédé plus d'une fois au besoin de s'épancher. On n'arrive pas tout de suite à cet austère courage qu'il faut pour pratiquer l'isolement complet. La princesse était trahie. Gonzague achetait à prix d'argent tout ce qui l'entourait.

Depuis des années, elle n'avait plus confiance qu'en Dieu.

Au commencement de la saison, son confesseur avait pourtant placé près d'elle une femme de son âge, veuve comme elle, qui lui inspirait de l'intérêt. Cette femme se nommait Madeleine Giraud. Elle était douce et dévouée.

La princesse avait fait choix d'elle pour l'attacher plus particulièrement à sa personne.

C'était Madeleine Giraud qui répondait maintenant à M. de Peyrolles, chargé deux fois par jour de venir chercher des nouvelles de la princesse, demander pour Gonzague la faveur de présenter ses hommages et annoncer que le couvert de madame la princesse était mis.

Nous connaissons la réponse quotidienne et uniforme de Madeleine :

— Madame la princesse remercie M. de Gonzague; elle ne reçoit pas ; elle est trop souffrante pour se mettre à table.

Ce matin, Madeleine avait eu beaucoup d'ouvrage. Contre l'ordinaire, de nombreux visiteurs s'étaient présentés, demandant à être introduits auprès de la princesse. C'étaient tous gens graves et considérables : M. de Lamoignon, le chancelier d'Aguesseau, le cardinal de Lorraine, — MM. les ducs de Poix et de Montmorency Luxembourg, ses cousins, le prince de Monaco avec Valentinois son fils et bien d'autres.

Ils venaient tous la voir à l'occasion de ce solennel conseil de famille qui devait avoir lieu aujourd'hui même et dont ils étaient membres.

Sans s'être donné le mot, ils désiraient s'éclairer sur la situation présente de madame la princesse et savoir si elle n'avait point quelque grief secret contre le prince son époux.

La princesse refusa de les recevoir.

Un seul fut introduit, ce fut le vieux cardinal de Lorraine qui venait de la part du régent.

Philippe d'Orléans faisait dire à sa noble cousine que le souvenir de Nevers vivait tou-

jours en lui. Tout ce qui pourrait être fait en faveur de la veuve de Nevers serait fait.

— Parlez, madame, acheva le cardinal ; — M. le régent vous appartient... Que voulez-vous?

— Je ne veux rien, répondit Aurore de Caylus.

Le cardinal essaya de la sonder. Il provoqua ses confidences ou même ses plaintes. — Elle garda le silence obstinément.

Le cardinal sortit avec cette impression qu'il venait de voir une pauvre femme à demi folle.

Certes, ce Gonzague avait bien du mérite !

Le cardinal venait de prendre congé au moment où nous entrons dans l'oratoire de la princesse. Elle était immobile et morne, suivant son habitude. Ses yeux fixes n'avaient point de pensée. Vous eussiez dit une image de marbre.

Madeleine Giraud traversa la chambre sans qu'elle y prit garde.

Madeleine s'approcha du prie-Dieu qui était auprès de la princesse et y déposa un livre d'heures qu'elle tenait caché sous sa mante.

Puis elle vint se mettre devant sa maîtresse, les bras croisés sur sa poitrine, attendant une parole ou un ordre.

La princesse leva sur elle son regard et dit :

— D'où venez-vous, Madeleine?

— De ma chambre, répondit celle-ci.

Les yeux de la princesse se baissèrent. — Elle s'était levée tout à l'heure pour saluer le cardinal. Par la fenêtre, elle avait vu Madeleine dans le jardin de l'hôtel, au milieu de la foule des agioteurs.

Madeleine, cependant, avait quelque chose à dire et n'osait point. C'était une bonne âme qui s'était prise d'une sincère et respectueuse pitié pour cette grande douleur.

— Madame la princesse, murmura-t-elle, — veut-elle me permettre de lui parler?

Aurore de Caylus eut un souvenir amer et pensa :

— Encore une qu'on a payée pour me mentir !

Elle avait été trompée, si souvent !

— Parlez, ajouta-t-elle tout haut.

— Madame la princesse, reprit Madeleine ; — j'ai un enfant... c'est ma vie... je donnerais tout ce que je possède au monde, excepté mon fils, pour que vous soyez une heureuse mère comme moi.

La veuve de Nevers ne répondit point.

— Je suis bien pauvre, poursuivit Madeleine, — et avant les bontés de madame la princesse, mon petit Charles manquait souvent du nécessaire... Ah ! si je pouvais payer

madame la princesse de tout ce qu'elle a fait pour moi !..

— Avez-vous besoin de quelque chose, Madeleine ?

— Non ! oh ! non ! s'écria celle-ci ; — il s'agit de vous, madame... rien que de vous !.. Ce tribunal de famille....

— Je vous défends de me parler de cela, Madeleine.

— Madame ! s'écria celle-ci ; — ma chère maîtresse... quand vous devriez me chasser...

— Je vous chasserais, Madeleine !

— J'aurais fait mon devoir, madame... te vous aurais dit : — Ne voulez-vous point retrouver votre enfant ?

La princesse, tremblante et plus pâle, mit ses deux mains sur les bras de son fauteuil.

Elle se leva à demi. — Dans ce mouvement, son mouchoir tomba.

Madeleine se baissa rapidement pour le lui rendre. — La poche de son tablier rendit un son argentin.

La princesse fixa sur elle son regard froid et dur.

— Vous avez de l'or ! murmura-t-elle.

Puis, d'un geste qui n'appartenait ni à sa haute naissance, ni à la fierté réelle de son caractère, un geste de femme soupçonneuse qui

veut savoir, elle plongea sa main vivement dans la poche de Madeleine.

Celle-ci joignit les mains en pleurant.

La princesse retira une poignée d'or : dix ou douze quadruples d'Espagne.

— M. de Gonzague arrive d'Espagne ! murmura-t-elle encore.

Madeleine se jeta à genoux.

— Madame ! madame ! s'écria-t-elle en pleurant ; — mon petit Charles étudiera grâce à cet or... celui qui me l'a donné vient aussi d'Espagne... Au nom de Dieu ! madame, ne me renvoyez qu'après m'avoir écoutée !

— Sortez ! ordonna la princesse.

Madeleine voulut supplier encore.

La princesse lui montra la porte d'un geste impérieux et répéta :

— Sortez !

Quand elle eut obéi, la princesse se laissa tomber sur son fauteuil. Ses deux mains blanches et maigres couvrirent son visage.

— J'allais aimer cette femme ! murmura-t-elle avec un frémissement d'effroi.

— Oh !.. se reprit-elle, tandis que son visage exprimait l'angoisse profonde de l'isolement — personne !.. personne !.. faites, ô mon Dieu, que je ne me fie à personne !

Elle resta un instant ainsi, la figure couverte de ses mains, puis un sanglot souleva sa poitrine.

— Ma fille ! ma fille ! dit-elle d'un accent déchirant ; — sainte Vierge, je souhaite qu'elle soit morte... Au moins, près de vous, je la retrouverai.

Les accès violents étaient rares chez cette nature éteinte. Quand ils venaient, la pauvre femme restait longtemps brisée. Elle fut quelques minutes avant de pouvoir modérer ses sanglots.

Quand elle recouvra la voix, ce fut pour dire :

— La mort, mon Sauveur, donnez-moi la mort.

Puis, regardant le crucifix sur son autel :

— Seigneur Dieu ! n'ai-je pas assez souffert !.. Combien de temps durera encore ce martyre ?..

Elle étendit les bras et de toute l'aspiration de son âme torturée :

— La mort ! Seigneur Jésus ! répéta-t-elle ; Christ saint, par vos plaïes et par votre passion sur la croix... Vierge mère, par vos larmes !... La mort ! la mort ! la mort !

Ses bras lui tombèrent : ses paupières se fer-

mèrent et elle tomba renversée sur le dossier de son fauteuil.

Un instant, on eût pu croire que le ciel clément l'avait exaucée, mais bientôt des tressaillements faibles agitèrent tout son corps. Ses mains crispées remuèrent.

Elle rouvrit les yeux et regarda le portrait de Nevers. Ses yeux restèrent secs et reprirent cette immobile fixité qui avait quelque chose d'effrayant.

Il y avait dans ce livre d'heures que Madeleine Giraud venait de poser sur le coin du prie-Dieu, une page où le volume s'ouvrait tout seul, tant l'habitude avait fatigué la reliure.

Cette page contenait la traduction française du psaume : *Miserere mei, Domine.* — La princesse de Gonzague le récitait plusieurs fois chaque jour.

Au bout d'un quart d'heure, elle étendit la main pour prendre le livre d'heures.

Le livre s'ouvrit à la page qui contenait le psaume.

Durant un instant, les yeux fatigués de la princesse regardèrent sans voir. — Mais tout à coup, elle tressaillit et poussa un cri.

Elle se frotta les yeux. — Elle promena son regard tout autour d'elle pour se bien convaincre qu'elle ne rêvait point.

— Le livre n'a pas bougé de là! murmura-t-elle.

Si elle l'avait vu entre les mains de Madeleine, elle aurait cessé de croire au miracle.

Là elle crut à un miracle. — Sa riche taille se redressa de toute sa hauteur. L'éclair de ses yeux se ralluma. Elle fut belle comme aux jours de sa jeunesse.

Belle et fière, et forte!

Elle se mit à genoux devant le prie-Dieu.

Le livre ouvert était sous ses yeux. — Elle lut, pour la dixième fois, en marge du psaume, ces lignes tracées par une main inconnue, et faisant une sorte de réponse au premier verset qui dit :

« Ayez pitié de moi, Seigneur... »

L'écriture inconnue répondait :

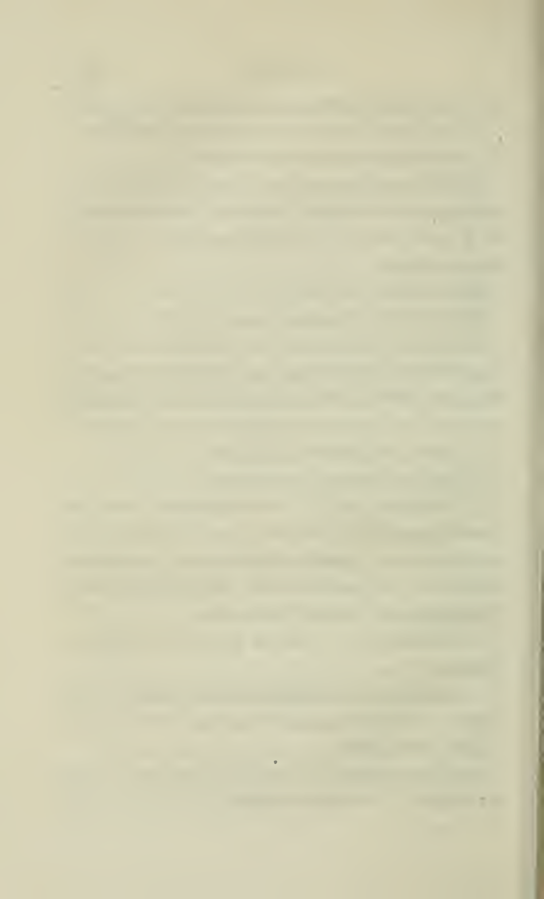
« Dieu aura pitié, si vous avez foi... Ayez du courage pour défendre votre fille... Rendez-vous au tribunal de famille, fussiez-vous malade et mourante... et souvenez-vous du signal convenu autrefois entre vous et Nevers ! »

— Sa devise!... balbutia Aurore de Caylus; j'y suis.

— Mon enfant! reprit-elle, les larmes aux yeux ; — ma fille!...

Puis avec éclat.

— Du courage!... pour la défendre... J'ai du courage... et je la défendrai !



IX

— Le plaidoyer. —

Cette grande salle de l'hôtel de Lorraine, qui avait été déshonorée le matin par l'ignoble enchère, qui, demain, devait être polluée par le troupeau des brocanteurs adjudicataires, semblait jeter à cette heure son dernier et plus brillant éclat.

Jamais, assurément, fût-ce au temps des grands ducs de Guise, assemblée plus illustre n'avait siégé sous sa voûte.

Gonzague était le plus intime favori du régent de France, Gonzague avait eu des raisons pour

vouloir que rien ne manquât à l'imposante solennité de cette cérémonie.

Les préparatifs s'en étaient faits secrètement, les lettres de convocation, lancées au nom du roi, dataient de la veille au soir.

On eût dit, en vérité, une affaire d'Etat, — un de ces fameux lits de justice où s'agitaient en famille les destins d'une grande nation.

Outre le président de Lamoignon, le maréchal de Villeroy et le vice-chancelier d'Argenson, qui étaient là pour le régent, on voyait aux gradins d'honneur le cardinal de Lorraine, entre le prince de Conti et l'ambassadeur d'Espagne, — le vieux duc de Beaumont-Montmorency auprès de son cousin Montmorency-Luxembourg; — Grimaldi, prince de Monaco, les deux Larochechouart, dont l'un duc de Mortemart, l'autre prince de Tonnay-Charente; Cossé-Brissac, Grammont, Harcourt, Croy, Clermont-Tonnerre.

Nous ne citons ici que les princes et les ducs.

Quant aux marquis et aux comtes, ils étaient par douzaines.

Les simples gentilshommes et les fondés de pouvoir avaient leur siége au bas de l'estrade. Il y en avait beaucoup.

Cette vénérable assemblée se divisait tout naturellement en deux partis: ceux que Gon-

zague avait achetés et ceux qui étaient hors de prix.

Parmi les premiers, on comptait un duc et un prince, plusieurs marquis, bon nombre de comtes et presque tout le fretin menu titré. — Gonzague espérait en sa parole et en son *bon droit* pour conquérir les autres.

Avant l'ouverture de la séance on causa familièrement. Personne ne savait bien au juste pourquoi la convocation avait eu lieu. Beaucoup pensaient que c'était un arbitrage entre le prince et la princesse au sujet des biens de Nevers.

Gonzague avait ses chauds partisans; madame de Gonzague était défendue par quelques vieux honnêtes seigneurs et par quelques jeunes chevaliers errants.

Un autre opinion se fit jour après l'arrivée du cardinal. Le rapport que fit ce prélat, touchant la situation d'esprit actuelle de madame la princesse, engendra l'idée qu'il s'agissait d'une interdiction.

Le cardinal, qui ne ménageait point ses expressions, avait dit :

— La bonne dame est aux trois quarts folle!

La croyance générale était d'après cela qu'elle ne se présenterait point devant le tribunal.

On l'attendit pourtant, comme cela était con-

venable. Gonzague, lui-même, exigea ce délai avec une sorte de hauteur, dont on lui sut très-bon gré. — A deux heures et demie, M. le président de Lamoignon prit place au fauteuil. Ses assesseurs furent le cardinal, le vice-chancelier, M. de Villeroy et M. de Clermont-Tonnerre.

Le greffier en chef du parlement de Paris prit la plume en qualité de secrétaire ; quatre notaires royaux l'assistèrent comme contrôleurs-greffiers.

Tous les cinq prêtèrent serment en cette qualité.

Jacques Thellemens, le greffier en chef, fut requis de donner lecture de l'acte de convocation.

L'acte portait en substance que Philippe de France, duc d'Orléans, régent, avait compté présider de sa personne cette assemblée de famille, tant pour l'amitié qu'il portait à M. le prince de Gonzague, que pour la fraternelle affection qui l'avait lié jadis à feu M. le duc de Nevers, — mais que les soins de l'administration, dont il ne pouvait abandonner les rênes, ne fût-ce que pendant un jour, au profit d'un intérêt particulier, l'avaient retenu au Palais-Royal.

En place de Son Altesse Royale, étaient institués commissaires et juges royaux, MM. de Lamoignon, de Villeroy et d'Argenson ; — M. le

cardinal devant servir de curateur royal à madame la princesse.

Le conseil était constitué en cour souveraine, devant décider, arbitralement en dernier ressort et sans appel, de toutes les questions relatives à la succession du feu duc de Nevers, — pouvant trancher notamment toutes questions d'état, — pouvant même au besoin ordonner, au profit de qui de droit, l'envoi en possession définitive des biens de Nevers.

Gonzague lui-même eût rédigé de sa main le protocole, que la lettre n'en eût pu lui être plus complètement favorable.

On écouta la lecture avec un religieux silence, puis M. le cardinal demanda au président de Lamoignon :

— Madame la princesse de Gonzague a-t-elle un procurenr?

Le président répéta la question à haute voix:

Comme Gonzague allait répondre lui-même pour demander qu'on en nommât un d'office et qu'il fût passé outre, la grande porte s'ouvrit à deux battants et les huissiers de service entrèrent sans annoncer.

Chacun se leva. Il n'y avait que Gonzague ou sa femme qui pût faire ainsi son entrée.

Madame la princesse de Gonzague se montra

en effet sur le seuil, habillée de deuil comme à l'ordinaire, mais si fière et si belle qu'un long murmure d'admiration courut de rang en rang à sa vue.

Personne ne s'attendait à la voir, — personne surtout ne s'attendait à la voir ainsi.

— Que disiez-vous donc, mon cousin? dit Mortemart à l'oreille du cardinal de Lorraine.

— Sur ma foi! répondit le prélat; — que je sois lapidé!... J'ai blasphémé!... Il y a là-dessous du miracle.

Du seuil, la princesse dit d'une voix calme et distincte :

— Messieurs, point n'est besoin de procureur; me voici.

Gonzague quitta précipitamment son siége et s'élança au devant de sa femme. Il lui offrit la main avec une galanterie pleine de respect. Madame la princesse ne refusa point, mais on la vit tressaillir au contact de la main du prince, et ses joues pâles changèrent de couleur.

Au bas de l'estrade se trouvaient Navailles, Gironne, Montaubert, Nocé, Oriol, etc.; ils furent les premiers à se ranger pour faire un large passage aux deux époux.

— Bon petit ménage! dit Nocé, pendant qu'ils montaient les degrés de l'estrade.

— Chut! fit Oriol, — je ne sais si le patron est content ou fâché de cette apparition !

Le patron, c'était Gonzague. — Gonzague, lui-même ne le savait peut-être pas.

Il y avait un fauteuil préparé d'avance pour la princesse. Ce siége était à l'extrême droite de l'estrade, auprès de la stalle occupée par M. le cardinal.

A droite de la princesse, se trouvait immédiatement la draperie couvrant la porte de l'hémicycle.

La porte était fermée et la draperie tombait.

L'agitation produite par l'arrivée de madame de Gonzague fut du temps à se calmer. — Gonzague avait sans doute quelque changement à faire dans son plan de bataille, car il semblait plongé dans un recueillement profond.

Le président fit donner une seconde fois lecture de l'acte de convocation, puis il dit :

— M. le prince de Gonzague ayant à nous exposer ce qu'il veut, de fait et de droit, nous attendons son bon plaisir.

Gonzague se leva aussitôt. Il salua profondément sa femme d'abord, puis les juges pour le roi, puis le reste de l'assistance.

La princesse avait baissé les yeux après un rapide regard jeté à la ronde. Elle reprenait son immobilité de statue.

C'était un bel orateur que ce Gonzague : tête haut portée, traits largement sculptés, teint brillant, œil de feu.

Il commença d'une voix retenue et presque timide :

— Personne ici ne pense que j'aie pu réunir une pareille assemblée pour une communication d'un intérêt ordinaire, et cependant, avant d'entamer un sujet bien grave, je sens le besoin d'exprimer une crainte qui est en moi, une crainte presque puérile. Quand je pense que je suis obligé de prendre la parole devant tant de beaux et illustres esprits, ma faiblesse m'effraye, et il n'y a pas jusqu'à cette habitude de langage, cette façon de prononcer les mots dont un fils de l'Italie ne peut jamais se défaire, il n'y a pas jusqu'à mon accent qui ne me soit obstacle... Je reculerais en vérité devant ma tâche, si je ne réfléchissais que la force est indulgente, et que votre supériorité même me sera une assurée sauvegarde.

A ce début hyper académique, il y eut des sourires sur les gradins d'élite. Gonzague ne faisait rien à l'étourdie.

— Qu'on me permette d'abord, reprit-il, — de remercier tous ceux qui, en cette occasion, ont honoré notre famille de leur bienveillante

sollicitude ; M. le régent le premier, M. le régent dont on peut parler à cœur ouvert, puisqu'il n'est pas au milieu de nous, ce noble, cet excellent prince, toujours en tête quand il s'agit d'une action digne et bonne...

Des marques d'approbation non équivoques se firent jour. Oriol et consorts applaudirent chaleureusement du bonnet.

— Quel avocat eût fait notre chère cousin! dit Chaverny à Choisy, qui était près de lui.

— En second lieu, poursuivit Gonzague, — madame la princesse, qui, malgré sa santé languissante et son arrivée de la retraite, a bien voulu se faire violence à elle-même et redescendre des hauteurs où elle vit jusqu'au niveau de nos pauvres intérêts humains, — en troisième lieu, ces grands dignitaires de la plus belle couronne du monde : les deux chefs de ce tribunal auguste, qui rend la justice et règle en même temps les destinées de l'État, un glorieux capitaine, un de ces soldats géants, dont les victoires serviront de thème au Plutarque à venir, un prince de l'église et tous ces pairs du royaume, si bien dignes de s'associer sur les marches du trône... Enfin, vous tous, messieurs, quel que soit le rang que vous occupez... Je suis pénétré de reconnaissance,

et mes actions de grâce, mal exprimées, partent au moins du fond du cœur.

Tout ceci fut prononcé avec une mesure parfaite, de cette voix chaleureuse et sonore qui est le privilége des Italiens du Nord.

C'était l'exorde. Gonzague sembla se recueillir. Son front s'inclina et ses yeux se baissèrent.

— Philippe de Lorraine, duc de Nevers, continua-t-il d'un accent plus sourd, était mon cousin par le sang, mon frère par le cœur... Nous avons mis en commun les jours de notre jeunesse... Je puis dire que nos deux âmes n'en faisaient qu'une, tant nous partagions étroitement nos peines comme nos joies... C'était un généreux prince, et Dieu seul sait quelle gloire était réservée à son âge mûr... Celui qui tient dans sa main puissante la destinée des grands de la terre voulut arrêter le jeune aigle à l'heure même où il prenait son vol... Nevers mourut avant que son cinquième lustre ne fût achevé... Dans ma vie, souvent et durement éprouvée, je ne me souviens pas d'avoir reçu de coup plus cruel... Je puis parler ici pour tout le monde : dix-huit ans écoulés depuis la nuit fatale n'ont point adouci l'amertume de nos regrets... Sa mémoire est là ! s'interrompit-il en posant la main sur son cœur et en faisant trembler sa voix ; — sa mémoire vivante,

éternelle, — comme le deuil de la noble femme qui n'a pas dédaigné de porter mon nom après le nom de Nevers...

Tous les yeux se dirigèrent vers la princesse.

Celle-ci avait le rouge au front. Une émotion terrible décomposait son visage.

— Ne parle pas de cela ! fit-elle entre ses dents serrées ; — voilà dix-huit ans que je passe dans la retraite et dans les larmes...

Les juges sérieux, les magistrats, princes et pairs de France, tendirent l'oreille à ce mot.

Les clients, ceux que nous avons vus réunis dans l'appartement de Gonzague, firent entendre un long murmure. — Cette chose obscène qu'on nomme *la claque* dans le langage usuel n'a pas été inventée par les théâtres.

Oriol, Nocé, Gironne, Montaubert, Tavanne et compagnie faisaient leur métier en conscience.

M. le cardinal de Lorraine se leva :

— Je requiers, dit-il, M. le président, de réclamer la silence. Les dires de madame la princesse doivent être écoutés ici au même titre que ceux de M. de Gonzague.

Et, se rasséyant, il glissa dans l'oreille de son voisin Mortemart, avec toute la joie d'une vieille commère qui se sent sur la piste d'un monstrueux cancan :

— M. le duc, j'ai idée que nous allons en apprendre de belles...

— Silence! ordonna M. de Lamoignon, dont le regard sévère fit baisser les yeux à tous les amis imprudents de Gonzague.

Celui-ci reprit, répondant à l'observation du cardinal :

— Non pas au même titre, Votre Éminence, s'il m'est permis de vous contredire, mais à titre supérieur, puisque madame la princesse est femme et veuve de Nevers... je m'étonne qu'il se soit trouvé parmi nous quelqu'un pour oublier, ne fût-ce qu'un instant, le respect profond qui est dû à madame la princesse de Gonzague.

Chaverny se mit à rire dans sa barbe.

— Si le diable avait des saints, pensa-t-il, — je plaiderais en cour de Rome pour que mon cousin fût canonisé!

Le silence se rétablit.

L'escarmouche effrontée que Gonzague venait de tenter sur un terrain brûlant avait réussi. Non-seulement sa femme ne l'avait point accusé d'une manière précise, mais il avait pu se parer lui-même d'un semblant de générosité chevaleresque.

C'était un point de marqué.

Il releva la tête et reprit d'un ton affermi.

— Philippe de Nevers mourut victime d'une

vengeance ou d'une trahison... Je dois glisser très-légèrement sur les mystères de cette nuit tragique... M. de Caylus, père de madame la princesse, est mort depuis longtemps et le respect me ferme la bouche...

Comme il vit que madame de Gonzague s'agitait sur son siége, prête à se trouver mal, il devina qu'un nouveau défi resterait sans réponse.

Il s'interrompit donc pour dire avec un ton d'exquise et bienveillante courtoisie :

— Si madame la princesse avait quelque communication à nous faire, je m'empresserais de lui céder la parole.

Aurore de Caylus fit effort pour parler, mais sa gorge, convulsivement serrée, ne put donner passage à aucun son.

Gonzague attendit quelques secondes, puis il poursuivit :

— La mort de M. le marquis de Caylus, qui sans nul doute aurait pu fournir de précieux témoignages, la situation isolée du lieu où le crime fut commis, la fuite des assassins et d'autres raisons que la plupart d'entre vous connaissent ne permirent pas à l'instruction criminelle d'éclairer complétement cette sanglante affaire... Il y a eu des doutes... Un soupçon plana... Enfin, justice ne put être faite... Et pourtant, messieurs,

Philippe de Nevers avait un autre ami que moi, un autre frère... un ami, un frère plus puissant... Cet ami, ai-je besoin de le nommer ? ce frère vous le connaissez tous : il a nom Philippe d'Orléans; il est régent de France... qui oserait dire que Nevers assassiné a manqué de vengeurs !

Il y eut un silence. Les clients du dernier banc échangeaient entre eux diverses pantomimes. On entendait partout ces mots, répétés à voix basse :

— C'est plus clair que le jour !

Aurore de Caylus collait son mouchoir à ses lèvres où le sang venait, tant l'indignation lui serrait la poitrine.

— Messieurs, reprit Gonzague, j'arrive aux faits qui ont motivé votre convocation. Ce fut en m'épousant que madame la princesse déclara son mariage secret, mais légitime avec le feu duc de Nevers... Ce fut en m'épousant qu'elle constata également l'existence d'une fille, issue de cette union... les preuves écrites manquaient; le registre paroissial, lacéré en deux endroits, ne portait aucune constatation, et je suis forcé de dire encore que M. de Caylus seul au monde aurait pu nous donner quelques éclaircissements à cet égard. Mais M. de Caylus, vivant, garda toujours le silence ; à l'heure qu'il est, nul ne

peut interroger sa tombe... La constatation dut se faire au moyen du témoignage sacramentel de dom Bernard, chapelain de Caylus, qui inscrivit mention du premier mariage et de la naissance de mademoiselle de Nevers en marge de l'acte qui donna mon nom à la veuve de Nevers... Je voudrais que madame la princesse voulût bien donner à mes paroles l'autorité de son adhésion.

Tout ce qu'il venait de dire était d'une exactitude rigoureuse.

Aurore de Caylus resta muette. — Mais le cardinal de Lorraine s'étant penché vers elle, se releva et dit :

— Madame la princesse ne conteste point.

Gonzague s'inclina et poursuivit :

— L'enfant disparut la nuit même du meurtre... Vous savez, messieurs, quel inépuisable trésor de patience et de tendresse renferme le cœur d'une mère... Depuis dix-huit ans, l'unique soin de madame la princesse, le travail de chacun de ses jours, de chacune de ses heures, est de chercher sa fille... Je dois le dire : les recherches de madame la princesse ont été jusqu'à présent complétement inutiles... Pas une trace, pas un indice... Madame la princesse n'est pas plus avancée qu'au premier jour.

Ici, Gonzague jeta encore un regard vers sa femme. — Aurore de Caylus avait les yeux au ciel.

Dans sa prunelle humide, Gonzague chercha en vain ce désespoir que devaient provoquer ses dernières paroles.

Le coup n'avait pas porté. Pourquoi? — Gonzague eut peur.

— Il faut maintenant, reprit-il en faisant appel à tout son sang-froid, — il faut, messieurs, malgré ma vive répugnance, que je vous parle de moi... Après mon mariage, sous le règne du feu roi, le parlement de Paris, à l'instigation de feu M. le duc d'Elbeuf, oncle paternel de notre malheureux parent, rendit, toutes chambres assemblées, un arrêt qui suspendait indéfiniment (sauf les limites posées par la loi) mes droits à l'héritage de Nevers. C'était sauvegarder les intérêts de la jeune Aurore de Nevers, en cas qu'elle fût encore de ce monde : je fus bien loin de m'en plaindre. Mais cet arrêt, messieurs, n'en a pas moins été la cause de mon profond et incurable malheur...

Tout le monde redoubla d'attention.

— Écoutez! écoutez! fit-on sur les petits bancs.

Un coup d'œil de Gonzague venait d'appren-

dre à Oriol, Gironne et compagnie, que c'était là l'instant critique.

— J'étais jeune encore, continua Gonzague, — assez bien en cour... riche, très-riche déjà... ma noblesse était de celle qu'on ne conteste point... j'avais pour femme un trésor de beauté, d'esprit et de vertus... Comment échapper, je vous le demande, aux sourdes et lâches attaques de l'envie? Sur un point j'étais vulnérable : le talon d'Achille ? — L'arrêt du parlement avait fait ma position fausse, en ce sens que, pour certaines âmes basses, pour ces cœurs vils dont l'intérêt est le seul maître, il semblait que je devais désirer la mort de la jeune fille de Nevers...

On se récria, surtout au banc Oriol.

— Eh ! messieurs ! fit Gonzague avant que M. de Lamoignon eût imposé silence aux interrupteurs, — le monde est fait ainsi... nous ne changerons pas le monde... j'avais intérêt... intérêt matériel... donc je devais avoir une arrière-pensée... La calomnie avait beau jeu contre moi... la calomnie ne se fit pas faute d'exploiter le filon !... un seul obstacle me séparait d'un immense héritage... Périsse l'obstacle !... Qu'importe le long témoignage de toute une vie pure !... On me soupçonna des intentions les plus perverses... les plus infâmes !... on mit (je dois

tout dire au conseil) on mît la froideur, la défiance, presque la haine entre madame la princesse et moi... on prit à témoin cette image en deuil qui orne la retraite d'une sainte femme.., on opposa au mari vivant l'époux mort... et pour employer un mot trivial, messieurs, un pauvre mot qui est l'expression du bonheur des humbles, — hélas! ce qui ne semble pas fait pour nous autres qu'on appelle grands, on troubla, on empoisonna, on perdit mon ménage...

Il appuya fortement sur ce mot.

— Mon ménage, entendez-vous bien? mon intérieur, mon repos, ma famille, mon cœur... Oh! si vous saviez quelles tortures les méchants peuvent infliger aux bons!... si vous saviez les larmes de sang qu'on pleure en invoquant la sourde providence... si vous saviez!... je vous affirme ceci sur mon honneur et sur mon salut... je vous le jure!... j'aurais donné mes titres... j'aurais donné mon nom... j'aurais donné ma fortune pour être heureux à la façon des petites gens qui ont un ménage!... c'est-à-dire une femme dévouée... un cœur ami et toujours prêt à recevoir le saint épanchement..., des enfants qui vous aiment et qu'on adore... la famille... enfin la famille, cette parcelle de félicité céleste que Dieu bon laisse tomber parmi nous!

Vous eussiez dit qu'il avait mis son âme tout entière dans son débit... ces dernières paroles furent prononcées avec un entraînement tel qu'il y eut dans l'assemblée comme une grande commotion.

L'assemblée était touchée au cœur.

Il y avait plus que de l'intérêt, il y avait une respectueuse compassion pour cet homme, tout à l'heure si hautain, pour ce grand de la terre,— pour ce prince qui venait mettre à nu, avec des larmes dans la voix et dans les yeux, la plaie terrible de son existence.

Ces juges étaient, pour bon nombre, des gens de famille. La fibre du père et de l'époux remua en eux violemment.

Les autres, roués ou coquins, ressentirent je ne sais quel vague effet, comme des aveugles qui devineraient les couleurs;—ou comme ces filles perdues qui s'en vont au théâtre pleurer toutes leurs larmes aux accents de la vertu persécutée.

Il n'y avait que deux êtres pour rester froids au milieu de l'attendrissement général :

Madame la princesse de Gonzague et M. le marquis de Chaverny.

La princesse avait les yeux baissés. Elle semblait rêver, — et certes, cette tenue glacée ne plaidait point en sa faveur auprès de ses juges prévenus.

Quant au petit marquis, il se dandinait sur son fauteuil et mâchait entre ses dents :

— Mon illustre cousin est un coquin sublime!

Les autres comprenaient à l'attitude même de madame de Gonzague ce que l'infortuné prince avait dû souffrir.

— C'est trop! dit M. de Mortemart au cardinal de Lorraine; — soyons juste, c'est trop!

M. de Mortemart s'appelait Victurnien de son nom de baptême, comme tous les membres de la maison de la Rochechouart. Ces divers Victurniens étaient généralement de bons hommes. Les mémoires méchants leur font cette querelle d'Allemand qu'aucun d'eux n'inventa la poudre.

Le cardinal de Lorraine secoua son jabot, chargé de tabac d'Espagne. Chaque membre du respectable sénat faisait ce qu'il pouvait pour garder sa gravité austère.

Mais, aux petits bancs, on ne se gênait point. Gironne s'essuyait les yeux qu'il avait secs; Oriol, plus tendre ou plus habile, pleurait à chaudes larmes.

— Quelle âme! dit Tavanne.

— Quelle belle âme! amenda M. de Peyrolles qui venait d'entrer.

— Ah! fit Oriol avec sentiment, on n'a pas compris ce cœur-là!

— Quand je vous disais, murmura le cardinal un peu remis, que nous allions en apprendre de belles... Mais écoutons : Gonzague n'a pas fini.

Gonzague, en effet, reprenait, pâle et beau d'émotion :

— Je n'ai point de rancune, messieurs, Dieu me garde d'en vouloir à cette pauvre mère abusée !... les mères sont crédules parce qu'elles aiment ardemment... Et si j'ai souffert, n'a-t-elle pas eu, elle aussi, de cruelles tortures... L'esprit le plus robuste s'affaiblit à la longue dans le martyre... l'intelligence se lasse... Ils lui ont dit que j'étais l'ennemi de sa fille... Et pourquoi non ! s'interrompit-il avec amertume, puisque j'ai des intérêts opposés à ceux de sa fille?... des intérêts, vous comprenez bien cela, messieurs ! des intérêts, moi Gonzague ; — le prince de Gonzague, — l'homme de France le plus riche après Law !...

— Avant Law !... glissa Oriol.

Et certes, il n'y avait là personne pour le contredire.

— Ils lui ont dit, poursuivait Gonzague : cet homme a des émissaires partout... des agents sillonnent en tous sens la France, l'Espagne, l'Italie... cet homme s'occupe de votre fille plus que vous-même !...

Il se tourna vers la princesse et ajouta :

— On vous a dit cela, n'est-ce pas, madame?

Aurore de Caylus, sans lever les yeux et sans bouger, laissa tomber ces mots :

— On me l'a dit.

— Voyez!... s'écria Gonzague en s'adressant au conseil.

Puis, se tournant de nouveau vers sa femme :

— On vous a dit aussi, pauvre mère : Si vous cherchez en vain, si vos efforts sont restés si longtemps inutiles, c'est que sa main est là, — dans l'ombre, — sa main qui donne le change à vos recherches, qui égare vos poursuites... sa main perfide.., n'est-il pas vrai, madame, qu'on vous a dit cela?

— On me l'a dit; repartit encore la princesse.

— Voyez! voyez! mes juges et mes pairs! fit Gonzague; — et ne vous a-t-on pas dit quelque chose encore, madame?... Cette main qui agit dans l'ombre... cette main perfide... la main de votre mari... ne vous a-t-on pas dit que peut-être l'enfant n'était plus... qu'il y avait des hommes assez infâmes pour tuer un enfant... et que peut-être... je n'achève pas, madame, mais on vous a dit cela!

Aurore de Caylus, pâle autant qu'une morte, répondit pour la troisième fois.

— On me l'a dit.

— Et vous avez cru, madame? interrogea le prince, dont l'indignation altérait la voix.

— Je l'ai cru, repartit froidement la princesse.

De toutes les parties de la salle s'élevèrent à ce mot des réclamations.

— Vous vous perdez, madame, dit tout bas le cardinal à l'oreille de la princesse; — à quelques conclusions que puisse arriver M. de Gonzague, vous êtes sûre d'être condamnée.

Elle avait repris son immobilité silencieuse.

Le président de Lamoignon ouvrait la bouche pour lui adresser quelques remontrances, lorsque Gonzague l'arrêta d'un geste respectueux.

— Laissez, M. le président, je vous en prie, dit-il, — laissez, messieurs... je me suis imposé sur cette terre un devoir pénible; je le remplis de mon mieux; Dieu me tiendra compte de mes efforts... S'il faut vous dire la vérité tout entière, cette convocation solennelle avait pour but principal de forcer madame la princesse à m'écouter une fois en sa vie... Depuis dix-huit ans que nous sommes époux, je n'avais pu encore obtenir cette faveur... je voulais parvenir jusqu'à elle, moi, l'exilé du premier jour des noces, je voulais me montrer tel que je suis, à elle qui ne me connaît pas... j'ai réussi : grâces vous en

soient rendues, mais ne vous mettez pas entre elle et moi, car j'ai le talisman qui va lui ouvrir enfin les yeux.

Puis, parlant d'eux, mais pour la princesse toute seule, et s'adressant à elle directement, au milieu du silence profond qui régnait dans la salle :

— On vous a dit vrai, madame, j'avais plus d'agents que vous en France, en Espagne, en Italie.,. car, pendant que vous écoutiez ces accusations infâmes portées contre moi, je travaillais pour vous... je répondais à toutes ces calomnies par une poursuite plus ardente, plus obstinée que la vôtre... je cherchais, moi aussi... je cherchais sans cesse et sans repos avec ce que j'ai de crédit et de puissance, avec mon or, avec mon cœur!... Et aujourd'hui... vous voilà qui m'écoutez, maintenant !... Aujourd'hui, récompensé enfin de tant d'années de peines, je viens à vous qui me méprisez et me haïssez, moi qui vous respecte et qui vous aime... je viens à vous, et je vous dis : — Ouvrez vos bras, heureuse mère, je vais y mettre votre enfant!

En même temps, il se tourna vers Peyrolles qui attendait ses ordres.

— Qu'on amène, ordonna-t-il à haute voix, — mademoiselle Aurore de Nevers!

X

— J'y suis ! —

Nous avons pu rapporter les paroles prononcées par Gonzague. Ce qui n'est pas donné de rendre avec la plume, c'est le feu du débit, l'ampleur de la pose, la profonde conviction que rayonnait le regard.

Ce Gonzague était un prodigieux comédien. Il s'emprégnait de son rôle appris, à ce point que l'émotion le dominait lui-même, et que c'étaient de vrais élans qui jaillissaient de son âme.

C'est le comble de l'art.

Placé autrement et doué d'une autre ambition, cet homme eût remué un monde.

Parmi ceux qui l'écoutaient, il y avait des sans cœur, des gens rompus à toutes les roueries de l'éloquence, des magistrats blasés sur les effets de parole, des financiers d'autant plus difficiles à tromper que, d'avance, ils étaient complices du mensonge.

Gonzague, jouant avec l'impossible, produisit un véritable miracle. Tout le monde le crut; tout le monde eût juré qu'il avait dit vrai.

Oriol, Gironne, Albret, Tavanne et autres ne faisaient plus leur métier ; ils étaient pris. Tous se disaient : Plus tard il mentira, mais à présent, il dit vrai.

Tous ajoutaient :

— Se peut-il qu'il y ait en cet homme tant de grandeur avec tant de perversité?

Ses pairs, ce groupe de grands seigneurs qui étaient là pour le juger, regrettaient d'avoir pu parfois douter de lui.

Ce qui le grandissait, c'était cet amour chevaleresque pour sa femme, ce magnanime pardon de la longue injure. — Dans les siècles les plus perdus, les vertus de famille font à qui veut un haut piédestal.

Il n'y avait pas là un seul cœur qui ne battît violemment.

M. de Lamoignon essuya une larme et Villeroy, le vieux guerrier, s'écria :

— Par la sambleu ! prince, vous êtes un galant homme.

Mais le résultat le plus complet, ce fut la conversion du sceptique Chaverny et l'effet foudroyant produit sur la princesse elle-même.

Chaverny se roidit tant qu'il put, mais aux dernières paroles du prince, on le vit rester bouche béante.

— S'il a fait cela, dit-il à Choisy, — du diable si je ne lui pardonne pas tout le reste.

Quant à Aurore de Caylus, elle s'était levée tremblante, pâle, semblable à un fantôme. Le cardinal de Lorraine fut obligé de la soutenir dans ses bras.

Elle restait l'œil fixé sur la porte par où venait de sortir M. de Peyrolles.

L'effroi, l'espoir se peignaient tour à tour sur ses traits.

Allait-elle voir sa fille?

L'avertissement bizarre trouvé par elle dans son livre d'heures, à la page du *miserere*, annonçait-il cela?

On lui avait dit de venir ; elle était venue. — allait-elle avoir à défendre sa fille?

Quel que fût le danger inconnu, c'était de joie surtout que son cœur battait. — Sa fille ! oh ! comme son âme allait s'élancer vers elle à première vue !

Dix-huit ans de larmes, payés par un seul sourire !

Elle attendait. — Tout le monde attendait comme elle.

Peyrolles était sorti par l'issue donnant sur l'appartement du prince. Il rentra bientôt, tenant dona Cruz par la main. Gonzague se rendit à sa rencontre.

Ce ne fut qu'un cri : Qu'elle est belle !

Puis les affidés, rentrant dans leur rôle, prononcèrent à demi voix ce mot qu'on leur avait appris :

— Quel air de famille !

Mais il se trouva que les gens de bonne foi allèrent plus loin que les stipendiés. Les deux présidents, le maréchal, le prélat et tous les ducs, regardant tour à tour madame la princesse puis dona Cruz, firent cette déclaration spontanée :

— Elle ressemble à sa mère...

Il était donc acquis déjà pour ceux qui avaient

mission de juger que madame la princesse était la mère de dona Cruz.

Et pourtant madame la princesse, changeant encore une fois de visage, avait repris son air de trouble et d'anxiété. Elle regardait cette belle jeune fille, et c'était un sorte d'effroi qui se peignait sur ses traits.

Ce n'était pas ainsi, oh! non, qu'elle avait rêvé sa fille...

Sa fille ne pouvait pas être plus belle, — mais sa fille devait être autrement.

Et cette froideur soudaine qu'elle sentait en dedans d'elle-même à cet instant où tout son cœur aurait dû s'élancer vers l'enfant retrouvé, cette froideur l'épouvantait.

Était-elle donc une mauvaise mère?

A cette frayeur, une autre s'ajoutait. – Quel avait dû être le passé de cette charmante enfant dont les yeux brillaient hardiment, dont la taille souple avait d'étranges ondulations, dont toute la personne, enfin, était marquée de ce cachet gracieux, — trop gracieux — que l'austère éducation de famille ne demande point d'ordinaire aux héritières des ducs.

Chaverny, qui était déjà parfaitement remis de son émotion et qui regrettait fort d'avoir cru à Gonzague pendant une minute, Chaverny ex-

prima l'idée de la princesse autrement, et mieux qu'elle n'eût pu le faire elle-même :

— Elle est adorable ! dit-il à Choisy en la reconnaissant.

— Tu es décidément amoureux? demanda Choisy.

— Je l'étais, répondit le petit marquis ; — ce nom de Nevers l'écrase et lui va mal ?

Ces beaux casques de nos cuirassiers iraient mieux à un gamin de Paris, mièvre et sans gène dans ses mouvements. Il y a des alliances impossibles.

Gonzague n'avait point vu cela ; Chaverny le voyait : pourquoi ?

Chaverny était français et Gonzague italien. D'abord, de tous les habitants de notre globe, le Français est le plus près de la femme pour la délicatesse et pour juger des nuances.

Ensuite, ce beau prince de Gonzague avait bien près de cinquante ans.

Chaverny était tout jeune.

Plus l'homme vieillit, moins il est homme.

Gonzague n'avait point vu cela : il ne pouvait pas le voir. Sa finesse milanaise était de la diplomatie, non point de l'esprit.

Pour apercevoir ces détails, il faut avoir un sens exquis comme Aurore de Caylus, femme et

mère, — ou bien être un peu myope et regarder de tout près comme le petit marquis.

Dona Cruz, cependant, le rouge au front, les yeux baissés, le sourire timide aux lèvres, était au bas de l'estrade. — Chaverny seul et la princesse devinaient l'effort qu'elle faisait pour tenir ses paupières fermées.

Elle avait si grande envie de voir.

Mademoiselle de Nevers , lui dit Gonzague, — allez embrasser votre mère !

Dona Cruz eut un mouvement de sincère allégresse ; son élan ne fut point joué. Là était l'habileté suprême de Gonzague qui n'avait pas voulu d'une comédienne pour remplir ce premier rôle. Dona Cruz était de bonne foi.

Son regard caressant se tourna tout de suite vers celle qu'elle croyait sa mère. Elle fit un pas et ses bras s'ouvrirent d'avance.

Mais ses bras retombèrent, ses paupières aussi. — Un geste froid de la princesse venait de la clouer à sa place.

La princesse, revenue aux défiances qui naguère navraient sa solitude, la princesse répondant à cette pensée qu'elle venait d'avoir et que l'aspect de dona Cruz lui avait inspirée, la princesse dit entre haut et bas :

— Qu'a-t-on fait de la fille de Nevers ?

Puis, élevant la voix, elle ajouta :

— Dieu m'est témoin que j'ai le cœur d'une mère !... mais si la fille de Nevers me revenait flétrie d'une seule tache... n'eût-elle oublié qu'une minute la fierté de sa race... je voilerais mon visage et je dirais : — Nevers est mort tout entier !

— Ventrebleu ! fit Chaverny, je parirais pour plusieurs minutes !

Il était seul de son avis en ce moment. La sévérité de madame de Gonzague semblait intempestive et même dénaturée.

Pendant qu'elle parlait, un petit bruit se fit à sa droite, comme si la porte voisine tournait doucement sur ses gonds derrière la draperie.

Elle ne prit point garde.

Gonzague répondait, joignant les mains, comme si le doute eût été ici un blasphème :

— O madame ! madame !... Est-ce bien votre cœur qui a parlé ?... mademoiselle de Nevers... votre fille, madame !... est plus pure que les anges !

Une larme était dans les yeux de la pauvre dona Cruz.

Le cardinal se pencha vers Aurore de Caylus :

— A moins que vous n'ayez pour doute en-

core des raisons précises et avouables... commença-t-il.

— Des raisons? interrompit la princesse; mon cœur est resté froid, mes yeux secs, mes bras immobiles... ne sont-ce pas des raisons, cela ?

— Belle dame, si vous n'en avez pas d'autres, je ne pourrai, en conscience, combattre l'opinion évidemment unanime du conseil.

Aurore de Caylus jeta autour d'elle un sombre regard.

— Vous voyez bien, je ne m'étais pas trompé, fit le cardinal à l'oreille du duc de Mortemart, il y a là un grain de folie !

— Messieurs ! messieurs ! s'écria la princesse, est-ce que déjà vous m'avez jugée ?

— Rassurez-vous, madame, et calmez-vous, répliqua le président de Lamoignon ; tous ceux qui sont dans cette enceinte vous respectent et vous aiment... tous, et au premier rang l'illustre prince qui vous a donné son nom...

La princesse baissa la tête.

Le président de Lamoignon poursuivit avec une nuance de sévérité dans la voix :

— Agissez suivant votre conscience, madame, et ne craignez rien... notre tribunal n'a point mission de punir... l'erreur n'est pas crime ;

mais malheur !... vos parents et vos amis auront compassion de vous si vous êtes trompée.

— Trompée ! répéta la princesse sans relever la tête ; oh ! oui... j'ai été bien souvent trompée... mais si personne n'est ici pour me défendre, je me défendrai moi-même... Ma fille doit porter avec elle la preuve de sa naissance.

— Quelle preuve, demanda le président de Lamoignon ?

— La preuve désignée par M. de Gonzague lui-même... la feuille arrachée au registre de la chapelle de Caylus...

— Arrachée de ma propre main, messieurs ! ajouta-t-elle en se redressant.

— Voilà ce que je voulais savoir, pensa Gonzague.

— Cette preuve, reprit-il tout haut, votre fille l'avait, madame.

— Elle ne l'a donc pas ! s'écria Aurore de Caylus.

Un long murmure s'éleva dans l'assemblée à cette exclamation.

— Emmenez-moi ! emmenez-moi ! balbutia dona Cruz en larmes.

Quelque chose remua au fond du cœur de la princesse, en écoutant la voix désolée de cette pauvre enfant.

— Mon Dieu! dit-elle en levant ses mains vers le ciel, mon Dieu! inspirez-moi... mon Dieu! ce serait un malheur horrible et un grand crime que de repousser mon enfant!... Mon Dieu! je vous en prie au fond de ma misère : répondez-moi! répondez-moi!...

On vit tout à coup sa figure s'éclairer, tandis que tout son corps tressaillait violemment.

Elle avait interrogé Dieu. — Une voix, que personne n'entendit, hormis elle-même, — une voix mystérieuse et qui semblait répondre à ce suprême appel, prononça derrière la draperie les trois mots de la devise de Nevers ?

— J'y suis!

La princesse s'appuya au bras du cardinal pour ne point tomber à la renverse.

Elle n'osait se retourner. Cette voix venait-elle du ciel?

Gonzague se méprit à cette émotion soudaine. Il voulut frapper le demi-coup.

— Madame, s'écria-t-il, vous avez fait appel au Maître de toutes choses : Dieu vous répond, je le vois, je le sens... votre bon ange est en vous qui combat les suggestions du mal... Madame, ne repoussez pas le bonheur après vos longues souffrances si noblement supportées!... madame, oubliez la main qui met dans la vôtre

un trésor : je ne réclamerai point mon salaire... Je ne vous demande qu'une chose... regardez-la!... regardez votre enfant... la voici bien tremblante, la voici toute brisée de l'accueil de sa mère :... Écoutez au dedans de vous-même, madame : la voix de l'âme vous répondra...

La princesse regarda dona Cruz.

M. Gonzague, avec entraînement :

— Maintenant que vous l'avez vue... au nom du Dieu vivant, je vous le demande, n'est-ce pas là votre fille?

La princesse ne répondit pas tout de suite. Involontairement, elle se tourna à demi vers la draperie.

La voix, distincte pour elle seule, ne prononça qu'un mot :

— Non!

— Non! répéta la princesse avec force.

Et son regard résolu fit le tour de l'assemblée.

Elle n'avait plus peur. — Quel que fût ce mystérieux conseiller qui était là derrière la draperie, elle avait confiance en lui, car il combattait Gonzague.

Et d'ailleurs, il accomplissait la muette promesse du livre d'heures : il venait avec la devise de Nevers.

Mille réclamations, cependant, se croisaient

dans la salle. L'indignation d'Oriol et compagnie ne connaissait plus de bornes.

— C'en est trop! dit Gonzague, feignant d'être blessé profondément; messieurs, je crois avoir fait mon devoir...

— Largement! s'écria Gironne.

— Messieurs, poursuivit Gonzague en apaisant de la main le zèle trop bruyant du bataillon sacré, la patience humaine a des bornes... je m'adresserai une dernière fois à madame la princesse, et je lui dirai : Il faut de bonnes raisons, des raisons graves et fortes pour repousser la vérité évidente.

— Hélas! soupira le bon cardinal, ce sont mes propres paroles!... mais quand ces dames se sont mis quelque chose en tête...

— Ces raisons, acheva Gonzague, madame, les avez-vous?

— Oui, répondit la voix mystérieuse.

— Oui! répliqua la princesse à son tour.

Gonzague était livide et ses lèvres s'agitaient convulsivement. Il sentait qu'il y avait là, au sein même de cette assemblée convoquée par lui, une influence hostile, mais insaisissable. Il la sentait, mais il la cherchait en vain.

Depuis quelques minutes, tout était changé dans la personne de la veuve de Nevers. Le

marbre s'était fait chair, la statue vivait.

D'où provenait ce miracle?

Le changement s'était opéré au moment même où la princesse, éperdue, avait invoqué le secours de Dieu; mais Gonzague ne croyait point à Dieu.

Il essuya la sueur qui coulait de son front.

— Avez-vous donc des nouvelles de votre fille? demanda-t-il, cachant son anxiété de son mieux.

La princesse garda le silence.

— Il y a des imposteurs, reprit Gonzague; la fortune de Nevers est une belle proie... Vous a-t-on présenté quelque autre jeune fille?...

Nouveau silence.

— En vous disant, poursuivit Gonzague : Celle-ci est la véritable... on l'a sauvée... on l'a élevée... Ils disent tous cela!

Les plus fins diplomates se laissent entraîner. Le président de Lamoignon et ses graves assesseurs regardaient maintenant Gonzague avec étonnement.

— Cache tes griffes, chat-tigre! murmura Chaverny.

Assurément, le silence de la voix mystérieuse était souverainement habile.

Tant qu'elle ne parlait point, la princesse ne

pouvait répondre, et Gonzague, furieux, perdait la prudence.

Au milieu de sa face pâle, on voyait ses yeux brûlants et sanglants.

— Elle est là, poursuivit-il entre ses dents serrées; toute prête à paraître... n'est-ce pas, madame? vivante... Répondez!... vivante?...

La princesse s'appuya d'une main au bras de son fauteuil.— Elle chancelait.— Elle eût donné dix ans de sa vie pour soulever cette draperie, derrière laquelle était l'oracle, muet désormais.

— Répondez! répondez! fit Gonzague.

Et les juges eux-mêmes répétaient :

— Madame, répondez!

Aurore de Caylus écoutait. Sa poitrine n'avait plus de souffle.

Oh! que l'oracle tardait!

— Pitié!... murmura-t-elle enfin en se tournant à demi.

La draperie s'agita faiblement.

— Comment pourrait-elle répondre? disaient cependant les affidés.

— Vivante? fit Aurore de Caylus interrogeant l'oracle d'une voix brisée.

— Vivante! lui fut-il enfin répondu.

Elle se redressa, radieuse, ivre de joie.

— Oui, vivante, vivante! fit-elle avec éclat;

vivante malgré vous et par la protection de Dieu!

Tout le monde se leva en tumulte. Pendant un instant l'agitation fut à son comble.

Les affidés parlaient tous à la fois et réclamaient justice. Au banc des commissaires royaux on se consultait.

— Quand je vous disais, répétait le cardinal, quand je vous disais, monsieur le duc!... mais nous ne savons pas tout... Or, je commence à croire que madame la princesse n'est point folle!

Au milieu de la confusion générale, la voix de la tapisserie dit :

— Ce soir, au bal du régent... On vous dira la devise de Nevers.

— Et je verrai ma fille! balbutia la princesse prête à se trouver mal.

Le bruit faible d'une porte qui se refermait se fit entendre encore. Puis, plus rien.

Il était temps. Chaverny, curieux comme une femme en proie d'un vague soupçon, s'était glissé derrière le cardinal de Lorraine. Il souleva brusquement la portière.

Sous la portière il n'y avait rien, mais la princesse poussa un cri étouffé.

C'était assez; Chaverny ouvrit la porte et s'élança dans le corridor.

Le corridor était sombre, car la nuit commençait à tomber. Chaverny ne vit rien, sinon tout au bout de la galerie la silhouette cahotante du petit bossu aux jambes torses, qui disparut, descendant l'escalier tranquillement.

Chaverny se prit à réfléchir.

— Le cousin avait voulu jouer quelque méchant tour au diable, se disait-il, et le diable prend sa revanche!

Pendant cela, dans la salle des délibérations, sur un signe du président de Lamoignon, les conseillers avaient repris leurs places.

Gonzague avait fait sur lui-même un terrible effort. Il était calme en apparence.

Il salua le conseil et dit :

— Messieurs, je rougirais d'ajouter une parole... Décidez, s'il vous plaît, entre madame la princesse et moi.

— Délibérons! firent quelques voix.

M. de Lamoignon se leva et se couvrit.

— Prince, dit-il, l'avis des commissaires royaux, après avoir entendu M. le cardinal pour madame la princesse, est qu'il n'y a point lieu à jugement... Puisque madame de Gonzague sait où est sa fille, qu'elle la présente. M. de Gonzague représentera également celle qu'il dit être héritière de Nevers... La preuve écrite, désignée

par M. le prince, invoquée par madame la princesse, cette page enlevée au registre de la chapelle de Caylus, sera produite et rendra la décision facile... Nous ajournons, au nom du roi, le conseil à trois jours.

— J'accepte! repartit Gonzague avec empressement; j'aurai la preuve!

— J'aurai ma fille et j'aurai la preuve, dit pareillement la princesse; j'accepte!

Les commissaires royaux levèrent aussitôt la séance.

— Quant à vous, enfant, pauvre enfant! dit Gonzague à dona Cruz en la remettant aux mains de Peyrolles, j'ai fait ce que j'ai pu... Dieu seul à présent peut vous rendre le cœur de votre mère.

Dona Cruz rabattit son voile et s'éloigna.

Mais avant de passer le seuil, elle se ravisa tout à coup. Elle s'élança vers la princesse.

— Madame, s'écria-t-elle en pressant sa main qu'elle baisa, que vous soyez ou non ma mère, je vous respecte et je vous aime!

La princesse sourit et effleura son front de ses lèvres.

— Tu n'es pas complice, enfant, dit-elle; j'ai vu cela... Je ne t'en veux point.

Peyrolles entraîna dona Cruz.

Toute cette noble foule, qui naguère remplissait l'hémicycle, s'était écoulée. Le jour baissait rapidement. Gonzague, qui venait de reconduire les juges royaux, rentra comme la princesse allait sortir, entourée de ses femmes.

Sur un geste impérieux qu'il fit, elles s'écartèrent. Gonzague s'approcha de la princesse, et avec ces grands airs de courtoisie qu'il ne quittait jamais, il se pencha jusqu'à sa main pour la baiser.

— Madame, lui dit-il ensuite d'un ton léger, c'est donc la guerre déclarée entre nous?

— Je n'ai garde d'attaquer, monsieur, répondit Aurore de Caylus; je me défends.

— En tête à tête, reprit Gonzague qui avait peine à cacher sous sa froideur polie la rage qu'il avait dans le cœur, nous ne discuterons point, s'il vous plaît : je tiens à vous épargner cette inutile fatigue... Mais vous avez donc de mystérieux protecteurs, madame?

— J'ai la bonté du Ciel, monsieur, qui est l'appui des mères.

Gonzague eut un sourire.

— Giraud! dit la princesse à sa suivante Madeleine, faites qu'on prépare ma litière!

— Y a-t-il donc office du soir à la paroisse Saint-Magloire? demanda Gonzague étonné.

— Je ne sais, monsieur, répondit la princesse avec calme ; ce n'est pas à la paroisse Saint-Magloire que je me rends... Félicité, vous atteindrez mes écrins.

— Vos diamants, madame ! fit le prince avec raillerie ; la cour qui vous regrette depuis si longtemps va-t-elle enfin jouir du bonheur de vous revoir ?

— Je vais ce soir au bal du régent, monsieur, dit-elle.

Pour le coup, Gonzague demeura stupéfait.

— Vous !... balbutia-t-il, vous !

Elle se redressa si belle et si hautaine que Gonzague baissa les yeux malgré lui.

— Moi, répondit-elle en prenant le pas sur ses femmes pour sortir ; mon deuil est fini d'aujourd'hui, monsieur le prince... Faites ce que vous voudrez contre moi, je n'ai plus peur de vous !

XI

— Où le bossu se fait inviter au bal de la cour. —

Gonzague demeura un instant immobile à regarder sa femme qui traversait la galerie pour rentrer dans son appartement.

— C'est une résurrection! pensa-t-il; j'ai pourtant bien joué cette grande partie! pourquoi l'ai-je perdue?...Évidemment, elle avait un dessous de cartes... Gonzague! vous n'avez pas tout vu!... Il y a là quelque chose qui vous échappe!

Il se prit à parcourir la chambre à grands pas.

— En tout cas, poursuivit-il, nous n'avons

pas une minute à perdre!... Que va-t-elle faire au bal du Palais-Royal?... parler à M. le régent?... Évidemment, elle sait où est sa fille!...

— Et moi aussi, je le sais! s'interrompit-il en ouvrant ses tablettes; en ceci, du moins, le hasard m'a servi!

Il frappa sur un timbre et dit au domestique qui accourut :

— M. de Peyrolles!... qu'on m'envoie sur-le-champ M. de Peyrolles.

Le domestique sortit. Gonzague reprit sa promenade solitaire, et revenant à sa première pensée, il dit :

— Elle a un auxiliaire nouveau... Quelqu'un est caché derrière la toile!...

— Prince! s'écria Peyrolles en entrant, je puis enfin vous parler!... Mauvaises nouvelles... En s'en allant, le cardinal de Lorraine disait aux commissaires royaux : il y a là-dessous quelque mystère d'iniquité!...

— Laissez dire le cardinal, fit Gonzague.

— Dona Cruz est en pleine révolte!... On lui a fait jouer un rôle indigne! Elle veut quitter Paris.

— Laisse faire dona Cruz... et tâche de m'écouter.

— Pas avant de vous avoir appris ce qui se passe... Lagardère est à Paris.

— Bah!... je m'en doutais!... Depuis quand?

— Depuis hier pour le moins.

— La princesse a dû le voir! pensa Gonzague.

Puis il ajouta :

— Comment sais-tu cela?

Peyrolles baissa la voix et répondit :

— Saldagne et Faënza sont morts.

Manifestement, M. de Gonzague ne s'attendait point à cela. Les muscles de sa face tressaillirent et il eut comme un éblouissement.

Ce fut l'affaire d'une seconde. Quand Peyrolles releva les yeux sur lui, il était remis déjà.

— Deux d'un coup! fit-il; c'est le diable que cet homme-là!

Peyrolles tremblait.

— Et où a-t-on retrouvé leurs cadavres? demanda Gonzague?

— Dans la ruelle qui longe le jardin de votre petite maison.

— Ensemble?

— Saldagne contre la porte... Faënza à quinze pas de là... Saldagne est mort d'un coup de pointe...

— Là, n'est-ce pas? fit Gonzague en plaçant son doigt entre ses deux sourcils.

Peyrolles fit le même geste et reprit :

— Là !... Faënza est tombé frappé à la même place et du même coup.

— Et pas d'autre blessure?

— Pas d'autre... La botte de Nevers est toujours mortelle.

Gonzague disposa ses dentelles à son jabot devant une glace.

— C'est bien, dit-il ; M. le chevalier de Lagardère s'est fait inscrire deux fois à ma porte... Je suis content qu'il soit à Paris... Nous allons le faire pendre !

— La corde qui étranglera celui-là... commença Peyrolles...

— N'est pas encore filée, n'est-ce pas?... Je crois que si... Tudieu ! pense donc, ami Peyrolles. Il est grand temps ! nous ne sommes plus que quatre.

— Oui, fit le factotum en frissonnant, il est grand temps.

— Deux bouchées ! reprit Gonzague en rebouclant son ceinturon ; nous deux d'un coup... de l'autre ces deux pauvres diables...

— Cocardasse et Passepoil?... interrompit Peyrolles ; ils ont peur de Lagardère !

— Ils sont donc comme toi !... C'est égal ; nous n'avons pas le choix... Va me les chercher ! va !

M. de Peyrolles se dirigea vers l'office.

Gonzague pensait.

— Je disais bien qu'il fallait agir... agir tout de suite... Corps de Christ! voici une nuit qui verra d'étranges choses!

— Eh! vite!... dit Peyrolles en arrivant à l'office; monseigneur a besoin de vous!

Cocardasse et Passepoil avaient dîné depuis midi jusqu'à la brune. C'étaient deux héroïques estomacs. Cocardasse était rouge comme le restant du vin, oublié dans son verre; Passepoil avait le teint tout blême.

La bouteille produit ce double résultat, suivant le tempérament des preneurs.

Mais au point de vue des oreilles, le vin n'a pas deux manières d'agir. Cocardasse et Passepoil n'étaient pas plus endurant l'un que l'autre après boire.

D'ailleurs, le temps d'être humbles était passé. On les avait habillés de neuf de la tête aux pieds. Ils avaient de superbes bottes de rencontre et des feutres qui n'avaient été retapés chacun que trois fois.

Les chausses et les pourpoints étaient dignes de ces brillants accessoires.

— Dis donc, mon bon, fit Cocardasse; je crois que ce maraud, c'est à nous qu'il s'adresse.

— Si je pensais que ce faquin!... riposta le tendre Amable en saisissant une cruche à deux mains.

— Sois calme, mon caillou, reprit le Gascon; je te le donne... Mais, bagasse! ne casse pas la faïence!

Il avait pris M. de Peyrolles par une oreille et l'avait envoyé pirouettant à Passepoil.

Passepoil le saisit par l'autre oreille et le renvoya à son ancien patron.

M. de Peyrolles fit ainsi deux ou trois fois le voyage, puis Cocardasse junior lui dit avec cette belle gravité des casseurs d'assiettes :

— Mon doux ami, vous avez oublié un instant que vous aviez affaire à des gentilshommes: tâchez dorénavant de vous en souvenir!

— Voilà! appuya le Normand, selon son ancienne habitude.

Puis, tous deux se levèrent tandis que M. de Peyrolles réparait de son mieux le désordre de sa toilette.

— Les deux coquins sont ivres! grommela-t-il.

— Hé! donc! fit Cocardasse; je crois que le pécaïre a parlé?

— J'en ai comme une vague idée, repartit Passepoil.

Ils s'avancèrent tous deux, l'un à droite, l'autre à gauche, pour appréhender de nouveau le factotum aux oreilles, mais celui-ci prit la fuite prudemment et rejoignit Gonzague, sans se vanter de sa mésaventure.

Gonzague lui ordonna de ne point parler à nos braves amis de la fin malheureuse de Saldagne et de Faënza. Ceci était superflu ; M. de Peyrolles n'avait désormais aucune envie de lier conversation avec Cocardasse et Passepoil.

On les vit arriver l'instant d'après, annoncés par un terrible bruit de ferraille. Ils avaient le feutre à la diable, les chausses débraillées, du vin tout le long de la chemise ; bref, une belle et bonne tenue de coupe-jarrets.

Ils entrèrent en se pavanant, le manteau retroussé par l'épée : Cocardasse toujours superbe, Passepoil toujours gauche et irréprochable de laideur.

— Salue, mon bon, dit le Gascon, et remercie monseigneur...

— Assez ! fit Gonzague en les regardant de travers.

Ils restèrent aussitôt immobiles.

Avec ces vaillants, l'homme qui paye peut tout se permettre.

— Êtes-vous fermes sur vos jambes? demanda Gonzague.

— J'ai bu seulement un verre de vin à la santé de monseigneur, repartit effrontément Cocardasse ; capédébiou ! pour la sobriété, je ne connais pas mon pareil...

— Il dit vrai, monseigneur, prononça timidement Passepoil ; car je le surpasse... je n'ai bu que de l'eau rougie !

— Mon bon, fit Cocardasse en le regardant sévèrement, tu as bu comme moi, ni plus ni moins.:. A pa pur ! je t'engage à ne jamais fausser la vérité devant moi... Le mensonge, il me rend malade !

— Vos rapières sont-elles toujours bonnes? demanda encore Gonzague.

— Meilleures, repartit le Gascon.

— Et bien au service de monseigneur, ajouta le Normand, qui fit la révérence.

— C'est bon, dit Gonzague.

Et il tourna le dos, tandis que nos deux amis le saluèrent profondément par derrière.

— C'ta couquin, murmura Cocardasse, il sait parler aux hommes d'épée!

Gonzague avait fait signe à Peyrolles d'approcher. Tous deux étaient remontés jusqu'au fond de la salle, près de la porte de sortie. Gon-

zague venait de déchirer la page de ses tablettes où il avait inscrit les renseignements donnés par dona Cruz.

Au moment où il remettait ce papier au factotum, le visage hétéroclite du bossu se montra derrière les battants de la porte entre-bâillée. Personne ne le voyait et il le savait bien, car ses yeux brillaient d'une intelligence extraordinaire. Toute sa physionomie avait changé d'aspect.

A la vue de Gonzague et de son âme damnée, causant à deux pas de lui, le bossu se rejeta vivement en arrière, puis il mit son oreille à l'ouverture de la porte.

Voici ce que d'abord il entendit.

Peyrolles épelait péniblement les mots tracés au crayon par son maître.

— Rue du Chantre... disait-il ; — une jeune fille, nommée Aurore...

Vous eussiez été effrayé à l'expression que prit le visage du bossu. Un feu sombre s'alluma dans ses yeux.

— Il sait cela ! fit-il ; — comment sait-il cela ?...

— Vous comprenez ? dit Gonzague.

— Oui ... je comprends, répondit Peyrolles ; — c'est de la chance !

— Les gens de ma sorte ont leur étoile! reprit M. de Gonzague.

— Où mettra-t-on la jeune fille?

— Au pavillon de dona Cruz.

Le bossu se toucha le front.

— La gitanita!.. murmura-t-il; — mais elle-même ... comment a-t-elle pu savoir?

— Il faudra tout simplement l'enlever?... disait en ce moment Peyrolles.

— Pas d'éclat! repartit Gonzague; — nous ne sommes pas en position de nous faire des affaires... De la ruse... de l'adresse!.. c'est ton fort, ami Peyrolles! Je ne m'adresserais pas à toi s'il y avait des coups à donner ou à recevoir... notre homme doit habiter cette maison, j'en ferais la gageure.

— Lagardère! murmura le factotum avec un visible effroi.

— Tu ne l'affronterais pas, le matamore!... La première chose, c'est de savoir s'il est absent... et je parierais bien qu'il est absent à cette heure.

— Il aimait à boire autrefois.

— S'il est absent, voici un plan tout simple: Tu vas prendre cette carte.

Gonzague mit dans la main de son factotum une des deux cartes d'invitation au bal du ré-

gent, réservées pour Saldagne et Faënza.

— Tu te procureras, poursuivit-il, une toilette de deuil fraîche et galante... pareille à celle que j'ai commandée pour dona Cruz... tu auras une litière toute prête dans la rue du Chantre... et tu te présenteras chez la jeune fille au nom de Lagardère lui-même...

— C'est jouer sa vie à pair ou non! dit M. de Peyrolles.

— Allons donc!... rien que la vue de la robe et des bijoux la rendra folle!... Tu n'auras qu'un mot à dire : Lagardère vous envoie ceci et vous attend.

— La jeune fille ne bougera pas!.. dit une voix aigrelette entre eux deux.

Peyrolles sauta de côté. Gonzague mit la main à son épée.

— A pa pur, fit de loin Cocardasse, vois donc, frère Passepoil!.. vois donc ce petit homme!

— Ah! répondit Passepoil, si la nature m'avait disgracié ainsi, et qu'il fallût renoncer à l'espoir de plaire aux belles, j'attenterais à mes propres jours!

Peyrolles se prit à rire, comme tous les poltrons qui ont eu grand'peur.

— Esope II, dit Jonas, s'écria-t-il.

— Encore cette créature! fit Gonzague avec

humeur; — en louant la niche de mon chien, crois-tu avoir acheté le droit de parcourir mon hôtel?... Que viens-tu faire ici ?

— Et vous? demanda le bossu en ricanant, qu'allez-vous faire là-bas?

C'était là un adversaire selon le cœur de Peyrolles.

— Mons Esope! dit-il en se campant; nous allons vous apprendre, séance tenante, le danger que l'on court en se mêlant des affaires d'autrui.

Gonzague regardait déjà du côté des deux braves. — Tant pis pour Esope II, dit Jonas, s'il s'était avisé d'écouter aux portes !

Mais à ce moment, l'attention de Gonzague fut détournée par la conduite bizarre et vraiment audacieuse du petit homme qui prit sans façon des mains de Peyrolles la carte d'invitation qu'on venait de lui remettre.

— Que fais-tu? drôle, s'écria Gonzague.

— Le bossu tirait paisiblement de sa poche sa plume et son écritoire.

— Il est fou, dit Peyrolles.

— Pas tant!.. pas tant!.. fit Esope II, qui mit un genou en terre et s'installa le plus commodément qu'il put pour écrire.

Il traça rapidement quelques mots au dos de la carte d'invitation.

— Lisez, fit-il d'un air de triomphe, en se relevant.

Il tendit le papier à Gonzague. Celui-ci lut :

« Chère enfant, ces parures viennent de moi : j'ai voulu vous faire une surprise. Faites vous belle. Une litière et deux laquais viendront de ma part pour vous conduire au bal où je vous attendrais.

» HENRI DE LAGARDÈRE. »

Cocardasse junior et frère Passepoil suivaient de loin cette scène et n'y comprenaient rien.

— Sandiéou ! dit le Gascon, monseigneur a l'air d'un homme qui a la berlue.

— Mais ce petit bossu, repartit le Normand, regarde donc sa figure... j'ai vu ces yeux-là quelque part !

Cocardasse haussa les épaules.

— Je ne m'occupe, répondit-il, que des hommes au-dessus de cinq pieds quatre pouces !

— Je n'ai que trois pouces, fit observer Passepoil avec reproche.

Cocardasse junior lui tendit la main et prononça ces bienveillantes paroles :

— Une fois pour toutes, monsieur Caillou, sou-

viens-toi, que tu es en dehors... L'amitié, capédébiou! il est un prisme de cristal à travers lequel je te vois tout blanc, tout rose et plus doux que Cupidon, fils unique de Vénus, sortant du sein de l'onde!

Passepoil, reconnaissant, serra la main qu'on lui tendait.

C'était bien vrai. Gonzague avait l'air d'un homme frappé de stupéfaction. Il regardait Esope II, dit Jonas, avec une sorte d'effroi.

— Que veut dire cela? murmura-t-il.

— Cela veut dire, répliqua le bossu bonnement, qu'avec ce mot d'écrit, la jeune fille aura confiance.

— Tu as donc deviné notre dessein?

— J'ai compris que vous vouliez avoir la jeune fille.

— Et sais-tu ce qu'on risque à surprendre certains secrets.

— On risque de gagner gros, répondit le bossu, qui se frotta les mains.

Gonzague et Peyrolles échangèrent un regard.

— Mais... fit Gonzague à voix basse, cette écriture...

— J'ai mes petits talents, repartit Esope II; — je vous garantis l'imitation parfaite... quand une fois je connais l'écriture d'un homme...

— Oui-dà?.. cela peut te mener loin... Et l'homme?...

— Ah! l'homme! interrompit le bossu en riant; il est trop grand et je suis trop petit: je ne peux pas le contrefaire.

— Le connais-tu?

— Assez bien.

— Comment le connais-tu?

— Relations d'affaires...

— Peux-tu nous donner quelques renseignements?...

— Un seul... Il a frappé hier deux coups... il en frappera deux demain!

Peyrolles frissonna de la tête aux pieds. Gonzague dit:

— Il y a de bonnes prisons dans les caveaux de mon hôtel.

Le bossu ne prit point garde à son air menaçant et répondit:

— Terrain perdu!... faites-y des caves et vous les louerez aux marchands de vins.

— J'ai idée que tu es un espion...

— Pauvre idée!... L'homme en question est pauvre et vous êtes riche... voulez-vous que je vous le livre?

Gonzague ouvrit de grands yeux.

— Donnez-moi cette carte, reprit Esope II

en montrant la dernière invitation que Gonzague tenait encore à la main.

— Qu'en ferais-tu ?

— J'en ferais bon usage... Je la donnerais à l'homme... et l'homme tiendrait la promesse que je vous fais ici en son nom... Il irait au bal de M. le régent.

— Vive Dieu ! l'ami, s'écrie Gonzague, — tu dois être un infernal coquin !

— Oh ! oh ! fit le bossu d'un air modeste, il y a plus coquin que moi.

— Pourquoi cette chaleur à me servir?

— Je suis comme cela... très-dévoué à ceux qui me plaisent.

— Et nous avons l'heur de te plaire?

— Beaucoup.

— Et c'est pour nous témoigner de plus près ton dévouement que tu as payé dix mille écus?...

— La niche? interrompit le bossu, — pas s'il vous plaît ! spéculation ! affaire d'or !

Puis il ajouta en ricanant :

— Le bossu était mort : vive le bossu !.. Esope Ier a gagné un million et demi sous un vieux parapluie... moi du moins, j'ai mon étude !

Gonzague fit signe à Cocardasse et à Passepoil qui s'approchèrent en sonnant le vieux fer.

— Qui sont ceux-là? demanda Jonas.

— Des gens qui vont te suivre si j'accepte tes services.

Le bossu salua cérémonieusement.

— Serviteur! serviteur! dit-il; alors, refusez mes services...

— Mes bons messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux deux braves; ne prenez pas la peine de déménager vos bric-à-brac... nous ne nous en irons point de compagnie.

— Cependant... fit Gonzague d'un air de menace.

— Il n'y a point de cependant! Diable! vous connaissez le personnage aussi bien que moi... Il est brusque... excessivement brusque... on pourrait même dire brutal!.. s'il voyait derrière moi ces tournures de gibier de potence....

— Pécaïre! fit Cocardasse indigné.

— Peut-on manquer ainsi de politesse! ajouta frère Passepoil.

— Je prétends agir seul ou ne pas agir du tout! acheva Esope II d'un ton péremptoire.

Gonzague et Peyrolles se consultaient.

— Tu tiens donc à ton dos? fit le premier en raillant.

Le bossu salua et répondit :

— Comme ces braves à leurs rouillardes... c'est mon gagne-pain.

— Il me répond de toi ! prononça Gonzague en le regardant fixement ; — tu m'entends... sers-moi fidèlement et tu seras récompensé... au cas contraire...

Il n'acheva pas et lui présenta la carte. Le bossu la prit et se dirigea vers la porte à reculons.

Il saluait de trois pas en trois pas et disait :

— La confiance de monseigneur m'honore... Cette nuit, monseigneur entendra parler de moi.

Et comme, sur un signe sournois de Gonzague, Cocardasse et Passepoil allaient l'accompagner !

— Doucement ! fit-il, doucement !.. Et nos conventions !...

Il écarta Cocardasse et Passepoil d'une main qu'ils n'eussent certes point cru si vigoureuse, salua une dernière fois profondément et passa le seuil.

Cocardasse et Passepoil voulurent le suivre, il leur jeta la porte sur le nez.

Quand ils se remirent à sa poursuite, le corridor était vide.

— Et vite ! fit M. de Gonzague en s'adressant à Peyrolles ; que la maison de la rue du Chantre soit cernée dans une demi-heure... et le reste comme il a été convenu !

Dans la rue Quincampoix, déserte à cette heure, le bossu s'en allait trottinant.

— Les fonds étaient en baisse!.. murmurait-il ; — du diable si je savais où prendre nos cartes d'entrée et la toilette de bal !...

LES MÉMOIRES D'AURORE.

I

— La maison aux deux entrées. —

C'était dans cette étroite et vieille rue du Chantre qui naguère salissait encore les abords du Palais-Royal. Elles étaient trois, ces ruelles qui allaient de la rue Saint-Honoré à la montagne du Louvre : la rue Pierre-Lescot, la rue de la Bibliothèque et la rue du Chantre ; toutes les trois noires, humides, mal hantées, toutes les trois insultant aux splendeurs de ce Paris central, étonné de ne pouvoir guérir cette lèpre honteuse qui lui faisait une tache en plein visage.

De temps en temps, de nos jours surtout, on

entendait dire : « Un crime s'est commis là-bas, » dans les profondeurs de cette nuit que le soleil lui-même ne perçait qu'aux beaux jours de l'été.

Tantôt c'était une prêtresse de la Vénus boueuse, assommée par des brigands en goguette.

Tantôt c'était quelque pauvre bourgeois de province dont le cadavre nu se retrouvait, scellé dans un vieux mur.

Cela faisait horreur et dégoût. L'odeur ignoble de ces tripots venait jusque sous les fenêtres de ce charmant palais, demeure des cardinaux, des princes et des rois. — Mais la pudeur du Palais-Royal lui-même date-t-elle de si loin ? — Et nos pères ne nous ont-ils pas dit ce qui se passait dans les galeries de bois et dans les galeries de pierre ?

Maintenant, le Palais-Royal est un bien honnête carré de pierres. Les galeries de bois ne sont plus. Les autres galeries forment la promenade la plus sage et la plus ennuyeuse du monde entier.

Paris n'y vient jamais. Tous les parapluies des départements s'y donnent rendez-vous.

Mais dans les restaurants à prix fixe qui foisonnent aux étages supérieurs, les oncles de Quimper ou de Carpentras se plaisent encore à rappeler les étranges mœurs du Palais-Royal de

l'Empire et de la Restauration. — L'eau leur vient à la bouche, à ces oncles, tandis que les nièces timides dévorent le somptueux festin à deux francs, en faisant mine de ne point écouter.

Maintenant, à la place même où coulaient ces trois ruisseaux fangeux du Chantre, de Pierre-Lescot et de la Bibliothèque, un immense hôtel, conviant l'Europe à sa table de mille couverts, étale ses quatre façades sur la place du Palais-Royal, sur la rue Saint-Honoré alignée, sur la rue du Coq élargie, sur la rue de Rivoli allongée.

Des fenêtres de cet hôtel, on voit le Louvre neuf, fils légitime et ressemblant du vieux Louvre. La lumière et l'air s'épandent partout librement. La boue s'en est allée on ne sait où, les tripots ont disparu : la lèpre hideuse, soudainement guérie, n'a pas même laissé de cicatrice.

Mais où donc demeurent à présent les brigands et leurs dames?

Au XVIIIe siècle, ces trois rues que nous venons de flétrir si dédaigneusement étaient déjà fort laides; mais elles n'étaient pas beaucoup plus étroites ni plus souillées que la grande rue Saint-Honoré, leur voisine.

Il y avait sur leurs voies mal pavées quelques

beaux portails : des hôtels nobles, çà et là parmi les masures.

Les habitants de ces rues étaient tous pareils aux habitants des carrefours voisins : en général des petits bourgeois, merciers, revendeurs ou tailleurs de soupe. — Il se rencontrait dans Paris de beaucoup plus vilains endroits.

A l'angle de la rue du Chantre et de la rue Saint-Honoré, s'élevait une maison de modeste apparence, proprette et presque neuve. L'entrée était par la rue du Chantre : une petite porte cintrée au seuil de laquelle on arrivait par un perron de trois marches.

Depuis quelques jours seulement, cette maison était occupée par une jeune famille dont les allures intriguaient passablement le voisinage curieux.

C'était un homme, un jeune homme, du moins si l'on s'en rapportait à la beauté toute juvénile de son visage, au feu de son regard, à la richesse de sa chevelure blonde encadrant un front ouvert et pur. — Il s'appelait maître Louis et ciselait des gardes d'épée.

Avec lui demeurait une toute jeune fille, belle et douce comme les anges, dont personne ne savait le nom.

On les avait entendus se parler. Ils ne se

tutoyaient point et ne vivaient pas en époux.

Ils avaient pour serviteurs une vieille femme qui ne causait jamais, et un garçonnet de seize à dix-sept ans qui faisait bien ce qu'il pouvait pour être discret.

La jeune personne ne sortait jamais, — au grand jamais ! — si bien qu'on aurait pu la croire prisonnière, si à toute heure on n'avait entendu sa voix fraîche et jolie qui chantait des cantiques ou des chansons.

Maître Louis sortait, au contraire, fort souvent et rentrait même assez tard dans la nuit. — En ces occasions, il ne passait point par la porte du perron. La maison avait deux entrées : la seconde était par l'escalier de la propriété voisine.

C'était par là que maître Louis revenait en son logis.

Depuis qu'ils étaient habitants de la maison, aucun étranger n'en avait passé le seuil, — sauf un petit bossu à figure douce et sérieuse, qui entrait et sortait sans mot dire à personne, toujours par l'escalier, jamais par le perron.

C'était une connaissance particulière à maître Louis sans doute ; — les curieux ne l'avaient jamais aperçu dans la salle basse où se tenait la jeune fille avec la vieille femme et le garçonnet

Avant l'arrivée de maître Louis et de sa famille, personne ne se souvenait d'avoir rencontré le bossu dans le quartier. — Aussi intriguait-il la curiosité générale, presque autant que maître Louis lui-même, le beau et taciturne ciseleur.

Le soir, quand les petits bourgeois du voisinage bavardaient au pas de leurs portes, après la tâche finie, on était bien sûr que le bossu et les nouveaux habitants de la maison faisaient les frais de l'entretien.

Qui étaient-ils? d'où venaient-ils? et à quelle heure mystérieuse ce maître Louis, qui avait les mains si blanches, taillait-il ses gardes d'épées?

La maison était ainsi aménagée : une grande salle basse avec la petite cuisine à droite, sur la cour, et la chambre de la jeune fille ouvrant sa croisée sur la rue Saint-Honoré : dans la cuisine deux soupentes, une pour la vieille Françoise Berrichon, l'autre pour Jean-Marie Berrichon, son petit-fils.

Tout ce rez-de-chaussée n'avait qu'une sortie : la porte du perron.

Mais au fond de la salle basse, tout contre la cuisine, était adossé un escalier à vis qui montait à l'étage supérieur.

L'étage supérieur était composé de deux cham-

bres : celle de maître Louis, qui s'ouvrait sur l'escalier, et une autre qui n'avait ni issue ni destination connue.

Cette deuxième chambre était constamment fermée à clef. Ni la vieille Françoise, ni Berrichon, ni même la charmante jeune fille n'avaient pu obtenir permission d'y entrer.

A cet égard, maître Louis, le plus doux des hommes, était d'une rigueur inflexible.

La jeune fille, cependant, eût bien voulu savoir ce qu'il y avait derrière cette porte close; Françoise Berrichon en mourait d'envie, bien que ce fût une femme discrète et prudente. — Quant au petit Jean-Marie, il aurait donné deux doigts de sa main pour mettre seulement son œil à la serrure.

Mais la serrure avait par derrière une plaque qui interceptait le regard.

Une seule créature humaine partageait, au sujet de cette chambre, le secret si bien gardé de maître Louis. C'était le bossu.

On avait vu le bossu entrer dans la chambre et en sortir.

Mais, comme si tout ce qui se rapportait à ce mystère devait être inexplicable et bizarre, chaque fois que le bossu rentrait dans la chambre, on en voyait bientôt sortir maître Louis. Réci-

proquement, après l'entrée de maître Louis, le bossu sortait parfois tout à coup.

Jamais personne n'avait vu réunis ces deux amis inséparables.

Parmi les voisins curieux était un poëte, habitant naturellement le dernier étage de la maison; ce poëte, après avoir mis son esprit à la torture, expliqua aux commères de la rue du Chantre qu'à Rome les prêtresses de Vesta, Ops, Rhée ou Cybèle, la Bonne Déesse, fille du Ciel et de la Terre, femme de Saturne et mère des dieux, étaient chargées d'entretenir un feu sacré qui jamais ne devait s'éteindre. En conséquence, au dire du poëte, ces demoiselles se relayaient : quand l'une veillait au feu, l'autre allait à ses affaires.

Le bossu et maître Louis devaient très-certainement avoir fait entre eux quelque pacte analogue. Il y avait là-haut quelque chose qu'on ne pouvait quitter d'une seconde : maître Louis et le bossu montaient la garde à tour de rôle auprès de ce quelque chose-là.

C'étaient deux façons de vestales, sauf le sexe et le baptême.

La version du poëte ne fut pas sans avoir du succès. Il passait pour être un peu fou ; désormais, on le regarda comme un parfait idiot.

Mais on ne trouva point d'explication meilleure que la sienne.

Le jour même où avait eu lieu en l'hôtel de M. le prince de Gonzague cette solennelle assemblée de famille, vers la brune, la jeune fille qui tenait la maison de maître Louis était seule dans sa chambrette.

C'était une jolie petite pièce toute simple, mais où chaque objet avait son élégance et sa propreté recherchée... Le lit en bois de merisier s'entourait de rideaux de percale, éclatants de blancheur. Dans la ruelle, un petit bénitier pendait, couronné d'un double rameau de buis;— quelques livres pieux sur des rayons attenant à la boiserie, un métier à broder, des chaises, — une guitare sur l'une d'elles, — à la fenêtre un oiseau mignon dans une cage, tels étaient les objets meublant ou ornant cet humble et gracieux réduit.

Nous oublions pourtant une table ronde et sur la table quelques feuilles de papier éparses.

La jeune fille était en train d'écrire.

Vous savez comme elles abusent de leurs yeux, les jeunes folles ! laissant courir leur aiguille ou leur plume bien longtemps après le jour tombé.

On n'y voyait presque plus et la jeune fille écrivait encore.

Les derniers rayons du jour arrivant par la fenêtre dont les rideaux venaient d'être relevés, éclairaient en plein son visage et nous pouvons vous dire du moins comme elle était faite.

C'était une rieuse, une de ces douces filles dont la gaieté rayonne si bien, qu'elle suffit toute seule à la joie d'une famille. Chacun de ses traits semblait fait pour le plaisir : son front d'enfant, son nez aux belles narines roses, sa bouche dont le sourire montrait la parure nacrée.

Mais ses yeux rêvaient : de grands yeux d'un bleu sombre dont les cils semblaient une longue frange de soie.

Sans le regard pensif de ces beaux yeux, à peine lui eussiez-vous donné l'âge d'aimer.

Elle était grande; sa taille était un peu trop frêle : quand nul ne l'observait, ses poses avaient de chastes et délicieuses langueurs.

L'expression générale de sa figure était la douceur; mais il y avait dans sa prunelle, brillant sous l'arc de ses sourcils noirs, dessinés hardiment, une fierté calme et vaillante. Ses cheveux, noirs aussi, à chauds reflets d'or fauve, ses cheveux longs et riches, si lourds qu'on eût dit parfois que sa tête s'inclinait sous leur poids, ondulaient en masses larges sur son cou et sur

ses épaules, faisant à son adorable beauté un cadre et une auréole.

Il y en a qui doivent être aimées ardemment, mais un seul jour ; — il y en a d'autres qu'on chérit longtemps d'une tranquille tendresse.

Celle-ci devait être aimée passionnément et toujours.

Elle était ange, mais surtout femme.

Son nom, que les voisins ignoraient et que dame Françoise et Jean-Marie Berrichon avaient défense de prononcer depuis l'arrivée à Paris, était Aurore.

Nom prétentieux et sot pour une belle demoiselle des salons, nom grotesque pour une fille à mains rouges et pour ma tante dont la voix chevrote, — nom ravissant pour celles qui peuvent l'enlacer comme une fleur de plus à leur diadème de chère poésie.

Les noms sont comme les parures qui écrasent les unes et que les autres rehaussent.

Elle était là toute seule. — Quand l'ombre du crépuscule lui cacha le bout de sa plume, elle cessa d'écrire et se mit à rêver.

Les mille bruits de la rue arrivaient jusqu'à elle et ne l'éveillaient point.

Sa belle main blanche était dans ses cheveux; sa tête s'inclinait; ses yeux regardaient le ciel.

C'était comme une muette prière. Elle souriait à Dieu.

Puis, parmi son sourire, une larme vint, — une perle qui un moment trembla au bord de sa paupière, pour rouler ensuite lentement sur le satin de sa joue.

— Comme il tarde!... murmura-t-elle.

Elle rassembla les pages éparses sur la table et les serra dans une petite cassette qu'elle poussa derrière le chevet de son lit.

— A demain! dit-elle, comme si elle eût pris congé d'un compagnon de chaque jour.

Puis elle ferma sa fenêtre et prit sa guitare, dont elle tira quelques accords au hasard.

Elle attendait.

Aujourd'hui, elle avait relu toutes ces pages enfermées maintenant dans la cassette.

Hélas! elle avait le temps de lire.

Ces pages contenaient son histoire, — ce qu'elle savait de son histoire.

L'histoire de ses impressions, de ses sentiments, de son cœur.

Pour qui avait-elle écrit cela? Les premières lignes du manuscrit répondaient à cette question.

Aurore disait :

« Je commence d'écrire un soir où je suis seule après avoir attendu tout le jour. Ceci n'est

point pour lui. C'est la première chose que je fais et qui ne lui soit point destinée.

» Je ne voudrais pas qu'il vît ces pages où je parlerai de lui sans cesse, où je ne parlerai que de lui. Pourquoi?... Je sais pourquoi. J'aurais peine à le dire.

» Elles sont heureuses, celles qui ont des compagnes à qui confier le trop-plein de leur âme : peines ou bonheur. Moi, je n'ai point d'amie. Je suis seule, toute seule. Je n'ai que lui. Quand je le vois, je deviens muette. Que lui dirai-je? Il ne me demande rien.

» Et pourtant, ce n'est pas pour moi que je prends la plume. Je n'écrirais pas si je n'avais l'espoir d'être lue, sinon de mon vivant, au moins après ma mort.

» Je crois que je mourrai bien jeune.

» Je ne le souhaite pas : Dieu me garde de le craindre.

» Si je mourais, il me regretterait. — Moi, je le regretterais même au ciel.

» Mais, d'en haut, je verrais peut-être le dedans de son cœur. Quand cette idée me vient, je voudrais mourir.

» Il m'a dit que mon père était mort. Ma mère doit vivre.

» Ma mère, j'écris pour vous. Mon cœur est

à lui tout entier, mais il est tout à vous aussi. Je voudrais demander à ceux qui le savent le mystère de cette double tendresse. Avons-nous deux cœurs?

» J'écris pour vous. Il me semble qu'à vous je ne cacherais rien et que j'aimerais à vous montrer les plus secrets replis de mon âme. Me trompé-je? Une mère n'est-elle pas l'amie qui doit tout savoir, le médecin qui peut tout guérir?

» Je vis une fois, par la fenêtre ouverte d'une maison, une jeune fille agenouillée devant une femme à la beauté douce et grave. L'enfant pleurait : mais c'étaient de bonnes larmes; la mère, émue et souriante, se penchait pour baiser ses cheveux.

» Oh! le divin bonheur, ma mère! Je crois sentir votre baiser sur mon front!... Vous aussi, vous devez être bien douce et bien belle... Vous aussi, vous devez savoir consoler en souriant!.

» Ce tableau est toujours dans tous mes rêves. J'envie les larmes de la jeune fille. Ma mère, si j'étais entre vous et lui, que pourrait me donner le ciel?

» Moi, je ne me suis agenouillée jamais que devant un prêtre. La parole d'un prêtre fait du

bien ; mais c'est par la bouche des mères que parle la voix de Dieu.

» M'attendez-vous? me cherchez-vous? me regrettez-vous? Suis-je dans vos prières du matin et du soir? Me voyez-vous, vous aussi, dans vos songes?

» Il me semble, quand je pense à vous, que vous devez penser à moi. Parfois, mon cœur vous parle; m'entendez-vous? — Si Dieu m'accorde jamais ce grand bonheur de vous voir, ma mère, ma mère chérie, je vous demanderai s'il n'était pas des instants où votre cœur tressaillait sans motif.

» Et je vous dirai : c'est que vous entendiez le cri de mon cœur, ma mère!...

. . . .

« ... Je suis née en France. On ne m'a pas dit où. Je ne sais pas mon âge au juste, mais je dois avoir aux environs de vingt ans.

» Est-ce rêve? est-ce réalité? Ce souvenir, si c'en est un, est si lointain et si vague! Je crois me rappeler parfois une femme au visage angélique, qui penchait son sourire au-dessus de mon berceau.

» Était-ce vous, ma mère?

» .... Puis, dans les ténèbres, un grand bruit de bataille. — Peut-être la nuit de fièvre d'un enfant...

» Quelqu'un me portait dans ses bras. Une voix de tonnerre me fit trembler. — Nous courûmes dans l'obscurité. — J'avais froid...

» Il y a une brume autour de tout cela. — Mon ami doit tout savoir; mais, quand je l'interroge sur mon enfance, il sourit tristement et se tait.

» Je me vois pour la première fois distinctement habillée en petit garçon dans les Pyrénées espagnoles. Je menais paître les chèvres d'un quintero montagnard qui nous donnait sans doute l'hospitalité. Mon ami était malade et j'entendais dire souvent qu'il mourrait. Je l'appelais alors mon père.

» Quand je revenais le soir, il me faisait mettre à genoux près de son lit, joignait lui-même mes petites mains et me disait en français :

» — Aurore, prie le bon Dieu pour que je vive.

» Une nuit, le prêtre vint lui apporter l'extrême-onction. Il se confessa et pleura.

» Il croyait que je n'entendais pas; il dit :

» — Voilà ma pauvre petite fille qui va rester seule!

» — Songez à Dieu, mon fils! exhortait le prêtre.

» — Oui, mon père... oh ! oui, je songe à Dieu... Dieu est bon ; je ne m'inquiète point de moi... Mais ma pauvre petite fille qui va rester seule sur la terre..., serait-ce un grand péché, mon père, que de l'emmener avec moi ?

» — La tuer ! s'écria le prêtre avec épouvante ; mon fils, vous avez le délire !

» Il secoua la tête et ne répondit point. Moi, je m'approchai tout doucement.

» — Ami Henri, dis-je en le regardant fixement, — et si vous saviez, ma mère, comme sa pauvre figure était maigre et hâve, — ami Henri, je n'ai pas peur de mourir et je veux bien aller avec toi au cimetière !

» Il me prit dans ses bras, qui brûlaient la fièvre. Et je me souviens qu'il répétait :

» La laisser seule ! la laisser toute seule !

» Il s'endormit, me tenant toujours dans ses bras. On voulait m'arracher de là, mais il eût fallu me tuer... Je pensais :

» — S'il s'en va, on m'emportera avec lui...

» Au bout de quelques heures, il s'éveilla. J'étais baignée de sa sueur.

» — Je suis sauvé ! dit-il.

» Et, me voyant serrée contre lui, il ajouta :

» — Beau petit ange, c'est toi qui m'as guéri...

» ..... Je ne l'avais jamais bien regardé. Un

jour, je le vis beau comme il est et comme je le vois toujours depuis.

» Nous avions quitté la ferme du quintero pour aller un peu plus avant dans le pays. Mon ami avait repris ses forces et travaillait aux champs comme un manœuvre. J'ai su depuis que c'était pour me nourrir.

» C'était dans une riche alqueria des environs de Venasque ; le maître cultivait la terre et vendait en outre à boire aux contrebandiers.

» Mon ami m'avait bien recommandé de ne point sortir du petit enclos qui était derrière la maison et de ne jamais entrer dans la salle commune. — Mais, un soir, des seigneurs vinrent manger à l'alqueria : des seigneurs qui arrivaient de France.

» J'étais à jouer avec les enfants du maître dans le clos. Les enfants voulurent voir les seigneurs ; je les suivis étourdiment.

» Ils étaient deux à table, entourés de valets et de gens d'armes : sept en tout.

» Celui qui commandait aux autres fit un signe à son compagnon. Tous deux me regardèrent. Le premier seigneur m'appela et me caressa, tandis que l'autre allait parler tout bas au maître de la métairie.

» Quand il revint, je l'entendis qui disait :

» — C'est elle.

» — A cheval ! commanda le grand seigneur.

» En même temps, il jeta au maître de l'alqueria une bourse pleine d'or.

» A moi, il me dit :

» — Viens jusqu'aux champs, petite, viens chercher ton père.

» Le voir un instant plus tôt ! moi, je ne demandais pas mieux. Je montai bravement en croupe derrière un des gentilshommes.

» La route pour aller aux champs où travaillait mon père, je ne la savais pas. Pendant une demi-heure, j'allai, riant, chantant, me balançant au trot du grand cheval. J'étais heureuse comme une reine !

» Puis je demandai :

» Arriverons-nous bientôt auprès de mon ami ?

» — Bientôt ! bientôt ! me fut-il répondu.

» Et nous allions toujours.

» Le crépuscule du soir venait ; j'eus peur. Je voulus descendre du cheval. Le grand seigneur commanda :

» — Au galop !

» Et l'homme qui me tenait me mit la main sur la bouche pour étouffer mes cris.

» Mais, tout à coup, à travers champs, nous

vîmes accourir un cavalier qui fendait l'espace comme un tourbillon. Il était sur un cheval de labour, sans selle ni bride; ses cheveux allaient au vent avec les lambeaux de sa chemise déchirée.

» La route tournait autour d'un bois taillis, coupé par une rivière; il avait traversé la rivière à la nage et coupé le taillis.

» Il arrivait! il arrivait! — Je ne reconnaissais pas mon père si doux et si calme; je ne reconnaissais pas mon ami Henri toujours souriant près de moi. — Celui-là était terrible et beau comme un ciel d'orage.

» Il arrivait. — D'un dernier bond, le cheval franchit le talus de la route et tomba épuisé.

» Mon ami tenait à la main le soc de sa charrue.

» — Chargez-le! cria le grand seigneur.

» Mais mon ami l'avait prévenu. — Le soc de charrue, brandi à deux mains, avait frappé deux coups. — Deux valets armés d'épées étaient tombés par terre et gisaient dans leur sang.

« Et à chaque fois que mon ami frappait, il criait :

— « J'y suis! j'y suis! Lagardère! Lagardère !... »

II

— Souvenirs d'enfance. —

« L'homme qui me tenait, — poursuivait le manuscrit d'Aurore, — voulait prendre la fuite, mais mon ami ne l'avait point perdu de vue. Il l'atteignit en passant par-dessus le corps des deux valets et l'assomma d'un coup de soc.

» Je ne m'évanouis pas, ma mère. Plus tard je n'aurais pas été aussi brave peut-être ; — mais, pendant toute cette terrible bagarre, je tins mes yeux grands ouverts, agitant mes petites mains tant que je pouvais et criant :

— » Courage, ami Henri ! courage ! courage!

» Je ne sais pas si le combat dura plus d'une minute. Au bout de ce temps, il avait enfourché la monture de l'un des morts et se lançait au galop, me tenant dans ses bras.

» Nous ne retournâmes point à l'alqueria. Mon ami dit que le maître l'avait trahi. — Et il ajouta :

» — On ne peut se cacher que dans une ville !

» Nous avions donc à nous cacher ? Jamais je n'avais réfléchi à cela. La curiosité s'éveillait en moi en même temps que le vague désir de lui tout devoir. Je l'interrogeai. Il me serra dans ses bras en me disant :

» — Plus tard, plus tard.

» Puis, avec une nuance de mélancolie :

— « Es-tu donc fatiguée déjà de m'appeler ton père ?...

» .... Il ne faut pas être jalouse, ma mère, ma mère chérie. Il a été pour moi toute la famille : mon père et ma mère à la fois.

» Ce n'est pas de ta faute : tu n'étais pas là...

» Mais, quand je me souviens de mon enfance, j'ai les larmes aux yeux. Il a été bon, il a été tendre, et tes baisers, ma mère, n'auraient pas pu être plus doux que ses caresses.

» Lui si terrible ! lui si vaillant !

» Oh ! si tu le voyais, comme tu l'aimerais !.....

» Je n'étais jamais entrée dans les murs d'une ville. Quand nous aperçûmes de loin les clochers de Pampelune, je demandai ce que c'était que cela.

» — Ce sont des églises, me répondit mon ami ; — tu vas voir là beaucoup de monde, ma petite Aurore : de beaux seigneurs et de belles dames... mais tu n'auras plus les fleurs du jardin...

» Je ne regrettai point les fleurs du jardin dans ce premier moment. L'idée de voir tant de beaux seigneurs et tant de belles dames me transportait.

» Nous franchîmes les portes. — Deux rangées de maisons hautes et sombres nous dérobèrent la vue du ciel. Avec le peu d'argent qu'il avait, mon ami loua une chambrette. Je fus prisonnière.

» Dans les montagnes et aussi à l'alqueria, j'avais le grand air et le soleil, les arbres fleuris, les grandes pelouses et aussi la compagnie des enfants de mon âge. Ici, quatre murs ; au dehors, le long profil des maisons grises avec le morne silence des villes espagnoles. — Au dedans, la solitude.

» Car mon ami Henri sortait dès le matin et ne revenait que le soir.

» Il rentrait les mains noires et le front en sueur. Il était triste. Mes caresses seules pouvaient lui rendre son sourire.

» Nous étions pauvres et nous mangions notre pain dur; mais il trouvait encore moyen parfois de m'apporter du chocolat, ce régal espagnol, et d'autres friandises.

» Ces jours-là, je revoyais son pauvre beau visage heureux et souriant.

» — Aurore, me dit-il un soir, — je m'appelle don Luiz à Pampelune... et, si l'on vient vous demander votre nom, vous répondrez : Mariquita.

» Je ne savais que ce nom d'Henri qu'on lui avait donné jusqu'alors. Jamais il ne m'a dit lui-même qu'il était le chevalier de Lagardère. Il m'a fallu l'apprendre par hasard.

» Il m'a fallu deviner aussi ce qu'il avait fait pour moi quand j'étais toute petite. Je pense qu'il voulait me laisser ignorer combien je lui suis redevable.

» Henri est fait ainsi, ma mère; c'est la noblesse, l'abnégation, la générosité, la bravoure poussées jusqu'à la folie. — Il vous suffirait de le voir pour l'aimer presque autant que je l'aime.

» J'eusse préféré, en ce temps-là, moins de

délicatesse et plus de complaisance à répondre à mes questions.

» Il changeait de nom. Pourquoi ? Lui si franc et si hardi ? — Une idée me poursuivait ! Je me disais sans cesse : C'est pour moi !... c'est moi qui fais son malheur !

» Voici comment je sus quel métier il faisait à Pampelune, et comment j'appris du même coup le vrai nom qu'il portait jadis en France.

» Un soir, vers l'heure où d'ordinaire il rentrait, deux gentilshommes frappèrent à notre porte. J'étais à mettre les assiettes de bois sur la table. Nous n'avions point de nappe. Je crus que c'était mon ami Henri, je courus ouvrir.

» Et, à la vue de deux inconnus, je reculai épouvantée. Personne n'était encore venu nous voir depuis que nous étions à Pampelune.

» C'étaient deux cavaliers hauts sur jambes, maigres, jaunes comme des fièvreux et portant de longues moustaches en crochets aiguisés, leurs rapières fines et longues relevaient le pan de leurs manteaux noirs. L'un était vieux et très-bavard ; l'autre était jeune et taciturne.

» — Adios ! ma belle enfant, me dit le premier ; — n'est-ce pas ici la demeure du seigneur don Henri ?

» — Non, senor, répondis-je.

» Les deux Navarais se regardèrent. Le jeune haussa les épaules et grommela :

» — Don Luiz !...

» — Don Luiz, sacramento santisimo !... s'écria le plus âgé, — don Luiz ! c'est don Luiz que je voulais dire.

» Et, comme j'hésitais à répondre :

» — Entrez, don Sanche, mon neveu, reprit-il, — entrez !... nous attendrons ici le seigneur don Luiz... ne vous inquiétez pas de nous, conejita !... nous voilà bien... Asseyez-vous, mon neveu don Sanche... Il est médiocrement bien logé, ce gentilhomme !... mais cela ne nous regarde pas... Allumez vous un cigarillo, mon neveu don Sanche ?... Non ?... Ce sera comme vous voudrez.

» Le neveu don Sanche ne répondait mot. Il avait une figure de deux aunes et de temps en temps se grattait l'oreille comme un grand garçon fort en peine.

» L'oncle, qui s'appelait don Miguel, alluma une pajita et se mit à fumer en causant avec une impertubable volubilité.

» Je mourais de peur que mon ami ne me grondât.

» Quand j'entendis son pas dans l'escalier, je courus à sa rencontre ; mais l'oncle don Miguel

avait les jambes plus longues que moi, et, du haut de l'escalier :

» — Arrivez donc, seigneur don Luiz! s'écria-t-il; — mon neveu don Sanche vous attend depuis une demi-heure... adios! adios!... Enchanté de faire votre connaissance... mon neveu don Sanche aussi... Je me nomme don Miguel de la Crencha... je suis de Santiago, près de Roncevaux, où Roland le preux fut occis... Mon neveu don Sanche est du même nom et du même pays : c'est le fils de mon frère, don Ramon de la Crencha, alcade mayor de Tudèle... et nous vous baisons bien les mains, seigneur don Luiz... de bon cœur, sainte Trinité! de bon cœur!

» Le neveu don Sanche s'était levé, mais il ne parlait point.

» Mon ami s'arrêta au haut des marches. Ses sourcils étaient froncés et une expression d'inquiétude se montrait sur son visage.

» — Que voulez-vous? demanda-t-il.

» — Entrez donc! fit l'oncle don Miguel, qui s'effaça courtoisement pour lui livrer passage.

» — Que voulez - vous? demanda encore Henri.

» — D'abord, je vous présente mon neveu don Sanche...

« — Par le diable ! s'écria Henri en frappant du pied, — que voulez-vous ?

» Il me faisait trembler quand il était ainsi.

» L'oncle Miguel recula d'un pas en voyant son visage; mais il se remit bien vite. C'était un heureux caractère d'hidalgo.

» — Voici ce qui nous amène, répliqua-t-il, — puisque vous n'êtes pas en humeur de causer... Notre cousin Carlos de Madrid, qui a suivi l'ambassade de Madrid en l'an 95, vous a reconnu chez Cuença l'arquebusier... vous êtes le chevalier Henri de Lagardère.

» Henri pâlit et baissa les yeux ; je crus qu'il allait dire non.

» — La première épée de l'univers, continua l'oncle Miguel, l'homme à qui nul ne résiste!... Ne niez pas, chevalier : je suis sûr de ce que j'avance.

— Je ne nie pas, dit Henri d'un air sombre, — mais, senores, il vous coûtera peut-être cher pour avoir découvert mon secret ?

En même temps, il alla fermer la porte de l'escalier.

Ce grand escogriffe de don Sanche se mit à trembler de tous ses membres.

» — Par Dios ! s'écria l'oncle don Miguel, sans se déconcerter, — cela nous coûtera ce que vous voudrez, seigneur caballero ! Nous arrivons

chez vous les poches pleines!... Allons, mon neveu! vidons la bolsa!

» Le neveu don Sanche, dont les longues dents claquaient, posa sur la table, sans mot dire, deux ou trois bonnes poignées de quadruples; l'oncle en fit autant.

» Henri le regardait avec étonnement; — moi, je m'étais cachée dans l'alcôve.

» — Hé! hé! fit l'oncle en remuant le tas d'or, — on n'en gagne pas tant que cela, n'est-ce pas, à limer des gardes d'épée chez maître Cuença?... Ne vous fâchez pas, seigneur cavalier, nous ne sommes pas ici pour surprendre votre secret... nous ne voulons point savoir pourquoi le brillant Lagardère s'abaisse à ce métier, qui gâte la blancheur des mains et fatigue la poitrine... n'est-ce pas neveu?

» Le neveu s'inclina gauchement.

» — Nous venons, acheva le vertueux hidalgo, — pour vous entretenir d'une affaire de famille.

» — J'écoute, dit Henri.

» L'oncle prit un siége et ralluma sa pipita.

» — Une affaire de famille, continua-t-il, — une simple affaire de famille... n'est-ce pas, mon neveu?... Il faut donc vous dire, seigneur cavalier, que nous sommes tous braves dans

notre maison, comme le Cid, pour ne pas dire davantage... Moi qui vous parle, je rencontrai un jour douze hidalgos de Tolose en Biscaye... C'étaient tous grands et forts lurons... mais je vous conterai l'anecdote un autre jour; il ne s'agit pas de moi... il s'agit de mon neveu don Sanche... Mon neveu don Sanche courtisait honnêtement une jolie fille de Salvatierra... Quoiqu'il soit bien fait de sa personne, riche et pas sot, non, la fillette fut longtemps à se décider... Enfin, elle prit de l'amour, mais ce fut pour un autre que lui: un blanc-bec, figure rousse, seigneur cavalier... n'est-ce pas, mon neveu?

» Le taciturne don Sanche, fit entendre un grognement approbateur.

» — Vous savez, reprit l'oncle don Miguel, — deux coqs pour une poule, c'est bataille! La ville n'est pas grande: nos deux jeunes gens se rencontraient tous les jours. Les têtes s'échauffèrent. Mon neveu, à bout de patience, leva la main... mais il manqua de promptitude, seigneur cavalier: ce fut lui qui reçut un soufflet... — Or, vous sentez, s'interrompit-il, — un Crencha qui reçoit un soufflet... mort et sang!... n'est-ce pas, mon neveu don Sanche?... Il faut du fer pour venger cette injure!

» L'oncle Miguel, ayant ainsi parlé, regarda

Henri et cligna de l'œil d'un air bonhomme et terrible à la fois.

» Il n'y a que les Espagnols pour réunir Croquemitaine à Sancho Pança.

» — Vous ne m'avez pas encore appris ce que vous voulez de moi, dit Henri.

» Deux ou trois fois, ses yeux s'étaient tournés, malgré lui, vers l'or étalé sur la table.

» Nous étions si pauvres!

» — Eh bien, eh bien, fit l'oncle Miguel, cela se devine, que diable!... n'est-ce pas, mon neveu don Sanche?... Les Crencha n'ont jamais reçu de soufflet... c'est la première fois que cela se voit dans l'histoire. Les Crencha sont des lions, voyez-vous, seigneur cavalier!... Et spécialement, mon neveu don Sanche... mais...

» Il fit une pause après ce *mais*.

» La figure de mon ami Henri s'éclaira, tandis que son regard glissait de nouveau sur le tas de quadruples pistoles.

» — Je crois comprendre, dit-il, et je suis prêt à vous servir.

» — A la bonne heure! s'écria l'oncle don Miguel; — par saint Jacques! voici un digne cavalier.

» Le neveu don Sanche, perdant son flegme, se frotta les mains d'un air tout content.

» — Je savais bien que nous allions nous en-

tendre, poursuivit l'oncle; don Ramon ne pouvait pas nous tromper... Le faquin se nomma don Ramiro Nunès Tonadilla, du hameau de San-José... Il est petit, barbu, les épaules hautes...

» — Je n'ai pas besoin de savoir tout cela, interrompit Henri.

» — Si fait, si fait!... Diable!... il ne faudrait pas commettre d'erreur!... L'an dernier, j'allai chez le dentiste de Fontarabie, — n'est-ce pas, mon neveu don Sanche? — et je lui donnai un doublon pour qu'il m'enlevât une dent dont je souffrais dans le fond de la bouche... Le drôle garda ma double pistole et m'arracha une dent saine au lieu de celle que j'avais malade...

» Je voyais le front d'Henri se rembrunir et ses sourcils se rapprocher.—L'oncle don Miguel ne prenait point garde.

» — Nous payons, continua-t-il, — nous voulons que la besogne soit faite mûrement, et comme il faut... n'est-ce pas juste?... Don Ramiro est roux de cheveux et porte toujours un feutre gris à plumes noires... Il passe tous les soirs, vers sept heures, devant l'auberge des *Trois Maures*, entre San-José et Roncevaux...

» — Assez, senor! interrompit Henri; — nous ne nous sommes pas compris.

» — Comment! comment! fit l'oncle.

» — J'ai cru qu'il s'agissait d'apprendre au seigneur don Sanche à tenir son épée.

» Les figures de l'oncle et du neveu s'allongèrent.

» — Santa Trinidad! s'écria don Miguel ; — nous sommes tous de première force dans la maison de la Crencha... L'enfant s'escrime en salle comme saint Michel archange!... mais, sur le terrain, il peut arriver des accidents... Nous avions pensé que vous vous chargeriez d'attendre don Ramiro Nunès à l'auberge des *Trois Maures*... et de venger l'honneur de mon neveu don Sanche.

» Henri ne répondit point cette fois. Le froid sourire qui vint à ses lèvres exprimait un dédain si profond, que l'oncle et le neveu échangèrent un regard embarrassé.

» Henri montra du doigt les quadruples qui étaient sur la table.

» Sans mot dire, l'oncle et le neveu les remirent dans leurs poches.

» Henri étendit ensuite sa main vers la porte.

» L'oncle et le neveu passèrent devant lui chapeau bas et l'échine courbée. — Ils descendirent l'escalier quatre à quatre.

» Ce jour-là, nous mangeâmes notre pain

sec, Henri n'avait rien rapporté pour mettre dans nos assiettes de bois.

» J'étais trop petite assurément pour comprendre toute la portée de cette scène. Cependant, elle m'avait frappée vivement. J'ai pensé longtemps à ce regard que mon ami Henri avait jeté à l'or des deux hidalgos de Navarre.

» Quant au nom de Lagardère, mon âge encore et la solitude où j'avais vécu m'empêchaient de connaître l'étrange renommée qui le suivait. Mais ce nom eut au dedans de moi comme un retentissement sonore. — J'écoutais une fanfare de guerre; — je me souvins de l'effroi de mes ravisseurs, lorsque mon ami Henri leur avait jeté ce nom à la face, lui seul contre eux tous.

» Plus tard, j'appris ce que c'était que le chevalier Henri de Lagardère. J'en fus triste. Son épée avait joué avec la vie des hommes; son caprice avait joué avec le cœur des femmes.

» J'en fus triste, bien triste! — Mais cela m'empêcha-t-il de l'aimer?

» Mère chérie, je ne sais rien du monde. Peut-être les autres jeunes filles sont-elles faites autrement que moi. — Je l'aimai davantage quand je sus combien il avait péché.

» Il me sembla qu'il avait besoin de mes

prières auprès de Dieu. Il me sembla que je pourrais le payer ainsi de ses bienfaits.

» Il me sembla que j'étais un grand élément dans sa vie. Il avait si bien changé depuis qu'il s'était fait mon père adoptif.

» Mère ! ne m'accuse pas d'être un orgueilleuse ! Je sentais que j'étais sa douceur, sa sagesse et sa vertu. — Quand je dis que je l'aimai davantage, je me trompe peut-être ! je l'aimai autrement.

» Ses baisers paternels me firent rougir et je commençai à pleurer tout bas dans ma solitude.

» Mais j'anticipe et je te parle là de choses d'hier...

» ... Ce fut à Pampelune que mon ami Henri entreprit mon éducation. Il n'avait guère de temps pour m'instruire et point d'argent pour acheter des livres, car ses journées étaient longues et bien peu rétribuées. Il faisait alors l'apprentissage de cet art qui l'a rendu célèbre dans toutes les Espagnes sous le nom du Cincelador. Il était lent et maladroit. Son maître ne le traitait pas bien.

» Et lui, l'ancien chevau-léger du roi Louis XIV, lui, le hautain jeune homme qui tuait naguère pour un mot, pour un regard, suppor-

tait patiemment les reproches et les injures d'un artisan espagnol !

» Il avait une fille. Quand il rentrait à la maison avec les quelques maravédis gagnés à la sueur de son front, il était heureux comme un roi, parce que je lui souriais.

» Une autre que vous rirait de pitié, ma mère; mais je suis bien sûre qu'ici vous allez verser une larme. Lagardère n'avait qu'un livre : c'était un vieux *Traité d'escrime,* par maître François Delapalme, de Paris, prévôt juré, diplômé de Parme et de Florence, membre du Haudegenbund de Mannheim et de l'académie della scrima de Naples, maître en fait d'armes de Mgr le Dauphin, etc., etc.; — suivi de la *Description des différents coups, bottes et feintes courtoises, en usage dans l'assaut de pied ferme,* par Giov.-Maria Ventura, de ladite académie della scrima de Naples, corrigé et amendé par J.-F. Delannos-Saulxure, prévôt aux cadets. — Paris, 1669...

» Ne vous étonnez point de ma mémoire. Ce sont les premières lignes que j'aie épelées. Je m'en souviens comme de mon catéchisme.

» Mon ami Henri m'apprit à lire dans son vieux traité d'escrime.

» Je n'ai jamais tenu d'épée dans ma main;

mais je suis forte en théorie : je connais la tierce et la quarte, parades naturelles, — prime et seconde, de demi-instinct, — les deux contres, parades universelles et composées, — le demi-cercle, les coupés simples et de revers..., le coup droit, les pointes, les dégagements...

» La croix de Dieu ne vint que quand mon ami Henri eut économisé cinq douros pour m'acheter l'alphabet de Salamanque.

» Le livre n'y fait rien, croyez-moi, ma mère. Tout dépend du professeur. J'appris bien vite à déchiffrer cet absurde fatras, rédigé par un trio de spadassins ignorants.

» Que m'importaient ces grossiers principes de l'art de tuer? — Mon ami Henri me montrait les lettres patiemment et doucement.

» J'étais sur ses genoux. Il tenait le livre. J'avais à la main une paille et je suivais chaque lettre en la nommant.

» Ce n'était pas un travail, c'était une joie.

» Quand j'avais bien lu, il m'embrassait.

» Puis nous nous mettions à genoux tous les deux et il me récitait la prière du soir.

» Je vous dis que c'était une mère...

» Une mère tendre et coquette pour sa petite fille chérie! — Ne m'habillait-il pas? ne lissait-il pas lui-même mes cheveux?

» Son pourpoint s'en allait, mais j'avais toujours de bonnes robes.

» Une fois, je le surpris l'aiguille à la main, essayant une reprise à ma jupe déchirée...

» Oh ! ne riez pas, ne riez pas, ma mère ! c'était Lagardère qui faisait cela, le chevalier Henri de Lagardère, — l'homme devant qui tombent ou s'abaissent les plus redoutables épées !

» Le dimanche, quand il avait bouclé mes cheveux et noué ma résille, quand il avait rendu brillants comme l'or les boutons de cuivre de mon petit corsage et noué autour de mon cou ma croix d'acier — son premier présent — à l'aide d'un ruban de velours, il me conduisait bien brave et bien fière à l'église des Dominicains de la basse ville. Nous entendions la messe ; il était devenu pieux par moi et pour moi. Puis, la messe finie, nous franchissions les murs, laissant derrière nous la cité sombre et triste.

» Comme le grand air était bon à nos pauvres poitrines prisonnières ! comme le soleil était radieux et doux !

» Nous allions par les campagnes désertes. Il voulait être de mes jeux. Il était plus enfant que moi !

» Vers le haut du jour, quand la fatigue me prenait, il me conduisait à l'ombre d'un bois

touffu. Il s'asseyait au pied d'un arbre et je m'endormais dans ses bras.

» Il veillait, lui, écartant de moi les mosquitos et les lances ailées. — Parfois, je faisais semblant de dormir, et je le regardais à travers mes paupières demi-closes.

» Ses yeux étaient toujours sur moi; en me berçant, il souriait.

» Je n'ai qu'à fermer mes yeux pour le revoir ainsi, mon ami, mon père, mon noble Henri!
— L'aimez-vous à présent, ma mère?

» Avant le sommeil ou après, selon mon caprice, car j'étais reine, le dîner était servi sur l'herbe. Un peu de pain noir dans du lait.

» Souvenez-vous de vos plus délicieux festins, ma mère. Vous me les décrirez, à moi qui ne les connais pas. Je suis bien sûre que nos fêtes valaient mieux que les vôtres. Notre pain, notre lait! le dictame, trempé dans l'ambroisie! La joie du cœur, les bonnes caresses, le rire fou à propos de rien, les chers enfantillages, les chansons, que sais-je?

» Puis le jeu encore : il voulait me faire forte et grande.

» Puis, le long de la route, au retour, la calme causerie, interrompue par cette fleur qu'il fallait conquérir, par ce papillon brillant qu'on voulait

faire captif, par cette blanche chèvre qui bêlait là-bas comme si elle eût demandé une caresse.

» Dans ces entretiens, il formait à mon insu mon esprit et mon cœur. Il lisait en cachette et se faisait femme pour m'instruire. J'appris à connaître Dieu et l'histoire de son peuple, les merveilles du ciel et de la terre.

» Parfois, dans ces instants où nous étions seuls tous deux, j'essayai de l'interroger et de savoir ce qu'était ma famille. — Souvent, je lui parlai de vous, ma mère.

» Il devenait triste et ne répondait pas.

» Seulement, il me disait :

» — Aurore, je vous promets que vous connaîtrez votre mère.

» Cette promesse faite depuis si longtemps s'accomplira, je l'espère, — j'en suis sûre, — car Henri n'a jamais menti.

» Et, si j'en crois les avertissements de mon cœur, l'instant est proche... Oh! ma mère, comme je vais vous adorer!

» Mais je veux finir tout de suite ce qui a rapport à mon éducation. Je continuai à recevoir ses leçons bien longtemps après que nous eûmes quitté Pampelune et la Navarre. Jamais je n'ai eu d'autres maîtres que lui.

» Ce ne fut point de sa faute. Quand son mer-

veilleux talent d'artiste eut percé, quand chaque grand d'Espagne voulut avoir à prix d'or la poignée de sa rapière ciselée par don Luiz, — el Cincelador ! — il me dit :

» Vous allez être savante, ma fille chérie; Madrid a des pensions célèbres, où les jeunes filles apprennent tout ce qu'une femme doit plus tard connaître.

» — Je veux que vous soyez vous-même mon professeur, répondis-je, — toujours ! toujours !

» Il sourit et répliqua :

» — Je vous ai appris tout ce que je savais, ma pauvre Aurore.

» — Eh bien ! m'écriai-je, — ami, bon ami, je n'en veux point savoir plus long que vous. »

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES CHAPITRES

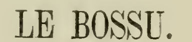
DU DEUXIÈME VOLUME.

Pages

L'HÔTEL DE NEVERS.
(Suite.)

LES MÉMOIRES D'AURORE.

FIN DE LA TABLE.



LE BOSSU.

Bruxelles. — Imp. de E. Guyot, succ. de Stapleaux,
rue de Schaerbeck, 12.

COLLECTION HETZEL.

LE BOSSU

AVENTURES DE CAPE ET D'ÉPÉE

PAR

PAUL FÉVAL.

3

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger, interdite pour la France.



LEIPZIG,

ALPHONSE DÜRR, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1857

LES MÉMOIRES D'AURORE.

(SUITE.)

III

— La gitanita. —

« ..... Je pleure souvent, ma mère, depuis que je suis grande ; mais je suis faite comme les enfants. Le sourire chez moi n'attend pas les larmes séchées.

» Vous vous êtes dit peut-être déjà en lisant ce bavardage incohérent : mes impressions de batailles, l'histoire des deux hidalgos, l'oncle don Miguel et le neveu don Sanche, — mes premières études dans un livre d'escrime, — le récit de mes pauvres plaisirs d'enfant, — vous vous êtes dit peut-être : « C'est une folle ! »

» C'est vrai : la joie me rend folle. — Mais je ne suis pas lâche dans la douleur.

» La joie m'enivre. Je ne sais pas ce que c'est que le plaisir mondain et peu m'importe ; ce qui m'attire, c'est la joie du cœur.

» Je suis gaie, je suis enfant, je m'amuse avec tout, hélas ! comme si je n'avais pas déjà bien souffert...

» Il fallut quitter Pampelune, où nous commencions à être moins pauvres. Henri avait même pu amasser une petite épargne et bien lui en prit.

» Je pense que j'avais alors dix ans, ou à peu près.

» Il rentra un soir inquiet et tout soucieux. J'augmentai sa préoccupation en lui disant que, tout le jour, un homme, enveloppé d'un manteau sombre, avait fait sentinelle dans la rue sous nos croisées.

Henri ne se mit point à table. Il prépara ses armes et s'habilla comme pour un long voyage. La nuit venue, il me fit passer à mon tour un corsage de drap, et me laça mes brodequins. Il sortit avec son épée. J'étais dans des transes. Depuis longtemps, je ne l'avais pas vu si agité.

» Quand il revint, ce fut pour faire un paquet de ses hardes et des miennes.

» — Nous allons partir, Aurore, me dit-il !

» — Pour longtemps ? demandai-je.

» — Pour toujours.

» — Quoi ! m'écriai-je en regardant notre pauvre petit ménage, — nous allons laisser tout cela ?

» — Oui, tout cela, fit-il en souriant tristement ; — je viens d'aller chercher au coin de la rue un pauvre homme qui sera notre héritier... Il est content comme un roi, lui... Ainsi va le monde !

» — Mais où allons-nous, ami ? demandai-je encore.

» — Dieu le sait, me répondit-il en essayant de paraître gai ; — en route, ma petite Aurore... il est temps !

» Nous sortîmes. — Ici se place quelque chose de terrible, ma mère. Ma plume s'est arrêtée un instant, mais je ne veux rien te cacher.

» Comme nous descendions les marches du perron, je vis un objet sombre au milieu de la rue déserte. Henri voulut m'entraîner dans la direction des remparts ; mais je lui échappai, embarrassé qu'il était par son fardeau et je m'élançai vers l'objet qui avait attiré mon attention.

» Henri poussa un cri : c'était pour m'arrêter. Je ne lui avais jamais désobéi, mais il était

trop tard. Je distinguais déjà une forme humaine sous un manteau et je croyais reconnaître le manteau de la mystérieuse sentinelle qui s'était promenée sous nos fenêtres durant tout le jour.

» Je soulevai le manteau. C'était bien l'homme que j'avais vu dans la journée. Il était mort et son sang l'inondait.

» Je tombai à la renverse comme si j'eusse reçu moi-même le coup de la mort.

» Il y avait eu un combat, là, tout près de moi ; car, en sortant, Henri avait pris son épée. Henri avait encore une fois risqué sa vie pour moi, — pour moi, j'en étais sûre...

» .... Je m'éveillai au milieu de la nuit. J'étais seule ou du moins je me croyais seule. — C'était une chambre encore plus pauvre que celle dont nous sortions, cette chambre qui se trouve d'ordinaire au premier étage des fermes espagnoles, dont les maîtres sont de pauvres hidalgos.

» Il y avait un bruit de voix à peine saisissable dans la pièce située au-dessous, — sans doute la salle commune de la ferme.

J'étais couchée sur un lit à colonnes vermoulues. Une paillasse, recouverte d'une serpillière en lambeaux. La lumière de la lune entrait par

les fenêtres sans carreaux. — Je voyais en face du lit le feuillage léger de deux grands chênes liéges qui se balançaient doucement à la brise nocturne.

» J'appelai doucement Henri, mon ami ; on on ne me répondit point.

» Mais je vis une ombre qui rampait sur le sol, et, l'instant d'après, Henri se dressait à mon chevet. Il me fit de la main signe de me taire et me dit tout bas à l'oreille :

» — Ils ont découvert nos traces... ils sont en bas.

» — Qui donc? demandai-je.

» — Les compagnons de celui qui était sous le manteau.

» Le mort! je me sentis frémir de la tête aux pieds et je crus que j'allais m'évanouir de nouveau.

» Henri me serra le bras et reprit :

» — Ils étaient là tout à l'heure, derrière la porte. Ils ont essayé de l'ouvrir. J'ai passé mon bras comme une barre dans les anneaux. Ils n'ont pas deviné la nature de l'obstacle. Ils sont descendus pour chercher une pince, afin de jeter la porte en dedans : ils vont revenir.

» — Mais que leur avez-vous donc fait, Henri, mon ami, m'écriai-je, pour qu'ils vous poursuivent avec tant d'acharnement?

» — Je leur ai arraché la proie qu'ils allaient déchirer, les loups! me répondit-il.

» Moi! c'était moi! je le comprenais bien. Cette pensée m'emplissait le cœur et le navrait : j'étais cause de tout. J'avais brisé sa vie. Cet homme, si beau naguère, si brillant, si heureux, se cachait maintenant comme un criminel. Il m'avait donné son existence tout entière.

» Pourquoi?...

» — Père, lui dis-je, père chéri, laissez-moi ici et sauvez-vous, je vous en supplie.

» Il mit sa main sur ma bouche.

» — Petite folle! murmura-t-il; s'ils me tuent, je serai bien forcé de t'abandonner... mais ils ne me tiennent pas encore... Lève-toi!

» Je fis effort pour obéir; j'étais bien faible.

» J'ai su depuis que mon ami Henri, harassé de fatigue, car il m'avait portée dans ses bras, demi-morte que j'étais, depuis Pampelune jusqu'à cette maison éloignée, était entré là pour demander un gîte.

» C'étaient des pauvres gens. On lui donna cette chambre où nous étions.

» Henri allait s'étendre sur une couche de paille préparée pour lui, lorsqu'il entendit un bruit de chevaux dans la campagne. Les chevaux s'arrêtèrent à la porte de la maison isolée. Henri

devina bien tout de suite qu'il fallait remettre le sommeil à une autre nuit.

» Au lieu de se coucher, il ouvrit tout doucement la porte et descendit quelques marches de l'escalier.

» On causait dans la salle basse. — Le fermier en haillons disait :

» — Je suis gentilhomme et je ne livrerai pas mes hôtes !

» Henri entendit le bruit d'une poignée d'or qu'on jetait sur la table.

» Le fermier gentilhomme eut la bouche fermée.

» Une voix qu'il connaissait ordonna :

» — A la besogne et que ce soit vite fait !

» Henri rentra précipitamment et referma la porte de son mieux. Il s'élança vers la fenêtre pour voir s'il y avait moyen de fuir.

» Les branches de deux grands lièges frôlaient la croisée sans carreaux. C'était un petit potager clos d'une haie. Au delà, une prairie, puis la rivière d'Arga, que la lune montrait au travers des arbres.

» On montait l'escalier. Henri remplaça la barre absente par son bras qu'il mit en travers. On essaya d'ouvrir, on poussa, on pesa, on jura, mais le bras d'Henri valait une barre de fer :

» — Te voilà bien pâle, ma petite Aurore, reprit Henri quand il me vit levée; mais tu es brave et tu me seconderas...

» — Oh ! oui !... m'écriai-je transportée d'aise à la pensée de le servir.

» Il m'entraîna vers la fenêtre.

» — Descendrais-tu bien dans le verger par cet escalier-là ? me demanda-t-il en me montrant les branches et le tronc de l'un des liéges.

» — Oui, répondis-je, oui, père, si tu me promets de me rejoindre bien vite.

» — Je te le promets, ma petite Aurore. Bien vite ou jamais, pauvre chérie, ajouta-t-il à voix basse en me pressant dans ses bras.

» J'étais bien ébranlée, je ne compris point, et ce fut heureux.

» Henri ouvrit le châssis au moment où les pas se faisaient entendre de nouveau dans l'escalier. Je m'accrochais aux branches du liége, tandis qu'il s'élançait vers la porte.

» — Quand tu seras en bas, me dit-il encore, tu jetteras un petit caillou dans la chambre... ce sera le signal... Ensuite, tu te glisseras le long de la haie jusqu'à la rivière.

» J'étais encore tout contre la fenêtre lorsque j'entendis le bruit de la pince qu'on introduisait sous la porte. Je restais, je voulais voir.

» — Descends! descends! fit Henri avec impatience.

» J'obéis. — En bas, je pris un petit caillou que je lançai par l'ouverture de la croisée.

» J'entendis aussitôt un sourd fracas à l'étage supérieur. Ce devait être la porte qu'on forçait. Cela m'ôta mes jambes. Je restai clouée à ma place.

» Deux coups de feu retentirent dans la chambre, puis Henri m'apparut debout sur l'appui de la croisée.

» D'un saut, et sans s'aider des liéges, il fut auprès de moi.

» — Ah! malheureuse! fit-il en me voyant, je te croyais déjà sauvée!... Ils vont tirer!

» Il m'enlevait déjà dans ses bras, — plusieurs détonations se firent à la croisée. — Je le sentis violemment tressaillir.

» — Êtes-vous blessé?... m'écriai-je.

Il était au milieu du verger. Il s'arrêta en pleine lumière, et, tournant sa poitrine vers les bandits, qui rechargèrent leurs armes à la croisée, il cria par deux fois :

» — Lagardère! Lagardère!...

» Puis il franchit la haie et gagna la rivière.

» On nous poursuivait. — L'Arga est en ce

lieu rapide et profonde. — Je cherchais déjà des yeux un batelier, lorsque Henri, sans ralentir sa course et me tenant toujours dans ses bras, se jeta au milieu du courant.

» C'était un jeu pour lui, je le vis bien ; d'une main, il m'élevait au-dessus de sa tête; de l'autre, il fendait le fil de l'eau. Nous gagnâmes la rive opposée en quelques minutes.

» Nos ennemis se consultaient sur l'autre bord.

» — Ils vont chercher le gué, dit Henri; nous ne sommes pas encore sauvés.

» Il me réchauffait contre sa poitrine, car j'étais trempée et je grelottais.

» Nous entendîmes bientôt les chevaux galoper sur l'autre rive... Nos ennemis cherchaient le gué pour passer l'Arga et nous poursuivre. Ils comptaient bien que nous ne pourrions leur échapper longtemps.

» Quand le bruit de leur course s'étouffa au lointain, Henri rentra dans l'eau et traversa de nouveau l'Arga en droite ligne.

» — Nous voici en sûreté, ma petite Aurore, me dit-il en touchant le bord à l'endroit même d'où nous étions partis... Maintenant, il faut te sécher et me panser...

» — Je savais bien que vous étiez blessé! m'écriai-je.

» — Bagatelle... viens!

» Il se dirigeait vers la maison du fermier qui nous avait trahis. — Le fermier et sa femme riaient et causaient dans leur salle basse, ayant entre eux un bon brasier ardent.

» Terrasser l'homme et le garrotter en un seul paquet avec sa femme fut pour Henri l'affaire d'un instant.

» — Taisez-vous! leur dit-il, — car ils croyaient qu'on allait les tuer et poussaient des cris lamentables. J'ai vu le temps où j'aurais mis le feu à votre taudis, comme vous l'avez mérité si bien... mais il ne vous sera point fait de mal : voici l'ange qui vous garde!

» Il passait sa main dans mes cheveux mouillés.

» Je voulus l'aider à se panser. Sa blessure était à l'épaule et saignait abondamment par les efforts qu'il avait faits. Pendant que mes habits séchaient, j'étais enveloppée dans son grand manteau, qu'il avait laissé en fuyant dans la chambre du haut. Je fis de la charpie; je bandai sa plaie. Il me dit :

» — Je ne souffre plus... tu m'as guéri!

» — Le fermier gentilhomme et sa femme ne bougeaient pas plus que s'ils eussent été morts.

» Vers trois heures de nuit, nous quittâmes la maison, montés sur une grande vieille mule qu'Henri avait prise à l'écurie et pour laquelle il jeta deux pièces d'or sur la table.

» En partant, il dit au mari et à la femme :

» — S'ils reviennent, présentez-leur les compliments du chevalier de Lagardère et dites-leur ceci : « Dieu et la Vierge protégent l'orpheline... » En ce moment, Lagardère n'a pas le loisir de s'occuper d'eux... mais l'heure viendra !

» La vieille grande mule valait mieux qu'elle n'en avait l'air. Nous arrivâmes à Estella vers le point du jour et nous fîmes marché avec un arriero pour gagner Burgos, de l'autre côté des montagnes. Henri voulait s'éloigner définitivement des frontières de France. Ses ennemis étaient des Français.

« Il avait dessein de ne s'arrêter qu'à Madrid.

« Nous autres, pauvres enfants, nous avons le champ libre. Notre imagination travaille toujours, dès qu'il s'agit de nos parents inconnus. — Êtes-vous bien riche, ma mère? — Il faut que vous soyez grande pour que cette poursuite obstinée se soit attachée à votre fille.

» Si vous êtes riche, vous ne pouvez guère vous faire idée d'un long voyage, à travers cette belle et noble terre d'Espagne, étalant sa misère

orgueilleuse sous les splendides éblouissements de son ciel.

» La misère est mauvaise au cœur de l'homme. Je sais cela quoique je sois bien jeune. Cette chevaleresque race de vainqueurs des Maures est déchue. Les fils du Cid sont menteurs, voleurs et lâches. De toutes leurs anciennes et illustres qualités, ils n'ont gardé que l'orgueil.

» Un orgueil de comédie, un orgueil poltron, drapé dans des lambeaux : l'orgueil de ces spadassins pour rire, que Polichinelle met en fuite avec son bâton.

» Le paysage est merveilleux, les habitants sont tristes, paresseux, plongés jusqu'au cou dans la malpropreté honteuse. — Cette belle fille qui passe, poétique de loin et portant avec grâce sa corbeille de fruits, ce n'est pas la peau de son visage que vous voyez, c'est un masque épais de souillures.

» Il y a des fleuves pourtant; mais l'Espagnol n'a pas encore découvert l'usage de l'eau. Son corps frileux fuit les ablutions. — Ce paradis tout planté d'orangers en fleurs a d'autres parfums que la fleur d'oranger.

» Quand il y a quelque part cent voleurs de grand chemin, cela s'appelle un village. On nomme un alcade. L'alcade et tous ses adminis-

trés sont également gentilshommes. — Autour du village, la terre reste en friche. Il passe toujours bien assez de voyageurs, si déserte que soit la route, pour que les cent et un gentlishommes et leurs familles aient un oignon à manger par jour.

» L'alcade, meilleur gentilhomme que ses concitoyens, est aussi plus voleur et plus gourmand. On a vu de ces autocrates manger jusqu'à deux oignons en vingt-quatre heures.— Mais ceux qui font ainsi un dieu de leur ventre finissent mal. L'espingole les guette. Il ne faut pas que l'opulence abuse insolemment des dons du ciel.

» Il est rare qu'on trouve à manger dans les auberges. Elles sont instituées pour couper la gorge aux voyageurs, qui s'en vont sans souper dans l'autre monde.

» Le posadero, homme fier et taciturne, vous fournit un petit tas de paille recouvert d'une loque grise : c'est un lit. — Si par hasard on ne vous a pas égorgé dans la nuit, vous payez et vous partez sans déjeuner.

» Inutile de parler des moines et des alguazils. Les gueux à escopettes sont également connus dans l'univers entier. Personne n'ignore que les muletiers sont les associés naturels des brigands de la montagne.

» Un Espagnol qui a trois lieues à faire dans une direction quelconque envoie chercher le garde-notes et dicte son testament.

» De Pampelune à Burgos, nous eûmes des centaines d'aventures, mais aucune qui eût trait à nos persécuteurs. C'est de celles-là seulement, ma mère, que je veux vous entretenir. — Nous devions les retrouver encore une fois avant d'arriver à Madrid.

» Nous avons pris par Burgos afin d'éviter le voisinage des sierras de la Vieille-Castille. L'épargne de mon ami s'épuisait rapidement et nous avancions peu, tant la route était pavée d'obstacles. Le récit d'un voyage en Espagne ressemble à un entassement d'accidents rassemblés à plaisir par une imagination romanesque et moqueuse.

» Enfin, nous laissâmes derrière nous Valladolid et les dentelles de son clocher sarrasin. Nous avions fait plus de la moitié de notre route.

» C'était le soir : nous allions côtoyant les frontières du Léon pour arriver à Ségovie. Nous étions montés tous deux sur la même mule et nous n'avions point de guide. — La route était belle. On nous avait enseigné une auberge sur l'Adaja où nous devions faire grande chère.

» Cependant, le soleil se couchait derrière les arbres maigres de la forêt qui va vers Salamanque et nous n'apercevions nulle trace de posada. Le jour baissait; les muletiers devenaient plus rares sur le chemin. C'était l'heure des mauvaises rencontres.

» Nous n'en devions point faire, ce soir-là, grâce à Dieu : il n'y avait qu'une bonne action sur notre route.

» Ce fut ce soir-là, ma mère, que nous trouvâmes ma petite Flor, ma chère gitanita, ma première et ma seule amie.

» Voilà bien longtemps que nous sommes séparées, et pourtant je suis bien sûre qu'elle se souvient de moi. — Deux ou trois jours après notre arrivée à Paris, j'étais dans la salle basse et je chantais. Tout à coup, j'entendis un cri dans la rue : je crus reconnaître la voix de Flor. — Un carrosse passait : un grand carrosse de voyage sans armoiries. Les stores en étaient baissés. — Je m'étais sans doute trompée.

» Mais bien souvent, depuis lors, je me suis mise à la fenêtre, espérant voir sa fine taille si souple, son pied de fer, effleurant la pointe des pavés et son œil noir, brillant derrière son voile de dentelle.

» Je suis folle ! Pourquoi Flor serait-elle à Paris?...

» La route passait au-dessus d'un précipice. Au bord même du précipice, il y avait un enfant qui dormait. Je l'aperçus la première et je priai Henri, mon ami, d'arrêter la mule; je sautai à terre et j'allai me mettre à genoux auprès de l'enfant.

» C'était une petite bohémienne de mon âge, — et jolie!...

» Je n'ai jamais rien vu de si mignon que Flor : c'était la grâce, la finesse, la douce espièglerie.

» Flor doit être maintenant une adorable jeune fille.

» Je ne sais pourquoi j'eus tout de suite envie de l'embrasser. Mon baiser l'éveilla. Elle me le rendit en souriant. Mais la vue d'Henri l'effraya.

» — Ne crains rien, lui dis-je. — C'est mon bon ami, mon père chéri qui t'aimera, puisque déjà je t'aime... Comment t'appelles-tu?

» — Flor... et toi?

» — Aurore...

» Elle reprit son sourire :

» — Le vieux poëte, murmura-t-elle, — celui qui fait nos chansons... parle souvent des pleurs d'Aurore qui brillent comme des perles

au calice de la fleur... Tu n'as jamais pleuré, toi, je parie ; moi, je pleure souvent.

» Je ne savais ce qu'elle voulait dire avec son vieux poëte. — Henri nous appelait. — Elle mit la main sur sa poitrine et s'écria tout à coup :

» — Oh ! que j'ai faim !

» Et je la vis toute pâle.

» Je la pris dans mes bras. Henri mit pied à terre à son tour. Flor nous dit qu'elle n'avait pas mangé depuis la veille au matin. Henri avait un peu de pain qu'il lui donna avec le vin de Xérès qui était au fond de sa gourde.

« Elle mangea avidement. Quand elle eut bu, elle regarda Henri en face, puis moi :

« —Vous ne vous ressemblez pas, murmura-t-elle ; — pourquoi n'ai-je personne à aimer, moi ?

« Ses lèvres effleurèrent la main d'Henri, tandis qu'elle ajoutait :

— «Merci, seigneur cavalier, vous êtes aussi bon que beau... je vous en prie, ne me laissez pas la nuit sur le chemin !

« Henri hésitait, les gitanos sont de dangereux et subtils coquins. L'abandon de cette enfant pouvait être un piége. Mais je fis tant et j'intercédai si bien, qu'Henri finit par consentir à emmener la petite bohémienne.

« Nous voilà bien heureux ! — au contraire de la pauvre mule, qui avait maintenant trois fardeaux.

« En route, Flor nous raconta son histoire. Elle appartenait à une troupe de gitanos qui venaient de Léon et qui allaient, eux aussi, à Madrid — La veille, au matin, je ne sais à quel propos, la bande avait été poursuivie par une escouade de la Sainte-Hermandad. Flor s'était cachée dans les buissons pendant que ses compagnons fuyaient.

» Une fois l'alerte passée, Flor voulut rejoindre ses compagnons, mais elle eut beau marcher, elle eut beau courir, elle ne les trouva plus sur la route. Les passants à qui elle les demandait lui jetaient des pierres. De bons chrétiens, parce qu'elle n'était point baptisée, lui enlevèrent ses pendants d'oreilles en cuivre argenté et un collier de fausses perles.

» La nuit vint. Flor la passa dans une meule. Qui dort dîne, heureusement, car la pauvre petite Flor n'avait point dîné.

» Le lendemain, elle marcha tout le jour sans rien mettre sous sa dent. Les chiens des quinterias aboyaient derrière elle, et les petits enfants lui envoyaient leurs huées. — De temps en temps, elle trouvait sur la route

l'empreinte conservée d'une sandale égyptienne : cela la soutenait.

» Les gitanos en campagne ont généralement un lieu de halte et de rendez-vous avant le but du voyage. Flor savait où retrouver les siens, — mais bien loin, bien loin, dans une gorge du mont Baladron, situé en face de l'Escurial, à dix ou douze lieues de Madrid.

» C'était notre route. J'obtins de mon ami Henri qu'il conduirait la petite Flor jusque-là.

» Elle eut place auprès de moi sur ma paille à l'hôtellerie; elle eut part de la splendide *marmite-pourrie* qui nous fut servie pour notre souper.

» Ces ollas-podridas de la Castille sont des mets qu'on se procure difficilement dans le reste de l'Europe : il faut, pour les faire, un jarret de porc, un peu de cuir de bœuf, la moitié de la corne d'une chèvre morte de maladie, des tiges de choux, des épluchures de raves, une souris de terre et un boisseau et demi de gousses d'ail. — Tels furent du moins les ingrédients que nous reconnûmes dans notre fameuse *marmite-pourrie* du bourg de San-Lucar, entre Pesquera et Ségovie, dans l'une des plus somptueuses auberges qui se puissent trouver dans les États du roi d'Espagne.

» A dater du moment où la jolie petite Flor fut notre compagne, la route devint moins monotone. Elle était gaie presque autant que moi, et bien plus avisée. Elle savait danser, elle savait chanter. Elle nous amusait en nous racontant les tours pendables de ses frères les gitanos.

» Nous lui demandâmes quel dieu ils adoraient; elle nous répondit : Une cruche.

» Mais à Zamora, dans le pays de Léon, elle avait rencontré un bon frère de la Miséricorde qui lui avait dit les grandeurs du Dieu des chrétiens. Flor désirait le baptême.

» Elle fut huit jours entiers avec nous : le temps d'aller de San-Lucar de Castille au mont Baladron.

» Quand nous arrivâmes en vue de cette montagne sombre et rocheuse, où je devais me séparer de ma petite Flor, je devins triste : je ne savais pas que c'était un pressentiment.

» J'étais habituée à Flor; nous allions depuis huit jours, assises sur la même mule, nous tenant l'une à l'autre, et babillant tout le long du chemin. Elle m'aimait bien ; moi, je la regardais comme ma sœur.

» Il faisait chaud. Le ciel avait été couvert tout le jour; l'air pesait comme aux approches

d'un orage. Dès le bas de la montagne, de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. Henri nous donna son manteau pour nous envelopper toutes deux et nous continuâmes de grimper, pressant notre mule paresseuse sous une torrentielle averse.

» Flor nous avait promis l'hospitalité la plus cordiale au nom de ses frères. Une ondée n'était pas faite pour effrayer mon ami Henri, et nous deux, Flor et moi, nous étions d'humeur à narguer la plus terrible tempête sous l'abri flottant qui nous unissait.

» Les nuées couraient, roulant les unes sur les autres et laissant parfois entre elles des déchirures où apparaissait le bleu profond du ciel. La ligne de l'horizon, vers le couchant, semblait un chaos empourpré. C'était la seule lumière qui restât au ciel. Elle teignait tous les objets en rouge. La route grimpait en spirale une rampe roide et pierreuse. Les rafales étaient si fortes que nos mules tremblaient sur leurs jambes.

» — C'est drôle, m'écriai-je, comme cette lumière fait voir toute sorte d'objets... Là-bas, à la crête de ce rocher, j'ai cru apercevoir deux hommes taillés dans la pierre.

» Henri regarda vivement de ce côté.

» — Je ne vois rien, dit-il.

» — Ils n'y sont plus..., prononça Flor à voix basse...

» — Il y avait donc réellement deux hommes? demanda Henri.

» Je sentis venir en moi une vague terreur que la réponse de Flor augmenta.

» — Non pas deux, répliqua-t-elle, mais dix pour le moins.

» — Armés?

» — Armés.

» — Ce ne sont pas tes frères?

» — Non, certes.

» — Et nous guettent-ils depuis longtemps?

» — Depuis hier matin, ils rôdent autour de nous. »

IV

— Où Flor emploie un charme. —

« Henri regardait Flor avec défiance; moi-même, je ne pus me défendre d'un soupçon. Pourquoi ne nous avait-elle pas prévenus?

» — J'ai cru d'abord que c'étaient des voyageurs comme vous, dit-elle, répondant d'elle-même et d'avance à notre pensée; ils suivaient le vieux sentier vers l'ouest; nos hidalgos font presque tous ainsi. Il n'y a guère que le menu peuple à fréquenter les routes nouvelles... C'est seulement depuis notre entrée dans la montagne que leurs mouvements me sont devenus suspects...

Je ne vous ai point avertis parce qu'ils sont en avant de nous désormais, et engagés dans une voie où nous ne pouvons plus les rencontrer.

» Elle nous expliqua que la vieille route, abandonnée à cause de ses difficultés, passait du côté nord du Baladron, tandis que la nôtre tournait de plus en plus vers le sud, à mesure qu'on approchait des gorges ; les deux routes se réunissaient à un passage unique, appelé el Paso de los Rapadores, bien au delà du campement des bohémiens.

» Par le fait, en avançant dans l'intérieur de la montagne, nous n'aperçûmes plus ces fantastiques silhouettes, découpant leurs profils sur le ciel écarlate.

» Les roches étaient désertes aussi loin que l'œil pouvait se porter. On n'apercevait d'autres mouvements que le frémissement des hêtres agités par la rafale.

» La nuit tomba. Nous ne songions plus à nos rôdeurs inconnus. D'énormes ravins et des défilés infranchissables les séparaient de nous maintenant. Toute notre attention était pour notre mule, dont le pied sûr avait grand'peine à surmonter les obstacles du chemin.

» Il était nuit close, quand un cri de joie de Flor annonça la fin de nos peines. Nous avions

devant les yeux un grand et magnifique spectacle.

» Depuis quelques minutes, nous marchions entre deux hautes rampes qui nous cachaient l'horizon et le ciel. On aurait dit deux gigantesques remparts. — L'averse avait cessé. Le vent du nord-ouest, chassant devant soi les nuées, balayait le firmament, toujours plus étincelant après l'orage. La lune épandait à flots sa blanche lumière.

» Au sortir du défilé, nous nous trouvâmes en face d'une sorte de vallée circulaire, entourée de pics dentelés, où croissaient encore çà et là quelques bouquets de pins de montagne : c'était la Taza del Diablillo (la tasse du diablotin), point central du mont Baladron, dont les plus hauts sommets sont jetés de côté et penchent vers l'Escurial.

» La Taza del Diablillo nous apparaissait en ce moment comme un gouffre sans fond. Les rayons de la lune, qui éclairaient vivement le tour de la tasse et ses dentelures, laissaient le vallon dans l'ombre et lui donnaient une effrayante profondeur.

» Juste vis-à-vis de nous s'ouvrait une gorge pareille à celle que nous quittions, de telle sorte que l'une continuait l'autre, et que la

Tasse, située entre deux, était évidemment le produit de quelque grande convulsion du sol.

» Un grand feu s'allumait à l'entrée de cette deuxième gorge. Autour du feu, des hommes et des femmes étaient assis.

» Leurs figures maigres et vigoureusement accentuées se rougissaient aux lueurs du brasier, ainsi que les saillies des rocs voisins, — tandis que, tout près de là, les reflets blafards de la lune glissaient sur les rampes mouillées.

» A peine sortions-nous du défilé, que notre présence fut signalée. Ces sauvages ont une finesse de sens qui nous est inconnue. — On ne cessa point de boire, de fumer et de causer autour du feu, mais deux éclaireurs se jetèrent rapidement à droite et à gauche. L'instant d'après, Flor nous les montra, rampant vers nous dans la vallée.

» Elle poussa un cri particulier. Les éclaireurs s'arrêtèrent.

» A un second cri, ils rebroussèrent chemin et vinrent paisiblement reprendre leur place au devant du brasier.

» C'était loin de nous encore, ce brasier. — Au premier moment, j'avais cru apercevoir des

ombres noires derrière le cercle pailleté des gitanos, mais j'étais en garde désormais contre les illusions de la montagne. Je me tus et en approchant, je ne vis plus rien.

» Plût à Dieu que j'eusse parlé !

» Nous étions à peu près au milieu de la vallée, lorsqu'un grand gaillard à face basanée se dressa au devant du bûcher, tenant à la main une escopette d'une longueur démesurée. Il cria en langue orientale une sorte de qui vive, et Flor lui répondit dans la même langue.

» — Soyez les bienvenus ! dit l'homme à l'escopette ; — nous vous donnerons le pain et le sel, puisque notre sœur vous amène.

» Ceci était pour nous.

» Les gitanos d'Espagne, et généralement toutes les bandes qui vivent en dehors de la loi dans les différents royaumes de l'Europe jouissent d'une réputation méritée sous le rapport de l'hospitalité. Le plus sanguinaire brigand respecte son hôte ; ceci même en Italie, où les brigands ne sont pas des lions, mais des hyènes.

» Une fois promis le sel et l'eau, nous n'avions plus rien à craindre, selon la commune croyance.

» Nous approchâmes sans défiance. On nous

fit bon accueil. — Flor baisa le genou du chef, qui lui imposa les mains fort solennellement.

» Après quoi, ce même chef fit verser du brandevin dans une coupe de bois sculpté, et le présenta à Henri en grande cérémonie.

» Henri but. — Le cercle se reforma autour du foyer.

» Une gitana vint chanter et danser à l'intérieur du cercle, se jouant avec la flamme et faisant voltiger son écharpe au-dessus du brasier.

» Quelques minutes s'écoulèrent, — puis la voix d'Henri s'éleva, rauque et changée :

» — Coquins! s'écria-t-il, — qu'avez-vous mis dans ce breuvage?

» Il voulut se lever, mais ses jambes chancelèrent, et il tomba lourdement sur le sol.

» Je sentis que mon cœur ne battait plus.

» Henri était à terre et luttait contre un engourdissement qui garrottait chacun de ses muscles.

» Ses paupières alourdies allaient se fermer.

» Les gitanos riaient silencieusement autour du feu. — Derrière eux, je vis surgir de grandes formes sombres : cinq ou six hommes enveloppés dans leurs manteaux et dont les visa-

ges disparaissaient complétement sous les larges bords de leurs feutres.

» Ceux-là n'étaient pas des bohémiens.

» Quand mon ami Henri cessa de lutter, je le crus mort. Je demandai à Dieu ardemment de mourir.

» Un des hommes à manteaux jeta une lourde bourse au milieu du cercle.

» — Finissez-en, et vous aurez le double ! dit-il.

» Je ne reconnus point la voix de cet homme.

» Le chef des bohémiens répondit :

» — Il faut le temps et la distance... douze heures et douze milles... la mort ne peut être donnée ni au même lieu ni le même jour que l'hospitalité.

» — Momeries que tout cela ! fit l'homme en haussant les épaules ; — en besogne ! ou laissez-nous faire !

» En même temps, il s'avança vers Henri gisant sur la terre. Le bohémien se mit au-devant de lui.

— Tant que douze heures ne seront pas écoulées, prononça-t-il résolûment, — tant que douze milles ne seront pas franchis, nous défendrons notre hôte, fût-ce contre le roi !

» Singulière foi ! étrange honneur ! Tous les gitanos se rangèrent autour d'Henri.

» J'entendis Flor qui murmurait à mon oreille :

» — Je vous sauverai tous deux, ou je mourrai !.......

» .... C'était vers le milieu de la nuit. On m'avait couchée sur un sac de toile plein de mousse desséchée, dans la tente du chef, qui dormait non loin de moi.

» Il avait auprès de lui son escopette d'un côté, son cimeterre de l'autre.

» Je voyais, à la lueur de la lampe allumée, ses yeux, dont les paupières demi ouvertes semblaient avoir des regards, même dans le sommeil.

» Aux pieds du chef, un gitano était blotti comme un chien et ronflait.

» J'ignorais où l'on avait mis mon ami Henri, et Dieu sait que je n'avais garde de fermer les yeux!

» J'étais sous la surveillance d'une vieille bohémienne, faisant près de moi l'office de geôlière. Elle s'était couchée en travers, la tête sur mon épaule, et, par surcroît de précaution, elle tenait en dormant ma main droite entre les siennes.

» Ce n'était pas tout. Au dehors, j'entendais le pas régulier de deux sentinelles.

» L'horloge à sable marquait une heure après minuit, lorsque j'entendis un bruit léger vers l'entrée de la tente.

» Je me tournai pour voir. Ce simple mouvement fit ouvrir les yeux de ma duègne noire. Elle s'éveilla à demi en grondant.

» Je ne vis rien, et le bruit cessa.

» Seulement, je n'entendis bientôt plus qu'un seul pas de sentinelle. — Au bout d'un quart d'heure, l'autre sentinelle cessa aussi de se promener.

» Un silence complet régnait autour de la tente.

» Je vis la toile osciller entre deux piquets. — puis se soulever lentement, — puis un visage espiègle et souriant apparaître.

» C'était Flor. — Elle me fit un petit signe de tête, — elle n'avait pas peur.

» Son corps souple et fluet passa après sa tête. — Quand elle se mit sur ses pieds, ses beaux yeux noirs triomphaient.

» — Le plus fort est fait! prononça-t-elle des lèvres seulement.

» Je n'avais pu retenir un léger mouvement de surprise, et ma duègne s'était encore éveillée.

» Flor resta deux ou trois minutes immobile, un doigt sur la bouche.

» La duègne était rendormie. — Je pensais :

» — Il faudrait être fée pour dégager mon épaule et ma main !

» J'avais bien raison. — Mais ma petite Flor était fée.

» Elle fit un pas bien doucement, puis deux. Elle ne venait point à moi, elle allait vers la natte où dormait le chef, entre son sabre et son escopette.

» Elle se plaça devant lui et le regarda un instant fixement. La respiration du chef devint plus tranquille. — Flor se pencha sur lui, au bout de quelques secondes, et appuya légèrement l'index et le pouce contre ses tempes. — Les paupières du chef se fermèrent.

» Elle me regarda, et ses yeux petillaient comme deux gerbes d'étincelles.

» — Et d'un ! fit-elle.

» Le gitano ronflait toujours, la tête sur ses genoux.

» Elle lui posa la main sur le front, tandis que son regard impérieux le couvrait. — Peu à peu, les jambes du gitano s'allongèrent et sa tête renversée alla toucher le sol. — Vous eussiez dit un mort.

» J'ai vu cela, ma mère, je l'ai vu de mes yeux,

et j'étais bien éveillée puisque je craignais pour la vie de mon ami Henri !

» Flor riait, le charmant petit démon !

» — Et de deux ! dit-elle.

» Restait ma terrible duègne. — Flor prit avec elle plus de précautions.

» Elle s'approcha lentement, lentement, la couvrant du regard comme le serpent qui veut fasciner l'oiseau. Quand elle fut à portée, elle étendit une seule main qu'elle tint suspendue à la hauteur des yeux de l'Égyptienne. — Je sentais celle-ci tressaillir intérieurement.

» A ce moment, elle fit effort pour se dresser. Flor dit :

» — Je ne veux pas !

» La vieille poussa un grand soupir.

» La main de Flor descendit lentement du front à l'estomac et s'y arrêta. — Un de ses doigts faisait la pointe et semblait émettre je ne sais quel fluide mystérieux.

» Je sentais, moi-même, à travers le corps de la duègne l'influence étrange de ce fluide. — Mes paupières voulaient se fermer.

« — Reste éveillée ! me commanda Flor avec un coup d'œil de reine.

» Les ombres qui voltigeaient déjà autour de mes yeux disparurent.

» Mais je croyais rêver.

» La main de Flor se releva, glissa une seconde fois au-dessus du front de la vieille bohémienne, et revint pointer entre ses deux yeux. Tout son corps s'affaissa. Je la sentis plus lourde.

» Flor était droite, grave, impérieuse. Sa main descendit encore pour se relever de nouveau. Au bout de deux ou trois minutes, elle se rapprocha et fit comme un mouvement de brusque aspersion au-dessus du crâne de la vieille.

» Ce crâne était de plomb.

» — Dors-tu, Mabel? demanda-t-elle tout bas.

» — Oui, je dors, répondit la vieille.

» Mon premier mouvement fut de croire à une comédie.

» Avant de regagner le campement, Flor avait pris de mes cheveux et de ceux d'Henri pour les mettre dans un petit médaillon qu'elle portait au cou.

» Elle ouvrit le médaillon et plaça les cheveux d'Henri dans la main inerte de la vieille.

» — Je veux savoir où il est, dit-elle encore.

» La vieille s'agita et gronda. — J'eus crainte de la voir s'éveiller. — Flor la poussa du pied rudement comme pour me prouver la profondeur de son sommeil.

» Puis elle répéta :

» — Entends-tu, Mabel ! je veux savoir où il est !

» — J'entends, repartit la bohémienne ; — je le cherche... Quel est donc ce lieu ?... une grotte ?... un souterrain ?... Il n'y a personne autour de lui... il est couché... On l'a dépouillé de son manteau... et de son pourpoint... Ah ! s'interrompit-elle frissonnant, — je vois ce que c'est, c'est une tombe !

» Tous mes pores rendirent une sueur glacée.

» — Il vit, cependant ? interrogea Flor.

» — Il vit, répliqua Mabel ; — il dort.

» — Et la tombe, où est-elle ?

» — Au nord du camp... Voilà six ans qu'on y enterra le vieil Hadji... L'homme a la tête appuyée contre les os d'Hadji.

» — Je veux aller à cette tombe, dit Flor.

» — Au nord du camp, répéta la vieille femme ; — la première fissure entre les roches... une pierre à soulever, trois marches à descendre.

» — Et comment l'éveiller ?

» — Tu as ton poignard...

» — Viens ! me dit Flor.

» Et sans prendre aucune précaution, elle rejeta de côté la tête de Mabel, qui tomba sur le sac de mousse. — La vieille resta là comme une masse.

» Je vis avec stupéfaction qu'elle avait les yeux grands ouverts...

» .... Nous sortîmes de la tente. Autour du feu qui allait s'éteignant, il y avait un cercle de gitanos endormis.

» Flor avait pris à la main la lampe, qu'elle couvrait d'un pan de sa mante.

» Elle me montra une seconde tente au loin, et me dit :

» — C'est là que sont les chrétiens !

» Ceux qui voulaient assassiner Henri, mon pauvre ami.

» Nous allâmes au nord du camp. — Chemin faisant, Flor me fit détacher trois petits chevaux de la Galice qui paissaient les basses branches des arbres, retenus à des piquets par leur licou ; les gitanos ne se servent jamais de mules.

» Au bout de quelques pas. nous trouvâmes la fissure entre deux roches. Nous nous y engageâmes. Trois degrés taillés dans le granit descen-

daient à l'entrée d'un caveau, fermé par une grosse pierre, que nos efforts réunis firent tourner.

» Derrière la pierre, la lueur de la lampe nous montra Henri à demi dépouillé, plongé dans un sommeil de mort, et couché sur la terre humide, la tête appuyée contre un squelette humain.

» Je m'élançai; j'entourai de mes bras le cou d'Henri; je l'appelai. — Rien!

» Flor était derrière nous.

» — Tu l'aimes bien, Aurore, me dit-elle; — tu l'aimeras mieux!

» — Réveille-le! réveille-le! m'écriai-je; — au nom de Dieu! réveille-le!

» Elle prit les deux mains d'Henri après avoir déposé la lampe sur le sol.

» — Mon charme ne peut rien ici, répondit-elle; — il a bu le psow des gypsies d'Écosse; il dormira jusqu'à ce que le fer chaud ait touché le creux de ses mains et la plante de ses pieds.

» — Le fer chaud? répétai-je sans comprendre.

» — Et dépêchons! ajouta Flor, — car maintenant, je risque ma vie tout autant que vous deux.

» Elle souleva sa basquine, et tira des plis

de son jupon, alourdi par les morceaux de plomb cousus dans l'ourlet, un petit poignard à manche de corne.

» — Déchausse-le ! commanda-t-elle.

» J'obéis machinalement. Henri portait des sandales avec des guêtres de majo. Ma main tremblait si fort que je ne pouvais délacer les courroies.

» — Vite ! vite ! répétait Flor.

» Pendant cela, elle faisait rougir la pointe de son petit poignard à la flamme de la lampe. J'entendis un frémissement court : c'était le poignard brûlant qui s'enfonçait dans la paume de la main d'Henri. Le fer, mis au feu de nouveau, perça également le creux de l'autre main.

» Henri ne fit aucun mouvement.

» — A la plante des pieds ! s'écria Flor ; — vite ! vite !... il faut les quatre douleurs à la fois.

» La pointe du poignard sépara encore une fois la flamme de la lampe. — Flor se prit à chanter un chant dans sa langue inconnue.

» Puis elle piqua les deux pieds d'Henri dont les lèvres se crispèrent.

» — Je lui devais bien cela, disait Flor en guettant son réveil, — le cher jeune seigneur !... et à toi aussi, ma rieuse Aurore... sans vous, je

serais morte de faim... sans moi, vous n'auriez point pris cette route... c'est moi qui vous ai attirés dans le piége.

» Le psow des sorciers d'Écosse est fait avec le suc de cette laitue rousse et frisée que les Espagnols nomment lechuga pequena, jointe à certaine quantité de tabac distillé et à l'extrait simple de pavot des champs. C'est un narcotique foudroyant.

» Quant à la manière de mettre fin à ce redoutable sommeil, qui ressemble à la mort, je vous dis ce que j'ai vu, ma mère. Les piqûres de fer rouge sans le chant bohème (au dire de ma petite Flor) ne produiraient absolument aucun résultat.

» De même que dans les contes hongrois que dit si bien ma jolie compagne, la clef du trésor de Pesth ne saurait point ouvrir la porte de cristal de roche, si celui qui la porte ne connaît le mot-fée Maramaradno...

» Quand Henri rouvrit les yeux, mes lèvres étaient sur son front. Il regarda tout autour de lui d'un air égaré. Nous eûmes chacune un sourire de sa pauvre bouche pâle. — Quand ses yeux tombèrent sur le squelette du vieil Hadgi, il reprit son air sérieux et froid.

» — Oh ! oh ! dit-il ; — voici donc le com-

pagnon qu'ils m'avaient choisi!... dans un mois, nous aurions fait la paire!

» — En route! s'écria Flor; — il faut qu'au lever du soleil vous soyez hors de la montagne.

» Henri était déjà debout.

» Les petits chevaux nous attendaient à l'entrée de la fissure. Flor se mit en avant comme guide, car elle était déjà venue plusieurs fois en ce lieu. Nous commençâmes à gravir au clair de la lune les derniers sommets du Baladron.

» Au soleil levant, nous étions en face de l'Escurial; le soir nous arrivions dans la capitale des Espagnes.

» Je fus bien heureuse, car il fut convenu que Flor resterait avec nous. Elle ne pouvait retourner près de ses frères après ce qu'elle avait fait. Henri me dit :

» — Ma petite Aurore, tu auras une sœur.

» Ceci alla très-bien pendant un mois. Flor avait désiré être instruite dans la religion chrétienne. Elle fut baptisée au couvent de l'Incarnation et fit sa première communion avec moi dans la chapelle des Mineurs. Elle était pieuse à sa façon et de bon cœur, mais les religieux de l'Incarnation, dont elle dépendait en sa qualité de convertie, voulaient une autre piété.

» Ma pauvre Flor — ou plutôt Maria de la Santa-Cruz. — ne pouvait leur donner ce qu'elle n'avait point.

» Un beau matin, nous la vîmes avec son ancien costume de gitanita. Henri se mit à sourire, et lui dit :

» — Gentil oiseau, tu as bien tardé à prendre ta volée !

» Moi je pleurais, ma mère, car je l'aimais, ma chère petite Flor ; je l'aimais de toute mon âme !

» Quand elle m'embrassa, les larmes lui vinrent aux yeux aussi, mais c'était plus fort qu'elle. La petite sauvage étouffait dans notre maison. Elle partit en promettant bien de revenir. — Hélas ! le soir, je la vis sur la Plaza-Santa, au milieu d'un groupe de gens du peuple. Elle dansait au son d'un tambour de basque, avant de dire la bonne aventure aux passants.

» Nous demeurions au revers de la Calle Real dans une petite rue de modeste apparence, dont les derrières donnaient sur de vastes et beaux jardins.

» C'est parce que je suis Française, ma mère, que je ne regrette pas à Paris le climat enchanté de Madrid.

» Nous ne souffrions plus du besoin. Henri

avait pris sa place tout de suite parmi les premiers ciseleurs de Madrid. Il n'avait pas encore cette grande renommée qui lui eût permis de faire si facilement sa fortune, mais les maîtres intelligents appréciaient son habileté.

» Ce fut une période de calme et de bonheur. Flor venait les matins. Nous causions. Elle regrettait de ne plus être ma compagne, mais quand je lui proposais de reprendre notre vie d'autrefois, elle se sauvait en riant.

» Une fois, Henri me dit :

» — Aurore, cette enfant n'est pas l'amie qu'il vous faut.

» Je ne sais ce qui eut lieu, mais Flor ne vint plus que de loin en loin. — Nous étions plus froides en face l'une de l'autre. — Quand Henri, mon ami, a parlé, c'est mon cœur même qui obéit. Les choses et les personnes qu'il n'aime plus cessent de me plaire.

» Ma mère, n'est-ce pas ainsi qu'il faut aimer?

» Pauvre petite Flor! si je la voyais, je ne pourrais cependant m'empêcher de tomber dans ses bras...

» .... Que je vous dise, ma mère, une chose qui précède de bien peu le départ de mon ami. — Car je devais éprouver bientôt la première grande douleur de ma vie. Henri allait me

quitter, j'allais rester seule et longtemps, bien longtemps sans le voir.

» Deux ans, bonne mère; deux ans, comprenez-vous cela? — moi qui chaque matin m'éveillais sous son baiser de père! moi qui n'avais jamais été un jour entier sans le voir!

» Quand j'y songe, à ces deux années, elles me semblent plus longues que tout le reste de mon existence.

» Je savais qu'Henri amassait un petit trésor pour entreprendre un voyage; il devait visiter l'Allemagne et l'Italie. La France seule lui était fermée et j'ignorais pourquoi.

» Les motifs de ce voyage étaient aussi un secret pour moi.

» Un jour qu'il était parti dès le matin, selon sa coutume, j'entrai chez lui pour mettre sa chambre en ordre. Son secrétaire était ouvert, — un secrétaire dont il emportait toujours la clef.

» Sur la tablette du secrétaire, il y avait un paquet de papiers enfermé dans une enveloppe jaunie par le temps. A cette enveloppe pendaient deux cachets pareils, portant des armoiries avec un mot latin pour devise: *Adsum*.

» Mon confesseur, à qui je demandai la signification de ce mot me répondit : *J'y suis!*

» Vous vous souvenez, ma mère, que quand Henri, mon ami, courut après moi à Venasque; il prononça ce mot en se ruant sur mes ravisseurs : J'y suis ! j'y suis !

» L'enveloppe portait un troisième sceau qui semblait appartenir à une chapelle ou à une église.

» J'avais déjà vu ce papier une fois.

» Le jour où nous nous échappâmes de la ferme sur l'Aga, aux environs de Pampelune, ce fut pour ravoir ce paquet précieux qu'Henri voulut retourner à la ferme.

» Quand il le trouva intact, sa figure rayonna de joie.

» Auprès du paquet, dont l'enveloppe ne montrait aucune écriture, il y avait une sorte de liste, écrite récemment.

» Je fis mal. Je la lus... Hélas ! ma mère, j'avais tant d'envie de savoir pourquoi mon ami Henri me quittait.

» La liste ne m'apprit rien que des noms et des demeures. Je ne connaissais aucun de ces noms.

» C'étaient sans doute ceux des gens qu'Henri devait voir dans son voyage.

» La liste était ainsi faite :

» 1° Le capitaine Lorrain, Naples.

» 2° Stapitz, Nuremberg.

» 3° Pinto, Turin.

» 4° El Matador, Glascow.

» 5° Joël de Jugan, Morlaix.

» 6° Faënza, Paris.

» 7° Saldagne, Paris.

» Puis deux numéros encore, qui n'avaient point de nom au bout; — les nos 8 et 9.

V

— Où Aurore s'occupe d'un petit marquis. —

« Je veux vous finir tout de suite, ma mère, l'aventure de cette liste.

» Quand Henri revint de son voyage après deux ans, je revis la liste. Bien des noms y étaient effacés, sans doute les noms de ceux qu'il avait pu joindre.

» Par contre, il y avait deux noms nouveaux qui remplissaient les blancs.

» Le capitaine Lorrain était effacé, le n° 1. — Le n° 2, Staupitz, avait une large barre.

Pinto aussi, el Matador aussi; Joël de Jugan de même.

» Les cinq barres étaient à l'encre rouge.

» Faënza et Saldagne restaient intacts.

» Le n° 8 portait le nom de Peyrolles, le n° 9 celui de Gonzague, — tous deux à Paris...

» .... Je fus deux ans sans le voir, ma mère. Que fit-il pendant ces deux années et pourquoi sa conduite fut-elle toujours un mystère pour moi ?

» Deux siècles! deux longs siècles! Je ne sais pas comment j'ai fait pour vivre tant de jours sans mon ami. Si l'on me séparait de lui maintenant, je suis bien sûre que je mourrais.

» J'étais retirée au couvent de l'Incarnation. Les religieuses furent bonnes pour moi, mais elles ne pouvaient pas me consoler. Toute ma joie s'était envolée avec mon ami. Je ne savais plus ni chanter ni sourire.

» Oh! mais quand il revint, que je fus bien payée de ma peine! Ce long martyre était fini! mon père chéri, mon ami, mon protecteur m'était rendu. Je n'avais point de parole pour lui dire combien j'étais heureuse.

» Après le premier baiser, il me regarda, et je fus étonnée de l'expression que prit son visage.

» — Vous voilà grande, Aurore, me dit-il, et je ne pensais pas vous retrouver si belle.

» J'étais donc belle ! Il me trouvait belle. La beauté est un don de Dieu, ma mère : je remerciai Dieu dans mon cœur.

» J'avais seize ou dix-sept ans quand il me dit cela. Je n'avais pas encore deviné qu'on pût éprouver tant de bonheur à s'entendre dire : Vous êtes belle.

» Henri ne me l'avait pas encore dit.

» Je sortis du couvent de l'Incarnation le jour même et nous retournâmes à notre ancienne demeure. Tout y était bien changé. Nous ne devions plus vivre seuls, Henri et moi : j'étais une demoiselle.

» Je trouvai à la maison une bonne vieille femme, Françoise Berrichon et son petit-fils Jean-Marie.

» La vieille Françoise dit en me voyant :

» — Elle lui ressemble !

» A qui ressemblé-je? Il y a des choses sans doute que je ne dois point savoir, car on a été à mon égard d'une discrétion inflexible.

» Je pensai tout de suite, et cette opinion s'est fortifiée en moi depuis, que Françoise Berrichon était quelque ancienne servante de ma famille. Elle a dû connaître mon père; elle a dû

vous connaître, ma mère! Combien de fois n'ai-je pas essayé de savoir!... Mais Françoise, qui parle si volontiers d'ordinaire, devient muette dès qu'on aborde certains sujets.

» Quant à son petit-fils Jean-Marie, il est plus jeune que moi et ne sait pas.

» Je n'avais pas revu ma petite Flor une seule fois au couvent de l'Incarnation. Je la fis chercher aussitôt que je fus libre. On me dit qu'elle avait quitté Madrid. — Cela n'était pas, car je la vis peu de jours après chantant et dansant sur la Plaza-Santa. Je m'en plaignis à Henri, qui me dit :

» — On a eu tort de vous tromper, Aurore... On a bien fait de ne vous point rapprocher de cette pauvre enfant... Souvenez-vous qu'il est des choses qui éloigneraient de vous ceux que vous devez aimer...

» Qui donc dois-je aimer?

» Vous, ma mère! vous d'abord! vous surtout!... Eh bien, vous déplairait-il que j'eusse de l'affection pour ma première amie? de la reconnaissance pour celle qui nous sauva d'un grand péril?

» Je ne crois pas cela. Ce n'est pas ainsi que je vous aime.

» Mon ami s'exagère vos sévérités. Vous

êtes bonne encore plus que fière. — Et puis, je vous aimerai si bien ! Est-ce que mes caresses vous laisseront le temps d'être sévère!...

» J'étais donc une demoiselle. On me servait. Le petit Jean-Marie pouvait passer pour mon page. La vieille Françoise me tenait fidèle compagnie. — J'étais bien moins seule qu'autrefois ; j'étais bien loin d'être aussi heureuse.

» Mon ami avait changé; ses manières n'étaient plus les mêmes. Je le trouvais froid toujours et parfois bien triste. Il semblait qu'il y eût désormais une barrière entre nous.

» Je vous l'ai dit, ma mère, une explication avec Henri était chose impossible. Henri garde mon secret même vis-à-vis de moi.

» Je devinais bien qu'il souffrait et qu'il se consolait par le travail. De tous côtés, on venait solliciter son aide. L'aisance était chez nous, presque le luxe. Les armuriers de Madrid mettaient en quelque sorte le Cincelador aux enchères.

» Medina-Sidonia, le favori de Philippe V, avait dit : J'ai trois épées ; la première est d'or, je la donnerais à mon ami ; la seconde est ornée de diamants, je la donnerais à ma maîtresse ; la troisième est d'acier bruni, mais el Cincelador l'a taillée : je ne la donnerais qu'au roi!

» Les mois s'écoulèrent. Je pris de la tristesse. Henri s'en aperçut et devint malheureux...

» .... Ma chambre donnait sur ces immenses jardins qui étaient derrière la Calle-Réal. Le plus grand et le plus beau de ces jardins appartenait à l'ancien palais du duc d'Ossuna, tué en duel par M. de Favas, gentilhomme de la reine. Depuis la mort du maître, le palais était désert.

» Un jour, je vis se relever les jalousies tombées. Les salles vides s'emplirent de meubles somptueux, et de magnifiques draperies flottèrent aux croisées. — En même temps, le jardin abandonné s'emplit de fleurs nouvelles.

» Le palais avait un hôte.

» J'étais curieuse comme toutes les recluses. Je voulus savoir son nom... Quand j'appris ce nom, il me frappa. — Celui qui venait habiter le palais d'Ossuna se nommait Philippe de Mantoue, prince de Gonzague.

» Gonzague! J'avais vu ce nom sur la liste de mon ami Henri.

» C'était le second des deux noms inscrits pendant le voyage.

» C'était le dernier des quâtre qui restaient : Faënza, Saldagne, Peyrolles et Gonzague.

» Je pensais que mon Henri devait être l'ami de ce grand seigneur et je m'attendais presque à le voir.

« Le lendemain, Henri fit clouer des jalousies à mes fenêtres que n'en avaient point.

» — Aurore, me dit-il, je vous prie de ne vous point montrer à ceux qui viendront se promener dans le jardin.

» Je confesse, ma mère, qu'après cette défense, ma curiosité redoubla.

Il n'était pas difficile d'avoir des renseignements sur ce prince de Gonzague. Tout le monde parlait de lui. C'était l'un des hommes les plus riches de France et l'ami particulier du régent. Il venait à Madrid pour une mission intime. On le traitait en ambassadeur. Il avait une cour.

» Tous les matins, le petit Jean-Marie venait me raconter ce qui se disait dans le quartier. Le prince était beau, le prince avait de belles maîtresses, le prince jetait les millions par la fenêtre.

» Ses compagnons étaient tous des jeunes gens qui faisaient dans Madrid des équipées nocturnes, escaladant les balcons, brisant les lanternes, défonçant les portes et battant les tuteurs jaloux.

» Il y en avait un qui avait dix-huit ans à peine, — un démon ! Il se nommait le marquis de Chaverny.

» On le disait frais et rose comme une jeune fille. Et l'air si doux ! De grands cheveux blonds sur un front blanc, une lèvre imberbe, des yeux espiègles comme ceux des jeunes filles !

» C'était le plus terrible de tous. Ce chérubin troublait tous les cœurs des senoritas de Madrid.

» Par les fentes de ma jalousie, moi, je voyais parfois, sous les ombrages de ce beau jardin d'Ossuna, un jeune gentilhomme à la mine élégante, à la tournure un peu efféminée, — mais ce ne pouvait être ce diablotin de Chaverny.

» Mon petit gentilhomme avait l'apparence si sage et si modeste.

» Il se promenait dès le matin. — Ce Chaverny, lui, devait se lever tard, après avoir passé la nuit à mal faire.

» Tantôt sur un banc, tantôt couché dans l'herbe, tantôt allant pensif et la tête inclinée, mon petit gentilhomme avait presque toujours un livre à la main. C'était un adolescent studieux.

» Et plus souvent, que ce Chaverny se fût ainsi embarrassé d'un livre !

» Il y avait là impossibilité : ce petit gentilhomme était exactement l'opposé de M. le marquis de Chaverny, — à moins que la renommée n'eût déplorablement calomnié M. le marquis.

» La renommée n'avait eu garde. — Mais mon petit gentilhomme était cependant bien le marquis de Chaverny.

» Le diablotin, le démon !... je crois que je l'aurais aimé si Henri n'eût point été sur terre.

» Un bon cœur, ma mère, un cœur perdu par ceux qui égaraient sa jeunesse, mais noble encore, ardent et généreux.

» Je pense que le vent avait dû soulever par hasard un coin de ma jalousie, car il m'avait vue, et depuis lors, il ne quittait plus le jardin.

» Ah ! certes, je lui ai épargné bien des folies ! Dans le jardin, il était doux comme un petit saint. Tout au plus s'enhardissait-il parfois jusqu'à baiser une fleur cueillie, qu'il lançait ensuite dans la direction de ma fenêtre.

» Une fois, je le vis venir avec une sarbacane. Il visa ma jalousie et très-adroitement, il fit passer un petit billet à travers les planchettes.

» Le charmant petit billet, si vous saviez, ma

mère! Il voulait m'épouser et me disait que j'arracherais une âme à l'enfer. J'eus grand' peine à me retenir de répondre, car c'eût été là une bonne œuvre... mais la pensée d'Henri m'arrêta et je ne donnai même pas signe de vie.

» Le pauvre petit marquis attendit longtemps, les yeux fixés sur ma jalousie, puis je le vis essuyer sa paupière où sans doute il y avait des larmes.

» Mon cœur se serra, mais je tins bon.

» Le soir de ce jour, j'étais au balcon de la tourelle en colimaçon qui flanquait notre maison, à l'angle de la Calle-Réal.

» Le balcon avait vue sur la grande rue et sur la ruelle obscure.

» Henri tardait ; je l'attendais.

» J'entendis tout à coup que l'on parlait à voix basse dans la ruelle. Je me tournai. J'aperçus deux ombres le long du mur : Henri et le petit marquis.

» Les voix bientôt s'élevèrent.

» — Savez-vous à qui vous parlez, l'ami ? dit fièrement Chaverny ; — je suis le cousin de M. le prince de Gonzague.

» A ce nom, l'épée d'Henri sembla sauter d'elle-même hors du fourreau.

» Chaverny dégaina de même et se mit en

garde d'un petit air crâne. La lutte me sembla si disproportionnée, que je ne pus m'empêcher de crier :

» — Henri ! Henri ! c'est un enfant !

» Henri baissa aussitôt son épée.

» Le marquis de Chaverny me salua et je l'entendis qui disait :

» — Nous nous retrouverons !

» J'eus peine à reconnaître Henri quand il rentra l'instant d'après. Sa figure était toute bouleversée. — Au lieu de me parler, il se promenait à grands pas dans la chambre.

» — Aurore, me dit-il enfin d'une voix changée, — je ne suis pas votre père...

» Je le savais bien. — Je crus qu'il allait poursuivre et j'étais tout oreilles.

» Il se tut. Il reprit sa promenade. Je le vis qui essuyait son front en sueur.

» — Qu'avez-vous donc, ami ? demandai-je bien doucement.

» Au lieu de répondre, il interrogea lui-même et me dit :

» — Connaissez-vous ce jeune gentilhomme?

» Je dus rougir un peu en répondant :

» — Non, bon ami, je ne le connais pas.

» Et pourtant, c'était la vérité. — Henri reprit après un silence :

» — Aurore, je vous avais priée de tenir vos jalousies closes...

» Il ajouta, non sans une certaine nuance d'amertume dans la voix :

» — Ce n'était pas pour moi, c'était pour vous.

» J'étais piquée. Je répondis :

» — Ai-je donc commis quelque crime pour être obligée de me cacher toujours ainsi ?

» — Ah ! fit-il en se couvrant le visage de ses mains, — cela devait venir !... Que Dieu ait pitié de moi !

» Je comprenais seulement que je l'avais blessé. Les larmes inondèrent ma joue.

» — Henri ! mon ami ! m'écriai-je, pardonnez-moi !... pardonnez-moi !...

» — Et que faut-il vous pardonner, Aurore ? s'écria-t-il en relevant sur moi son regard étincelant.

» — La peine que je vous ai faite, Henri... je vous vois triste... je dois avoir tort.

» Il s'arrêta tout à coup pour me regarder encore.

» — Il est temps ! murmura-t-il.

» Puis il vint s'asseoir auprès de moi.

» — Parlez franchement et ne craignez rien, Aurore, dit-il ; — je ne veux qu'une chose en

ce monde : votre bonheur. Auriez-vous quelque peine à quitter le séjour de Madrid ?

» — Avec vous ? demandai-je.

» — Avec moi.

» — Partout où vous serez, ami, répondis-je lentement et en le regardant bien en face, — j'irai avec plaisir... j'aime Madrid parce que vous y êtes.

» Il me baisa la main.

» — Mais..., fit-il avec embarras, — ce jeune homme...

» Je mis ma main sur sa bouche en riant.

» — Je vous pardonne, ami, l'interrompis-je, — mais n'ajoutez pas un mot... et si vous le voulez, partons !

» Je vis ses yeux qui devenaient humides. Ses bras faisaient effort pour ne point s'ouvrir. Je crus que son émotion allait l'entraîner. — Mais il est fort contre lui-même.

» Il me baisa la main une seconde fois, en disant avec une bonté toute paternelle :

» — Puisque cela ne vous contrarie point, Aurore, nous devons partir ce soir même.

» — Et c'est sans doute pour moi ! m'écriai-je avec une véritable colère, — non point pour vous.

» — Pour vous, non point pour moi, répondit-il en prenant congé.

» Il sortit. Je fondis en larmes.

» — Ah ! me disais-je, — il ne m'aime pas ! Il ne m'aimera jamais !

» Et chaque fois que je pleure, ma mère, c'est que cette idée-là me revient. Henri ne m'aime pas ! Henri ne m'aimera jamais !...

» Cependant...

» Hélas ! on cherche à se tromper soi-même. Il me chérit comme si j'étais sa fille. Il m'aime pour moi, non pour lui. — Je mourrai jeune.

» Le départ fut fixé à dix heures de nuit. Je devais monter en chaise avec François. Henri devait nous escorter en compagnie de quatre espadins. Il était riche.

» Pendant que je faisais mes malles, le jardin d'Ossuna s'illuminait. M. le prince de Gonzague donnait une grande fête cette nuit-là. — J'étais triste et découragée. — La pensée me vint que les plaisirs de ce monde brillant tromperaient peut-être ma peine.

» Vous savez cela, vous, ma mère? Sont-elles soulagées celles qui souffrent et qui peuvent se refugier dans ces joies ?

» Je vous parle maintenant de choses toutes récentes. C'était hier. Quelques mois se sont à peine écoulés depuis que nous avons quitté Madrid.

» Mais le temps m'a semblé long. Il y a quelque chose entre mon ami et moi. Oh ! que j'avais besoin de votre cœur pour y verser le mien, ma mère !

» Nous partîmes à l'heure dite, pendant que l'orchestre jetait ses premiers accords sous les grands orangers du palais.

» Henri chevauchait à la portière. Il me dit :

» — Ne regrettez-vous rien, Aurore?

» — Je regrette mon ami d'autrefois, répondis-je.

» Notre itinéraire était fixé d'avance. Nous allions en droite ligne à Saragosse pour gagner de là les frontières de France, franchir les Pyrénées vis-à-vis de Venasque et redescendre à Bayonne, où nous devions prendre la mer et retenir passage pour Ostende.

» Henri avait besoin de faire cette pointe en France. Il devait s'arrêter dans la vallée de Louron, entre Luz et Bagnères-de-Luchon.

» De Madrid à Saragosse, aucun accident ne marqua notre voyage. Même absence d'événements de Saragosse à la frontière. — Et sans la visite que nous fîmes au vieux château de Caylus, après avoir passé les monts, je n'aurais plus rien à vous dire, ma mère.

» Mais, sans que je puisse m'expliquer pour-

quoi, cette visite a été l'une des pages les plus émouvantes de ma vie. Je n'ai couru là aucun danger ; à proprement parler, rien ne m'y est advenu, — et pourtant, dussé-je vivre cent ans, je me souviendrais des impressions que ce lieu a fait naître en moi.

» Henri voulait s'entretenir avec un vieux prêtre nommé dom Bernard et qui avait été chapelain de Caylus, sous le dernier seigneur de ce nom.

» Une fois passée la frontière, nous laissâmes Françoise et Jean-Marie dans un petit village au bord de la Clarabida. Nos quatre espadins étaient restés de l'autre côté des Pyrénées. Nous nous dirigeâmes seuls, Henri et moi, à cheval, vers la bizarre éminence qu'on appelle dans le pays *le Hachaz*, et qui sert de base à la noire forteresse.

» C'était par une matinée de février, froide, triste, mais sans brume. Les sommets neigeux que nous avions traversés la veille détachaient à l'horizon sur le ciel sombre l'éclatante dentelle de leurs crêtes à l'Orient, un soleil pâle brillait et blanchissait encore les pics couverts de frimas.

» Le vent venait de l'ouest et amenait lentement les grands nuages, suspendus comme un terne rideau derrière la chaîne des Pyrénées.

» Nous voyions se dresser devant nous, repoussé par le ciel blafard de l'est et debout sur son piédestal géant, ce noir colosse de granit : le château de Caylus-Tarride.

» On chercherait longtemps avant de trouver un édifice qui parle plus éloquemment des lugubres grandeurs du passé.

» Il était là comme une sentinelle, ce manoir assassin et pillard ; il guettait le voyageur passant dans la vallée. Les fauconneaux muets et les meurtrières silencieuses avaient alors une voix ; les chênes ne croissaient pas dans les murs crevassés ; les remparts n'avaient point ce glacial manteau de lierre mouillé ; les tourelles montraient leurs menaçants créneaux, cachés aujourd'hui par cette couronne rougeâtre ou dorée que leur font les giroflées et les énormes touffes de gueules-de-loup.

» Rien qu'à le voir, l'esprit s'ouvre à mille pensées mélancoliques ou terribles. C'est grand, c'est effrayant. Là dedans, personne n'a jamais dû être heureux.

» Aussi le pays est plein de légendes noires comme de l'encre.

» A lui tout seul, le dernier seigneur, qu'on appelait Caylus-Verrous, a tué ses deux femmes, sa fille, son gendre, etc.

» Les autres, ses ancêtres, avaient fait de leur mieux avant lui.

» Nous arrivâmes au plateau du Hachaz par une route étroite et tortueuse qui autrefois aboutissait au pont-levis. Il n'y a plus de pont-levis. On voit seulement les débris d'une passerelle en bois dont les poutres vermoulues pendent dans le fossé.

» A la tête du pont est une petite vierge dans sa niche.

» Le château de Caylus est maintenant inhabité. Il a pour gardien un vieillard grondeur et d'abord repoussant, qui est à demi-sourd et tout à fait aveugle. Il nous dit que le maître actuel n'y était pas venu depuis seize ans.

» C'est le prince Philippe de Gonzague. — Remarquez-vous, ma mère, comme ce nom semble me poursuivre depuis quelque temps ?

» Le vieillard apprit à Henri que dom Bernard, l'ancien chapelain de Caylus, était mort depuis plusieurs années. Il ne voulut point nous laisser voir l'intérieur du château.

» Je pensais que nous allions retourner dans la vallée : il n'en fut rien. — Et je dus bientôt m'apercevoir que ce lieu rappelait à mon ami quelque tragique et lointain souvenir.

» Nous nous rendîmes pour déjeuner au ha-

meau de Tarrides, dont les dernières maisons touchent presque les douves du manoir. La maison la plus proche des douves et de cette ruine de pont dont je vous ai parlé était justement une auberge.

» Nous nous assîmes sur deux escabelles devant une pauvre table en bois de hêtre, et une femme de quarante à quarante-cinq ans vint nous servir.

» Henri la regarda attentivement :

» — Bonne femme, lui dit-il tout à coup, vous étiez déjà ici la nuit du meurtre?

» Elle laissa tomber un broc de vin qu'elle tenait à la main. Puis, fixant sur Henri son œil plein de défiance :

» — Oh ! oh ! fit-elle ; pour en parler, vous, est-ce que vous y étiez?

» J'avais froid dans les veines, mais une curiosité invincible me tenait. Que s'était-il donc passé en ce lieu ?

» — Peut-être, répliqua Henri; mais cela ne vous importe point, bonne femme... Il y a des choses que je veux savoir...je payerai pour cela.

» Elle ramassa son broc en grommelant :

» — Nous fermâmes nos portes à double tour et les volets de nos croisées... Le mieux est de ne rien voir dans ces affaires-là.

» — Combien trouva-t-on de morts dans le fossé, le lendemain? demanda Henri.

» — Sept, en comptant le jeune seigneur.

» — Et la justice vint-elle?

» — Le bailli d'Angelis... et le lieutenant criminel de Tarbes... et d'autres... oui, oui; la justice vint... la justice vient toujours assez, mais elle s'en retourne... On dit que notre monsieur avait eu raison... A cause de cette petite fenêtre-là qu'on avait trouvée ouverte...

» Elle montra du doigt une fenêtre basse, percée dans la douve même, sous l'assise chancelante du pont.

» Je compris que les gens de justice accusèrent le jeune seigneur défunt d'avoir voulu s'introduire dans le château par cette voie. — Mais pourquoi?

» La vieille femme répondit elle-même à cette question que je m'adressais.

» — Et parce que, acheva-t-elle, notre jeune demoiselle était riche.

» C'était toute une lamentable histoire racontée en quelques paroles.

» Cette fenêtre basse me fascinait. Je n'en pouvais détacher les yeux. — Là, sans doute, s'étaient donnés les rendez-vous d'amour.

» Je repoussai l'assiette de bois qu'on avait

placée devant moi. Henri fit de même. Il paya notre repas et nous sortîmes de l'auberge. — Devant la porte passait un chemin qui conduisait dans les douves. Nous prîmes ce chemin.

» La bonne femme nous suivait.

» — Ce fut là, dit-elle en montrant le poteau qui faisait une des assises du pont du côté du rempart, — ce fut là que le jeune seigneur déposa son enfant.

» — Oh ! m'écriai-je, il y avait un enfant !

» Le regard qu'Henri tourna vers moi fut étrange, et je ne puis encore le définir. Parfois, mes paroles les plus simples lui causaient ainsi des émotions soudaines et qui me paraissaient n'avoir point de motif.

» Cela donnait carrière à mon imagination. Je passais ma vie à chercher en vain le mot de toutes ces énigmes qui étaient autour de moi.

» Ma mère, on se moque volontiers des pauvres orphelines qui voient partout un indice de leur naissance. Moi, je vois dans cet instinct quelque chose de providentiel et de souverainement touchant. Eh bien ! oui ! notre rôle est de chercher sans cesse, de ne nous point lasser dans notre tâche difficile et ingrate. Si l'obstacle que nous avons soulevé à demi retombe et nous terrasse, nous nous redressons plus vaillants,

jusqu'à l'heure où le désespoir nous prend. — Cette heure-là, c'est la mort.

» Que d'espoirs, avant que cette heure n'arrive! que de chimères! que de déceptions!

» Le regard d'Henri semblait me dire : — L'enfant, Aurore, c'était vous.

» Mon cœur battit, et ce fut avec d'autres yeux que je regardai le vieux manoir.

» Mais tout de suite après, Henri demanda :

» — Qu'est devenu l'enfant ?

» Et la bonne femme répondit :

» — Il est mort!...

VI

— En mettant le couvert. —

« Le fond des douves était une prairie. — Du point où nous étions, au delà de l'arche brisée du pont de bois, on voyait s'abaisser la lèvre du fossé qui découvrait le petit village de Tarrides et les premières futaies de la forêt d'Ens. — A droite, pardessus le rempart, la vieille chapelle de Coghes montrait sa flèche aiguë et dentelée.

» Henri promenait sur ce paysage un long et mélancolique regard.

» Il semblait parfois s'orienter, son épée qu'il tenait à la main comme une canne, traçait des

lignes dans l'herbe. — Sa bouche remuait comme s'il se fût parlé à lui-même.

» Il désigna enfin du doigt l'endroit où j'étais debout et s'écria :

» — C'est là... Ce doit être là !

» — Oui, dit la bonne femme. C'est là que nous trouvâmes étendu le corps du jeune seigneur.

» Je me reculai en frissonnant de la tête aux pieds.

» Henri demanda :

» — Que fit-on du corps ?

» — J'ai ouï dire qu'on l'emmena à Paris pour être enterré au cimetière Saint-Magloire.

» — Oui, pensa tout haut Henri ; — Saint-Magloire était fief de Lorraine...

» Ainsi, ma mère, le pauvre jeune seigneur, mis à mort dans cette terrible nuit, était de la noble maison de Lorraine.

» Henri avait la tête penchée sur sa poitrine. Il rêvait. — De temps en temps, je voyais qu'il me regardait à la dérobée.

» Il essaya de monter le petit escalier placé à la tête du pont, mais les marches vermoulues cédèrent sous ses pieds. — Il revint vers le rempart, et du pommeau de son épée, il éprouva les contrevents de la fenêtre basse.

» La bonne femme qui le suivait comme un cicérone dit :

» — C'est solide et doublé de fer... On n'a pas ouvert la fenêtre depuis le jour où les magistrats vinrent.

» — Et qu'entendîtes-vous cette nuit-là, bonne femme, demanda Henri, à travers vos volets fermés?

» — Ah ! Seigneur Dieu ! mon gentilhomme, tous les démons semblaient déchaînés sous le rempart... Nous ne pûmes fermer l'œil... Les brigands étaient venus boire chez nous dans la journée : j'avais dit en me couchant : Que Dieu prenne en sa garde ceux qui ne verront point demain se lever le soleil... Nous entendîmes un grand bruit de fer, des cris, des blasphèmes... et des voix mâles qui disaient de temps en temps : J'y suis ! j'y suis !...

» Un monde de pensées s'agitait en moi, ma mère ; je connaissais ce mot ou cette devise. — Dès mon enfance je l'avais entendue sortir de la bouche d'Henri, et je l'avais retrouvé, traduit en langue latine, sur les sceaux qui fermaient cette mystérieuse enveloppe que mon ami conservait comme un trésor.

» Henri avait été mêlé à tout ce drame. Comment?

» Lui seul eût pu me le dire...

» ... Le soleil descendait à l'horizon quand nous reprîmes le chemin de la vallée. J'avais le cœur serré. Je me retournai bien des fois pour voir encore le sombre géant de granit, debout sur son énorme base.

» Cette nuit, je vis des fantômes : une femme en deuil, portant un petit enfant dans ses bras et penchée au-dessus d'un pâle jeune homme qui avait le flanc ouvert.

» Était-ce vous, ma mère?...

» Le lendemain, sur le pont du navire qui devait nous porter à travers l'Océan et la Manche jusqu'aux rivages de la Flandre, Henri me dit :

» — Bientôt, vous saurez tout, Aurore... Fasse Dieu que vous en soyez plus heureuse!

» Sa voix était triste en disant cela.

» Se pourrait-il que le malheur me vînt avec la connaissance de ma famille?

» Dût-ce être la vérité, je veux vous connaître, ma mère!...

» ... Nous débarquâmes à Ostende. — A Bruxelles, Henri reçut une large missive, cachetée aux armes de France. — Le lendemain, nous partîmes pour Paris.

» Il faisait noir déjà quand nous franchîmes l'arc de triomphe qui borne la route de Flandre

où commence la grande ville. J'étais en chaise avec Françoise. Henri chevauchait au-devant de nous. — Je me recueillais en moi-même, ma mère. — Quelque chose me disait : Elle est là !

» Vous êtes à Paris, ma mère, j'en suis sûre. Je reconnais l'air que vous respirez.

» Nous descendîmes une longue rue, bordée de maisons hautes et grises ; puis nous entrâmes dans une ruelle étroite qui nous conduisit au devant d'une église qu'un cimetière entourait.

» J'ai su depuis que c'était l'église et le cimetière Saint-Magloire.

» En face s'élevait un grand hôtel d'aspect fier et seigneurial.

» Henri mit pied à terre et vint m'offrir la main pour descendre. — Nous entrâmes dans le cimetière. — Au revers de l'église, un espace, clos par une simple grille de bois, contient une rotonde ouverte où se voient plusieurs tombes monumentales à travers les arcades.

» Nous franchîmes la grille de bois.

» Une lampe, pendue à la voûte, éclairait faiblement la rotonde.

» Henri s'arrêta devant un mausolée de marbre sur lequel était sculptée l'image d'un jeune homme. — Henri mit un long baiser au front de la statue.

» Je l'entendis qui disait, avec des larmes dans la voix :

» — Frère, me voici... Dieu m'est témoin que j'ai accompli ma promesse de mon mieux.

» Un bruit léger se fit derrière nous ; je me retournai. La vieille Françoise Berrichon et Jean-Marie son petit-fils étaient agenouillés dans l'herbe de l'autre côté de la grille de bois.

» Henri s'était aussi agenouillé. — Il pria silencieusement et longtemps.

» En se relevant, il me dit :

» — Baisez cette image, Aurore.

» J'obéis et je demandai pourquoi.

» Sa bouche s'ouvrit pour me répondre. — Puis il hésita. — Puis il dit enfin :

« — Parce que c'était un noble cœur, ma fille, et parce que je l'aimais.

» Je mis un second baiser au front glacé de la statue. — Henri me remercia en posant ma main contre son cœur.

» Comme il aime, quand il aime, ma mère ! — Peut-être est-il écrit qu'il ne doit pas m'aimer !

» Quelques minutes après, nous étions dans la maison où j'achève de vous écrire ces lignes, ma mère chérie. — Henri l'avait fait retenir d'avance. — Depuis que j'en ai franchi le seuil, je ne l'ai plus quittée.

» Je suis là, plus seule que jamais, car Henri a plus d'affaires à Paris qu'ailleurs. — C'est à peine si je le vois aux heures des repas.

» Il m'est défendu de sortir. Je dois prendre des précautions pour me mettre à la croisée.

» Ah ! s'il était jaloux, ma mère ! comme je serais heureuse de lui obéir, de me voiler, de me cacher, de me garder toute à lui. — Mais je me souviens de la phrase de Madrid :

» — Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous !

» Ce n'est pas pour moi, ma mère. — On est jaloux seulement de celle qu'on aime !...

» Je suis seule ! A travers mes rideaux baissés, je vois la foule affairée et bruyante. Tous ces gens sont libres.

» Je vois les maisons de l'autre côté de la rue. A chaque étage il y a une famille : des jeunes femmes qui ont de beaux enfants souriants. Elles sont heureuses.

» Je vois encore les fenêtres du Palais-Royal, bien souvent éclairées le soir pour les nobles fêtes du Régent.

» Les dames de la cour passent dans leurs chaises avec de beaux cavaliers aux portières.

» J'entends la musique des danses.

» Parfois mes nuits n'ont point de sommeil...

» Mais si seulement il me fait une caresse,

s'il lui échappe une douce parole, j'oublie tout cela, ma mère, et je suis heureuse...

» J'ai l'air de me plaindre. N'allez pas croire, ma mère, qu'il me manque quelque chose. — Henri me comble toujours de bontés et de prévenances. S'il est froid avec moi depuis longtemps, peut-on lui en faire un crime?...

» Tenez, ma mère, une idée m'est venue parfois. J'ai pensé, car je connais les chevaleresques délicatesses de son cœur, j'ai pensé que ma race était au-dessus de la sienne, ma fortune aussi peut-être. Cela l'éloigne de moi. Il a peur de m'aimer.

» Oh! si j'étais sûre de cela! comme je renoncerais à ma fortune! comme je foulerais aux pieds ma noblesse!

» Que sont donc les avantages de la naissance auprès des joies du cœur? Est-ce que je vous aimerais moins, ma mère, si vous étiez une pauvre femme...?

» Il y a deux jours, le bossu vint le voir. — Mais je ne vous ai pas parlé encore de ce gnome mystérieux, le seul être qui ait entrée dans notre solitude.

» Le bossu vient chez nous à toute heure, c'est-à-dire chez Henri, dans l'appartement du premier étage. On le voit entrer et sortir : les gens

du quartier le regardent un peu comme un lutin.

» Jamais on n'a vu Henri et lui ensemble, et ils ne se quittent pas.

» Tel est le mot des commères de la rue du Chantre.

» Par le fait, jamais liaison ne fut plus bizarre et plus mystérieuse. Nous-mêmes, j'entends Françoise, Jean-Marie et moi, nous n'avons jamais aperçu réunis ces deux inséparables. Ils restent enfermés des journées entières dans la chambre du haut; puis l'un d'eux sort, tandis que l'autre reste à la garde de je ne sais quel trésor inconnu.

» Cela dure depuis quinze grands jours que nous sommes arrivés, et, malgré les promesses d'Henri, je n'en sais pas plus qu'à la première heure.

» Je voulais donc vous dire : le bossu vint voir Henri l'autre soir; il ne ressortit point. Toute la nuit, ils restèrent enfermés ensemble. Le lendemain Henri était plus triste. En déjeunant, la conversation tomba sur les grands seigneurs et les grandes dames. Henri dit avec une amertume profonde :

» — Ceux qui sont placés trop haut ont le vertige. Il ne faut pas compter sur la reconnaissance des princes... Et d'ailleurs, s'interrompit-il en baissant les yeux, quel service peut-on payer avec

cette monnaie odieuse : la reconnaissance?... Si la grande dame pour qui j'aurais risqué mon honneur et ma vie ne pouvait pas m'aimer,... parce qu'elle serait en haut et moi en bas,... je m'en irais si loin que je ne saurais même pas si elle m'insulte de sa reconnaissance!

» Ma mère, je suis sûre que le bossu lui avait parlé de vous.

» Oh! c'est que c'est bien vrai! Il a risqué pour votre fille son honneur et sa vie. Il a fait plus, beaucoup plus : il a donné à votre fille dix-huit années de sa fière jeunesse.

» Avec quoi payer cette largesse inouïe?

» Ma mère! ma mère! comme il se trompe, n'est-ce pas? Comme vous l'aimerez! comme vous me mépriseriez, si tout mon cœur, sauf la part qui est à vous, n'était pas à lui!

» Je n'osai dire cela, parce que, en sa présence, quelque chose me retient souvent de parler. Je sens que je redeviens timide, autrement, mais bien plus qu'au temps de mon enfance.

» Mon Dieu! il y a des choses impossibles. Henri, mon sauveur, mon père, mon bienfaiteur! Henri, craindre ma mère!

» Mais ce ne serait pas de l'ingratitude, cela, ce serait de l'infamie! Mais je suis à lui; mon corps et mon âme : il m'a sauvée; il m'a faite.

Sans lui, que serais-je? Un peu de poussière au fond d'une pauvre petite tombe...

» Et quelle mère, fût-elle duchesse, cousine du roi, quelle mère ne serait donc orgueilleuse d'avoir pour gendre le chevalier Henri de Lagardère, le plus beau, le plus brave, le plus généreux, le plus loyal des hommes?

» Certes, je ne suis qu'une pauvre enfant, je ne puis pas juger les grands de la terre ; je ne les connais pas, mais s'il y avait parmi ces grands seigneurs et ces grandes dames un cœur assez perdu, une âme assez pervertie pour me dire à moi, Aurore : — Oublie Henri, ton ami...

» Tenez, ma mère, cela me rend folle. Une idée extravagante vient de me donner la sueur froide ; je me suis dit : Si ma mère...

» Mais Dieu me garde d'exprimer cela par des paroles ! Je croirais blasphémer.

» Oh! non; vous êtes telle que je vous ai rêvée et adorée, ma mère. J'aurais de vous des baisers et puis des sourires. Quel que soit le grand nom que le ciel vous ait donné, vous avez quelque chose de meilleur que votre nom : c'est votre cœur. La pensée que j'ai eue vous outrage, et je me mets à vos genoux pour obtenir mon pardon.

» Tenez, le jour me manque : je quitte la plume et je ferme les yeux pour voir votre doux

visage dans mon rêve. Venez, mère bien-aimée, venez... »

C'étaient là les dernières paroles du manuscrit d'Aurore.

Ces pages, sa meilleure compagnie, elle les aimait. En les renfermant dans sa cassette, elle leur dit : — A demain !

La nuit était tout à fait venue. Les maisons s'éclairaient de l'autre côté de la rue Saint-Honoré.

La porte s'ouvrit bien doucement, et la figure simplette de Jean-Marie Berrichon se détacha en noir sur le lambris plus clair de la pièce voisine où il y avait une lampe.

Jean-Marie était le fils de ce page mignon que nous vîmes, aux premiers chapitres de cette histoire, apporter la lettre de Nevers au chevalier de Lagardère.

Le page était mort soldat ; sa vieille mère n'avait plus qu'un petit-fils.

— Notre demoiselle, dit Jean-Marie, grand'-maman demande comme ça s'il faut mettre le couvert ici ou dans la salle?

— Quelle heure est-il donc? fit Aurore, éveillée en sursaut.

— L'heure du souper, notre demoiselle, répondit Berrichon.

— Comme il tarde! répéta Aurore.

Puis elle ajouta :

— Mets le couvert ici.

— Je veux bien, notre demoiselle.

Berrichon apporta la lampe qu'il posa sur la cheminée.

Au fond de la cuisine, qui était au bout de la salle, la voix mâle de la vieille Françoise s'éleva :

— Les rideaux ne sont pas bien fermés, petiot, dit-elle, rapproche-les !

Berrichon haussa légèrement les épaules tout en se hâtant d'obéir.

— Ma parole, grommela-t-il, on dirait que nous avons peur des galères !

Berrichon était un peu dans la position d'Aurore. Il ignorait tout et avait grande envie de savoir.

— Tu es sûr qu'il n'est pas rentré par l'escalier ? demanda la jeune fille.

— Sûr ! répéta Jean-Marie ; est-ce qu'on est jamais sûr de rien chez nous ?... J'ai vu entrer le bossu sur le tard... j'ai été écouter...

— Tu as eu tort, interrompit Aurore sévèrement.

— Histoire de savoir si maître Louis était rarrivé... Quant à être curieux, pas de ça !

— Et tu n'as rien entendu?

— Rien de rien !

Il étendait la nappe sur la table.

— Où peut-il être allé?... se demandait cependant Aurore.

— Ah ! dame, fit Berrichon ; n'y a que le bossu pour savoir ça, notre demoiselle... Et c'est ben drôle tout de même de voir un homme si droit que M. le chevalier... je veux dire maître Louis... fréquenter un bancroche, tortu comme un tire-bouchon !... Nous autres, nous n'y voyons que du feu, c'est certain... Il va, il vient par sa porte de derrière.

— N'est-il pas le maître? interrompit encore la jeune fille.

— Pour ça, il est le maître, répliqua Berrichon ; le maître d'entrer, le maître de sortir, le maître de se renfermer avec son singe... et il ne s'en gêne pas, non !... N'empêche que les voisines jasent pas mal, notre demoiselle.

— Vous causez trop avec les voisines, Berrichon ! dit Aurore.

— Moi ! se récria l'enfant ; ah ! seigneur de Dieu ! si on peut dire !... Alors je suis un bavard, pas vrai? merci !... Dis donc, grand'mère, s'écria-t-il en mettant sa blonde tête à la porte, voilà que je suis un bavard !...

— Je sais ça depuis longtemps, petiot, repartit la brave femme ; et un paresseux aussi !

Berrichon se croisa les bras sur la poitrine.

— Bon ! fit-il ; ah ! dame, voilà qui est bon !... Alors faut me pendre, si j'ai tous les vices !... ce sera plus tôt fait !... Moi qui jamais, au grand jamais, ne dis mot à personne... En passant ; j'écoute le monde, voilà tout... est-ce un péché ?... et je vous promets qu'ils en disent !... mais pour me mêler à la conversation de tous ces échopiers, fi donc ! je tiens mon rang.

Il plaça deux assiettes en face l'une de l'autre.

— Quoique ça , reprit-il plus bas, qu'on ait bien de la peine à s'empêcher... quand tout le monde vous fait des questions...

— On t'a donc fait des questions, Jean-Marie ?

— En masse, notre demoiselle.

— Quelles questions ?

— Des questions bien embarrassantes, allez !...

— Mais enfin, dit Aurore avec impatience, — que t'a-t-on demandé ?

Berrichon se mit à rire d'un air innocent :

— On m'a demandé tout, répliqua-t-il ; — ce que nous sommes, ce que nous faisons, d'où nous venons, où nous allons... votre âge... l'âge de monsieur le chevalier, — je veux dire

maître Louis, — si nous sommes Français... si nous sommes catholiques... si nous comptons nous établir ici... si nous nous déplaisions dans l'endroit que nous avons quitté... si vous faites maigre le vendredi et le samedi, — vous, mademoiselle... si votre confesseur est à Saint-Eustache ou à Saint-Germain l'Auxerrois...

Il reprit haleine, et continua tout d'un trait :

— Et ci et l'autre... patati, patata... pourquoi nous sommes venus demeurer justement rue du Chantre au lieu d'aller loger ailleurs, — pourquoi vous ne sortez jamais (et à ce sujet, madame Moyneret, la sage-femme, a parié avec la Guichard que vous n'aviez qu'une jambe de bonne)... Pourquoi maître Louis sort si souvent... Pourquoi le bossu... Ah ! s'interrompit-il, — c'est le bossu qui les intrigue !... La mère Balahault dit qu'il a l'air d'un quelqu'un qui a commerce avec le mauvais...

— Et tu te mêles à tous ces cancans, toi Berrichon ! fit Aurore.

— C'est ce qui vous trompe, notre demoiselle. — N'y en a pas comme moi pour savoir garder son quant-à-soi... mais faut les entendre !... les femmes surtout... ah ! Dieu de Dieu ! les femmes ! n'y a pas à dire ! je ne peux pas mettre tant seulement les pieds dans la rue

sans avoir les oreilles toutes chaudes... Ho! Berrichon! chérubin du bon Dieu! me crie la regrattière d'en face, — viens ça, que je te fasse goûter de mon mou... Elle en a du bon, notre demoiselle!... Tiens! tiens! fait la grosse gargotière, il humerait bien un bouillon, cet ange-là!... Et la beurrière! et la qui raccommode les vieilles fourrures!... et jusqu'à la femme du procureur, quoi!... Moi, je passe fier comme un valet d'apothicaire. — La Guichard et la Moyneret, la Balahault, la regrattière d'en face, et la qui rafistole les fourrures et les autres y perdent leurs peines. Ça ne les corrige pas... Écoutez voir comme elles font, notre demoiselle! s'interrompit-il; — ça va vous amuser... Voilà la Balahault, une maigre et noire avec des lunettes sur le nez : — Elle est tout de même mignonnette et bien tournée, cette enfant-là... c'est de vous qu'elle parle... ça a vingt ans, pas vrai, l'amour? — Je ne sais pas!

Pour répondre cela, Berrichon prit sa grosse voix.

Puis en fausset :

— Pour mignonnette, elle est mignonnette!... (Voilà la Moyneret qui dégoise) et l'on ne dirait pas que c'est la nièce d'un simple forgeron... au fait, est-elle sa nièce, mon poulet?

— Non ! fit Berrichon en basse-taille.

Berrichon ténor poursuivait :

— Sa fille, alors, bien sûr? pas vrai, Minet ?

— Non !

Et j'essaye de passer, notre demoiselle... mais je t'en souhaite ! elles se mettent en cercle autour de moi... la Guichard, la Durand, la Morin, la Bertrand...

— Mais si ce n'est pas sa fille, qu'elles font, — c'est donc sa femme, alors?

— Non !

— Sa petite sœur?

— Non !

— Comment! comment! — ce n'est ni sa femme, ni sa sœur, ni sa fille, ni sa nièce?... C'est donc une orpheline qu'il a recueillie?... une enfant élevée par charité...

— Non! non! non! non! cria Berrichon à tue-tête.

Aurore mit sa belle main blanche sur son bras :

— Tu as eu tort, Berrichon, dit-elle d'une voix douce et triste ; — tu as menti... je suis une enfant qu'il a recueillie... je suis une orpheline élevée par charité...

— Par exemple !... voulut se récrier Jean-Marie.

— La prochaine fois qu'ils t'interrogeront, poursuivit Aurore, — tu leur répondras cela... je n'ai point honte... Pourquoi cacher les bienfaits de mon ami?

— Mais, notre demoiselle...

— Ne suis-je pas une pauvre fille abandonnée? continuait Aurore en rêvant, — sans lui, sans ses bienfaits...

— Pour le coup, s'écria Berrichon, — si maître Louis, comme il faut l'appeler, entendait cela, il se mettrait dans une belle colère!... De la charité!... des bienfaits!... fi donc! notre demoiselle!

— Plût à Dieu qu'on ne prononçât pas d'autres paroles en parlant de lui et de moi! murmura la jeune fille, dont le beau front pâle prit des nuances rosées.

Berrichon se rapprocha vivement.

— Vous savez donc...? balbutia-t-il.

— Quoi? demanda Aurore tremblante.

— Dame! notre demoiselle...

— Parle, Berrichon, je le veux!

Et comme l'enfant hésitait, elle se dressa impérieuse et dit :

— Je t'ai ordonné de parler... j'attends!

Berrichon baissa les yeux, tortillant avec embarras la serviette qu'il tenait à la main.

— Quoi donc! fit-il, — c'est des cancans... rien que des cancans!... Elles disent comme ça : Nous savions bien! Il est trop jeune pour être son père... Puisqu'il prend tant de précautions, il n'est pas son mari...

— Achève! dit Aurore dont le front livide était mouillé de sueur.

— Dame! notre demoiselle, — quand on n'est ni le père, ni le frère, ni le mari...

Aurore se couvrit le visage de ses mains.

VII

— Maître Louis. —

Berrichon se repentait amèrement déjà de ce qu'il avait dit. — Il regardait avec effroi la poitrine d'Aurore, soulevée par les sanglots, et il pensait :

— S'il allait entrer à ce moment !

Aurore avait la tête baissée, ses beaux cheveux tombaient par masses sur ses mains, au travers desquelles les larmes coulaient.

Quand elle se redressa, ses yeux étaient baignés, mais le rouge était revenu à ses joues.

— Quand on n'est ni le père, ni le frère, ni

le mari d'une pauvre enfant abandonnée, prononça-t-elle lentement, — et qu'on s'appelle Henri de Lagardère... on est son ami... on est son sauveur et son bienfaiteur. Oh! s'écria-t-elle en joignant ses mains qu'elle leva vers le ciel, — leurs calomnies mêmes me montrent combien il est au-dessus des autres hommes!... Puisqu'on le soupçonne, c'est que les autres font ce qu'il n'a pas fait... Je l'aimais bien... ils seront cause que je l'adorerai comme un Dieu!...

— C'est ça, notre demoiselle! fit Berrichon; — adorez-le, rien que pour les faire enrager!

— Henri! murmurait la jeune fille; — le seul être au monde qui m'ait protégée et qui m'ait aimée.

— Oh! pour vous aimer, s'écria Berrichon qui revenait à son couvert trop longtemps négligé, — ça va bien!... c'est moi qui vous le dis... Tous les matins, nous voyons ça, nous deux grand'maman... — Comment a-t-elle passé la nuit? son sommeil a-t-il été tranquille? Lui avez-vous bien tenu compagnie hier? Est-elle triste? Souhaite-t-elle quelque chose?... Et quand nous avons pu surprendre un de vos désirs, il est si content, si heureux!... Ah! dame! pour vous aimer, ça y est!

— Oui, fit Aurore en se parlant à elle-même; — il est bon... il m'aime comme sa fille...

— Et encore autrement, glissa Berrichon d'un air malin.

Aurore secoua la tête. Aborder ce sujet était un si grand besoin de son cœur, qu'elle ne réfléchissait ni à l'âge ni à la condition de son interlocuteur.

Jean-Marie Berrichon, en train de mettre son couvert, passait à l'état de confident.

— Je suis seule, dit-elle, — seule et triste toujours.....

— Bah! riposta l'enfant, — notre demoiselle... dès qu'il sera rentré, vous retrouverez votre sourire.

— La nuit est venue, poursuivait Aurore,— et je l'attends toujours... et cela est ainsi chaque soir, depuis que nous sommes dans ce Paris.....

— Ah! dame! fit Berrichon, — c'est l'effet de la capitale... Là! voilà mon couvert mis et un peu bien... Le souper est-il prêt, la mère?

— Depuis une heure au moins, répondit le viril organe de Françoise au fond de la cuisine.

Berrichon se gratta l'oreille.

— Il y a pourtant gros à parier qu'il est là-haut, fit-il, — avec son diable de bossu... et ça

m'ennuie de voir que notre demoiselle se fait comme ça de la peine... Si j'osais...

Il avait traversé la salle basse. Son pied toucha la première marche de l'escalier qui conduisait à l'appartement de maître Louis.

« C'est défendu, pensa-t-il; je n'aimerais pas à voir monsieur le chevalier en colère comme l'autre fois... Dieu de Dieu !... »

— Ah çà ! — notre demoiselle, reprit-il en se rapprochant, — pourquoi donc qu'il se cache tout de même?... Ça fait jaser... Moi, d'abord, je sais que je jaserais si j'étais à la place des voisins... et pourtant, certes, je ne suis pas bavard... je dirais comme les autres : C'est un conspirateur... ou bien : C'est un sorcier !

— Ils disent donc cela? demanda Aurore.

Au lieu de répondre, Berrichon se mit à rire.

— Ah ! seigneur Dieu ! s'écria-t-il, — s'ils savaient comme moi ce qu'il y a là-haut !... Un lit, un bahut, deux chaises, une épée pendue au mur... voilà tout le mobilier ! — Par exemple, s'interrompit-il, — dans la pièce fermée, je ne sais pas,... je n'ai vu qu'une chose...

— Quoi donc? interrompit Aurore vivement.

— Oh ! fit Berrichon, — pas la mer à boire !... c'était un soir qu'il avait oublié de mettre la

petite plaque qui bouche la serrure par derrière.., vous savez?...

— Je sais... mais osas-tu bien regarder par le trou !

— Mon Dieu! notre demoiselle, je n'y mis point de malice, allez !... j'étais monté pour l'appeler, de votre part... le trou brillait... j'y mis mon œil.

— Et que vis-tu?

— Je vous dis : pas le Pérou!... le bossu n'était pas là... il n'y avait que maître Louis, assis devant une table... sur la table était une cassette... une petite cassette qui ne le quitte jamais en voyage... j'avais toujours eu envie de savoir ce qu'elle renfermait... Ma foi, il y tiendrait encore pas mal de quadruples pistoles!... mais ce ne sont pas des pistoles que maître Louis met dans sa cassette... c'est un paquet de paperasses... comme qui dirait une grande lettre carrée, avec trois cachets de cire rouge qui pendent, larges chacun comme un écu de six livres.

Aurore reconnaissait cette description. Elle garda le silence.

— Voilà, reprit Berrichon, et ce paquet-là faillit me coûter gros... Il paraît que j'avais fait du bruit, quoique je sois adroit de mes pieds. Il

vint ouvrir la porte. Je n'eus que le temps de me jeter en bas de l'escalier... et je tombai sur mes reins... que ça me fait encore mal quand j'y touche... on ne m'y reprendra plus...

— Mais vous, notre demoiselle, s'interrompit-il, vous à qui tout est permis... vous qui ne pouvez rien craindre... je vas vous dire, j'aimerais bien qu'on soupe un peu de bonne heure pour aller voir entrer un peu le monde au bal du Palais-Royal... si vous montiez... si vous alliez l'appeler un petit peu avec votre voix si douce...?

Aurore ne répondit point.

—Avez-vous vu, continua Berrichon qui n'était pas bavard, avez-vous vu passer toute la journée les voitures de fleurs et de feuillage, les fourgons de lampions, les pâtisseries et les liqueurs?

Il passa le bout de sa langue gourmande sur ses lèvres.

— Ça sera beau! s'écria-t-il; ah! si j'étais seulement là dedans, comme je m'en donnerais!

— Va aider ta grand'mère, Berrichon, dit Aurore.

— Pauvre petite demoiselle! pensa-t-il en se retirant; elle meurt d'envie d'aller danser!

La tête pensive d'Aurore s'inclinait sur sa

main. Elle ne songeait guère au bal ni à la danse.

Elle se disait à elle-même :

— L'appeler? à quoi bon l'appeler? Il n'y est pas, j'en suis sûre... chaque jour ses absences se prolongent davantage.

— J'ai peur! s'interrompit-elle en frissonnant; oui, j'ai peur, quand je réfléchis à tout cela! ce mystère m'épouvante... Il me défend de sortir, de voir, de recevoir personne... il cache son nom; il dissimule ses démarches..... Tout cela, je le comprends bien, c'est le danger d'autrefois qui est revenu... c'est l'éternelle menace autour de nous... la guerre sourde des assassins.

» Qui sont-ils, les assassins? fit-elle après un silence; ils sont puissants; ils l'ont prouvé... ce sont ses ennemis implacables... ou plutôt les miens... c'est parce qu'il me défend qu'ils en veulent à sa vie!

» Et il ne me dit rien! s'écria-t-elle; jamais rien!... comme si mon cœur ne devait pas tout deviner!... comme s'il était possible de fermer les yeux qui aiment!... Il entre, il reçoit mon baiser, il s'assied, il fait tout ce qu'il peut pour sourire... il ne voit pas que son âme est devant moi toute nue!... que d'un regard je sais lire

dans ses yeux son triomphe ou sa défaite !... Il se défie de moi !... Il ne veut pas que je sache l'effort qu'il fait, le combat qu'il livre... il ne comprend donc pas, mon Dieu ! qu'il me faut mille fois plus de courage pour dévorer mes pleurs qu'il ne m'en faudrait pour partager sa tâche et combattre à ses côtés !... »

Un bruit se fit dans la salle basse, un bruit bien connu sans doute, car elle se leva tout à coup radieuse.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour laisser passer un petit cri de joie.

Ce bruit, c'était une porte qui s'ouvrait au haut de l'escalier intérieur.

Oh ! que Berrichon avait bien raison ! sur ce délicieux visage de vierge, vous n'eussiez retrouvé en ce moment aucune trace de larmes, aucun reflet de tristesse.

Tout était sourire. Le sein battait, mais de plaisir. Le corps affaissé se relevait gracieux et souple. C'était cette chère fleur de nos parterres que la nuit froide penche, demi-flétrie sur sa tige, et qui s'épanouit, plus fraîche et plus parfumée au premier baiser du soleil !

Aurore se leva et s'élança vers son miroir. En ce moment elle avait peur de n'être pas assez belle.

Elle maudissait les larmes qui battent les yeux et qui éteignent le feu diamanté des prunelles.

Deux fois par jour ainsi, elle était coquette.

Mais son miroir lui dit que son inquiétude était vaine. Son miroir lui renvoya un sourire si jeune, si tendre, si charmant, qu'elle remercia Dieu dans son cœur.

Maître Louis descendait l'escalier. En bas des degrés, Berrichon tenait une lampe et l'éclairait.

Maître Louis, quel que fût son âge, était un jeune homme. Ses cheveux blonds, légers et bouclés jouaient autour d'un front pur comme celui d'un adolescent. Ses tempes, larges et pleines, n'avaient point subi l'injure du ciel espagnol : c'était un Gaulois, un homme d'ivoire, et il fallait le mâle dessin de ses traits pour corriger ce que cette carnation avait d'un peu efféminé.

Mais ses yeux de feu, sous la ligne fière de ses sourcils, son nez droit, arrêté vivement, sa bouche dont les lèvres semblaient sculptées dans le bronze et qu'ombrageait une fine moustache, retroussée légèrement, son menton à la courbe puissante, donnaient à sa tête un admirable caractère de résolution et de force.

Son costume entier, chausses, soubreveste et pourpoint, était de velours noir avec des boutons de jais uni. Il avait la tête nue et ne portait point d'épée.

Il était encore au haut de l'escalier, que son regard cherchait déjà Aurore.

Quand il la vit, il réprima un mouvement. Ses yeux se baissèrent de force, et son pas qui voulait se presser s'attarda. Un de ces observateurs qui voient tout pour tout analyser eût découvert peut-être du premier coup d'œil le secret de cet homme.

Sa vie se passait à se contraindre. Il était près du bonheur, et ne le voulait point toucher.

Or, la volonté de maître Louis était de fer.

Elle était assez forte pour donner une trempe stoïque à ce cœur tendre, passionné, brûlant comme un cœur de femme.

— Vous m'avez attendu, Aurore? dit-il en descendant les marches.

Françoise Berrichon vint montrer son visage hautement coloré à la porte de la cuisine. Elle dit, de sa voix retentissante et qui eût fait grand honneur à un sergent commandant l'exercice :

— Si ça a du bon sens, maître Louis, de faire pleurer ainsi une pauvre enfant !

— Vous avez pleuré, Aurore! dit vivement le nouvel arrivant.

Il était au bas des marches. La jeune fille lui jeta ses deux bras autour du cou.

— Henri, mon ami! fit-elle en lui tendant son front à baiser, vous savez bien que les jeunes filles sont folles... la bonne Françoise a mal vu; je n'ai point pleuré... regardez mes yeux, Henri : voyez s'il y a des larmes.

Elle souriait, si heureuse, si pleinement heureuse, que maître Louis resta un instant à la contempler malgré lui.

— Que m'as-tu donc dit, petiot? fit dame Françoise en regardant sévèrement Jean-Marie, que notre demoiselle n'avait fait que pleurer?

— Oh! dame! fit Berrichon, écoutez donc, grand'maman... moi je ne sais pas... vous avez peut-être mal entendu... ou bien, moi, j'ai mal vu... à moins que notre demoiselle n'ait pas envie qu'on sache qu'elle a pleuré.

Le Berrichon était une graine de bas Normand.

Françoise traversa la chambre, portant le principal plat du souper.

— N'empêche, dit-elle, que notre demoiselle est toujours seule, et que ça n'est pas une existence.

— Vous ai-je priée de faire mes plaintes, Françoise? murmura Aurore, rouge de dépit.

Maître Louis lui offrit la main pour passer dans la chambre à coucher où la table était servie.

Au bout de quelques minutes, employées à faire semblant de manger, maître Louis dit :

— Laissez-nous, mon enfant, nous n'avons plus besoin de vous.

— Faut-il apporter l'autre plat? demanda Berrichon.

— Non, s'empressa de répondre Aurore.

— Alors, je vas vous donner le dessert?

— Allez! fit maître Louis qui lui montra la porte.

Berrichon sortit en riant sous cape.

— Grand'maman, dit-il à Françoise en rentrant dans la cuisine; — m'est avis qu'ils vont s'en dire de rudes tous les deux.

La bonne femme haussa les épaules.

— Maître Louis a l'air bien fâché, reprit Jean-Marie.

— A ta vaisselle! fit Françoise; maître Louis en sait plus long que nous tous; il est fort comme un taureau, malgré sa fine taille, et plus brave qu'un lion... mais sois tranquille, notre petite demoiselle Aurore en battrait quatre comme lui!

— Bah ! s'écria Berrichon stupéfait, elle n'a pas l'air.

— C'est justement ! repartit la bonne femme.

Et, finissant la discussion, elle ajouta :

— Tu n'as pas l'âge... à ta besogne !

—Vous n'êtes pas heureuse, à ce qu'il paraît, Aurore, dit maître Louis, quand Berrichon eut quitté la chambre à coucher.

— Je vous vois bien rarement, répondit la jeune fille.

— Et m'accusez-vous, chère enfant?

— Dieu m'en préserve !... Je souffre parfois, c'est vrai; mais qui peut empêcher les folles idées de naître dans la pauvre tête d'une recluse?... Vous savez, Henri, dans les ténèbres, les enfants ont peur, et dès que vient le jour, ils oublient leurs craintes... Je suis de même, et il suffit de votre présence pour dissiper mes capricieux ennuis.

— Vous avez pour moi la tendresse d'une fille soumise, Aurore, dit maître Louis en détournant les yeux, je vous en remercie.

— Avez-vous pour moi la tendresse d'un père, Henri? demanda la jeune fille.

Maître Louis se leva et fit le tour de la table. Aurore lui avança d'elle-même un siége, et dit avec une joie non équivoque :

— C'est cela ! venez ! Il y a bien longtemps que nous n'avons causé ainsi... Vous souvenez-vous autrefois comme les heures passaient?...

Mais Henri était rêveur et triste. Il répondit :

— Les heures ne sont plus à nous !

Aurore lui prit les deux mains et le regarda en face si doucement, que ce pauvre maître Louis eut sous les paupières cette brûlure qui précède et provoque les larmes.

— Vous aussi, vous souffrez, Henri, murmura-t-elle.

Il secoua la tête en essayant de sourire et répondit :

— Vous vous trompez, Aurore.... Il y eut un jour où je fis un beau rêve : un rêve si beau qu'il me prit tout mon repos.., mais ce ne fut qu'un jour, et ce n'était qu'un rêve... Je suis éveillé : je n'espère plus... j'ai fait un serment : je remplis ma tâche... le moment arrive où ma vie va changer... Je suis bien vieux à présent, mon enfant chérie, pour recommencer une existence nouvelle...

— Bien vieux ! répéta Aurore qui montra toutes ses belles dents en un grand éclat de rire.

Maître Louis ne riait pas.

— A mon âge, prononça-t-il tout bas, les

autres ont une femme.... les autres ont déjà une famille...

Aurore devint tout à coup sérieuse.

— Et vous n'avez rien de tout cela, l'interrompit-elle. Henri, mon ami, vous n'avez que moi !

Maître Louis ouvrit la bouche vivement, mais la parole s'arrêta entre ses lèvres. — Il baissa les yeux encore une fois.

— Vous n'avez que moi, répéta Aurore ; et que suis-je pour vous ?... Un obstacle au bonheur !

Il voulut l'arrêter, mais elle poursuivit :

— Savez-vous ce qu'ils disent ? Ils disent : Celle-là n'est ni sa fille, ni sa sœur, ni sa femme... Ils disent...

— Aurore, interrompit maître Louis à son tour, depuis dix-huit ans, vous avez été tout mon bonheur !

— Vous êtes généreux et je vous rends grâces..., murmura la jeune fille.

Ils restèrent un instant silencieux. L'embarras de maître Louis était visible. Ce fut Aurore qui rompit la première le silence.

— Henri, dit-elle, je ne sais rien de vos pensées ni de vos actions... et de quel droit vous ferais-je un reproche ?... Mais je suis toujours seule et toujours je pense à vous, mon

unique ami... Je suis bien sûre qu'il y a des heures où je devine... Quand mon cœur se serre... quand les pleurs me viennent aux yeux... c'est que je me dis : — Sans moi, une femme aimée égayerait sa solitude... sans moi, sa maison serait grande et riche... sans moi, il pourrait se montrer partout à visage découvert... Henri, vous faites plus que m'aimer comme un bon père ; vous me respectez, et vous avez dû réprimer, à cause de moi, l'élan de votre cœur !...

Ceci partait de l'âme. Aurore avait en effet pensé tout cela. Mais la diplomatie est innée chez les filles d'Ève. Ceci était surtout un stratagème pour savoir.

Le coup ne porta point. Aurore n'eut que cette froide réponse :

— Chère enfant, vous vous trompez.

Le regard de maître Louis se perdait dans le vide.

— Le temps passe, murmura-t-il.

Puis, soudain, et comme s'il lui eût été impossible de se retenir :

— Quand vous ne me verrez plus, Aurore, dit-il, vous souviendrez-vous de moi ?

Les fraîches couleurs de la jeune fille s'évanouirent. Si maître Louis eût relevé les yeux,

il aurait vu toute son âme dans le regard profond qu'elle lui jeta.

— Est-ce que vous allez me quitter encore? balbutia-t-elle.

— Non..., fit maître Louis d'une voix mal assurée; je ne sais... peut-être...

— Je vous en prie! je vous en prie! murmura-t-elle, ayez pitié de moi, Henri!... si vous partez, emmenez-moi avec vous.

Comme il ne répondit point, elle reprit, les larmes aux yeux :

— Vous m'en voulez peut-être, parce que j'ai été exigeante... injuste... Oh! Henri, mon ami, ce n'est pas moi qui vous ai parlé de mes larmes!... je ne le ferai plus. Henri, écoutez-moi et croyez-moi, je ne le ferai plus... Mon Dieu! je sais bien que j'ai tort! je suis heureuse puisque je vous vois chaque jour... Henri! vous ne répondez pas?... Henri! m'écoutez-vous?

Il avait la tête tournée. Elle lui prit le cou avec un geste d'enfant pour le forcer à la regarder. — Les yeux de maître Louis étaient baignés de larmes.

Aurore se laissa glisser hors de son siége et se mit à genoux.

— Henri! Henri, dit-elle; mon ami cher!... mon père!... le bonheur serait à vous tout seul

si vous étiez heureux... mais je veux ma part de vos larmes !

Il l'attira contre lui d'un mouvement plein de passion. Mais tout à coup ses bras se détendirent.

— Nous sommes deux fous, Aurore! prononça-t-il avec un sourire amer et contraint; si l'on nous voyait !... que signifie tout cela ?

— Cela signifie, répondit la jeune fille, qui ne renonçait pas ainsi; cela signifie que vous êtes égoïste et méchant, ce soir, Henri... Depuis le jour où vous m'avez dit : — Tu n'es pas ma fille, — vous avez bien changé...

— Le jour où vous me demandâtes la grâce de M. le marquis de Chaverny... Je me souviens de cela, Aurore... et je vous annonce que M. le marquis est de retour à Paris.

Elle ne repartit point, mais son noble et doux regard eut de si éloquentes surprises, que maître Louis se mordit la lèvre.

Il prit sa main qu'il baisa comme s'il eût voulu s'éloigner.

Elle le retint de force.

— Restez, dit-elle; si cela continue, un jour en rentrant, vous ne me trouverez plus dans votre maison, Henri... Je vois que je vous gêne... je m'en irai... Mon Dieu! Je ne sais

pas ce que je ferai... mais vous serez délivré, vous, d'un fardeau qui devient trop lourd.

— Vous n'aurez pas le temps..., murmura maître Louis; pour me quitter, Aurore, vous n'aurez pas besoin de fuir.

— Est-ce que vous me chasseriez ! s'écria la pauvre fille qui se redressa comme si elle eût reçu un choc violent dans la poitrine.

Maître Louis se couvrit le visage de ses mains...

. . . .

Ils étaient encore tous deux l'un auprès de l'autre : Aurore assise sur un coussin et la tête appuyée contre les genoux de maître Louis.

— Ce qu'il me faudrait, murmura-t-elle, pour être heureuse... mais bien heureuse !... hélas ! Henri, bien peu de chose... Y a-t-il donc si longtemps que j'ai perdu mon sourire... n'étais-je pas toujours contente et gaie quand je m'élançais à votre rencontre autrefois ?...

Les doigts de maître Louis lissaient les belles masses de ses cheveux où la lumière de la lampe mettait des reflets d'or bruni.

— Faites comme autrefois, poursuivait-elle; je ne vous demande que cela... Dites-moi quand vous avez été heureux... dites-moi surtout quand vous avez eu de la peine... afin que je

me réjouisse avec vous... ou que toute votre tristesse passe dans mon cœur... Allez! cela soulage!... Si vous aviez une fille, Henri, une fille bien-aimée, n'est-ce pas comme cela que vous feriez avec elle?

— Une fille! répéta maître Louis, dont le front se rembrunit.

— Je ne vous suis rien, je le sais! ne me le dites plus...

Maître Louis passa le revers de sa main sur son front :

— Aurore, dit-il, comme s'il n'eût point entendu ses dernières paroles ; il est une vie brillante, une vie de plaisirs, d'honneurs, de richesses... la vie des heureux de ce monde... vous ne la connaissez pas, chère enfant...

— Et qu'ai-je besoin de la connaître ?

— Je veux que vous la connaissiez... il le faut!

Il ajouta en baissant la voix malgré lui :

— Vous aurez peut-être à faire un choix... pour choisir, il faut connaître...

Il se leva... — L'expression de son noble visage était désormais une résolution ferme et réfléchie.

C'est votre dernier jour de doute et d'ignorance, Aurore, prononça-t-il lentement; moi,

c'est peut-être mon dernier jour de jeunesse et d'espoir !...

— Henri ! au nom de Dieu ! expliquez-vous ! s'écria la jeune fille.

Maître Louis avait les yeux au ciel.

— J'ai fait selon ma conscience ! murmura-t-il; celui qui est là-haut me voit : je n'ai rien à lui cacher. Adieu, Aurore; reprit-il ; vous ne dormirez point cette nuit... voyez et réfléchissez... consultez votre raison avant votre cœur... je ne veux rien vous dire... je veux que votre impression soit soudaine et entière... Je craindrais, en vous prévenant, d'agir dans un but d'égoïsme... souvenez-vous seulement que, si étranges qu'elles soient, vos aventures de cette nuit auront pour origine ma volonté, pour but votre intérêt... Si vous tardiez à me revoir, ayez confiance. — De près ou de loin, je veille sur vous.

Il lui baisa la main, et reprit le chemin de son appartement particulier.

Aurore, muette et toute saisie, le suivait des yeux. — En arrivant au haut de l'escalier, maître Louis, avant de franchir le seuil de sa porte, lui envoya un signe de tête paternel avec un baiser.

VIII

— Deux jeunes filles. —

Aurore était seule. L'entretien qu'elle venait d'avoir avec Henri s'était dénoué d'une façon tellement imprévue, qu'elle restait stupéfaite et comme aveuglée moralement. Ses pensées confuses se mêlaient en désordre. Sa tête était en feu. Son cœur, mécontent et blessé, se repliait sur lui-même.

Elle venait de faire effort pour savoir ; elle avait provoqué une explication de son mieux ; elle l'avait poursuivie avec toutes ces ingénieuses finesses que l'ingénuité même n'exclut point

chez la femme. Non-seulement l'explication n'avait point abouti, mais encore, menace ou promesse, tout un mystérieux horizon s'ouvrait au devant d'elle.

Il lui avait dit : Vous ne dormirez point cette nuit.

Il lui avait dit encore : Si étranges que puissent vous paraître vos aventures de cette nuit, elles auront pour origine ma volonté ; pour but, votre intérêt.

Des aventures ! — Certes la vie errante d'Aurore avait été jusque-là pleine d'aventures. — Mais son ami en avait la responsabilité, son ami, placé près d'elle toujours comme un vigilant garde du corps, comme un sauveur infaillible, lui épargnait jusqu'à la terreur.

Ses aventures de cette nuit devaient changer d'aspect. — Elle allait les affronter seule.

Mais quelles aventures? et pourquoi ces demi-mots?

Il lui fallait connaître une vie toute différente de celle que jusqu'alors elle avait menée : une vie brillante, une vie luxueuse, la vie des grands et des heureux.

Pour choisir, lui avait-on dit. — Choisir sans doute entre cette vie inconnue et sa vie actuelle?

Le choix n'était-il pas tout fait?

Il s'agissait de savoir de quel côté de la balance était Henri, son ami.

L'idée de sa mère vint à la traverse de son trouble. Elle sentit ses genoux fléchir.

Choisir ! Pour la première fois naquit en elle cette navrante pensée. — Si sa mère était d'un côté de la balance et Henri de l'autre !...

— C'est impossible ! s'écria-t-elle, repoussant cette pensée de toute sa force : Dieu ne peut vouloir cela !

Elle entr'ouvrit les rideaux de sa fenêtre, s'accouda sur le balcon pour donner un peu d'air à son front en feu.

Il y avait un grand mouvement dans la rue. La foule se massait au bas de l'entrée du Palais-Royal pour voir passer les invités. — Déjà la queue des litières et des chaises se faisait entre les deux haies de curieux.

Au premier abord, Aurore ne donna pas grande attention à tout cela. Que lui importaient ce mouvement et ce bruit ! — Mais elle vit, dans une chaise qui passait, deux femmes parées pour la fête : une mère et sa fille.

Les larmes lui vinrent. — Puis une sorte d'éblouissement se fit au devant de ses yeux.

— Si ma mère était là !... pensa-t-elle.

C'était possible. C'était probable.

Alors elle regarda de plus près ce que l'on pouvait voir des splendeurs de la fête. Au delà des murailles du palais, elle devina des splendeurs autres et plus grandes. — Elle eut comme un vague désir qui bientôt alla grandissant.

Elle envia ces jeunes filles splendidement parées qui avaient des perles autour du cou, des perles encore et des fleurs dans les cheveux, — non pour leurs fleurs, non pour leurs perles, non pour leurs parures, — mais parce qu'elles étaient assises auprès de leurs mères.

Puis, elle ne voulut plus voir, car toutes ces joies insultaient à sa tristesse. Ces cris contents, ce monde qui s'agitait, ce fracas, ces rires, ces étincelles, — les échos de l'orchestre qui déjà chantait au lointain, tout cela lui pesait !

Elle cacha sa tête brûlante entre ses mains...

Dans la cuisine, Jean-Marie Berrichon remplissait auprès de la mâle Françoise, sa grand'-maman, le rôle du serpent tentateur.

Il n'y avait pas eu, Dieu merci ! beaucoup de vaisselle à laver. Aurore et maître Louis n'avaient fait usage que d'une seule assiette chacun.

En revanche, le repas avait été plantureux à

la cuisine. Françoise et Berrichon en avaient eu pour quatre à eux deux.

— Quoique ça, dit Jean-Marie, je vas aller jusqu'au bout de la rue regarder voir !... Madame Balahault dit que c'est les délices des enchantements, là-bas, de tous les palais de fées et métamorphoses de la fable... j'ai envie d'y jeter un coup d'œil.

— Et ne sois pas longtemps, fillot! grommela la grand'mère.

Elle était faible, malgré l'ampleur profonde de sa basse-taille.

Berrichon s'envola. La Guichard, la Balahault, la Morin et d'autres lui firent fête dès qu'il eut touché le pavé malpropre de la rue du Chantre.

Françoise vint à la porte de sa cuisine, et regarda dans la chambre d'Aurore.

— Tiens! fit-elle, déjà parti!... la pauvre ange est encore toute seule....

La bonne pensée lui vint d'aller tenir compagnie à sa jeune maîtresse, mais Jean-Marie rentrait en ce moment.

— Grand'mère! s'écria-t-il, des ifs, des penderoles de lanternes! des soldats à cheval! des femmes tout en diamant... que celles qui ne sont qu'en satin broché sont de la Saint-Jean... viens voir ça, grand'mère!

La bonne femme haussa les épaules.

— Ça ne me fait rien, dit-elle.

— Ah! grand'mère! rien qu'au bout de la rue! Madame Balahault dit les noms et raconte l'histoire de tous les seigneurs et de toutes les dames qui passent... C'est du propre, va!... et joliment édifiant!... venez voir!... Le temps de jeter un coup de pied au coin de la rue.

— Et qui gardera la maison? demanda la vieille Françoise un peu ébranlée.

— Nous serons à dix pas... nous veillerons sur la porte... viens, grand'mère, viens!...

Il la saisit à bras-le-corps et l'entraîna.

La porte resta ouverte.

Ils étaient à deux pas; mais la Balahault, la Guichard, la Durand, la Morin et le reste étaient de fières femmes! Une fois qu'elles eurent conquis Françoise, elles ne la lâchèrent point.

Cela entrait-il dans les plans mystérieux de maître Louis? Nous nous permettons d'en douter.

Le flot des commères entraînant Jean-Marie Berrichon vers la place du Palais-Royal, tout éblouissant de lumières, dut passer sous la fenêtre d'Aurore; mais elle n'eut garde de les voir: sa rêverie l'aveuglait.

— Pas une amie! disait-elle; pas une compagne à qui demander un conseil!

Elle entendit un léger bruit derrière elle dans la chambre à coucher. Elle se retourna vivement.

Puis elle poussa un cri de frayeur auquel répondit un joyeux éclat de rire.

Une femme était devant elle en domino de satin rose, masquée et coiffée pour le bal.

— Mademoiselle Aurore! dit-elle avec une cérémonieuse révérence.

— Est-ce que je rêve! s'écria Aurore; cette voix...

Le masque tomba, et l'espiègle visage de dona Cruz se montra parmi les frais chiffons.

— Flor! s'écria Aurore; est-il possible!... Est-ce bien toi?

Dona Cruz, légère comme une sylphide, vint vers elle les bras ouverts. On échangea de légers et rapides baisers de jeunes filles. Avez-vous vu deux colombes se becqueter en jouant?

— Moi qui justement me plaignais de n'avoir point de compagne, dit Aurore; Flor! ma petite Flor! que je suis contente de te voir!...

Puis, saisie d'un scrupule subit, elle ajouta :

— Mais qui t'a laissée entrer? J'ai défense de recevoir personne.

— Défense! répéta dona Cruz d'un air mutin.

— Prière, si tu aimes mieux, fit Aurore en rougissant.

— Voici ce que j'appelle une prison bien gardée ! s'écria Flor ; la porte grande ouverte, et personne pour dire gare...

Aurore entra vivement dans la salle basse. Il n'y avait personne, en effet, et les deux battants de la porte étaient ouverts.

Elle appela Françoise et Jean-Marie. Point de réponse.

Nous savons où étaient en ce moment Jean-Marie et Françoise.

Mais Aurore l'ignorait. Après la sortie singulière de maître Louis, qui l'avait prévenue que la nuit serait remplie de bizarres aventures, elle ne put penser que ceci :

— C'est sans doute lui qui l'a voulu...

Elle ferma la porte au loquet seulement et revint vers dona Cruz, occupée à faire des grâces devant le miroir.

— Que je te regarde à mon aise ! dit celle-ci. Mon Dieu ! que te voilà grandie et embellie !

— Et toi donc ! repartit Aurore.

Elles se contemplèrent toutes deux avec une joyeuse admiration.

— Mais ce costume..., reprit Aurore.

— Ma toilette de bal, ma toute belle, repartit

dona Cruz avec un petit air suffisant ; t'y connais-tu? Te semble-t-elle jolie?

— Charmante !...

Elle écarta le domino pour voir la jupe et le corsage.

— Charmante ! répéta-t-elle ; c'est d'une richesse... Je parie que je devine... Tu joues la comédie ici, ma petite Flor !

— Fi donc ! s'écria dona Cruz ; moi, jouer la comédie !... Je vais au bal, voilà tout.

— A quel bal?

— Il n'y a qu'un bal, ce soir.

— Au bal du régent?...

— Mon Dieu ! oui... au bal du régent, ma toute belle; on m'attend au Palais-Royal... pour être présentée à Son Altesse par la princesse palatine, sa mère... tout simplement, ma bonne petite.

Aurore ouvrit de grands yeux.

— Cela t'étonne? reprit dona Cruz en repoussant du pied la queue de sa robe de cour ; pourquoi cela t'étonne-t-il?... Mais, au fait, cela m'étonne bien moi-même... Des histoires, vois-tu, ma mignonne, il y a des histoires... les histoires pleuvent... Je te conterai tout cela !

— Mais comment as-tu trouvé ma demeure? demanda Aurore.

— Je la savais... j'avais permission de te voir..., car, moi aussi ; j'ai un maître...

— Moi, je n'ai pas de maître !... interrompit Aurore avec un mouvement de fierté.

— Un esclave... si tu veux... un esclave qui commande... Je devais venir demain matin..., mais quand ma toilette a été finie, j'ai trouvé que ma chaise se faisait bien longtemps attendre... Je me suis dit : Comme j'irais bien faire une visite à ma petite Aurore !

— Tu m'aimes donc toujours?

— A la folie... Mais laisse-moi te conter ma première histoire... après celle-ci, une autre... je te dis qu'il en pleut... Il s'agissait, moi qui n'ai pas encore mis le pied dehors depuis mon arrivée, il s'agissait de trouver ma route dans ce grand Paris inconnu, depuis l'église Saint-Magloire jusqu'ici...

— L'église Saint-Magloire? interrompit Aurore ; tu demeures de ce côté?

— Oui... j'ai ma cage comme tu as la tienne, gentil oiseau... Seulement, la mienne est plus jolie... mon Lagardère à moi fait mieux les choses...

— Chut ! fit Aurore en mettant un doigt sur sa bouche.

— Bien ! bien ! je vois que nous habitons

toujours le pays des mystères... J'étais donc bien embarrassée, lorsque j'entends gratter à ma porte... on entre avant que j'aie pu aller ouvrir... c'était un petit homme, tout noir, tout laid, tout contrefait... Il me salue jusqu'à terre... je lui rends son salut sans rire, et je prétends que c'est un beau trait... Il me dit : — Si mademoiselle veut bien me suivre, je la conduirai où elle souhaitait aller...

— Un bossu? dit Aurore qui rêvait.

— Oui, un bossu... C'est toi qui l'as envoyé?

— Non... pas moi...

— Tu le connais?

— Je ne lui ai jamais parlé.

— Ma foi, je n'avais pas prononcé une parole qui pût apprendre à âme qui vive que je voulais avancer ma visite projetée pour demain matin... Je suis fâchée que tu connaisses ce gnome... j'aurais aimé à le regarder jusqu'au bout comme un être surnaturel... Du reste, il faut bien qu'il soit un peu sorcier pour avoir trompé la surveillance de mes argus... Sans vanité, vois-tu, ma toute belle, je suis autrement gardée que toi !... Tu sais que je suis brave ; sa proposition chatouille ma manie d'aventures ; je l'accepte sans hésiter. Il me fait un second salut plus res-

pectueux que le premier, ouvre une petite porte, à moi inconnue, dans ma propre chambre !...Conçois-tu cela?... puis il me fait passer par des couloirs que je ne soupçonnais absolument pas... Nous sortons sans être vus... une carrosse stationnait dans la rue... Il me donne la main pour y monter ; dans le carrosse, il est d'une convenance parfaite... Nous descendons tous deux à ta porte : le carrosse repart au galop... Je monte les degrés... et quand je me retourne pour le remercier... personne !

Aurore écoutait toute rêveuse.

— C'est lui !... murmura-t-elle ; ce doit être lui.

— Que dis-tu ? fit dona Cruz.

— Rien... Mais sous quel prétexte vas-tu être présentée au régent, Flor, ma gitanita?

Dona Cruz se pinça les lèvres.

— Ma bonne petite, répondit-elle en s'installant dans une bergère, il n'y a pas ici plus de gitanita que dans le creux de ta main !... Il n'y a jamais eu de gitanita... c'est une chimère, une illusion, un mensonge, un songe... Nous sommes la noble fille d'une princesse, tout uniment...

— Toi ! fit Aurore stupéfaite.

— Eh bien ! qui donc? repartit dona Cruz ; à moins que ce ne soit toi... Vois-tu, chère belle, les

bohémiens n'en font jamais d'autres... Ils s'introduisent dans les palais par le tuyau des cheminées, à l'heure où le feu est éteint... ils s'emparent de quelques objets de prix et ne manquent jamais d'emporter avec eux le berceau où dort la jeune héritière... Je suis cette jeune héritière, volée par les bohémiens... la plus riche héritière de l'Europe, à ce que je me suis laissé dire!

On ne savait si elle raillait ou si elle parlait sérieusement. Peut-être ne le savait-elle point elle-même.

La volubilité de son débit mettait de belles couleurs à ses joues un peu brunes. Ses yeux, plus noirs que le jais, petillaient d'intelligence et de hardiesse.

Aurore écoutait bouche béante. Son charmant visage peignait la naïveté crédule, et le plaisir qu'elle éprouvait du bonheur de sa petite amie se lisait franchement dans ses beaux yeux.

— Comment! fit-elle; et comment te nommes-tu, Flor?

Dona Cruz disposa les larges plis de sa robe, et répondit noblement :

— Mademoiselle de Nevers.

— Nevers? s'écria Aurore; un des plus grands noms de France!

— Hélas ! oui, ma bonne... Il paraît que nous sommes un peu cousins de Sa Majesté !

— Mais, comment ?...

— Ah ! comment ! comment ! s'écria dona Cruz quittant tout à coup ses grands airs pour en revenir à sa gaieté folle, qui lui allait bien mieux, voilà ce que je ne sais pas... on ne m'a pas encore fait l'honneur de m'apprendre ma généalogie... Quand j'interroge, on me dit : Chut !... Il paraît que j'ai des ennemis... toute grandeur, ma petite, appelle la jalousie... Je ne sais rien... cela m'est égal... je me laisse faire avec une tranquillité parfaite...

Aurore, qui semblait réfléchir depuis quelques minutes, l'interrompit tout à coup :

— Flor, si j'en savais plus long que toi sur ta propre histoire ?

— Ma foi, ma petite Aurore, cela ne m'étonnerait pas... Rien ne m'étonne plus... Mais si tu sais mon histoire, garde-la pour toi... mon tuteur doit me la dire cette nuit... en détail... mon tuteur et mon ami... M. le prince de Gonzague.

— Gonzague ? répéta Aurore en tressaillant.

— Qu'as-tu ? fit dona Cruz.

— Tu as dit Gonzague ?

— J'ai dit : Gonzague, le prince de Gonzague... celui qui défend mes droits... le mari de la duchesse de Nevers, ma mère...

— Ah !.. fit Aurore, — ce Gonzague est le mari de la duchesse de Nevers...

Elle se souvenait de sa visite aux ruines de Caylus.

Le drame nocturne se dressait devant elle. Les personnages, inconnus hier, avaient des noms aujourd'hui.

L'enfant dont avait parlé la cabaretière de Tarrides, l'enfant qui dormait pendant la terrible bataille, c'était Flor...

Mais l'assassin ?..

— A quoi penses-tu ? demanda dona Cruz.

— Je pense à ce nom de Gonzague, répondit Aurore.

— Pourquoi ?

— Avant de te le dire, je veux savoir si tu l'aimes.

— Modérément, répliqua dona Cruz ; — j'aurais pu l'aimer... mais il n'a pas voulu.

Aurore gardait le silence.

— Voyons, parle ! s'écria l'ancienne gitanita dont le pied frappa le plancher avec impatience.

— Si tu l'aimais !... voulut dire Aurore.

— Parle, te dis-je !...

— Puisqu'il est ton tuteur, le mari de ta mère...

— Caramba ! jura franchement mademoiselle de Nevers, — faut-il donc tout te dire ?.. Je l'ai vue aujourd'hui, ma mère !.. Je la respecte beaucoup... il y a plus, je l'aime, car elle a bien souffert !.. Mais à sa vue, mon cœur n'a pas battu... mes bras ne se sont pas ouverts malgré moi... Ah! vois-tu, Aurore ! — s'interrompit-elle dans un véritable élan de passion, — il me semble qu'on doit se mourir de joie quand on est en face de sa mère !

— Cela me semble aussi, dit Aurore.

— Eh bien ! je suis restée froide... trop froide... Parle, s'il s'agit de Gonzague... et ne crains rien... Ne crains rien et parle, quand même il s'agirait de madame de Nevers.

— Il ne s'agit que de Gonzague, repartit Aurore ; — ce nom de Gonzague est dans mes souvenirs, mêlé à toutes mes terreurs d'enfant, à toutes mes angoisses de jeune fille... La première fois que mon ami Henri joua sa vie pour me sauver, j'entendis prononcer ce nom de Gonzague... Je l'entendis encore cette fois où nous fûmes attaqués dans une ferme des environs de Pampelune... Cette nuit où tu te servis de ton

charme pour endormir mes gardiens, dans la tente du chef des gitanos, ce nom de Gonzague vint pour la troisième fois frapper mes oreilles... A Madrid, encore Gonzague... Au château de Caylus, Gonzague encore!..

Dona Cruz réfléchissait à son tour.

— Don Luis, ton beau Cincelador, t'a-t-il dit parfois que tu étais la fille d'une grande dame? demanda-t-elle brusquement.

— Jamais, répondit Aurore, — et pourtant je le crois.

— Ma foi! s'écria l'ancienne gitanita; — je n'aime pas méditer longtemps, moi, ma petite Aurore!.. J'ai beaucoup d'idées dans la tête, mais elles sont confuses et ne veulent jamais sortir... Quant à devenir une grande demoiselle, cela t'irait mieux qu'à moi, c'est mon avis... Mais mon avis est aussi qu'il ne faut point se rompre la cervelle à deviner des énigmes... Je suis chrétienne et cependant j'ai gardé ce bon côté de la foi de mes pères... de mes pères nourriciers... Prendre le temps comme il vient, les événements comme ils arrivent, et se consoler de tout en disant : C'est le sort! — Par exemple, s'interrompit-elle, — une chose que je ne puis admettre, c'est que M. de Gonzague soit un coureur de grandes routes et un assassin... Il

est trop bien élevé pour cela... Je te dirai qu'il y a beaucoup de Gonzague en Italie... Je te dirai en outre que si M. le prince de Gonzague était ton persécuteur, maître Louis ne t'aurait pas amenée justement à Paris, où M. le prince de Gonzague fait notoirement sa résidence...

— Aussi, dit Aurore, — de quelles précautions nous entoure-t-il!... Défense de sortir, de se montrer même à la croisée...

— Bah! fit dona Cruz; — il est jaloux.

— Oh! Flor! murmura Aurore avec reproche.

Dona Cruz exécuta une pirouette; puis elle appela autour de ses lèvres le plus mutin de ses sourires.

— Je ne serai princesse que dans deux heures d'ici, fit-elle, — je puis encore parler la bouche ouverte... Oui, ton beau ténébreux, ton maître Louis, ton Lagardère, ton chevalier errant, ton roi, ton dieu est jaloux... Et palsambieu! comme on dit à la cour, n'en vaux-tu pas bien la peine?...

— Flor?... Flor... répéta Aurore.

— Jaloux, jaloux, jaloux, ma toute belle!... Et ce n'est pas M. de Gonzague qui vous a chassés de Madrid... Ne sais-je pas, moi qui

suis un peu sorcière, que les amoureux mesuraient déjà la hauteur de vos jalousies ?

Aurore devint rouge comme une cerise.

Toute sorcière qu'elle était, dona Cruz ne se doutait guère combien son trait avait touché juste !

Elle regardait Aurore, qui n'osait plus relever les yeux.

— Tenez ! fit-elle en la baisant au front, — la voilà rouge d'orgueil et de plaisir... Elle est contente qu'on soit jaloux d'elle... Est-il toujours beau comme un astre ?... et fier ?... et plus doux qu'un enfant ?... Voyons ! dites-moi cela... Voici mon oreille; avouous-le tout bas... Tu l'aimes ?...

— Pourquoi tout bas ? fit Aurore en se redressant.

— Tout haut si tu veux.

— Tout haut en effet : Je l'aime !

— A la bonne heure ! voilà qui est parlé... je t'embrasse pour ta franchise. — Et..., reprit-elle en fixant sur sa compagne le regard perçant de ses grands yeux noirs, — tu es heureuse ?

— Assurément.

— Bien heureuse ?...

— Puisqu'il est là...

— Parfait !... s'écria la gitanita.

Puis elle ajouta en jetant tout autour d'elle un regard passablement dédaigneux :

— Pobre dicha, dicha dulce !

C'est le proverbe espagnol d'où nos vaudevillistes ont tiré le fameux axiome : Une chaumière et son cœur !

Quand dona Cruz eut tout regardé, elle dit :

— L'amour n'est pas de trop, ici !.. La maison est laide, la rue est noire, les meubles sont affreux... Je sais bien, bonne petite, que tu vas me faire la réponse obligée : Un palais sans lui...

— Je vais te faire une autre réponse, interrompit Aurore. Si je voulais un palais, je n'aurais qu'un mot à dire.

— Ah bah !..

— C'est ainsi.

— Est-il donc devenu si riche?

— Je n'ai jamais rien souhaité qu'il ne me l'ait donné aussitôt.

— Au fait, murmura dona Cruz, qui ne riait plus ; — cet homme-là ne ressemble pas aux autres hommes... Il y a en lui quelque chose d'étrange et de supérieur... Je n'ai jamais baissé les yeux que devant lui ! — Tu ne sais pas, s'interrompit-elle ; — on a beau dire, : il y a des magiciens... je crois que ton Lagardère en est un !

Elle était toute sérieuse.

— Quelle folie! s'écria Aurore.

— J'en ai vu, prononça gravement la gitanita ; — je veux en avoir le cœur net... Voyons! souhaite quelque chose en pensant à lui.

Aurore se mit à rire ; — dona Cruz s'assit auprès d'elle.

— Pour me faire plaisir, ma petite Aurore, dit-elle avec caresse, — ce n'est pas bien difficile, voyons!

— Est-ce que tu parles sérieusement? fit Aurore étonnée.

Dona Cruz mit sa bouche tout contre son oreille et murmura :

— J'aimais quelqu'un... j'étais folle... Un jour, il a posé sa main sur mon front en me disant : — Flor, celui-là ne peut pas t'aimer... J'ai été guérie... Tu vois bien qu'il est sorcier !

— Et celui que tu aimais, demanda Aurore toute pâle, — qui était-ce?

La tête de dona Cruz se pencha sur son épaule; elle ne répondit point.

— C'était lui ! s'écria Aurore avec une indicible terreur ; — je suis sûre que c'était lui!

IX

— Les trois souhaits. —

Dona Cruz avait les yeux mouillés : un tremblement fiévreux agitait les membres d'Aurore.

Elles étaient belles toutes deux et à la fois jolies. — Le rapport de leurs natures se déplaçait en ce moment. La mélancolie douce était pour dona Cruz, d'ordinaire si pétulante et si hardie. — Un éclair de jalouse passion jaillissait des yeux d'Aurore.

— Toi!.. ma rivale!.. murmura-t-elle.

Dona Cruz l'attira vers elle malgré sa résistance et la baisa :

— Il t'aime, dit-elle à voix basse ; — il t'aime et n'aimera jamais que toi...

— Mais toi ?..

— Moi, je suis guérie... Je puis voir en souriant, sans haine, avec bonheur, votre mutuelle tendresse... Tu vois bien que ton Lagardère est sorcier !

— Ne me trompes-tu point? fit Aurore.

Dona Cruz mit sa main sur son cœur.

— S'il fallait mon sang pour que vous soyez heureux ensemble, dit-elle, le front haut et les yeux ouverts, — vous seriez heureux.

Aurore lui jeta les deux bras autour du cou.

— Mais je veux mon épreuve! s'écria dona Cruz; ne me refuse pas, ma petite Aurore... Souhaite quelque chose.

— Je n'ai rien à souhaiter.

— Quoi ! pas un désir?..

— Pas un ?

Dona Cruz la fit lever de force et l'entraîna vers la fenêtre. — Le Palais-Royal resplendissait. — Sous le péristyle on voyait couler comme un flot de femmes brillantes et parées...

— Tu n'as pas même envie d'aller au bal du régent? dit brusquement dona Cruz.

— Moi !.. balbutia Aurore dont le sein battit sous sa robe.

— Ne mens pas !..

— Pourquoi mentirais-je?

— Bon ! qui ne dit mot consent. — Tu souhaites d'aller au bal du Régent.

Elle frappa dans ses mains en comptant :

— Une !...

— Mais, objecta Aurore, qui se prêtait en riant aux extravagances de sa compagne, je n'ai rien, ni bijoux, ni robes, ni parures.

— Deux !... fit dona Cruz qui frappa dans ses mains pour la seconde fois ; tu souhaites des bijoux, des robes, des parures... et fais bien attention de penser à lui... sans cela, rien de fait.

A mesure que l'opération marchait, la gitanita devenait plus sérieuse.

Ses beaux yeux noirs n'avaient plus leur regard assuré.

Elle croyait aux diableries, cette ravissante enfant. Elle avait peur, mais elle avait désir.

Et sa curiosité l'emportait sur ses frayeurs.

— Fais ton troisième souhait, dit-elle en baissant la voix malgré elle.

— Mais je ne veux pas du tout aller au bal, s'écria Aurore ; cessons ce jeu !

— Comment ! insinua dona Cruz, si tu étais sûre de l'y rencontrer ?...

— Henri?...

— Oui... ton Henri... tendre... galant... et qui te trouverait plus belle sous tes brillants atours?...

— Comme cela, fit Aurore en baissant les yeux, je crois que j'irais bien...

— Trois! s'écria la gitanita, qui frappa bruyamment ses mains l'une contre l'autre.

Elle faillit tomber à la renverse. La porte de la salle basse s'ouvrit avec fracas, et Berrichon, se précipitant essoufflé, cria dès le seuil :

— Voilà toutes les fanfreluches et les faridondaines qu'on apporte pour notre demoiselle... qu'il y en a dans plus de dix cartons!... des robes, des dentelles, des fleurs... Entrez, vous autres, entrez : c'est ici le logis de monsieur le chevalier de Lagardère!

— Malheureux! s'écria Aurore effrayée.

— N'ayez pas peur!... on sait ce qu'on fait, répliqua Jean-Marie d'un air suffisant : n'y a plus à se cacher... à bas le mystère!... nous jetons le masque, saperlotte!

On doit avouer ici que madame Balahault avait fait boire de la crème d'angélique à ce sensuel Berrichon; il y avait de l'exaltation dans ses idées.

Mais comment dire la surprise de dona Cruz?

Elle avait évoqué le diable, et le diable, docile, répondait à son appel. Et certes, il ne s'était point fait attendre; elle était sceptique un peu, cette belle fille. Tous les sceptiques sont superstitieux. Dona Cruz, souvenons-nous-en, avait passé son enfance sous la tente de bohémiens errants; c'est là le pays des merveilles.

Elle restait bouche béante et les yeux grands ouverts.

Par la porte de la salle basse, cinq ou six jeunes filles entrèrent, suivies d'autant d'hommes qui portaient des paquets et des cartons.

Dona Cruz se demandait si, dans ces cartons et dans ces paquets, il y avait de vrais atours ou des feuilles sèches.

Aurore ne put s'empêcher de sourire en voyant la mine bouleversée de sa compagne.

— Eh bien? fit-elle.

— Il est sorcier! balbutia la gitanita, je m'en doutais...

— Entrez, messieurs, entrez, mesdemoiselles, criait cependant Berrichon, entrez tout le monde! c'est ici maintenant la maison du bon Dieu!... Je vas aller chercher maman Balahault, qui a si grande envie de voir comment c'est fait chez nous... Je n'ai jamais rien bu de si bon que

sa crème d'angélique... Entrez, mesdemoiselles, entrez, messieurs.

Ces messieurs et ces demoiselles ne demandaient pas mieux. Fleuristes, brodeuses et couturières déposèrent leurs cartons sur la table qui était au milieu de la salle basse.

Derrière les fournisseurs des deux sexes, venait un page qui ne portait point de couleurs. Il marcha droit à Aurore, qu'il salua profondément avant de lui remettre un pli, galamment lacé de soie.

— Attendez donc au moins la réponse, vous! fit Berrichon en courant après lui.

Mais le page était au détour de la rue déjà. Berrichon le vit s'aboucher avec un gentilhomme couvert d'un long manteau d'aventures.

Berrichon ne connaissait point ce gentilhomme.

Le gentilhomme demanda au page :

— Est-ce fait?

Et sur sa réponse affirmative, il ajouta :

— Où as-tu laissé nos hommes?

— Ici près, rue Pierre Lescot.

— La litière y est?

— Il y a deux litières.

— Pourquoi cela? demanda le gentilhomme étonné.

Le pan de son manteau, qui cachait le bas de son visage, se dérangea : nous eussions reconnu le menton pâle et pointu de ce bon M. de Peyrolles.

Le page répondit :

— Je ne sais... mais il y a deux litières.

— Un malentendu, sans doute, pensa Peyrolles.

Il eut envie d'aller jeter un coup d'œil à la porte de la maison de Lagardère, mais la réflexion l'arrêta.

— On aurait qu'à me voir, murmura-t-il, tout serait perdu !

— Tu vas retourner à l'hôtel, dit-il au page, à toutes jambes, tu m'entends bien ?

— A toutes jambes.

— A l'hôtel, tu trouveras ces deux braves qui ont encombré l'office toute la journée.

— Maître Cocardasse et son ami Passepoil ?

— Précisément... tu leur diras : Votre besogne est toute taillée... vous n'avez qu'à vous présenter... Et l'on a prononcé là-bas le nom du gentilhomme à qui appartient la maison ?

— Oui... monsieur de Lagardère.

— Tu te garderas bien de répéter ce nom... S'ils t'interrogent, tu leur diras que la maison ne contient que des femmes...

— Et je les ramènerai ?...

— Jusqu'à ce coin, d'où tu leur montreras la porte.

Le page partit au galop. M. de Peyrolles, rejetant son manteau sur son visage, se perdit dans la foule.

A l'intérieur de la maison, Aurore venait d'arracher l'enveloppe de la missive apportée par le page.

— C'est son écriture ! s'écria-t-elle.

— Et voici une carte d'invitation semblable à la mienne, ajouta dona Cruz, qui n'était pas au bout de ses surprises, notre lutin n'a rien oublié.

Elle retourna la carte entre ses doigts.

La carte, chargée de fines et gentilles vignettes, représentant des amours ventrus, des raisins et des guirlandes de roses, n'avait absolument rien de diabolique.

Pendant cela, Aurore lisait. La missive était ainsi conçue :

« Chère enfant, ces parures viennent de moi;
» j'ai voulu vous faire une surprise. Faites-
» vous belle ; une litière et deux laquais vien-
» dront de ma part pour vous conduire au bal
» où je vous attendrai.

» Henri de Lagardère. »

Aurore passa la lettre à dona Cruz, qui se frotta les yeux avant de la lire, car elle avait des éblouissements.

— Et crois-tu à cela? demanda-t-elle quand elle eut achevé.

— J'y crois, répondit Aurore, j'ai mes raisons pour y croire.

Elle souriait d'un air sûr d'elle-même. Henri ne lui avait-il pas dit de ne s'étonner de rien?

Dona Cruz, elle, n'était pas éloignée de regarder la sécurité d'Aurore en de si étranges conjectures comme un nouveau tour de l'esprit malin.

Cependant les caisses, cartons et paquets étalaient maintenant leur éblouissant contenu sur la grande table. — Dona Cruz put bien voir que ce n'étaient point là des feuilles sèches : il y avait une toilette complète de cour, plus un pardessus ou domino de satin rose, tout pareil à celui de mademoiselle de Nevers.

La robe était d'armure blanche, brodée d'argent : des roses semées avec une perle fine au centre de chacune d'elles : les basques, la pointe, les manches, le tour, bordés de plumes d'oiseau-mouche.

C'était la mode suprême. Madame la marquise d'Aubignac, fille du financier Soulas, avait fait

sa fortune et sa réputation à la cour par une robe semblable, que M. Law lui avait donnée.

Mais la robe n'était rien. Les dentelles et les broderies pouvaient passer véritablement pour magnifiques. L'écrin valait une charge de brigadier des armées...

— C'est un sorcier ! répétait dona Cruz en faisant l'inventaire de tout cela. C'est manifestement un sorcier... On a beau être le Cincelador...et tailler des gardes d'épées, on ne gagne pas de quoi faire de pareils cadeaux.

L'idée lui revint que toutes ces belles choses, à une heure donnée, se changeraient en sciure de bois ou en rubans de menuisier.

Berrichon admirait et ne se faisait pas faute d'exprimer son admiration. La vieille Françoise, qui venait de rentrer, hochait sa tête grise d'un air qui voulait dire bien des choses.

Mais il y avait à cette scène un spectateur dont nul ne soupçonnait la présence, et qui certes ne se montrait pas le moins curieux.

Il était caché derrière la porte de l'appartement du haut, dont il entre-bâillait l'unique battant avec précaution. De ce poste élevé, il regardait la corbeille étalée sur la table, pardessus les têtes des assistants.

Ce n'était point le beau maître Louis avec sa

tête noble et mélancolique. C'était un petit homme, tout de noir habillé : celui qui avait amené dona Cruz, celui qui avait commis un faux en contrefaisant l'écriture de Lagardère ; celui qui avait loué la niche de Médor.

C'était le bossu, Ésope II, dit Jonas, vainqueur de la baleine.

Il riait dans sa barbe et se frottait les mains.

— Tête-bleu ! disait-il à part lui, M. le prince de Gonzague fait bien les choses... et ce coquin de Peyrolles est décidément un homme de goût.

Il était là, ce bossu, depuis l'entrée de dona Cruz; sans doute il attendait M. de Lagardère.

Aurore était fille d'Ève. A la vue de tous ces splendides chiffons, son cœur avait battu. Cela venait de son ami : double joie.

Aurore ne fit même pas cette réflexion, qui était venue à dona Cruz ; elle n'essaya point de supputer ce que ces royaux atours devaient coûter à son ami.

Elle se donnait tout entière au plaisir. Elle était heureuse, et cette émotion qui prend les jeunes filles au moment de paraître dans le monde lui était douce.

N'allait-elle pas avoir là-bas son ami pour protecteur ?

Une chose l'embarrassait : elle n'avait pas de chambrière, et la bonne Françoise était meilleure pour la cuisine que pour la toilette.

Deux des jeunes filles s'avancèrent comme si elles eussent deviné son désir.

— Nous sommes aux ordres de madame, dirent-elles.

Sur un signe qu'elles firent, porteurs et porteuses s'éloignèrent après un respectueux salut.

Dona Cruz pinça le bras d'Aurore.

— Est-ce que tu vas te mettre entre les mains de ces créatures ? demanda-t-elle.

— Pourquoi non ?

— Est-ce que tu vas revêtir cette robe ?

— Mais, sans doute...

— Tu es brave !... tu es bien brave ! murmura la Gitanita. Au fait, se reprit-elle, ce diable est d'une exquise galanterie... tu as raison... fais-toi belle... cela ne peut jamais nuire.

Aurore, dona Cruz et les deux caméristes qui faisaient partie de la corbeille entrèrent dans la chambre à coucher. Dame Françoise resta seule dans la salle basse avec Jean-Marie Berrichon, son petit-fils.

— Qu'est-ce que c'est que cette effrontée ? demanda la bonne femme.

— Quelle effrontée, grand'maman ?

— Celle qui a un domino rose ?

— La petite brune ?... Elle a des yeux qui sont tout de même pas mal reluisants, grand'maman.

— L'as-tu vue entrer ?

— Non fait !... elle était là avant moi.

Dame Françoise tira son tricot de sa poche et se mit à réfléchir.

— Je vas te dire, reprit-elle de sa voix la plus grave et la plus solennelle, et je ne comprends rien de rien à tout ce qui se passe...

— Voulez-vous que je vous explique ça, grand'maman ?

— Non... mais si tu veux me faire un plaisir...

— Ah ! grand'maman, vous plaisantez !... si je veux vous faire un plaisir...

— C'est de te taire quand je parle, interrompit la bonne femme. On ne m'ôterait pas de l'idée qu'il y a du mic-mac là-dessous...

— Mais du tout, grand'maman...

— Nous avons eu tort de sortir... le monde est méchant... qui sait si cette Balahault ne nous a pas induits !...

— Ah ! grand'maman ! une si brave femme... qu'a de si bonne angélique !

— Enfin, j'aime y voir clair, moi, petiot... et toute cette histoire-là ne me va pas.

— C'est pourtant simple comme bonjour, grand'maman... notre demoiselle avait regardé toute la journée les voiturées de fleurs et de feuillage qui arrivaient au Palais-Royal. Et, dame ! elle poussait de fiers soupirs en regardant ça, la pauvre mignonnette !... Donc, elle a retourné maître Louis dans tous les sens pour qu'il lui achète une invitation... ça se vend, les invitations, grand'maman... Madame Balahault en avait eu une par le valet de garde-robe dont elle est parente par sa domestique (la domestique du valet de garde-robe), qui se fournit de tabac chez madame Balahault la jeune, de la rue des Bons-Enfants... La domestique avait eu la carte pour l'avoir trouvée sur le bureau de son maître... Il y a eu trente louis à partager entre les deux Balahault et la domestique... c'est pas voler, ça, pas vrai, grand'maman ?

Dame Françoise était la plus honnête cuisinière de l'Europe, mais elle était cuisinière.

— Pardié, non, petiot, répondit-elle, c'est pas voler... un méchant chiffon de papier !

— Y a donc, reprit Berrichon, que maître Louis s'est laissé embobiner et qu'il est sorti pour aller acheter une carte... En route, il a marchandé des affutiaux pour dame... et il a envoyé tout ça tout chaud.

— Mais il y en a pour une somme énorme ! fit la vieille femme en s'arrêtant de tricoter.

Berrichon haussa les épaules.

— Ah ! que vous êtes donc jeune, allez, grand'maman ! se récria-t-il ; du vieux satin, brodé en faux et des petits morceaux de verre !...

On frappa doucement à la porte de la rue.

— Qui nous vient encore là ? demanda Françoise avec mauvaise humeur ; mets la barre...

— Pourquoi mettre la barre ?... Nous ne jouons plus à cache-cache, grand'maman...

On frappa un peu plus fort.

— Si c'étaient pourtant des voleurs ! pensa tout haut Berrichon qui n'était pas brave.

— Des voleurs ! fit la bonne femme ; quand la rue est éclairée comme en plein midi et pleine de monde... Va ouvrir.

— Réflexion faite, grand'maman, j'aime mieux mettre la barre...

Mais il n'était plus temps. On était las de frapper. La porte s'ouvrit discrètement et une mâle figure, ornée de moustaches, jeta un rapide coup d'œil tout autour de la chambre.

— Apapur ! fit-il, ce doit être ici le nid de la colombe !

Puis se tournant vers le dehors, il ajouta :

— Donne-toi la peine d'entrer, mon bon. Il

n'y a qu'une respectable duègne et son poulet... nous allons prendre langue.

En même temps, il s'avança, le nez au vent, le poing sur la hanche, faisant osciller avec majesté les plis de son manteau. Il avait un paquet sous le bras.

Celui qu'il avait appelé mon bon parut à son tour. C'était aussi un homme de guerre, mais moins terrible à voir. Il était beaucoup plus petit, très-maigre, et sa moustache indigente faisait de vains efforts pour figurer ce redoutable croc qui va si bien au visage des héros. Il avait également un paquet sous le bras.

Il jeta comme son chef de file un regard autour de la chambre ; mais ce regard fut beaucoup plus long et plus attentif.

C'est Jean-Marie Berrichon qui se repentait amèrement de n'avoir point posé la barre en temps utile! Il rendait cette justice aux nouveaux venus de s'avouer à lui-même qu'il n'avait jamais vu deux coquins d'aussi mauvaise mine.

Cette opinion prouvait que Berrichon n'avait point fréquenté le beau monde, car, certes, Cocardasse junior et frère Amable Passepoil étaient deux magnifiques gredins.

Il se glissa prudemment derrière sa grand'-

mère qui, plus vaillante, demanda de sa grosse voix :

— Que venez-vous chercher ici, vous autres ?

Cocardasse toucha son feutre avec cette courtoisie noble des gens qui ont usé beaucoup de sandales dans la poussière des salles d'armes. Puis il cligna de l'œil en regardant frère Passepoil.

Frère Passepoil répondit par un clin d'œil pareil.

Cela voulait dire sans doute bien des choses. — Berrichon tremblait de tous ses membres.

— Eh donc ! respectable dame, dit enfin Cocardasse junior, vous avez un timbre qui me va droit au cœur... et toi, Passepoil ?

Passepoil, nous le savons bien, était de ces âmes tendres que la vue d'une femme impressionne toujours fortement. L'âge n'y faisait rien. Il ne détestait même pas que la personne du sexe eût des moustaches plus fournies que les siennes.

Passepoil approuva d'un sourire et mit son regard en coulisse. Mais admirez cette riche nature ! sa passion pour la plus belle moitié du genre humain n'endormait point sa vigilance. Il avait déjà fait dans sa tête la carte de céans.

La colombe, comme l'appelait Cocardasse,

devait être dans cette chambre fermée, sous la fente de laquelle un rayon de vive lumière s'échappait. De l'autre côté de la salle basse, il y avait une porte ouverte, et à cette porte une clef.

Passepoil toucha le coude de Cocardasse et dit tout bas :

— La clef est en dehors !

Cocardasse approuva du bonnet.

— Vénérable dame, reprit-il, nous venons pour une affaire d'importance... N'est-ce point ici que demeure... ?

— Non, répondit Berrichon derrière sa grand'mère, ce n'est pas ici.

Passepoil sourit. Cocardasse frisa sa moustache.

— Capédébious ! fit-il, voilà un adolescent de bien belle espérance !

— L'air candide..., ajouta Passepoil.

— Et de l'esprit comme quatre, bagassa !... mais comment peut-il savoir que la personne en question ne demeure pas ici, puisque je ne l'ai point nommée?

— Nous demeurons seuls tous deux, répliqua sèchement Françoise.

— Passepoil ! dit le Gascon.

— Cocardasse ! répondit le Normand.

— Aurais-tu cru que la vénérable dame pût mentir ainsi effrontément?

— Ma parole! repartit frère Passepoil d'un ton pénétré, je ne l'aurais pas cru.

— Allons! allons! s'écria dame Françoise dont les oreilles s'échauffaient, pas tant de bavardage!... il n'est pas l'heure de s'attarder chez les gens... hors d'ici!

— Mon bon, dit Cocardasse, il y a une apparence de raison là dedans... l'heure est indue.

— Positivement, approuva Passepoil.

— Et cependant, reprit Cocardasse, nous ne pouvons nous en aller sans avoir obtenu de réponse...

— C'est évident!

— Je propose donc de visiter la maison honnêtement et sans bruit.

— J'obtempère! fit Amable Passepoil.

Et se rapprochant vivement, il ajouta :

— Prépare ton mouchoir, j'ai le mien... et va prendre le petit; je me charge de la femme.

Dans les grandes occasions, ce Passepoil se montrait parfois supérieur à Cocardasse lui-même.

Leur plan était tracé. Passepoil se dirigea vers la porte de la cuisine; l'intrépide Françoise s'élança pour lui barrer le passage, tandis que

Berrichon essayait de gagner la rue afin d'appeler du secours.

Cocardasse le saisit par une oreille et lui dit :

— Si tu cries, je t'étrangle, petit pécaire !

Berrichon terrifié ne dit mot. Cocardasse lui noua son mouchoir sur la bouche.

Pendant cela, Passepoil, au prix de trois égratignures et de deux bonnes poignées de cheveux, bâillonnait dame Françoise solidement. Il la prit dans ses bras et l'emporta à la cuisine, où Cocardasse apportait Berrichon.

Quelques personnes prétendent qu'Amable Passepoil profita de la position où était dame Françoise pour déposer un baiser sur son front. S'il le fit, il eut tort. Elle avait été laide dès sa plus tendre jeunesse. Mais nous tenons à n'accepter aucune responsabilité au sujet de ce Passepoil. Ses mœurs étaient légères. Tant pis pour lui !

Berrichon et sa grand'mère n'étaient pas au bout de leurs peines. On les garrotta ensemble. et on les attacha fortement au pied du bahut à vaisselle.

Puis on ferma sur eux la porte à double tour.

Cocardasse junior et Amable Passepoil étaient maîtres absolus du terrain.

X

— Deux dominos. —

Au dehors, dans la rue du Chantre, les boutiques étaient toutes fermées. Parmi les commères, celles qui ne dormaient pas encore faisaient foule et tapage à la porte du Palais-Royal. La Guichard et la Durand, madame Balahault et madame Morin étaient toutes les quatre du même avis : jamais on n'avait vu entrer tant et de si riches toilettes aux fêtes de Son Altesse ! Toute la cour était là.

Madame Balahault, qui était une personne considérable, jugeait en dernier ressort les toi-

lettes, préalablement discutées par madame Morin, la Guichard et la Durand.

Puis, par une transition habile, on arrivait aux personnes, après avoir épluché la soie et les dentelles. Parmi toutes ces belles dames, il en était bien peu qui eussent conservé, aux yeux de madame Balahault, la robe nuptiale dont parle l'Écriture.

Mais ce n'était plus déjà pour les dames que nos commères se pressaient aux abords du Palais-Royal, bravant les invectives des porteurs et des cochers, défendant leurs places contre les tard-venus et piétinant dans la boue avec une longanimité digne d'éloges; ce n'était pas non plus pour les princes ou les grands seigneurs. On était blasé sur les dames; on avait eu des grands seigneurs et des princes en veux-tu en voilà! On avait vu passer madame de Soubise avec madame de la Ferté, les deux belles la Fayette, la jeune duchesse de Rosny, cette blonde aux yeux noirs qui brouilla le ménage d'un fils de Louis XIV. — Les demoiselles de Bourbon-Busset, cinq ou six Rohan de divers poils, des Broglie, des Chastellux, des Bauffremont, des Choiseul, des Coigny et le reste. On avait vu passer M. le comte de Toulouse, frère de M. du Maine, avec la princesse sa femme. Les prési-

dents ne se comptaient plus, les ministres marquaient à peine; on regardait à peine les ambassadeurs.

La foule restait pourtant et s'augmentait de minute en minute. Qu'attendait donc la foule? Elle n'eût pas montré tant de persévérance pour M. le régent lui-même!

Mais c'est qu'il s'agissait, en vérité, d'un bien autre personnage!

Le jeune roi? — Non pas. — Montez encore!

Le Dieu : l'Écossais, M. Law, la providence de tout ce peuple qui allait devenir un peuple millionnaire.

M. Law de Lauriston, le sauveur et le bienfaiteur.

M. Law que cette même foule devait essayer d'étrangler à cette même place, quelques mois plus tard.

M. Law dont les chevaux heureux ne travaillaient plus, remplacés qu'ils étaient sans cesse par des attelages humains.

La foule attendait ce bon M. Law. La foule était bien décidée à l'attendre jusqu'au lendemain matin.

Quand on songe que les poëtes accusent volontiers la foule d'inconstance, de légèreté, que sais-je! cette excellente foule, plus patiente

qu'un troupeau de moutons, cette foule inébranlable, cette foule tenace, cette foule infatigable que nous avons tous vue cent fois en notre vie encombrer les trottoirs mouillés quinze heures durant pour voir passer ceci ou cela, — pas grand'chose souvent, — parfois rien du tout.

Si les bœufs gras des cinquante derniers siècles savaient écrire !...

Mais tous ces favoris que la foule attend ont une fin violente. Voilà sans doute ce que les poëtes veulent dire.

La rue du Chantre, noire et déserte malgré le voisinage de cette cohue et de ces lumières, semblait dormir. Ses deux ou trois réverbères tristes se miraient dans son ruisseau fangeux. Au premier abord, on n'y découvrait âme qui vive.

Mais à quelques pas de la maison de maître Louis, de l'autre côté de la rue, dans un enfoncement profond, formé par la récente démolition de deux maisons, six hommes, vêtus de couleurs sombres, se tenaient immobiles et muets.

Deux chaises à porteurs étaient à terre derrière eux. Ce n'était point M. Law que ceux-ci attendaient.

Ils avaient les yeux fixés sur la porte close de la maison de maître Louis depuis que Cocar-

dasse junior et frère Passepoil y étaient entrés.

Ceux-ci, restés seuls dans la salle basse après leur expédition victorieuse contre Berrichon et dame Françoise, se posèrent en face l'un de l'autre et se regardèrent avec une mutuelle admiration.

— Sandiéou ! l'enfant, dit Cocardasse, tu n'as pas encore oublié ton métier !

— Ni toi non plus : c'est fait proprement... mais nous en sommes pour nos mouchoirs !

Si nous avons eu parfois à blâmer Passepoil, ce n'a point été par suite d'une injuste partialité ; la preuve c'est que nous ne craignons pas de signaler à l'occasion ses côtés vertueux : il était économe.

Cocardasse, entaché au contraire de prodigalité, ne releva point ce qui avait trait aux mouchoirs.

— Eh donc ! reprit-il, le plus fort est fait...

— Du moment qu'il n'y a pas de Lagardère dans une affaire, fit observer Passepoil, tout va comme sur des roulettes.

— Et, Dieu merci ! Lagardère est loin...

— Soixante lieues de pays entre nous et la frontière.

Ils se frottèrent les mains.

— Ne perdons pas de temps, mon bon, reprit

Cocardasse ; sondons le terrain. Voici deux portes.

Il montrait l'appartement d'Aurore et le haut de l'escalier tournant.

Passepoil se caressa le menton.

— Je vais glisser un coup d'œil par la serrure, dit-il en se dirigeant déjà vers la chambre d'Aurore.

Un regard terrible de Cocardasse junior l'arrêta.

— Capédébious ! fit le Gascon, je ne souffrirai pas celà ! C'te petité couquine est à faire sa toilette : respectons la décence !

Passepoil baissa les yeux humblement :

— Ah ! mon noble ami ! fit-il, que tu es heureux d'avoir de bonnes mœurs !

— Troun de l'air ! je suis comme cela !... et sois sûr, mon bon, que la fréquentation d'un homme tel que moi finira par te corriger... le vrai philosophe commande à ses passions...

— Je suis l'esclave des miennes, soupira Passepoil ; mais c'est qu'elles sont si fortes !

Cocardasse lui toucha la joue paternellement.

— A vaincre sans péril, prononça-t-il avec gravité, on triomphe sans agrément... Monte un peu voir ce qu'il y a là-haut.

Passepoil grimpa aussitôt comme un chat.

— Fermé! dit-il en levant le loquet de la porte de maître Louis.

— Et par le trou?... Ici, la décence le permet.

— Noir comme un four!

— Viens çà... récapitulons un peu les instructions de ce bon M. de Gonzague.

— Il nous a promis, dit Passepoil, cinquante pistoles à chacun.

— A certaines conditions... primò...

Au lieu de poursuivre, il prit le paquet qu'il portait sous le bras... Passepoil fit de même.

A ce moment, la porte que Passepoil avait trouvée close au haut de l'escalier, tourna sans bruit sur ses gonds. — La figure pâle et futée du bossu parut dans la pénombre. Il se prit à écouter.

Les deux maîtres d'armes regardaient leurs paquets d'un air indécis.

— Est-ce absolument nécessaire? demanda Cocardasse qui frappa sur le sien d'un air mécontent.

— Pure formalité..., répliqua Passepoil.

— Eh donc! Normand, tire-nous de là!

— Rien de plus simple... Gonzague nous a dit : « Vous porterez des habits de laquais, » — nous les portons fidèlement... sous notre bras.

Le bossu se mit à rire.

— Sous notre bras! s'écria Cocardasse enthousiasmé; tu as de l'esprit comme quatre, ma caillou!

— Sans mes passions et leur tyrannique empire, répliqua sérieusement Passepoil, je crois que j'aurais été loin!

Ils déposèrent tous les deux sur la table leurs paquets, qui contenaient des habits de livrée. c'était un point réglé, grâce à la subtile logique de frère Passepoil.

Cocardasse poursuivit :

— M. de Gonzague nous a dit en second lieu: Vous vous assurerez que la litière et les porteurs attendent dans la rue du Chantre.

— C'est fait, dit Passepoil.

— Oui bien, fit Cocardasse en se grattant l'oreille; mais il y a deux chaises... que pensestu de cela, toi?

— Abondance de biens ne nuit pas! décida Passepoil; je n'ai jamais été en chaise...

— Ni moi non plus!

— Nous nous ferons porter à tour de rôle pour revenir à l'hôtel.

— Réglé!... Troisièmement: Vous vous introduirez dans la maison...

— Nous y sommes.

— Dans la maison, il y a une jeune fille...

— Tiens, mon noble ami ! s'écria Passepoil : regarde !... me voilà tout tremblant...

— Et tout blême !... qu'as-tu donc ?

— Rien que pour entendre parler de ce sexe auquel je dois tous mes malheurs.

Cocardasse lui frappa rudement sur l'épaule.

— Apapur ! fit-il, mon bon, entre soi, on se doit des égards... chacun a ses petites faiblesses... mais si tu me romps encore les oreilles avec tes passions, sandiéou ! je te les coupe !

Passepoil ne releva point la faute de grammaire, et comprit bien qu'il s'agissait de ses oreilles. Il y tenait, bien qu'il les eût longues et rouges.

— Tu n'as pas voulu que je m'assure si la jeune fille était là..., dit-il.

— Elle y est, répliqua Cocardasse ; écoute plutôt !

Un joyeux éclat de rire se fit entendre dans la pièce voisine.

Frère Passepoil mit la main sur son cœur.

— Vous prendrez la jeune fille, poursuivit Cocardasse, ou plutôt vous la prierez poliment de monter dans la litière que vous ferez conduire au pavillon...

— Et vous n'emploierez la violence, ajouta

Passepoil, que s'il n'y a pas moyen de faire autrement.

— C'est cela !... Et je dis que cinquante pistoles sont un bon prix pour une pareille besogne !

— Ce Gonzague est-il assez heureux ! soupira tendrement Passepoil.

Cocardasse toucha la garde de sa rapière. Passepoil lui prit la main.

— Mon noble ami, dit-il, tue-moi tout de suite!... c'est la seule manière d'éteindre le feu qui me dévore !... voilà mon sein !... perce-le du coup mortel !...

Le Gascon le regarda un instant d'un air de compassion profonde :

— Pécaire ! fit-il ; ce que c'est que de nous !.. Voici une bagasse qui n'emploiera pas une seule de ses cinquante pistoles à jouer ou à boire !

Le bruit redoubla dans la chambre voisine. Cocardasse et Passepoil tressaillirent, parce qu'une petite voix grêle et stridente prononça tout haut derrière eux :

— Il est temps !

Ils se retournèrent vivement. Le bossu de l'hôtel de Gonzague était debout auprès de la table et défaisait tranquillement leurs paquets.

— Oh ! oh ! fit Cocardasse, par où est-il passé celui-là ?

Passepoil s'était prudemment reculé.

Le bossu tendit une veste de livrée à Passepoil, une autre à Cocardasse.

— Et vite ! commanda-t-il sans élever la voix.

Ils hésitèrent. Le Gascon surtout ne pouvait point se faire à l'idée d'endosser ces habits de laquais.

— Capédébious ! s'écria-t-il, de quoi te mêles-tu, toi ?

— Chut !... siffla le bossu ; dépêchez...

On entendit à travers la porte la voix de dona Cruz qui disait :

— C'est parfait ! Il ne manque plus que la litière !

— Dépêchez ! répéta impérieusement le bossu.

En même temps, il éteignit la lampe.

La porte de la chambre d'Aurore s'ouvrit, jetant dans la salle basse une lueur vague.

Cocardasse et Passepoil se retirèrent derrière la cage de l'escalier pour faire rapidement leur toilette.

Le bossu entr'ouvrit une des fenêtres donnant sur la rue du Chantre.

Un léger coup de sifflet retentit dans la nuit.

Une des litières s'ébranla.

Les deux caméristes traversaient en ce mo-

ment la chambre à tâtons. Le bossu leur ouvrit la porte.

— Êtes-vous prêts? demanda-t-il tout bas.

— Nous sommes prêts, répondirent Cocardasse et Passepoil.

— A votre besogne !

Dona Cruz sortait de la chambre d'Aurore en disant :

— Il faudra bien que je trouve une litière !... le diable galant n'a donc pas songé à cela !

Derrière elle, le bossu referma la porte.

La salle basse fut plongée dans une complète obscurité.

Dona Cruz s'arrêta interdite. Elle entendait des mouvements dans l'ombre.

— Aurore! dit-elle d'une voix déjà mal assurée ; ouvre-moi... éclaire-moi !

Faut-il l'avouer? cette charmante dona Cruz n'avait pas peur des hommes. C'était vers le démon que l'obscurité tournait ses terreurs. On venait d'évoquer le diable en riant : dona Cruz croyait déjà sentir ses cornes dans les ténèbres.

Comme elle revenait vers la porte d'Aurore pour l'ouvrir, elle rencontra deux mains rudes et velues qui saisirent les siennes. Ces mains appartenaient à Cocardasse junior. Dona Cruz essaya de crier. Sa gorge, convulsivement serrée

par l'épouvante, étrangla sa voix au passage.

Aurore, qui se tournait et se retournait devant son miroir; car la parure la faisait coquette; Aurore ne l'entendit point, étourdie qu'elle était par les murmures de la foule, massée sous ses fenêtres.

On venait d'annoncer que le carrosse de M .Law, qui venait de l'hôtel d'Angoulême, était à la hauteur de la Croix du Trahoir.

— Il vient! il vient! criait-on de toutes parts.

Et la cohue de s'agiter follement.

— Mademoiselle, dit Cocardasse en dessinant un profond salut, qui fut perdu faute de quinquet, permettez-moi de vous offrir...

Dona Cruz était déjà à l'autre bout de la chambre.

Là, elle rencontra deux autres mains, moins poilues, mais plus calleuses, qui étaient la propriété de frère Amable Passepoil. Cette fois, elle réussit à pousser un grand cri.

— Le voici! le voici! disait la foule.

Le cri de la pauvre dona Cruz fut perdu comme le salut de Cocardasse.

Elle échappa à cette seconde étreinte, mais Cocardasse la serrait de près. Passepoil et lui s'arrangeaient pour lui fermer toute autre issue

que la porte du perron. Quand elle arriva auprès de cette porte, les deux battants s'ouvrirent. La lueur des réverbères éclaira son visage. Cocardasse ne put retenir un mouvement de surprise.

Un homme qui se tenait sur le seuil, en dehors, jeta une mante sur la tête de dona Cruz. On la saisit demi-folle d'effroi et on la poussa dans la chaise, dont la portière se referma aussitôt.

— A la petite maison derrière Saint-Magloire! ordonna Cocardasse.

La chaise partit. Passepoil rentra, frétillant comme un goujon sur l'herbe. Il avait touché de la soie! Cocardasse était tout pensif.

— Elle est mignonne! dit le Normand, mignonne! mignonne!... Oh! le Gonzague!

— Capédébious! s'écria Cocardasse en homme qui veut chasser une pensée importune, j'espère que voilà une affaire menée adroitement...

— Quelle petite main satinée!

— Les cinquante pistoles sont à nous!... Je te l'ai dit : du moment qu'il n'y a pas de Lagardère dans une aventure...

Il regarda tout autour de lui, comme s'il n'eût point été parfaitement convaincu de ce qu'il avançait.

— Et la taille! fit Passepoil ; — je n'envie à Gonzague ni ses titres, ni son or...mais...

— Allons! interrompit Cocardasse, en route!

— Elle m'empêchera longtemps de dormir!

Cocardasse le saisit au collet et l'entraîna; puis se ravisant :

— La charité nous oblige à délivrer la vieille et son petit, dit-il.

— Ne trouves-tu pas que la vieille est bien conservée? demanda frère Passepoil.

Il eut un maître coup de poing dans le dos. Cocardasse fit tourner la clef dans la serrure. Avant qu'il eût ouvert, la voix du bossu qu'ils avaient presque oublié se fit entendre du côté de l'escalier.

— Je suis assez content de vous, mes braves, dit-il, — mais votre besogne n'est pas finie... laissez cela!

— Il a le verbe haut, le petit homme! grommela Cocardasse.

— Maintenant qu'on ne le voit plus, ajouta Passepoil, — sa voix me fait un drôle d'effet... on dirait que je l'ai entendue quelque part, autrefois...

Un bruit sec et répété annonça que le bossu battait le briquet. — La lampe se ralluma.

— Qu'avez-vous donc à faire, s'il vous plaît,

maître Ésope? demanda le Gascon; c'est ainsi qu'on vous nomme, je crois?

— Ésope... Jonas... et d'autres noms encore, repartit le petit homme; attention à ce que je vais vous ordonner!

— Salue Son Excellence, Passepoil..., ordonner!... Peste!...

Il mit la main au chapeau. Passepoil l'imita, en ajoutant d'un accent railleur :

— Nous attendons les ordres de Son Excellence!

— Et bien vous faites! prononça sèchement le bossu.

Nos deux estafiers échangèrent un regard. Passepoil perdit son air de moquerie et murmura :

— Cette voix-là... bien sûr que je l'ai entendue!

Le bossu prit derrière l'escalier deux de ces lanternes à manche qu'on portait au devant des chaises, la nuit. Il les alluma.

— Prenez ceci, dit-il.

— Eh donc! fit Cocardasse avec mauvaise humeur, — croyez-vous que nous pourrons rattraper la chaise?...

— Elle est loin, si elle court toujours! ajouta Passepoil.

— Prenez ceci.

Ce bossu était entêté, — nos deux braves prirent chacun une des lanternes.

Le bossu montra du doigt la chambre d'où dona Cruz était sortie quelques minutes auparavant.

— Il y a là une jeune fille, dit-il.

— Encore ! s'écrièrent à la fois Cocardasse et Passepoil.

Et ce dernier pensa tout haut :

— L'autre litière !...

— Cette jeune fille, poursuivit le bossu, — achève de s'habiller... Elle va sortir par cette porte comme l'autre...

Cocardasse désigna d'un coup d'œil la lampe rallumée.

— Non, dit le petit homme ; — cette fois, vous n'éteindrez pas la lampe.

— Alors, que faisons-nous? demanda le Gascon.

— Je vais vous le dire : vous aborderez la jeune fille franchement, mais respectueusement... Vous lui direz : Nous sommes ici pour vous conduire au bal du Palais.

— Il n'y avait pas un mot de cela dans nos instructions..., fit observer Passepoil.

Et Cocardasse ajouta :

— La jeune fille nous croira-t-elle?

— Elle vous croira si vous lui dites le nom de celui qui vous envoie.

— Le nom de monsieur de Gonzague?

— Non pas!... Et si vous ajoutez que votre maître l'attendra, minuit sonnant... souvenez-vous bien de cela! dans les jardins du Palais, au rond-point de Diane...

— Avons-nous donc deux maîtres, à présent, sandiéou! s'écria Cocardasse.

— Non, répondit le bossu, — vous n'avez qu'un maître... mais il ne s'appelle pas Gonzague.

Le bossu, disant cela, gagna l'escalier tournant. Il mit le pied sur la première marche.

— Et comment s'appelle-t-il, notre maître? interrogea Cocardasse, qui faisait de vains efforts pour garder son insolent sourire; — Ésope II, sans doute?...

— Ou Jonas? balbutia Passepoil.

Le bossu les regarda. Ils baissèrent les yeux. Le bossu prononça lentement :

— Votre maître se nomme Henri de Lagardère!

Ils tressaillirent tous deux et parurent soudain rapetissés.

— Lagardère! firent-ils de la même voix sourde et tremblante.

Le bossu monta l'escalier. — Quand il fut

en haut, il les regarda un instant courbés et domptés, puis il dit ce seul mot :

— Marchez droit !

Et il disparut.

— Aïe! fit Passepoil quand la porte du haut fut refermée.

— Apapur! grommela Cocardasse, nous avons vu le diable.

— Marchons droit, mon noble ami !

— Capédébious ! soyons sages comme des images... et marchons droit !

— Figure-toi, se reprit-il, que j'avais cru reconnaître...

— Le petit Parisien ?...

— Non... la jeune fille... celle que nous avons mise en chaise... pour la gentille Bohémienne que j'ai vue là-bas, en Espagne, au bras de Lagardère...

Passepoil poussa un cri... La chambre d'Aurore venait de s'ouvrir.

— Qu'est-ce donc ? fit le Gascon en frissonnant.

Car tout l'épouvantait désormais.

— La jeune fille que j'ai vue au bras de Lagardère, là-bas, en Flandre !... balbutia Passepoil.

Aurore était sur le seuil.

— Flor ! appela-t-elle ; où donc es-tu ?

Cocardasse et Passepoil, tenant à la main leurs lanternes, s'avancèrent, l'échine courbée. Leur détermination de *marcher droit* s'enracinait de plus en plus.

C'étaient, du reste, deux laquais du plus magnifique modèle avec leurs épées en verrouil. Bien peu de suisses de paroisse auraient pu lutter avec eux pour l'aisance et la bonne tenue.

Aurore était si délicieusement belle sous son costume de cour, qu'ils restèrent en admiration devant elle.

— Où est Flor ? répéta-t-elle. Est-ce que la folle est partie sans moi ?

— Sans vous, renvoya le Gascon comme un écho.

Et le Normand répéta :

— Sans vous.

Aurore donna son éventail à Passepoil, son bouquet à Cocardasse. Vous eussiez dit qu'elle avait eu de grands laquais toute sa vie.

— Je suis prête, dit-elle. Partons !

Les échos :

— Partons !

— Partons !

Et au moment de monter en chaise :

— A-t-il dit où je le retrouverais? demanda Aurore.

— Au rond-point de Diane, murmura Cocardasse avec une voix de ténor.

— A minuit, acheva Passepoil.

Tous deux, les bras pendants et le corps incliné.

On partit. Par dessus la chaise qu'ils accompagnaient, la lanterne à la main, Cocardasse junior et frère Passepoil échangèrent un dernier regard.

Ce regard voulait dire :

— Marchons droit!

L'instant d'après, on eût pu voir sortir, par la porte de l'allée qui conduisait à l'appartement particulier de maître Louis, un petit homme noir, qui longea la rue du Chantre en trottinant.

Il traversa la rue Saint-Honoré au moment où le carrosse de ce bon M. Law allait passer, et la foule se moqua bien de sa bosse.

De ces moqueries, le bossu ne semblait point beaucoup se soucier.

Il fit le tour du Palais-Royal et entra dans la cour des Fontaines.

Rue de Valois, il y avait une petite porte qui donnait entrée dans la partie des bâtiments ap-

pelée *les privés de Monsieur*. C'était là que Philippe d'Orléans, régent de France, avait son cabinet de travail.

Le bossu frappa d'une certaine sorte. On lui ouvrit aussitôt, et du fond d'un corridor noir une grosse voix s'éleva.

— Ah! c'est toi, Riquet à la Houppe! dit-elle; monte vite : on t'attend...

LE PALAIS-ROYAL.

I

— Sous la tente. —

Les pierres aussi ont leurs destinées. Les murailles vivent longtemps et voient les générations passer; elle savent bien des histoires. Ce serait un curieux travail que la monographie d'un de ces cubes taillés dans le liais ou dans le tuf, dans le granit on dans le grès. Que de drames alentour : comédies et tragédies! Que de grandes et que de petites choses! combien de rires! combien de pleurs!

Ce fut la tragédie qui fonda le Palais-Royal. Armand du Plessis, cardinal de Richelieu, im-

mense homme d'État, lamentable poëte, acheta au sieur Dufresne l'ancien hôtel de Rambouillet, au marquis d'Estrées le grand hôtel de Mercœur. Sur l'emplacement de ces deux demeures seigneuriales, il donna l'ordre à l'architecte Lemercier de lui bâtir une maison, digne de sa haute fortune. — Quatre autres fiefs furent acquis pour dessiner les jardins. Enfin, pour dégager la façade où étaient les armoiries des Du Plessis, surmontées du chapeau de cardinal, on fit emplette de Sillery, en même temps qu'on ouvrait une grande rue pour permettre au carrosse de son Éminence d'arriver sans encombre à ses fermes de la Grange-Batelière.

La rue devait garder le nom de Richelieu; la ferme, sur les terrains de laquelle s'élève maintenant le plus brillant quartier de Paris, baptisa longtemps l'arrière-façade de l'Opéra; le palais seul n'eut point de mémoire.

Tout battant neuf, il échangea son titre de Cardinal pour un titre plus élevé encore. Richelieu dormait à peine dans la tombe, que sa maison s'appelait déjà le Palais-Royal.

Il aimait le théâtre, ce terrible prêtre! on pourrait presque dire qu'il bâtit son palais pour y mettre des théâtres. Il en fit trois, bien qu'à la rigueur, il n'en fallût qu'un pour représenter

sa chère tragédie de *Mirame*, fille idolâtrée de sa propre muse.

Elle était en vérité trop lourde pour exceller au jeu des vers, cette main qui trancha la tête du connétable de Montmorency. *Mirame* fut représentée devant trois mille fils et filles des croisés qui eurent bien le cœur d'applaudir. Cent odes, autant de dithyrambes, le double de madrigaux tombèrent le lendemain en pluie fade sur la ville, célébrant les gloires du redoutable poëte, — puis, tout ce lâche bruit se tut. — On parla tout bas d'un jeune homme qui faisait aussi des tragédies, qui n'était pas cardinal et qui s'appelait Corneille.

Un théâtre de deux cents spectateurs, un théâtre de cinq cents, un théâtre de trois mille, Richelieu ne se contenta pas à moins. Tout en suivant la politique pittoresque de Tarquin, tout en faisant tomber systématiquement les têtes effrontées qui dépassaient le niveau, il s'occupait de ses décors et de ses costumes comme un excellent directeur qu'il était. — On dit qu'il inventa la *mer agitée* qui fait vivre maintenant dans le *premier dessous* tant de pères de famille, les nuages de gaze, les rampes mobiles et les *praticables*. — Il imagina lui-même le ressort qui faisait rouler le rocher de Si-

syphe, fils d'Éole, dans la pièce de Desmarets.

On ajoute qu'il tenait bien plus à ces divers petits talents, y compris celui de danseur, qu'à sa gloire politique : c'est la règle.

Néron ne fut point immortel, malgré ses succès de joueur de flûte. Richelieu mourut. Anne d'Autriche et son fils Lous XIV vinrent habiter le Palais-Cardinal. La Fronde fit tapage autour de ces murailles toutes neuves. Mazarin, qui ne faisait point de tragédies, écouta plus d'une fois, riant sous cape et tremblant à la fois, les grands cris du peuple ameuté sous ses fenêtres.

Mazarin avait pour retraite les appartements qui servirent plus tard à Philippe d'Orléans, régent de France. C'était l'aile orientale, ayant retour sur la galerie actuelle des Proues, vers la cour des Fontaines.

Il était là au printemps de l'année 1640, quand les frondeurs pénétrèrent de force au Palais, pour se bien assurer par eux-mêmes qu'on ne leur avait point enlevé le jeune roi. Un tableau de la galerie du Palais-Royal représente ce fait et montre Anne d'Autriche, soulevant, en présence du peuple, les langes de Louis XIV enfant.

A ce sujet, on rapporte un mot de l'un des

petits-neveux du régent, le roi des Français Louis-Philippe. Ce mot va bien au Palais-Royal, qui est un monument sceptique, charmant, froid, sans préjugés, un esprit fort en pierres de taille qui se planta sur l'oreille la cocarde de Camille Desmoulins, mais qui caressa les cosaques : ce mot va bien aussi à la race de l'élève de Dubois, le plus spirituel prince qui ait jamais perdu le temps et l'or de l'État à faire orgie.

Casimir Delavigne, regardant ce tableau, qui est de Mauzaise, s'étonnait de voir la reine sans garde, au milieu de cette multitude. Le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, se prit à sourire, et répondit :

— Il y en a, mais on ne les voit pas.

Ce fut au mois de février 1672 que Monsieur, frère du roi, tige de la maison d'Orléans, entra en possession du Palais-Royal. Louis XIV, le vingt et un de ce mois, lui en constitua la propriété en apanage. Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, y tint une cour brillante.

Le duc de Chartres, fils de Monsieur, le futur régent, y épousa, vers la fin de l'année 1692, mademoiselle de Blois, la dernière des filles naturelles du roi et de madame de Montespan.

Sous la régence, il ne s'agissait plus de tragédies. L'ombre triste de Mirame dut se voiler pour ne point voir ces fameux petits soupers que le duc d'Orléans faisait, dit Saint-Simon, « en des compagnies fort étranges; » mais ses théâtres servirent, car la mode était aux filles d'Opéra.

La belle duchesse de Berry, fille du régent, toujours entre deux vins et le nez barbouillé de tabac d'Espagne, faisait partie de l'*étrange compagnie* où n'entraient, ajoute le même Saint-Simon, « que des dames de moyenne vertu et des gens de peu, mais brillant par leur esprit et leur débauche... On buvait beaucoup et du meilleur... On disait des ordures à gorge déployée, des impiétés à qui mieux mieux, et quand on avait fait du bruit et qu'on était bien ivre, on allait se coucher... »

Mais Saint-Simon m'aimait pas le régent. Si l'histoire ne peut cacher entièrement les regrettables faiblesses de ce prince, du moins nous montre-t-elle les grandes qualités que ses excès ne parvinrent pas à étouffer.

Ses vices étaient à son infâme précepteur : ce qu'il avait de vertu lui appartenait, d'autant mieux qu'on avait fait plus d'efforts pour la tuer en lui. Ses orgies, et ceci est rare, n'eurent point de revers sanglant. Il fut humain ; il fut bon. Peut-être eût-il

été grand sans les exemples et les conseils qui empoisonnèrent sa jeunesse.

Le jardin du Palais-Royal était alors beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui. Il touchait d'un côté aux maisons de la rue de Richelieu, de l'autre aux maisons de la rue des Bons-Enfants. Au fond, du côté de la Rotonde, il allait jusqu'à la rue Neuve-des-Petits-Champs. Ce fut longtemps après seulement, sous le règne de Louis XVI que Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, bâtit ce qu'on appelle les galeries de pierre, pour isoler le jardin et l'embellir.

Au temps où se passe notre histoire, d'énormes charmilles, toutes taillées en portiques italiens, entouraient les berceaux, les massifs et les parterres. La belle allée de marronniers d'Inde, plantée par le cardinal de Richelieu, était dans toute sa vigueur. L'arbre de Cracovie, dernier arbre de cette avenue, existait encore au commencement de ce siècle.

Deux autres avenues d'ormes, taillés en boule, allaient dans le sens de la largeur. Au centre était une demi-lune avec bassin d'eau jaillissante. A droite et à gauche, en revenant vers le palais, on trouvait le rond-point de Mercure et le rond-point de Diane, entourés de massifs d'arbrisseaux. Derrière le bassin se trouvait le quinconce

des tilleuls, entre les deux grandes pelouses.

L'aile orientale du palais, plus considérable que celle où fut construit, plus tard, le Théâtre Français sur l'emplacement de la célèbre galerie de Mansart, se terminait par un pignon à fronton, qui portait cinq fenêtres de façade sur le jardin. Ces fenêtres regardaient le rond-point de Diane. Le cabinet de travail du régent était là.

Le Grand-Théâtre, qui avait subi fort peu de modifications depuis le temps du cardinal, servait aux représentations de l'opéra. Le palais proprement dit, outre les salons d'apparat, contenait les appartements d'Élisabeth-Charlotte de Bavière, princesse palatine, duchesse douairière d'Orléans, seconde femme de Monsieur, ceux de la duchesse d'Orléans, femme du régent, et ceux du duc de Chartres. Les princesses, à l'exception de la duchesse de Berry et de l'abbesse de Chelles, habitaient l'aile occidentale qui allait vers la rue de Richelieu.

L'Opéra, situé de l'autre côté, occupait une partie de l'emplacement actuel de la cour des Fontaines et de la rue de Valois. Il avait ses derrières sur la rue des Bons-Enfants. Un passage, connu sous le nom galant de Cour-aux-Ris, séparait l'entrée particulière de ces dames des appartements du régent.

Elles jouissaient, à titre de tolérance, du jardin du palais.

Celui-ci n'était point ouvert au public, comme de nos jours; mais il était facile d'en obtenir l'entrée. En outre, presque toutes les maisons des rues des Bons-Enfants, de Richelieu et Neuve-des-Petits-Champs avaient des balcons, des terrasses régnantes, des portes basses et même des perrons qui donnaient accès dans les massifs. Les habitants de ces maisons se croyaient si bien en droit de jouir du jardin, qu'ils firent plus tard un procès à Louis-Philippe-Joseph d'Orléans lorsque ce prince voulut enclore le Palais-Royal.

Tous les auteurs contemporains s'accordent à dire que le jardin du palais était un *séjour délicieux*, et certes, sous ce rapport, nous avons beaucoup à regretter. Rien de moins délicieux que le promenoir carré, envahi par les bonnes d'enfants, et où s'alignent maintenant les deux allées d'ormes malades. Il faut croire que la construction des galeries, en interceptant l'air, nuit à la végétation; notre Palais-Royal est une très-belle cour : ce n'est plus un jardin.

Cette nuit-là, c'était un enchantement, un paradis, un palais de fées. Le régent, qui n'avait pas beaucoup de goût à la représentation, sor-

tait de son habitude et faisait les choses magnifiquement. On disait, il est vrai, que ce bon M. Law fournissait l'argent de la fête : mais qu'importait cela ! En ce monde, beaucoup de gens sont de cet avis, qu'il ne faut voir que le résultat.

Si M. Law payait les violons en son propre honneur, c'était un homme qui entendait bien la publicité, voilà tout. Il eût mérité de vivre de nos jours d'habileté, où tel écrivain s'est fait une renommée en achetant tous les exemplaires des quatorze premières éditions de son livre, si bien que la quinzième a fini par se vendre ou à peu près, — où tel dentiste, pour gagner vingt mille francs, dépense dix mille écus en annonces, — où tel directeur de théâtre met chaque soir trois ou quatre cents humbles amis dans sa salle pour prouver à deux cent cinquante spectateurs vrais que l'enthousiasme n'est pas mort en France.

Ce n'est pas seulement à titre d'inventeur de l'agio que ce bon M. Law peut être regardé comme le véritable précurseur de la banque contemporaine.

Cette fête était pour lui ; cette fête avait pour but de glorifier son système et aussi sa personne. Pour que la poudre qu'on jette aille bien

dans les yeux éblouis, il faut la jeter de haut. Ce bon monsieur Law avait senti le besoin d'un piédestal d'où il pût mieux jeter sa poudre. On devait cuire une nouvelle fournée d'actions le lendemain.

Comme l'argent ne lui coûtait rien, il fit sa fête splendide.

Nous ne parlerons point des salons du Palais, décorés pour cette circonstance avec un luxe inouï. La fête était surtout dans le jardin, malgré la saison avancée. Le jardin était entièrement tendu et couvert. La décoration générale représentait un campement de colons dans la Louisiane, sur les bords du Mississipi, ce fleuve d'or. Toutes les serres de Paris avaient été mises à contribution pour composer des massifs d'arbustes exotiques : on ne voyait partout que fleurs tropicales et fruits du paradis terrestre. Les lanternes qui pendaient à profusion aux arbres et aux colonnes étaient des lanternes indiennes ; on se le disait ; seulement les tentes des Indiens sauvages, jetées çà et là, semblaient trop jolies.

Mais les amis de M. Law allaient répétant :

— Vous ne vous figurez pas comme les naturels de ce pays sont avancés !

Une fois admis le style un peu fantastique des

tentes, il est certain que tout était d'un rococo délicieux. Il y avait des lointains ménagés, des forêts sur toile, des rochers de carton à l'aspect terrible, des cascades qui écumaient comme si l'on eût mis du savon dans leur eau.

Le bassin central était surmonté de la statue allégorique du Mississipi, qui avait un peu les traits de ce bon M. Law. Ce dieu tenait une arme d'où l'eau s'échappait : derrière le dieu, dans le bassin même, on avait placé une machine ayant mission de figurer une de ces chaussées que construisent les castors dans les cours d'eau de l'Amérique septentrionale.

M. de Buffon n'avait pas encore fait l'histoire de ces intéressants animaux, ingénieux, méthodiques et rangés comme des élèves de l'école Polytechnique.

Nous avons placé ce détail de la chaussée des castors, parce qu'il dit tout et vaut à lui seul la description la plus étendue.

C'était autour de la statue du dieu Mississipi que la Nivelle, mademoiselle Dubois-Duplant, mademoiselle Hernoux, Leguay, Salvator et Pompignan devaient danser le ballet indien, pour lequel cinq cents sujets étaient engagés.

Les compagnons de plaisir du régent, le marquis de Cossé, le duc de Brissac, la Fare,

le poëte, madame de Tencin, madame de Royan et la duchesse de Berry s'étaient bien un peu moqués autour de tout cela, mais pas tant que le régent lui-même.

Il n'y avait guère qu'un homme pour surpasser le régent dans ses railleries, c'était ce bon M. Law.

Les salons étaient déjà encombrés, et Brissac avait ouvert le bal par ordre avec mademoiselle de Toulouse. Il y avait foule dans les jardins, et le lansquenet allait sous toutes les tentes plus ou moins sauvages. Malgré les piquets de gardes françaises (déguisés en Indiens d'opéra) posés à toutes les portes des maisons voisines donnant sur les jardins, plus d'un intrus était parvenu à se glisser. On voyait çà et là des dominos dont l'apparence n'était rien moins que catholique.

C'était un grand bruit, une foule remuante et joyeuse, ayant parti pris de s'amuser quand même.

Cependant, les rois de la fête n'avaient point fait encore leur entrée. On n'avait vu ni le régent, ni les princesses, ni ce bon M. Law. On attendait.

Dans un wigwam en velours nacarat, orné de crépines d'or, où les sachems du grand fleuve

eussent bien voulu fumer le calumet de paix, on avait réuni plusieurs tables. Ce wigwam était situé non loin du rond-point de Diane, sous les fenêtres mêmes du cabinet du régent. Il contenait nombreuse compagnie.

Autour d'une table de marbre, recouverte d'une natte, un lansquenet turbulent se faisait. L'or roulait à grosses poignées ; on criait, on riait. — Non loin de là un groupe de vieux gentilshommes causaient discrètement auprès d'une table de reversi.

A la table de lansquenet, nous eussions reconnu Chaverny, le beau petit marquis, Navailles, Gironne, Nocé, Taranne, Albret et d'autres, — M. de Peyrolles était là et gagnait.

C'était une habitude qu'il avait. On la lui connaissait. Ses mains étaient généralement surveillées. — Du reste, sous la régence, tromper au jeu n'était pas péché mortel.

On n'entendait que des chiffres qui allaient se croisant et rebondissant de l'un à l'autre : cent louis! cinquante! deux cents! — quelques jurons de mauvais joueurs, et le rire involontaire des gagnants.

Toutes les figures, bien entendu, étaient découvertes autour de la table. Dans les avenues, au contraire, beaucoup de masques et beaucoup

de dominos allaient causant. Des laquais en livrée de fantaisie et pour la plupart masqués, pour ne pas dénoncer l'incognito de leurs maîtres, se tenaient de l'autre côté du petit perron du régent.

— Gagnez-vous, Chaverny ? demanda un petit domino bleu qui vint mettre sa tête encapuchonnée à l'ouverture de la tente.

Chaverny jetait le fond de sa bourse sur la table.

— Cidalise ! s'écria Gironne ; à notre secours, nymphe des forêts vierges !

Un autre domino parut derrière le premier.

— Qui parle de vierges? demanda le second domino.

— Ce n'est pas une personnalité, Desbois, ma mignonne, lui fut-il répondu ; il s'agit de forêts.

— A la bonne heure ! fit mademoiselle Desbois-Duplant qui entra.

Cidalise donna sa bourse à Gironne.

Un des vieux gentilshommes assis à la table de reversi fit un geste de dégoût.

— De notre temps, monsieur de Barbanchois, dit-il à son voisin, cela se faisait autrement.

— Tout est gâté, monsieur de la Hunaudaye, répondit le voisin, tout est perverti !

— Rapetissé, monsieur de Barbanchois!

— Abâtardi, monsieur de la Hunaudaye!

— Travesti!

— Galvaudé!

— Sali!

Et tous deux en chœur, avec un grand soupir :

— Où allons-nous, baron, où allons-nous?

M. le baron de Barbanchois poursuivit en prenant un des boutons d'agate qui décoraient l'antique pourpoint de M. le baron de la Hunaudaye :

— Qui sont ces gens, monsieur le baron?

— Monsieur le baron, je vous le demande?

— Tiens-tu, Taranne? criait en ce moment Montaubert; cinquante!

— Taranne! grommela M. de Barbanchois, ce n'est pas un homme, c'est une rue!

— Tiens-tu, Albret?...

— Cela s'appelle, fit M. de la Hunaudaye, comme la mère de Henri le Grand... Où pèchent-ils leurs noms?

— Où Bichon, l'épagneul de madame la baronne a-t-il pêché le sien? répliqua M. de Barbanchois en ouvrant sa tabatière.

Cidalise qui passait y fourra effrontément ses deux doigts. M. le baron resta bouche béante.

— Il est bon, dit la fille d'Opéra.

— Madame, repartit gravement le baron de

Barbanchois, je n'aime point mêler... veuillez accepter la boîte.

Cidalise ne se formalisa point. Elle prit la boîte et toucha d'un geste caressant le vieux menton du gentilhomme indigné. Puis elle fit une pirouette et s'éloigna.

— Où allons-nous! grommela M. de la Hunaudaye.

— Où allons-nous! répéta M. de Barbanchois qui suffoquait; que dirait le feu roi, s'il voyait de pareilles choses?

Au lansquenet :

— Perdu! Chaverny! Encore perdu!

— C'est égal... j'ai la terre de ***. Je tiens tout!

— Son père était un digne soldat! dit le baron de Barbanchois; à qui appartient-il?

—A monsieur le prince de Gonzague.

— Dieu nous garde des Italiens!

— Les Allemands valent-ils mieux, monsieur le baron?... Un comte de Horn roué en Grève pour assassinat!

— Un parent de Son Altesse!... Où allons-nous!

— Je vous dis, monsieur le baron, qu'on finira par s'égorger en plein midi dans les rues!

— Eh! monsieur le baron! c'est déjà commencé... N'avez-vous point lu les nouvelles?...

Hier, une femme assassinée près du Temple... la Louvet, une agioteuse...

— Ce matin, un commis du trésor de la guerre, le sieur San drier, retiré de la Seine au pont Notre-Dame...

— Pour avoir parlé trop haut de cet Écossais maudit..., prononça tout bas M. de Barbanchois.

— Chut!... fit M. de la Hunaudaye, c'est le onzième depuis huit jours!...

— Oriol!.. Oriol à la rescousse! crièrent en ce moment les joueurs.

Le gros petit traitant parut à l'entrée de la tente. Il avait le masque et son costume d'une richesse grotesque qui lui avait fait dans le bal un haut succès de rires.

— C'est étonnant, dit-il, tout le monde me reconnaît!

— Il n'y a pas deux Oriol! s'écria Navailles.

— Ces dames trouvent que c'est assez d'un! fit Nocé.

— Jaloux! s'écria-t-on de toutes parts en riant.

Oriol demanda :

— Messieurs, n'avez-vous point vu Nivelle?

— Dire que ce pauvre ami, déclama Gironne, sollicite en vain, depuis huit mois, la place de financier bafoué et dévoué auprès de notre chère Nivelle!

— Jaloux! dit-on encore.

— As-tu vu d'Hozier, Oriol ?

— As-tu tes parchemins?

— Oriol, sais-tu le nom de l'aïeul que tu vas envoyer aux croisades?

Et les rires d'éclater.

M. de Barbanchois joignait les mains; M. de la Hunaudaye disait :

— Ce sont des gentilshommes, M. le baron, qui raillent ces saintes choses!

— Où allons-nous, seigneur! où allons-nous!...

— Peyrolles!... dit le petit traitant qui s'approcha de la table; je vous fais les cinquante louis, puisque c'est vous... Mais relevez vos manchettes.

— Plaît-il! fit le factotum de M. de Gonzague; je ne plaisante qu'avec mes égaux, mon petit monsieur!

Chaverny regarda les laquais derrière le perron du régent.

— Parbleu! murmura-t-il, ces coquins ont l'air de s'ennuyer là-bas... va les chercher, Taranne, pour que cet honnête M. de Peyrolles ait un peu avec qui se gaudir!

Le factotum n'entendit point cette fois. Il ne se fâchait qu'à bonnes enseignes. Il se contenta de gagner les cinquante louis d'Oriol.

— Et du papier! disait le vieux Barbanchois, toujours du papier!

— On nous paye nos pensions en papier, baron!

— Et nos fermages... que représentent ces chiffons!

— L'argent s'en va!

— L'or aussi... Voulez-vous que je vous dise, baron? nous marchons à une catastrophe!

— Monsieur, mon ami, repartit la Hunaudaye en serrant furtivement la main de Barbanchois, nous y marchons!... c'est l'avis de madame la baronne!

Parmi les clameurs, les rires et les quolibets croisés, la voix d'Oriol s'éleva de nouveau :

— Connaissez-vous la nouvelle? demanda-t-il, la grande nouvelle?

— Non... voyons la grande nouvelle!

— Je vous le donne en mille!... mais vous ne devineriez pas!...

— M. Law s'est fait catholique?

— Madame de Berry boit de l'eau?

— M. du Maine a fait demander une invitation au régent?

Et cent autres impossibilités.

— Vous n'y êtes pas, vous n'y êtes pas, très-chers!... Vous n'y serez jamais!... Madame la princesse de Gonzague... la veuve inconsolable de

M. de Nevers... Artémise, vouée au deuil éternel...

A ce nom de madame la princesse de Gonzague, tous les vieux gentilshommes avaient dressé l'oreille.

— Eh bien ! eh bien ! fit-on autour de la table de lansquenet.

— Eh bien ! reprit Oriol, Artémise a fini de boire la cendre du mausolée !... Madame la princesse de Gonzague est au bal !

On se récria. C'était chose impossible.

— Je l'ai vue ! affirma le petit traitant, de mes yeux vue !... assise auprès de la princesse Palatine... Mais j'ai vu quelque chose de plus extraordinaire encore.

— Quoi donc? demanda-t-on de toutes parts.

Oriol se rengorgea ; il tenait le dé.

— J'ai vu, reprit-il pourtant, et je n'avais pas la berlue... et j'étais bien éveillé...j'ai vu M. le prince de Gonzague refusé à la porte du régent.

On fit silence. Cela intéressait tout le monde. Tout ce qui entourait cette table de lansquenet attendait sa fortune de Gonzague.

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? demanda Peyrolles, les affaires de l'État...

— A cette heure, Son Altesse ne s'occupe point des affaires de l'État.

— Cependant, si un ambassadeur...

— Son Altesse n'était point avec un ambassadeur!

— Si quelque caprice nouveau...

— Son Altesse n'était pas avec une dame.

C'était Oriol qui faisait ces réponses nettes et catégoriques. La curiosité générale grandissait.

— Mais avec qui donc était Son Altesse?

— On se le demandait, repartit le petit traitant. M. de Gonzague lui-même s'en informait avec beaucoup de mauvaise humeur.

— Et que lui répondaient les valets? interrogea Navailles.

— Mystère, messieurs, mystère!... M. le régent est triste depuis certaine missive qu'il reçut d'Espagne... M. le régent a donné ordre aujourd'hui d'introduire par la petite porte de la cour des Fontaines un personnage qu'aucun de ses valets ordinaires n'a vu... sauf Blondeau, qui a cru entrevoir dans le second cabinet un petit homme tout noir de la tête aux pieds... un bossu.

— Un bossu! répéta-t-on à la ronde; — il en pleut des bossus!...

— Son Altesse s'est enfermée avec lui... et la Fare... et Brissac... et la duchesse de Chalais elle-même ont trouvé porte close!.

Il y eut un silence. Par l'ouverture de la tente, on pouvait apercevoir les fenêtres éclairées du cabinet de Son Altesse. — Oriol regarda de ce côté par hasard.

— Tenez! tenez! s'écria-t-il en étendant la main, — ils sont encore ensemble!

Tous les yeux se tournèrent à la fois vers les fenêtres du pavillon. — Sur les rideaux blancs, la silhouette de Philippe d'Orléans se détachait; il marchait. — Une autre ombre indécise, placée du côté de la lumière semblait l'accompagner.

Ce fut l'affaire d'un instant : les deux ombres avaient dépassé la fenêtre.

Quand elles revinrent, elles avaient changé de place en tournant. La silhouette du régent était vague, tandis que celle de son mystérieux compagnon se dessinait avec netteté sur le rideau, — quelque chose de difforme : une grosse bosse sur un petit corps et de longs bras qui gesticulaient avec vivacité...

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES CHAPITRES

DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

